

N° 9 - ETE 86 - 30 F

THEMES

DIRECTEURS A. J. CIEHM, PAUL NOÏROT

57 rue Voltaire - 75011 Paris - 2317 heures - 10000 abonnés

DECOUVRIR ASSIMILER

K. HAEFNER M. RAJNEMA H. MARYAMA T. MIKOLA

FUTURISMES

V. STRADA G. VATTIMO

LES MOTS

A. BURGESS
H. M. ENZENSBERGER C. ROY
D. SAVITSKI A. SINIAVSKI

VOIX POLONAISES

T. KONWICKI J. SZPERKOWICZ A. ZAGAJEWSKI

PAYSANS

J. BERGER J.-P. DURET

VOU DE BUDAPEST JERUSALEM

LONDRES MADRID

T. GARTON ASH A. ELON J. KIS J. VALENT

M. BLANCHOT L. GUSTAFSSON D. HOWE
G. MARTINET J. RAMONEDA E. RODITI
S. ZARIAB



THEMES

...des sociétés industrielles
...comme un phénomène
...de cette pagaille genera-
...nous appelons la crise, c'est la
...du système, d'une recombinaison qui
...des composantes du tissu social.
...nagerie sociale contemporaine, deux fac-
...èrent avec une surcharge d'intensité : la
...le chômage. Il y a entre eux une symétrie
...significative : la bombe attaque direc-
...on même de paix universelle et place la
...espèce dans un état de menace permanen-
...chômage met en question de manière radicale
...quée de paix sociale et met dans une situation
...récaire, définitivement, la survie individuelle dans
...les sociétés industrielles. La présence de la bombe
...met l'humanité dans un état permanent de soupir
...tologique : le chômage divise - agoniquement - le
...tissu social entre le cynisme et l'angoisse.
...Il n'est pas de réflexion fructueuse sur la culture de

SOMMAIRE n°9

Josep Ramoneda La culture de la crise	3	Adam Zagajewski Le discours secret	
Dick Howard Américaine, la révolution ?	6	du président	53
Klaus Haefner Le défi de l'informatique	10	NOTRE DOCUMENT	
Majid Rahnama E&D - e&d	14	Jerzy Szperkowicz Paysage d'hiver	55
Magaroh Maruyama Différents		Tadeusz Konwicki Par quel chemin	60
paysages mentaux	19		
Kuniko Mukoda Pièce en un acte	22	Jean-Pierre Duret Se sont-ils trop tus ?	62
		John Berger L'amour fou	63
Spojmaï Zariab La ville marchande	24	VU DE	
Anthony Burgess La littérature est régionale	27	MADRID, José-Angel Valente L'Espagne	
Dmitri Savitski Les mots	30	et l'Europe	70
Claude Roy Les mots dans la gorge	33	LONDRES, Timothy Garton Ash La Hongrie	
H.M. Enzensberger L'éloge de		et Mme Thatcher	70
l'analphabétisme	39	COPENHAGUE, Susanne Brogger La chaussure	
Andrei Siniavski Il faut tuer les écrivains	41	qui fait mal	71
		JERUSALEM, Amos Elon L'après-Liban	74
Lars Gustafsson Les cauchemars		Commentaires et lettres : La révision	
de l'époque suivante	42	nécessaire (Gilles Martinet), A propos de	
Vittorio Strada Le futur du futur	46	Vienne (Edouard Roditi, Guy Scarpetta),	
Gianni Vattimo Le futur passé	50	A propos de Berlin (Maurice Blanchot)	76-78

AUTEURS

- BERGER, John** Ecrivain anglais (*Art et Révolution, Réussite et échec de Picasso*)
- BROGGER, Suzanne** Ecrivaine danoise (*Oui*)
- BURGESS, Anthony** Ecrivain anglais (*La Symphonie Napoléon, L'Orange mécanique*)
- DURET, Jean-Pierre** Cinéaste français
- ELON, Amos** Ecrivain israélien (*The Israelis*)
- ENZENSBERGER, Hans Magnus** Ecrivain allemand (*Poèmes, Le Naufrage du Titanic*)
- ERIKSSON, Ulf** Poète suédois
- ESPMARK, Kjell** Poète suédois
- GARTON ASH, Timothy** Essayiste et journaliste anglais (*The Polish Revolution : Solidarity*)
- GHOSE, Zulfikar** Poète pakistanais
- GUSTAFSSON, Lars** Ecrivain suédois (*Strindberg et l'ordinateur, Musique lugubre*)
- HAEFNER, Klaus** Professeur d'informatique appliquée à l'Université de Brême (*Die neue Bildungskrise*)
- HARTWIG, Julia** Poétesse polonaise
- HERBERT, Zbigniew** Poète polonais
- HOWARD, Dick** Professeur à la State University of New York de Stony Brook (*From Marx to Kant*)
- KAMENSKI, Vassili (1884-1961), KHEBNIKOV, Vélémir (1885-1922), MAIAKOVSKI, Vladimir (1884-1930)** Poètes futuristes russes
- KONWICKI, Tadeusz** Ecrivain polonais (*La Petite Apocalypse*)
- KORCZAK, Tadeusz (1879-1942)** Poète et écrivain polonais
- MARINETTI, F.T. (1876-1944)** Poète futuriste italien
- MARTINET, Gilles** Journaliste, ancien ambassadeur de France à Rome
- MARUYAMA, Magaroh** Universitaire américain d'origine japonaise
- MIEDZYRZECKI, Artur** Poète polonais
- MUKODA, Kuniko** Ecrivaine japonaise
- PASTERNAK, Boris (1890-1960)** Poète russe
- RAHNEMA, Majid** Fonctionnaire du Programme des Nations Unies pour le Développement
- RAJENDRA, Cecil** Poète malais
- RAMONEDA, Josep** Journaliste et essayiste catalan
- ROY, Claude** Ecrivain français (*A la lisière du temps, Permis de séjour*)
- SAVITSKI, Dmitri** Ecrivain russe (*Valse pour K.*)
- SINIAVSKI, Andreï** Ecrivain russe (*Bonne Nuit*)
- STRADA, Vittorio** Professeur à l'Université de Venise
- SZPERKOWICZ, Jerzy** Journaliste polonais
- VALENTE, José Angel** Poète et prosateur espagnol (*L'Innocent*)
- VATTIMO, Gianni** Philosophe italien, professeur à l'Université de Turin
- WHITMAN, Walt (1819-1892)** Poète américain
- ZAGAJEWSKI, Adam** Poète et écrivain polonais (*Solidarité, solitude*)
- ZARIAB, Spojmaï** Ecrivaine afghane

TRADUCTEURS

- | | | | | | |
|---|---|---|---|---|--|
| Jacques Abvares-Péreyre
Poèmes de Zulfikar Ghose
et Cecil Rajendra
Catherine Ancelet
Pièce en un acte | Le discours secret du
président
Jeanne Eluré
Le défi de l'informatique
Jean-Paul Faucher
La littérature est régionale ;
Le Futur du futur ; Le Futur
passé ; Vu de Londres
* Lisabeth Janvier
* John Berger
* Vélémir Khebnikov
* Vassili Kamenski | Poèmes de Julia Hartwig,
Zbigniew Herbert, Artur
Miedzyrzecki,
Adam Zagajewski
Wojtek Kolecki
Paysage d'hiver
Jean-Claarence Lambert
Le poème de Kjell Espmark
Jean-Claude Lanne
Le poème de Vassili Kamenski
Antoine Lemuzeaux | E&D - e&d
Didier Leroy
La ville marchande
S.B. Majrouh
Les Landays de l'exil
André Markowicz
Les poèmes de Boris
Pasternak, Vladimir
Miaikovski, Walt Whitman ;
Il faut tuer les écrivains
Cécilia Monteaux | Les cauchemars de l'époque
suivante
Jacques Outin
Le poème d'Ulf Eriksson
Maurice Reugnat
Le poème de H.M.
Enzensberger
Philippe Rouillé
Différents paysages mentaux
Robert Simon
L'éloge de l'analphabétisme | Luba Schnitzer
Poèmes de Vélémir
Khebnikov
Armando Uribe-Echeverria
La culture de la crise
Patricia Victor
Vu de Jérusalem
André Velter
Les Landays de l'exil ; les
poèmes d'Adonis (<i>L/n° 8</i>) |
|---|---|---|---|---|--|

Direction : Federico Coen, A.J. Liehm, Vittorio
EDIESSE, Via Goito, 39, 00165 - Roma.

Editeur Salvador Clotas ; Direction : A.J. Liehm,
Adresse : c/o Editorial Pablo Iglesias ; Monte Esquinza

Maillard, J. Sekal, Michèle Sochor.

Conception graphique : TOTEM A, 14-16, rue des Petits-Hôtels, Paris 10^e, Tél. 42-46-88-36.

Éditée par la S.A.R.L. Aujourd'hui International, gérant : Henri Blanc, 14-16, rue des Petits-Hôtels Paris
10^e. Rédaction, 17, rue Béranger, Paris 3^e, tél. 42-78-68-43, administration 42-77-12-53.

Fabrication : Compo-Systèmes

Impression : ETC

Prix du numéro : 30 F - Abonnement annuel : 100 F.

No.ISSN : 0762 3690

Commission paritaire : 66399

Le texte de Klaus Haefner © Klaus Haefner et Birkhäuser Verlag, Stuttgart ; « Mousolée » de H.M.
Enzensberger est publié aux Editions Aïnéa (1987) ; Les Landays de l'exil est publié avec l'autorisation des
Cabiers des Brisants ; le texte d'Amos Elon © Amos Elon et The New Yorker.

Lecointre, Mira Liehm, Nicole

LA CULTURE DE LA CRISE

Le monde de la culture vit un malaise, une inquiétude, le sentiment que rien ne va, que les choses sont différentes de ce que nous avons pensé. On est déconcerté. Dans tous les domaines du savoir, nul ne sait exactement ce qu'il doit faire : les peintres ce qu'ils doivent peindre, les philosophes quelles références ils doivent utiliser ; les historiens doutent de vérités hier encore indiscutables... L'inquiétude est générale. Les idéologies systémiques si récemment acclamées sont aujourd'hui oubliées. Les sciences considérées comme fondamentales il y a si peu de temps encore, qui devaient, d'une manière ou d'une autre, sauver l'humanité, butent sur des obstacles qui font douter de leur succès, comme c'est le cas de l'économie et de la sociologie. Des institutions angulaires dans le système du savoir, par exemple l'université, ont du mal à s'adapter au présent, à trouver leur place, leur fonction dans le monde. Les nouvelles technologies font trembler beaucoup de gens, bouleversent manières d'être et de penser.

Nous entrons dans une période, nous sommes au seuil, à mon sens, d'un inévitable baroque culturel où la confusion et la richesse iront finalement de pair.

La crise des idéologies politiques pose l'exigence de nouvelles réponses à des problèmes nouveaux ; il s'agit de cesser d'appliquer de vieilles recettes à des problèmes désormais différents. La possibilité de penser de nouveau est non seulement ouverte, mais correspond à une impérieuse nécessité. Nous avons vécu une longue période où il nous semblait inutile de penser. De même qu'il y a deux puissances qui décident à la place de toutes les autres, quelqu'un avait déjà pensé à notre place, et ce que nous pouvions penser était soit insignifiant soit sans importance. Marx et Keynes - ou Descartes, Locke et Hegel - avaient déjà répondu définitivement.

Aujourd'hui l'esprit du libre penseur - dans le sens le plus classique du mot, le libre penseur qui rendit possible ce que Koyré a appelé - l'idéal le plus élevé de l'humanité, les idéaux des Lumières - pourrait surgir des cendres de l'intellectuel organique : l'intellectuel organique comme figure paradigmatique d'un temps où le penseur avait par trop assumé, et sans protester, le destin du fonctionnaire de l'absolu, c'est-à-dire de l'Etat, que Hegel lui avait assigné de longue date.

La culture se trouve dans une période de perte des références. Il y a déjà eu de ces moments où l'humanité a eu l'impression de ne plus savoir à quoi s'en tenir, où il lui a fallu chercher de nouveaux lieux, de nouveaux mythes, des sujets nouveaux, des espaces nouveaux comme points de référence - et ils ont suscité les grandes éclosions de l'humanité. En Grèce, quand l'homme cherchait son destin d'animal rationnel ; à Rome, quand l'harmonie du cosmos classique vacillait ; à la Renaissance, quand le monde théosophique médiéval s'éroulait ; au Siècle des Lumières, quand l'homme décida de marcher seul, de prendre les rênes du futur ; dans la modernité, lorsque les fils qui reliaient le divin aux choses de la Terre se sont définitivement rompus.

Quel est la référence qui se brise maintenant ? Celle qui a présidé à la modernité et qui nous laisse maintenant orphelins, - déconnectés - - comme disent les jeunes : le mythe de l'Etat. L'Etat comme le seul lieu où l'homme a une existence conforme à la raison, selon la théorie hégélienne classique.

C'est une situation de crise où nous nous trouvons. Et donc une situation qui ouvre le chemin d'un autre monde ; une situation qui engendre une culture, et c'est précisément de cette culture que je veux parler.

Quel est ce monde qui nous a échappé ? Notre monde, celui de la modernité, bien proche encore, alors que nous nous acheminons vers un monde nouveau dont nous ignorons tout. Le paradigme de ce monde-là, en Occident, fut Mai 68, sa fête ultime. Mai



FRANCIS BACON

68, que ma génération vécut avec une intensité particulière, a été le dernier soubresaut d'une société qui mettait encore le luxe parmi les alternatives possibles. C'était la grande cérémonie finale d'une période articulée autour d'une foi aveugle dans le progrès, de la croyance en la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine, en la possibilité de parvenir à une pleine conjonction de la chose privée et de la chose publique.

Un exemple illustre bien la différence de ce monde-là et du nôtre aujourd'hui : un bref dialogue d'un film célèbre de l'immédiat après-guerre, *Rome, ville ouverte* de Rossellini. Pina demandait : - [...] mais, finira-t-elle cette guerre ? Des fois, je n'en peux plus, comme si cet hiver ne voulait plus finir -. Francesco, son fiancé, lui répondait : - Elle finira, Pina, elle finira. Le printemps viendra et il sera plus beau que tous les autres, nous devons croire, nous devons l'aimer, ce sont des choses que je sais, que je sens, que je ne sais pas très bien t'expliquer, mais que je crois que c'est ça, qu'on ne doit pas avoir peur, ni aujourd'hui ni plus tard, parce que c'est nous qui avons raison et nous sommes sur le bon chemin, tu comprends ? Nous luttons pour ce qui vient, et qu'on ne peut pas empêcher ; peut-être le chemin sera long et difficile, mais nous y arriverons, et nous verrons ce monde meilleur, et surtout nos enfants le verront. - C'était en 1944. Les mots de Francesco sont morts, aujourd'hui. Plus personne n'oserait affirmer qu'il a raison, qu'il est sur le bon chemin, que nous nous en sortirons inexorablement.

Trente ans plus tard, dans une épreuve d'examen, la question suivante était posée à des milliers d'étudiants : la lucidité conduit-elle inexorablement au pessimisme ?

Naturellement, une chute de cette nature se

répercute dans la culture. Hegel expliquait que la culture est faite de trois composantes : la manière de vouloir, la manière de travailler, et la langue, qui est la manière de parler. Ces trois éléments forment la cohérence de l'espace culturel, et nous permettent de distinguer une culture d'une autre.

Tout aujourd'hui a changé : l'organisation du travail ne peut plus être pensée dans les mêmes termes qu'avant, et nous savons tous que si un homme politique peut encore promettre un avenir sans chômage, c'est par pure démagogie. Chacun sait, au contraire, que c'est impossible. Nous savons tous qu'il faut penser à organiser une société où tous ne travailleront pas, loin de là. Le facteur primordial qui conditionne et conditionnera ladite culture de la crise est et sera le chômage. Il a pris une dimension centrale si grande dans les sociétés industrielles avancées qu'on peut le définir comme un phénomène social total : la conséquence de cette pagaille généralisée du système, que nous appelons la crise, c'est la création, autour du système, d'une recomposition qui englobe toutes les composantes du tissu social.

Dans l'imagerie sociale contemporaine, deux facteurs opèrent avec une surcharge d'intensité : la bombe et le chômage. Il y a entre eux une symétrie parfaitement significative : la bombe attaque directement la notion même de paix universelle et place la survie de l'espèce dans un état de menace permanente ; le chômage met en question de manière radicale l'idée de paix sociale et met dans une situation précaire, définitivement, la survie individuelle dans les sociétés industrielles. La présence de la bombe met l'humanité dans un état permanent de soupir ontologique : le chômage divise - agoniquement - le tissu social entre le cynisme et l'angoisse.

Il n'est pas de réflexion fructueuse sur la culture de

la crise qui ne passe par le chômage. Le premier indice important, confirmé par des études récentes sur ce phénomène décisif, est fourni par la façon radicalement différente dont les jeunes et les adultes en vivent la réalité. Pour les gens d'un certain âge, formés à considérer le travail comme valeur première de l'organisation sociale, s'en trouver privé, c'est chuter dans l'abîme, perdre tout signe de reconnaissance et d'acceptation sociales. Ce n'est pas seulement le sentiment d'être inutile qui est angoissant. Le rôle idéologique du travail a été si important qu'il opère comme le véritable dépositaire des droits authentiques de l'individu : l'exclusion du domaine du travail est vécue comme la perte d'un degré de citoyenneté.

La réaction d'un jeune chômeur est très différente. Pour lui, le plus souvent, avoir un emploi n'est pas seulement chose presque impossible, mais aussi chose peu désirable. Son rêve n'est pas un lieu de travail à tout prix, mais de pouvoir vivre sans lieu de travail.

Peu touchés par les théories du travail rédempteur, les jeunes comprennent parfaitement ce que le discours officiel nie obstinément : que l'idée du travail plein a disparu de l'horizon des sociétés humaines. Et ils ont l'intuition qu'il faut réfléchir à une société organisée autrement : que le travail cesse d'être un critère fondamental de la distribution des richesses.

L'homme se trouve, une fois de plus, dans une situation critique paradoxale, pris entre la possibilité d'échapper, enfin, à l'inexorable du travail aliéné, et la capacité de structurer une société plus juste sur cette fabuleuse conquête. Il est indispensable qu'une certaine générosité rejaillisse des entrailles de la société civile. L'alternative est nette : cohabitation civile ou totalitarisme. La société doit trouver les formules de solidarité qui mèneront à une nouvelle organisation des critères de distribution du gâteau qui, ne l'oublions pas, appartient à tous. Si la pleine occupation du marché du travail est impossible, cela veut dire que le travail n'est plus un critère de distribution : ce serait condamner des milliers et des milliers de citoyens à la misère. Les sociétés démocratiques doivent assumer cette réalité intérieure et trouver les formules de réorganisation : c'est le grand défi de toute nation qui se veut libre. Autrement, je crains que la logique du totalitarisme ne soit inexorable : ce sera la barbarie de l'Etat qui imposera par la force et à son goût la distribution des richesses. La marge de manoeuvre est minime : ou trouver les voies de maintien de la pluralité ou plonger les yeux fermés dans l'univers réactionnaire.

Je pense que le trait qui caractérise la nouvelle culture, culture de transition, parce que culture de la crise, est le nihilisme. Non pas le nihilisme au sens ontologique et nietzschéen du terme, caractéristique d'une pensée qui se veut coupée de tous les liens avec l'espace métaphysique, mais le nihilisme dans un domaine fondamentalement politique et moral. La couronne de la modernité, sa clef de voûte, c'est l'Etat. Weber a vu cela mieux que Marx qui, en ce qui concerne l'Etat, et pour des raisons que nous n'avons pas à discuter ici, était d'une ingénuité parfois surprenante. Weber l'a montré clairement : l'Etat était destiné à dominer le XIX^e et le XX^e siècles. Et



FRANCIS BACON

ce fut le cas. Weber alla jusqu'à nous expliquer la forme que prendrait cette domination : la bureaucratie.

Si l'on parle de nouveau, aujourd'hui, de société civile, à tel point qu'elle est devenue sujet de débats politiques, c'est que la grande synthèse que Hegel avait imaginée entre la société civile et l'Etat, entre la chose publique et la chose privée, s'est rompue. Bien des fois elle avait été menacée de ruine, et sauvée, pour saugrenu que cela paraisse, par les guerres.

Ce qui s'est produit ces dernières années, c'est un « gap ». Cette distance, ce *hiatus* entre société civile et Etat, c'est ce que j'appelle le nihilisme.

Cette situation a des conséquences, et, pire encore, s'aggrave vue l'irresponsabilité dans laquelle nous a maintenus l'Etat rédempteur, cet Etat qui s'occupait de nous, qui devait résoudre tous nos problèmes et qui, finalement, avait fait de nous tous des citoyens idéaux, c'est-à-dire des adolescents perpétuels.

On en trouve les résultats dans quelques traits des valeurs qui marquent la vie quotidienne d'aujourd'hui. Par exemple l'aspiration croissante à retrouver leurs racines chez des gens et des peuples qui n'étaient pas précisément sensibles à ces thèmes. Des sociologues m'ont fait remarquer, par exemple qu'avec la crise, les immigrés en Catalogne se sont pris d'un intérêt grandissant pour la culture de leur région d'origine, pour tout ce qui concernait leur langue, et d'un désintérêt croissant pour la langue catalane, et leur intégration dans le domaine de la catalanité.

On assiste à quelque chose de semblable dans la récupération des structures familiales, larges, patriarcales. On perd ce qui semblait être une des grandes conquêtes du monde moderne : la famille unicellulaire, le couple. L'individu se sent menacé et cherche refuge dans la famille qui, d'un côté, reconnaît son individualité, et d'un autre le protège, le rassure : c'est le nouveau cadre de la solidarité. Il n'y a plus de solidarités majuscules, il n'y a plus de solidarités de classe, de pays. Les cadres de la solidarité sont beaucoup plus concrets, plus réduits : la famille, par exemple.

On assiste à une résurgence de l'industrie du corps et de l'esprit. Nous apprenons à être plus habiles, à

mieux parler, à mieux nous tenir, à mieux nous considérer, etc. ; et cela tend à nous rassurer, à renforcer notre individualité. On veut retrouver son identité, mais on a peur. D'où aussi ces complexes phénomènes de récupération religieuse, où le rite et le devoir semblent être plus importants que la croyance ; comme si après avoir constaté que les promesses humaines échouent, on voulait, au moins, préserver les promesses divines. Dans le domaine des coutumes, et même de l'éthique, on observe un certain retour à la tradition.

Dans le domaine de la culture, des phénomènes du même type se font jour. Je ne citerai que le retour systématique à la solidité du classicisme : le retour des peintres au figuratif ; le regain d'intérêt pour la métaphysique parmi les philosophes, etc.

Plus personne ne croit qu'il existe une logique inexorable des choses, marquée par un rythme toujours progressif et ascendant, et que nous de-

avons nous en tenir à cette logique dans tous les domaines du savoir et des arts. De même que plus personne ne pense à présent que le même mouvement se dessine sur le terrain social : l'historicisme que le XIX^e et le XX^e siècle nous ont légué est entré dans la crise. On peut situer là aussi toutes les figures de la modernité qui sont sensées nous donner la clef du social, nous découvrir le secret d'une rationalité qui, probablement, n'existe pas, qui est la rationalité des comportements humains. Je pense à la sociologie et à l'économie, qui sont en difficulté aujourd'hui ; demain ce sera peut-être la psychologie...

En même temps, la culture affiche la perte de prestige de ce qui a été le modèle fondamental du savoir de la modernité : la science. La science n'est plus aujourd'hui une valeur indiscutable.

Une autre traduction de la crise est la perte du caractère militant de la culture dans un monde sans proche finalité utopique. Les dangers des liens entre la culture et la politique apparaissent bien plus clairement que les avantages. Je dirais même qu'il y a en ce moment une perte substantielle, que je crois dangereuse et excessive, de ce caractère militant. Je pense que l'époque du compromis politique classique à la Sartre est bien finie ; mais je pense aussi qu'abandonner la scène qu'ont occupée nombre d'intellectuels des temps modernes serait le pire des remèdes si l'on veut faire de la culture de la crise ce qu'elle doit être, un état transitoire.

Ce qui s'impose, c'est l'urgence d'une nouvelle période des Lumières. Cela veut simplement dire la reprise de la raison classique sur la raison politique.

En d'autres mots, revenir à la pensée, trop longtemps séquestrée par l'Etat, de la société civile. Des voix diverses, de lieux divers, invoquent le retour de l'esprit des Lumières. Message ambigu où se retrouvent certains intellectuels autonomes et les professionnels des restaurations, que toutes les époques légèrent comme un héritage — ou une charge —

à leur avenir immédiat.

Qu'invoque-t-on ? Les Lumières comme idéologie cristallisée ou les Lumières comme attitude ? Les premières seraient le chant du cygne de la modernité : une tentative de profiter des hésitations qui dominent la culture pour y introduire ces idées - ou schémas doctrinaux - qui moururent d'éléphantiasis dans les années soixante-dix et qui provoquèrent, au début des années quatre-vingt, la débâcle générale, le sauve-qui-peut à la recherche d'un Dieu, d'une norme, d'un prêtre suprême, d'une métaphysique de l'individu, d'une colonne où s'appuyer, pour l'amour du ciel. Ressusciter les vieux mastodontes mourants, qui nous tombent dessus et font fuir tout le monde ? Ce n'était pas la peine de mettre en avant tant de références, bér d'admiration devant les délices du classicisme, de prôner cet individualisme accumulé dans un vaste espace allant de l'imagination théorique au marketing de bon aloi. Retourner à la place d'où nous sommes partis, serait une voie grotesque, qui confirmerait un double soupçon : pour certains il n'y a pas de culture, mais des idéologies. Et ceux-là mêmes deviennent radicalement conservateurs lorsque leurs idéologies deviennent obsolètes.

Parler des Lumières, cela ne peut s'entendre que comme attitude. Comme un pari en faveur des lumières de la raison. Devoir de perspicacité - l'esprit libre (Nietzsche) - qui prend garde à tout ce à quoi l'homme a cru jusqu'à présent. Deux possibilités se dessinent pour un retour des Lumières dans notre culture : celle de la soumission, et celle de la préparation critique à une nouvelle pensée affirmative. Dans ce sens, l'analogie peut se faire avec le travail que firent les penseurs à partir de la crise de conscience de la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècles, vis-à-vis du carrousel idéologique de l'Ancien Régime.

Précisément pour ne pas buter sur les écueils où s'échouèrent les idéaux des Lumières, il est impor-

SOMMAIRE n° 1

Edgar Morin : La raison déraisonnée
 Milan Šimečka : Mon camarade Winston Smith
 David Edgar : Dix-neuf-cent-quatre-vingt-dix-sept
 George Orwell : La liberté de la presse (trad.)
 Bernard Crick : La grève d'un essai
 Umberto Eco : La fabrication et le consensus
 Hans-Magnus Enzensberger : Le « Bild » et le « Bloom » ou les catalogues de la conscience allemande
 John Berger : Torture et poésie
 Istvan Eörsi : La Toussaint
 Alan Riding : La révolution et les intellectuels en Amérique latine
 Juan Goytisolo : Le chat noir qui traversa nos bureaux de la rue de Bièvre
 Karel Kosík : HADEK et Kafka ou le monde du grotesque
 Jih Grúa : Une excursion du côté de l'histoire et le coup de canon de la redoute Sainte-Marie
 Philip Roth : Regard sur Kafka ou « Je voulais toujours vous faire admirer mon jeune »
 Jih Grúa : Préparatifs de noces à la campagne ou la belle et la bête par Franz Kafka
 Leonardo Sciascia : Stradhal en Sicile
 Jan Kott : Bref traité de l'érotisme
 Frédéric Tristan : MÈMOE

A nos lecteurs

SOMMAIRE n° 2

Jan Kott : La morsure du serpent
 Italo Calvino : L'actualité de Jacques le Fataliste
 Vercors : L'eau et le feu
 Pascal Istaiti : L'homme qui s'adonne à rien
 Michel Walzer : La politique de Michel Foucault
 H. M. Enzensberger : Souvenirs du tunnel
 Vittorio Strada : Que les morts enterrent leurs morts
 Orville Schell : Le vent qui pousse à cheminer seul
 Nadine Gordimer : Vivre dans l'interdit
 György Konrad : L'écrivain égaré
 Istvan Eörsi : Lettre à un poète inactuel
 Christopher Hampton : HISTOIRES d'HOLLYWOOD
 Oedon von Horváth : Trois récits
 Heinrich Mann : Goethe et Voltaire
 Bertolt Brecht : Poèmes sur Staline
 Timothy Garton Ash : Le poète et le boucher
 Kati Marton, Brenda Maddox, Nicole Bembeim, Yvette Biró, Armanda Guiducci : Ici et là ?
 Robert Darnton : Les contes de ma mère L'Oye

A nos lecteurs

Le N° 2 est définitivement épuisé.

SOMMAIRE n° 3

Bruce Chatwin : Les Apocalypses
 Jorge Semprun : A propos de René Char
 Fritz Raddatz : Les Lumières de leurs enfants
 Jan Vladislav : H.M. - Dédicaces
 Norberto Bobbio : Six promesses non tenues
 Stanley Hoffmann : Mitterrand face à la France
 Arne Ruth : L'automne suédois ?
 Orville Schell : Le vent qui pousse à cheminer seul (fin)
 Jaroslav Seifert : Prix Nobel 84
 Alexandre Zinoviev, George Urban : HOMO RUSSICUS
 John Berger : Hiroshima
 Jürgen Fuchs : Bombardement ou dialogue
 Milan Šimečka : L'équilibre des forces
 Peter Schneider : Au-dessus du mur
 Iossif Brodski : La citation tronquée
 Irving Howe : Les arcanes du pouvoir
 G. Konrad, A. Latou, V. Havel, Y. Rivard : Vu de Budapest, Rabat, Prague, Montréal
 Danilo Kiš : Conseils à un jeune écrivain
 Nadine Gordimer : Lettre du père
 Lettres de lecteurs

SOMMAIRE n° 4

Milan Kundera : Encore sur le roman
 Renato Barilli : Vers la grande synthèse
 Roger Shattuck : Du modernisme
 Antonio Saura : L'avant-garde qui ne meurt pas
 Robert Hughes : De l'art et de l'argent
 Ralf Dahrendorf : Un nouveau sous-prolétaire
 John Kenneth Galbraith : Les Riches, les Pauvres, les Autres
 Esqueat Novak : Une gare lointaine
 Helmut Schmidt : La peur du Japon
 IL Y A 40 ANS, LA PAIX...
 William C. Crompton : Valta et l'Europe
 Peter Weiss : LES VAINCUS
 J.M. Simmel : Maudis soit-il
 Efim Etkind : Les illusions perdues
 John Berger : L'œil
 Max Frisch : Trop d'étrangers II
 Kasel Michal : Mes chers voisins
 H.-J. Schädlich : Dialogues d'exilés
 Gunter Kunert : Monologues tardifs
 Lettres de lecteurs

SOMMAIRE n° 5

Jagomar Karlsson - Arne Ruth : La mort des idéologies ?
 Hugo Claus : Le chagrin des Belges
 Fritz J. Raddatz : PIÈCES POUR LE PROCÈS D'EZRA POUND
 Connor Cruise O'Brien : Charmes de la certitude
 Timothy Garton Ash : Les Allemands
 John Berger : Sous-moi quelque chose
 Cyril Orléans : Hommes sans paroles
 Wolfram Schütte : Il était une fois
 William Rothman : TV : La fin d'une histoire

Jaroslav Seifert : Discours à Stockholm
 Juan Goytisolo : Modernisme et dogmatisme
 Czesław Miłosz : La noblesse, hélas !
 Ivo Andrić : Une histoire japonaise
 Zbigniew Herbert : Créer le sens
 Octavio Paz : Une tache d'encre
 Vittorio Strada : Le Hamlet de Pasternak
 Giosuè Carducci : 31 mai 1885
 Raymond Jean : Cézanne et Zola
 André Brink : Ecrivain - roman - lecteur
 Italo Calvino : Quand je lève mon nez de la page écrite...
 Danilo Kiš : Simon le Mage
 Ernst Rowohlt-Klaus Wagenbach : De l'éditeur à l'auteur
 Commentaires et lettres : Marthe Robert, Ph. Vidélier, J. Duchesne

SOMMAIRE n° 6

Norberto Bobbio : La société des esprits
 Predrag Matvejević : Une culture nationale ?
 Edgar Morin : De l'objectivité
 Vittorio Strada : L'intellectuel de notre époque
 Georges Nivat : Soljenitsyne et nous
 Hans Magnus Enzensberger : Anachronismes norvégiens
 Helge Røning : Ibsen et la liberté impossible
 J.A. Valente : Loren : Poisson lune
 N. Zabolotski : Le loup privé de raison
 Petr Král : Fin de l'imaginaire
 Marthe Robert : Un « moderne » à réinventer
 D.H. Lawrence : Lettres et poèmes
 J.P. Vernant : La douceur amère de la condition humaine
 Jan Kott : L'infarctus
 Anthony Barnett : L'imagination et la mort
 Istvan Eörsi : LA VOIX DE SON MAITRE
 Istvan Eörsi : Right or Wrong...
 J.A. França : Hégémonie et marginalisation
 Vassilis Vassilikos : Prague
 Commentaires et lettres : Malcolm Bradbury

SOMMAIRE n° 7

Juan Goytisolo : Un Européen en moins, un Européen en plus
 Michael Walzer : L'Exode et la révolution
 André Gorz : Quelle paix ? Quelle Europe ?
 Václav Havel : Anatomie d'une révolte
 György Konrad : Tuer, c'est toujours assassiner
 Richard von Weizsäcker : Regarder la vérité en face
 Alain Finkielkraut : « Au nom de tous nos morts... »
 Seamus Deane : Souvenirs du futur irlandais
 Sean O'Faolain : Nora Barnack : Pietist ignobles
 Fernando Pessoa : Poèmes
 Fernando Martins Antunes : Je est tant d'autres
 Gabriel Zaid : LOS COMANDANTES
 Sergio Ramirez : Cortazar, entre nous
 VU DE
 Paris, Guy Scarpetta : La mort de W.
 Londres, Hans Koning : USA
 Istanbul, Nedim Gürsel : La partie de cache-cache
 Vienne, Richard Swartz : 1985
 Tokyo, Muramatsu Tomomi : Le monde de l'éloge de l'ombre
 Sydney, Christopher J. Koch : Comblent l'abîme
 Helsinki, Jouko Turkka : Sujets
 Sławomir Mrozek : Dénonciations
 Commentaires et lettres : Lettre de Johannesburg (Nadine Gordimer), Claude Simon (Karin Holter), Italo Calvino (Carlos Fuentes)

SOMMAIRE n° 8

Barbara Spinelli : Les européistes
 Javier Muguerza : Éthique et politique
 Tzvetan Todorov : La tolérance et l'intolérance
 Daniel Sibony : Le meurtre du nom
 Amos Oz : Echapper aux ombres
 André Gorz : Qui ne travaille pas mangera quand même
 James Dorwen : De l'efficacité
 Lothar Späth : Réussir la société d'après
 Anthony Barnett : La courbure de la terre
 Friedrich Dürrenmatt : ACHTERLOO
 Michael Ignatieff : TV-rien de sacré ?
 Michel Gheude : La terre creuse
 Rolf Klöpfer : Le spot publicitaire
 Guy Scarpetta : Esquisses viennoises
 Maria Janson : L'âme de l'évêque Törless
 Claude Simon : Discours à Stockholm
 NOTRE DOCUMENT
 Monologues à Budapest : Par Wästberg
 György Konrad, Jih Grúa, Amos Oz
 Sándor Csúrika, Danilo Kiš, Alan Finkielkraut
 Timothy Garton Ash, Ludvík Vaculík
 Commentaires et lettres : L'humanisme
 romque et le provincialisme (Dag Halvorsen)

FRANCIS BACON



tant de rendre plus net l'horizon sur lequel on doit projeter cette restauration : non pas le futur, béni par l'obsessive notion de progrès, mais le présent, dont nous savons si peu de choses, mais qu'au moins nous avons sous la main. Ce qui implique que nous n'alimentions plus des croyances et des illusions qui nous font laisser pour le lendemain ce que nous pouvons faire aujourd'hui.

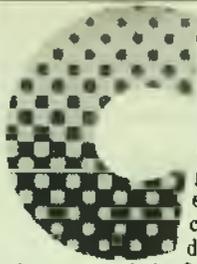
En même temps, la confiance en la raison doit empêcher toute sorte de sacralisation, à commencer par celle de la raison elle-même. En sachant, donc, utiliser et admettre tout ce qui est connaissance. A commencer par la vie : « La vie est un moyen de connaissance, disait Nietzsche. Lorsqu'on a ce principe à cœur, on peut vivre non seulement avec courage, mais on peut vivre joyeusement ». L'esprit libre doit être une raison ouverte, pouvant trouver la place qui correspond aux sentiments, car, sans aucun doute, « nos pensées sont l'ombre de nos sentiments, toujours plus obscurs, plus vides, plus simples qu'elles ».

Avec ces prémisses, bienvenues soient les nouvelles Lumières ! Esprits libres qui avez la volonté de vous exprimer : voici les nouvelles Lumières qu'appelle la culture de la crise.

© Josep Ramoneda



AMERICAINE, LA REVOLUTION?



omme le disait un historien américain du XIX^e siècle : plus le Français, l'Allemand, l'Anglais connaît sa culture et son histoire, plus il est français, allemand, anglais. Mais l'Américain, qui est-il ? Comment peut-il se connaître ? Est-il le produit de sa Révolution ? Mais

était-ce une révolution ?

La Confédération des treize Etats souverains était fondée à la fois sur les principes politiques élaborés dans la première phase et sur les institutions créées dans la deuxième. La troisième phase fut marquée par une crise née de leur incompatibilité. La résolution de cette crise donnera lieu à une politique nouvelle traduite par une Constitution vraiment nationale. En résulte un fédéralisme accompagné d'une compréhension radicalement novatrice de la nature même de la représentation politique.

Etait-ce une révolution ou un processus continu qui part d'une résistance contre la Constitution du pays le plus libre au monde - l'Angleterre ; qui passe par des expériences constitutionnelles dans un pays en guerre qui sera transformé dans et par les nouvelles conditions de paix ; et qui aboutit à une Constitution qui reste en vigueur deux cents ans plus tard ? N'y a-t-il pas des réactions aussi bien que des sauts qualitatifs pendant ces phases ? Ne doit-on pas analyser chaque phase en soi avant de les totaliser sous le concept de révolution ? De quel droit veut-on englober sous cette catégorie des actions dont le fondement était l'intérêt économique, d'autres qui cherchaient à défendre des libertés traditionnelles et prémodernes au sein d'un empire libéral en voie de modernisation, et d'autres encore dont la motivation

était religieuse, voire idéaliste ?

Les uns fourniront une explication marxisante, d'autres feront appel à Locke, à Montesquieu ou encore aux théories du droit naturel ; certains y verront une continuité dans la motivation, d'autres découvriront un processus d'apprentissage avec des anticipations du nouveau et des retours en arrière. D'aucuns voudront délimiter la « bonne » révolution de ses suites et parleront d'une confiscation de leur œuvre alors que les autres se glorifieront d'avoir ouvert une époque nouvelle dont l'horizon s'étend à l'infini.

Pourquoi la question ?

L'apparent échec des formes socialistes, social-démocrates ou autres Etats-Providence suscite actuellement un regain d'intérêt pour la politique libérale. Il semble à certains que les institutions libérales expliquent les réussites sociales et économiques des sociétés qui ont su s'en doter. Les différentes articulations du libéralisme politique expliqueraient ensuite les degrés relatifs de liberté civile et/ou d'égalité sociale qu'offrent ces sociétés.

La transformation politique opérée par la société sur elle-même a pris le nom de « révolution » depuis 1789. Et on a tendance à opposer à la Révolution française celle d'une Amérique du Nord qui se serait battue pour gagner son indépendance mais sans pour autant transformer ses institutions politiques (si ce n'est pour éliminer la référence royale) et moins encore ses rapports socio-économiques.

Ce modèle américain, que certains chercheront à vendre aux ex-colonies devenues indépendantes dans les années 1950-1960, serait fondé sur la revendication d'une liberté politique alors que la Révolution française voulait créer, voire imposer une égalité sociale. Cela expliquerait pourquoi la révolution

américaine aurait été décentralisatrice alors que la française restait jacobine même après l'élimination des Jacobins. En un mot, la révolution américaine est censée en être restée aux transformations politiques, laissant libre cours à l'initiative (ou à l'égoïsme) privée alors que la française cherchait à transformer la société elle-même jusque dans ses fondements les plus profonds et les plus quotidiens. Le concept de « révolution » signifierait une transformation totale de la société et des individus qui la constituent. La politique est le moyen, la société, la fin.

La thèse des deux révolutions a été formulée explicitement par le traducteur de Burke et futur secrétaire de Metternich au Congrès de Vienne, Friedrich Gentz. Sa *Comparaison des Révolutions américaine et française* fut immédiatement traduite en 1800 par le fils du président John Adams pour figurer dans la campagne électorale qui opposait son père à Thomas Jefferson. La forme politique de cette thèse devait servir la réaction européenne ; sa fonction aux Etats-Unis dépassait cette fin partisane tout en y répondant. Dès la Déclaration de l'Indépendance, les contemporains n'hésitaient pas à affirmer qu'une révolution s'était produite en Amérique. Claude Fohlen note que, dans la France de l'époque, l'expression « révolution américaine » est plus fréquente que la désignation « Guerre de l'Indépendance ». En Amérique, le doute remplaçait cette certitude au fur et à mesure que l'histoire mettait en question les victoires d'hier. Pour les uns, la rupture révolutionnaire était scellée par la Déclaration de l'Indépendance : le processus révolutionnaire se ramenait alors à cette lutte contre la tyrannie anglaise qui s'était déroulée entre 1763 et 1776¹¹. Pour d'autres, l'important était la conquête de l'indépendance, couronnée en 1783 par le *Traité de Paris* : la révolution était dès lors la lutte armée qui avait forgé

HOWARD, Dick
La Pensée politique de la Révolution américaine
Ramsay, Paris, 1986.
The Development of the
Marxian Dialectic
Carbondale, Southern
Illinois University
Press, 1972.
The Maroon Legacy
Macmillan, Uricen,
New York, 1978.
London, 1978.
From Marx to Kant
State University of
New York Press
Albany, 1985

JOHN GAST



l'unité des treize colonies indépendantes⁽¹⁾. Enfin, lors des débats sur la ratification de la nouvelle Constitution de 1787, les partisans aussi bien que les opposants ne se privèrent pas de faire appel aux « principes de la révolution » pour soutenir leurs arguments ou pour s'attaquer à la « trahison » des autres. La question que se posaient les Américains n'était pas seulement partisane : elle était de principe, c'était une question de philosophie politique.

Les principes auxquels faisaient allusion les uns et les autres étaient des généralités non seulement héritées de l'expérience coloniale anglaise, mais glanées à travers toute l'histoire politique de l'humanité dont les Américains s'étaient montrés friands tout au long de cette période. Et sous des mots comme « la république » ou « la liberté » — pour ne pas parler de concepts négatifs ou péjoratifs, tels « tyrannie », — étiquette dont on abusait fréquemment, pouvaient se cacher des sens non seulement différents, mais franchement opposés. Le lecteur ne peut pas ne pas être impressionné par la floraison d'analyses politiques sérieuses où pouvaient se mêler dans un syncrétisme sans gêne des concepts alignés avec une fierté toute newtonienne et animés par un appel à l'expérience transhistorique exposée par les Grecs et les Romains (et la Bible !) et mise à jour à travers l'histoire anglaise. C'est que les Américains étaient à la fois pragmatiques et féroce-ment logiques dans leurs arguments. Il fallait faire feu de tout bois ; on pouvait se servir comme l'on voulait des leçons de l'Histoire, l'important était la démonstration.

En même temps, et surtout pendant la première phase qui visait l'indépendance, il fallait avant tout s'assurer du soutien populaire. Comme le suggère Bernard Bailyn, c'est ce besoin stratégique qui explique la remarquable insistance sur la logique qui caractérise les écrits américains de l'époque. Qui explique aussi le rôle de la pensée de Locke, laquelle ne proposait aucune solution institutionnelle, mais dont l'importance qu'elle attache au consentement implicite sera transformée en appel à la participation active. Le droit naturel auquel font appel les Américains pourra ainsi se mêler, dès le début de la colonisation, avec la liberté de la conscience religieuse solidement ancrée, jusqu'à constituer un mélange explosif.

L'orientation d'ensemble qu'on voit ainsi se développer dans l'affrontement avec l'Angleterre résulte d'éléments composites : l'unité défensive ne pouvait pas durer, qui réunissait des traditions trop diverses. La paix mettait à jour de nouveaux problèmes et de nouvelles possibilités. La Confédération indépendante était composée de treize unités indépendantes et institutionnellement distinctes ; des différences régionales, des oppositions entre Etats grands et petits, des questions de frontière et la découverte de richesses nouvelles mettaient en question les fondements mêmes de la république.

L'adoption de la nouvelle Constitution fédéraliste de 1787 ne mit pas plus fin aux doutes qu'à la révolution elle-même. Les partisans de cette constitution se voyaient accusés d'être des contre-révolutionnaires et des tyrans qui voulaient attenter aux nobles principes posés par la Déclaration d'Indépendance. Le système national qui remplaçait la confédération décentralisée était perçu comme une confiscation des droits non seulement des Etats, mais aussi de leurs citoyens dont les voix allaient être étouffées dans un vaste océan bien endigué. L'unité avait été rendue possible parmi d'autres raisons, parce que chacun savait que George Washington, le « Cincinnatus » qui avait dirigé les armées victorieuses avant de se retirer sur ses terres, devait être le premier Président. Mais la préparation des premières élections sans Washington révéla l'existence de partis politiques que la Constitution n'avait pas prévus. La désignation de John Adams du Massachusetts, avec le Virginien Thomas Jefferson comme vice-président ouvrit grande une dispute qu'envenimait la référence à la Révolution française soutenue par les Jeffersoniens alors que les amis d'Adams en critiquaient les débordements⁽²⁾.

Le vote partisan par le Congrès des lois connues sous le nom *Alien and Sedition Acts* donnait au gouvernement d'Adams un pouvoir de censure sur la

presse et l'opinion. Sous la direction de Jefferson, la Virginie et le Kentucky votèrent des résolutions leur permettant d'annuler les lois fédérales qu'ils réprouvaient. Se réclamant du droit d'annulation et des « droits des Etats », (*states rights*), ces votes allaient être lourds de conséquences au fur et à mesure que menaçait la guerre civile. Entre-temps, cependant, les Américains réalisaient encore une « première » sur la scène politique : aux élections de 1800, Jefferson triomphait et une passation paisible des pouvoirs intervenait.

Ce système politique que le transfert des pouvoirs en 1800 semblait avoir ratifié allait pourtant être constamment mis en question pendant les soixante années d'expansion qui précéderent le test ultime de la guerre civile. En dépit des admonestations de Washington dont *La Lettre d'Adieu* prévenait ses concitoyens contre un affrontement avec l'Europe, une guerre opposa en 1819 l'Angleterre à ses anciennes colonies. Guerre qui fut loin d'être unanimement populaire, même après la prise de la capitale, baptisée maintenant Washington, et le sac de la Maison-Blanche : une convention des Etats de la Nouvelle-Angleterre à Hartford menaça de faire sécession en 1815. En 1824, un des enfants de la région, lui-même fils d'un président, s'installa à la Maison-Blanche. Mais John Quincy Adams ne dura que quatre ans ; il fut battu par le nouvel esprit (et la nouvelle économie) de l'Ouest, incarnés par Andrew Jackson, héros de la bataille de la Nouvelle-Orléans.

Jackson se présentait comme un fils du peuple ; son investiture à la présidence fut une fête populaire qui devait exprimer le retour du peuple au pouvoir. La révolution était à nouveau à l'ordre du jour. Mais, avec des formes socio-économiques, cette fois, par exemple dans la lutte épique de Jackson contre la Banque nationale. Et, sous-jacente une menace plus sérieuse : le Sud défendait l'esclavage alors que la poussée vers l'Ouest créait de nouveaux Etats. Devaient-ils être libres ou esclavagistes ? Tant que le Sud et l'Ouest étaient restés liés par une certaine réciprocité économique, le problème n'avait pas de caractère explosif. Mais le chemin de fer et le nouveau commerce mondial du Nord industriel mettaient en question cette alliance.

La sanglante guerre civile qui libérait les esclaves et sauva l'unité nationale pouvait se comprendre à travers la grille fournie par l'expérience de la révolution. L'épithète du président Lincoln sur le champ de bataille de Gettysburg est aujourd'hui apprise par cœur par tout écolier. Elle commence par la strophe : « *Four score and seven years ago, our forefathers founded...* ». A bien calculer, Lincoln date ici la fondation de la République en 1776, l'année de la Déclaration d'Indépendance. Sans doute pensait-il au préambule de cette Déclaration : « *We hold these truths to be self-evident, that all men are created equal, that they are endowed by their Creator with certain inalienable rights...* ». Mais Lincoln n'était pas seul à faire référence à l'expérience de la révolution. Les Sudistes pouvaient évoquer les résolutions du droit d'annulation de la Virginie et du Kentucky

(1) Ainsi, John Adams, dans une lettre à son ancien adversaire Thomas Jefferson en 1815 : « Qu'est-ce qu'on entend par la révolution ? La guerre ? Mais la guerre ne faisait pas partie de la révolution. Elle était juste sa suite, sa conséquence. La révolution était dans l'esprit du peuple, et elle eut lieu entre 1760 et 1775 avant que la première goutte de sang ne fut versée à Lexington. On devrait consulter les procès-verbaux des treize sessions du Parlement, les pamphlets, les journaux, si l'on veut comprendre comment l'opinion publique a pris progressivement conscience de l'autorité du Parlement sur les ex-colonies.

(2) Ainsi, le médecin militant, Benjamin Rush en 1787, au moment de la rédaction de la nouvelle Constitution fédérale affirme : la guerre en Amérique est finie. Mais ceci n'est de loin pas le cas de la révolution américaine. Au contraire, seul son premier acte est achevé. Il reste à mettre en place et à perfectionner les nouvelles formes de gouvernement et à préparer les principes, la morale et les mœurs de nos concitoyens à ces formes de gouvernement, quand celles-ci auront été établies et perfectionnées.

(3) Jefferson, ambassadeur américain en France en 1787, refusait de se charger de la traduction française du livre d'Adams, *Defense des constitutions américaines, dont le point de vue allait à l'encontre des idées de ses amis, Condorcet et des philosophes français.*

dont l'inspirateur était Jefferson. Ils pouvaient faire remarquer qu'après tout, les colonies s'étaient révoltées contre l'oppression de l'Angleterre, et que la Déclaration affirme ce droit à la révolution comme un des droits fondamentaux de l'homme. En plus, comme le montre l'historien marxiste iconoclaste Eugene Genovese, les « cavaliers » du Sud pouvaient se prétendre héritiers des valeurs républicaines dont faisait fi l'abusif capitalisme égoïste et exploiteur qui dominait au nord.

La « reconstruction » du Sud après la guerre faisait place à l'expansion vers l'ouest. La question de la révolution fut à nouveau actualisée en 1893, cette fois par un historien dont la thèse jouait des cordes de la mémoire américaine tout en désignant une coupure qui fera de cette révolution un objet où les Américains chercheront désormais à se comprendre plus qu'un sujet auquel ils participent. Le livre de Frederick Jackson Turner, *La Frontière dans l'histoire des Etats-Unis*, part du constat que la conquête du continent est désormais terminée. Or le dépassement de la « Frontière » avait été constitutif du caractère américain. L'espace toujours ouvert signifiait que la jeune république n'allait pas répéter le cycle classique où une nation virile se conquiert un empire avant que sa richesse nouvelle l'engage sur la pente savonneuse de la corruption. L'Amérique s'était préservée de cette mort dans le temps par un mouvement spatial continu. Pour les uns, il fallait continuer l'expansion en ouvrant de nouvelles frontières ; c'était là la politique symbolisée par Théodore Roosevelt qui aboutit à la conquête des Philippines et de Cuba dans une guerre avec l'Espagne et qui ouvrit aux Américains les portes de la Chine. C'était le début d'un impérialisme américain qui se voulait civilisateur.

En même temps, une autre orientation articulait un populisme politique militant qui rêvait de retourner à une Amérique fondée sur les principes individualistes de la Déclaration et qui refusait toute politique qui consacrait les trusts et soutient l'expansion. Même si ces populistes ont été battus, leur cause reste présente à l'esprit américain jusqu'à nos jours. Et cette présence, sur l'arrière-fond du mythe d'une frontière toujours à recréer, explique que la question de la révolution américaine reste actuelle aujourd'hui encore tandis qu'elle paraît consignée dans les livres des historiens. La conjonction de l'interrogation historique et d'une demande venant de la société donne au travail du chercheur une dimension philosophique, celle d'une histoire ouverte, d'une interrogation de la société américaine sur elle-même.

La réponse des historiens

La question de la révolution américaine n'est pas historique ; elle est avant tout philosophique. C'est ainsi qu'elle a été vécue à une époque où, comme le fait remarquer Douglas Adair, l'histoire était avant tout la recherche d'universaux qui façonnent le vivre-ensemble des hommes. Les principes politiques sur lesquels s'appuyaient les Américains étaient tirés de l'histoire mais leur légitimité était philosophique. C'est ce dont l'historiographie s'est rendue compte depuis les œuvres pionnières de Bernard Bailyn et Gordon Wood qui présentent ce qu'on appelle « la synthèse républicaine ». Bailyn s'attache à suivre la logique politique exprimée dans les pamphlets publiés pendant le débat qui ammenait l'indépendance. Bailyn fait la théorie de son historiographie dans un article publié plusieurs années après son œuvre maîtresse, *The Ideological Origins of the American Revolution* (1967). Se servant de la théorie ethnographique de Clifford Geertz, Bailyn considère que cette logique politique était devenue un cadre idéologique qui biaisait toute action anglaise dans le sens d'une agression de sorte que la réconciliation devenait impossible et la crise s'aggravait. A partir de cette constatation, l'analyse monumentale de Gordon Wood, *The Creation of the American Republic, 1776-1787*, suit les avatars de cette idéologie lorsqu'elle doit se donner des formes institutionnelles. Il s'avère que ce qui était valable pour interpréter le pouvoir des autres n'est plus utile dans un pays où la souveraineté populaire fonde les institutions. Le

FOHLEN, Claude
GOECHOT, Jacques
La Révolution américaine et l'Europe
CNRS, 596 p., 1980.

TURNER, Frederick Jackson
La Frontière dans l'histoire des Etats-Unis
PUF, 330 p., 1963.

ARENDT, Hannah
Essai sur la Révolution
Gallimard, 1985.

HOFSTADTER, R.
Bâtisseurs d'une tradition
Seyhers, 1966

MARIENSTRASS, E.
Les Mythes fondateurs de la nation américaine
Maspéro, La Découverte, 1976.

HAMILTON, A. JAY, J. MADISON, G.
Le Fédéraliste
Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1957.

LOCKE, John
Deuxième traité du gouvernement civil : constitutions fondamentales de la Caroline
Vrin, 256 p., 1967.

MONTESSQUIEU, Charles de
Du principe de la démocratie
(Extrait de l'Esprit des lois)
Litec, 88 p., 1948.
Œuvres complètes
Seuil, 1120 p., 1964

MONTESSQUIEU, Léon de
Le Contrat social de Jean-Jacques Rousseau
Royaliste, 28 p., 1980.

FURET, François
Penser la révolution française
Gallimard, 259 p., 1978.

FURET, François RICHET, Denis
La Révolution française
Fayard, 512 p., 1973.

HABERMAS, Jürgen
Theorie und Praxis
Luchterhand, 1953.

WHITMAN, Wali
Feuilles d'herbe
Aubier-Flammarion,
512 p., 1972.

propre d'une idéologie étant de voiler l'expérience, sa destitution prendra du temps. Elle est consacrée selon Wood par la Constitution de 1787, mais d'autres historiens, comme J.G.A. Pocock dans *The Machiavellian Moment* (1975) insisteront sur sa perdurance dans le dix-neuvième siècle. Certains la retrouveront même dans notre vingtième siècle.

Pour comprendre la révolution américaine, il faut saisir son idéologie, laquelle précède et détermine l'action entreprise. Nous n'avons pas affaire à une société en révolte qui cherche à se donner une légitimité ou une réflexion politique. Nous partons d'une pensée politique qui va retrouver et transformer des relations sociales. Pauline Maier illustre de manière fascinante ce passage qu'elle appelle dans son titre *From Resistance to Revolution* (1972). Elle y présente un processus à travers lequel la foule manipulée par les intérêts économiques dans le conflit avec l'Angleterre prend conscience de son pouvoir et de sa capacité politique. Cette mutation fera de cette classe d'artisans et d'ouvriers une force qui prendra la relève du mouvement quand les intérêts inclineront à accepter un compromis avec le Parlement. Et cette nouvelle citoyenneté fera siens des concepts politiques dont « les intérêts » ne se servaient que comme de slogans rhétoriques ; elle en fera une réalité et une puissance politique.

Des armes philosophiques

A suivre les années à travers lesquelles s'est établi le système politique américain, on est frappé par l'absence d'une véritable opposition à la révolution. Non que les Américains fussent tous unis autour d'un projet d'avenir, ni non plus que leur société présentât une homogénéité interdisant des conflits d'intérêts à l'intérieur du mouvement. Bien au contraire : la révolution était violente, elle n'hésitait pas à frapper d'interdictions ses ennemis réels ou prétendus, elle semblait aller trop loin pour les uns, s'arrêter trop tôt pour les autres. Les leaders d'une phase perdaient leur influence et leurs positions plus tard alors que les énergies libérées par la rupture avec les vieilles habitudes débordaient l'encadrement que voulaient leur fournir la direction. L'historien qui étudie la révolution dans une ville, une région ou un Etat trouve toutes les formes de conflits personnels, économiques, sociaux et politiques qui se manifestent ailleurs dans d'autres moments révolutionnaires. Il pourra y déceler des partis d'avant-garde, une presse polémique, des coalitions qui ne différencient pas entre l'intérêt personnel et celui de la cause commune ; il verra des conflits de personnes masqués par du verbiage politique, des militaires cherchant à s'assurer un pouvoir civil, de la spéculation financière et foncière. Enfin, il constatera surtout que la révolution n'a pas profité à tout le monde ; et que les laissés-pour-compte n'étaient pas enclins à se laisser faire passivement. Néanmoins, il ne trouvera pas de véritable opposition.

Et cela s'explique par le fait que les Américains partageaient tous une seule idéologie, même quand ils mettaient l'accent sur l'un ou l'autre aspect de sa réalisation. Elle était d'origine anglaise, mais sa formulation générale était suffisamment large pour permettre l'addition d'intuitions tirées aussi bien de l'Antiquité que de la Bible, des Lumières françaises et de la révolution scientifique. Cette idéologie, c'est la pensée *whig*. Elle est constituée avant tout par une philosophie de l'Histoire qui s'appuie sur une évolution progressive perçue comme le lent triomphe de la liberté contre un pouvoir qui cherche toujours à s'étendre. Au début se situe la conquête normande qui détruit les libertés anciennes du peuple saxon. Le progrès commence avec la *Magna Carta* arrachée au roi en 1215. D'abord les Lords, puis les Communes vont progressivement reprendre leurs libertés contre une monarchie qui assied son pouvoir sur le contrôle des fonctions exécutives concentrées à la cour. Dans sa traduction politique, la pensée *whig* est fondée sur l'opposition de la liberté, incarnée par l'Assemblée, contre le pouvoir représenté par l'exécutif. L'absence d'une opposition américaine s'explique alors par le fait que la résistance se fondait sur le droit d'autogouvernement contre l'envahissant pouvoir anglais.

Les Américains pouvaient faire appel à cette pensée *whig* pour justifier leur slogan : « Pas de taxation sans représentation ». Mais les choses n'étaient pas si simples, pas plus que l'idéologie ne pouvait faire abstraction de sa propre évolution. L'histoire anglaise n'était-elle pas marquée par deux révolutions au XVII^e siècle, dont l'une avait coûté la vie à un roi avant d'établir une république ?

Mais justement cette première série d'événements, à partir de 1640, semblait démontrer les dangers inhérents à la conception *whig* de la réalisation de la liberté. La république était elle-même minée par des courants plus radicaux ; la démocratie semblait s'être brièvement instaurée avant que la tyrannie ne renaisse, exactement comme le prévoyait la théorie classique depuis Aristote et Polybe. La pensée *whig* devait être modifiée ; la simple dichotomie entre le pouvoir et la liberté devait trouver un équilibre permettant l'établissement d'un gouvernement à la fois stable et juste. La révolution dite « glorieuse » de 1688-1689 en crée les conditions ; le gouvernement de Walpole au début du XVIII^e siècle réalise la stabilité. Quant à la justice, la réussite est moins éclatante ; ses partisans, qui s'exprimaient dans les fameux journaux d'Addison et de Steele, *The Tatler* et *The Spectator*, pourfendaient la cour et ses aristocrates au nom d'une bourgeoisie montante. On les appelle, sans ironie apparente, les « polite whigs ».

Je prends la liberté quelque peu anachronique de désigner la réalisation du système *whig* par le concept de république. Ce n'était certes pas la catégorie préférée dans le discours du temps, mais les confusions et les inconsistances dans cette théorie permettent cette conceptualisation. Les Américains n'emploient pas cette théorie avant 1776 ; mais, à partir de cette date, ils en font un passe-partout qui doit être soigneusement analysé dans ses composants pour comprendre leurs débats et leurs choix politiques. L'intuition d'un Tom Paine, pour lequel une république était tout simplement un gouvernement sans monarchie qui vise à réaliser le bien commun n'aidait pas à la formulation de constitutions et d'institutions libres. Un pays fortement influencé par la sobre religiosité calviniste ne pouvait pas miser sur l'optimisme qui suppose les hommes déjà vertueux et corrompus seulement par l'effet de mauvaises institutions. Le concept américain de république devait comprendre non seulement des garanties pour la liberté, mais aussi des incitations à la vertu. Il fallait que la république puisse se protéger contre ses propres mauvais penchants. C'est ainsi que la conquête de l'autonomie contre les Anglais n'était pas en soi suffisante pour accomplir la révolution.

Le modèle républicain était d'abord calqué sur le système anglais que les Américains connaissaient bien dans la théorie et dans la pratique. Mais cette familiarité explique la confusion dans les analyses qui amalgament syncrétiquement des principes tirés de sources aussi différentes que Montesquieu et Locke, Harrington et Hume, le droit naturel et sa forme positive élaborée par Blackstone. Bien que sa pensée n'ait pas joué un rôle important, on peut suivre la logique américaine en partant de la constatation de Rousseau pour lequel « tout gouvernement légitime est républicain ». Il fallait ensuite tirer les implications de sa définition d'une république comme « tout Etat régi par des lois, sous quelque forme d'administration que ce puisse être : car alors seulement l'intérêt public gouverne, et la chose publique est quelque chose ». La conception américaine de la souveraineté populaire correspondait à celle de la volonté gé-

nérale, de sorte que « pour être légitime il ne faut pas que le gouvernement se confonde avec le souverain, mais qu'il en soit le ministre : alors la monarchie elle-même est république ». Mais les difficultés commencent là où Rousseau refuse l'idée que cette volonté générale puisse être représentée. Les racines anglaises de l'expérience américaine poussent vers un autre chemin.

Le concept de république tel que le comprenaient les Américains *whigs* comportait trois aspects différents dont les implications politiques se sont manifestées peu à peu au cours de la révolution.

La république était d'abord la *res publica*, la chose commune et publique ; à l'opposé des affaires privées où l'intérêt de l'individu dominait, la république était la sphère du politique où la liberté dictait sa loi. En ce sens, la république est définie par John Adams dans son important pamphlet de 1775, *Thoughts on Government* comme le gouvernement des lois opposé à celui des hommes. Mais cette formulation générale ne spécifie pas les moyens institutionnels qui permettent l'élaboration de ces lois. Elle laisse dans l'ombre la question de la vertu qu'elle ne peut pas présupposer, mais qui est nécessaire si l'intérêt privé ne remplace pas la liberté publique. Un tel gouvernement républicain pourrait être monarchique ou aristocratique, comme le disait justement John Adams du gouvernement anglais ; le gouvernement des lois peut même s'opposer à l'autogouvernement participatif et démocratique dans la mesure où la démarche implique que le peuple est à la fois juge et partie prenante dans les affaires politiques ! Dans ce cas de figure, il faut alors expliquer la légitimité de la représentation de cette aristocratie qui prétend obéir aux impératifs républicains ; et il faut montrer comment ces éléments concourent à la découverte de ce bien commun incarné par les lois.

Une autre définition de la république fournit les premiers éléments d'une réponse. On sait que l'Angleterre n'avait pas (et n'a toujours pas) de Constitution écrite. Ce qu'on appelait sa Constitution, c'était sa structure sociale, qui combinait et unifiait organiquement les trois composantes de la société dans les fonctions de la monarchie, des Lords et des Communes. La correspondance romaine de la chose publique et des structures sociales était couplée avec l'image néoplatonicienne d'une société fonctionnant comme un organisme. La structure politique de la république dépendait alors en dernière instance de la structure de la société qu'elle était censée gouverner. Lorsque les Américains se rendront compte que leur monde nouveau a enfanté des structures sociales nouvelles et « démocratiques », il leur faudra mettre en question cette image de la république.

La reprise de ces deux premiers modèles de république par les Américains peut se comprendre comme une réaction contre la modernité représentée justement par le nouvel empire commercial mercantile anglais. Si l'on cherche les « causes » de la révolution, l'une de celles-ci est certainement la réaction peureuse de provinciaux confrontés à la rationalisation qu'appelle la modernité. Lorsqu'ils fondaient leurs réclamations sur les « droits d'un Anglais » ou sur le droit naturel ou divin, les Américains faisaient appel à une tradition prémoderne.

Se présente alors une troisième formulation de la république, qui part de la reconnaissance de transformations sociales qui mettent en question la correspondance entre le social et le politique. S'appuyant sur la définition simple de la république comme gouvernement des lois, et définissant le bien commun simplement comme la liberté, cette orientation revient à la vision première des *whigs* pour définir la république comme la forme institutionnelle capable d'empêcher les débordements du pouvoir dans la sphère de la liberté. Ce qui reste alors à définir, c'est la nature même de cette liberté. Un double glissement s'est produit en Amérique. D'une part, la liberté de la conscience religieuse était devenue le modèle de la vertu. Mais cette liberté est privée, et la vertu qu'elle définit risque elle aussi de le devenir. D'autre part, la tendance à la privatisation va de pair avec la démocratisation sociale qu'amenait la séparation avec la monarchie et les divisions artificielles que créait sa politique. La république sera alors la forme

LE MONUMENT DE WASHINGTON, FEVRIER 1885

politique qui garantit la liberté privée, y compris celle des intérêts socio-économiques. La vertu privatisée n'aura plus de place dans la sphère politique.

La question que tout cela posait aux contemporains reste la nôtre, celle de la compatibilité entre une politique républicaine fondée sur la vertu publique et une société commerciale fondée sur l'intérêt privé de l'individu abstrait et isolé. Nous retrouvons là le défi des historiens progressistes : est-ce que la libération et la fondation de l'économie capitaliste sont l'accomplissement normal de la révolution politique ? A quoi il faut ajouter : si l'économie capitaliste, avec toutes ses tares, est le produit d'une révolution politique, est-ce encore par la politique qu'il faut chercher à y porter remède ? Et de quelle politique peut-il s'agir ?

Où nous mène la philosophie ?

De telles analyses s'apparentent à ce qu'on appelle la pensée néoconservatrice. Celle-ci sépare la société de sa représentation politique ; et cette dépolitisation sert bien l'ordre social établi. Donner son autonomie au politique semble impliquer en même temps le refus d'accorder au social la possibilité de sa propre transformation. La recherche de la justice est ainsi reléguée à la sphère privée ; la fin des idéologies politiques est justifiée. La participation politique qui caractérise la démocratie est remplacée par une orientation technocratique qui ne peut pas se nommer parce qu'elle croit être fondée sur les lois éternelles du marché qu'elle veut « libérer » face au *welfare state*. La demande morale immédiate de justice se voit confrontée à une réponse qui fait appel à la complexité des problèmes et à leur enracinement dans une histoire séculaire. La vertu privée est censée fonder cette politique qui n'en est pas une...

Il n'est pas évident, rétrospectivement, que le rôle accordé aux intérêts n'ait pas facilité, voire encouragé, la domination du politique par l'économique. Les institutions politiques qui devaient utiliser scientifiquement la nature humaine pour dominer les mauvais penchants de cette même nature se sont montrés incapables de donner une direction à la société. On a souvent l'impression que le dilemme provient du fait que les Etats-Unis ne se sont jamais constitués en Etat-nation moderne ; l'administration politique à Washington ne s'est pas montrée capable de gouverner le pays. Mais si c'est le cas, l'argument néoconservateur qui se fonde sur la séparation du social et du politique ne tient pas : ce qu'il y a comme vie politique aux Etats-Unis serait une autotransformation perpétuelle de la société économique, une sorte de révolution permanente préservée par les mécanismes constitutionnels qui garantissent qu'aucune des branches du gouvernement puisse prétendre incarner la volonté populaire.

Ces deux interprétations se réduisent en fait à une seule : la révolution américaine institutionnalise la division entre le politique et le social, et c'est ce dernier qui domine même lorsque l'analyse privilégie le politique. La politique américaine reproduit la structure du marché économique avec toutes ses distorsions, mais aussi avec tous ses avantages. Les associations sociales où Tocqueville voyait le salut politique du pays tendent à devenir des lobby représentant des intérêts catégoriels ou corporatifs. La célèbre thèse de Robert Bellah qui postule l'existence d'une religion civile tenant la place laissée vide par la politique est mise en doute par son auteur lui-même

Non pas cela – du marbre, mort et froid –

*Loin de sa base, et l'arbre grandissant – par cercles concentriques, pour englober,
Toi, Washington, au monde entier appartiens-tu, à tous les continents, et pas qu'à nous, l'Amérique,*

Mais à l'Europe aussi, au château du seigneur, à la chaumière du laboureur,

Au Nord glacé, au Sud étouffant – à l'Afrique –, à l'Arabe sous sa tente,

Et à la vieille Asie, – son sourire vénérable –, assise parmi ses ruines,

(Saluant l'Antiquité, le héros neuf ? Mais c'est le même, l'héritier légitime, continué toujours,

Le cœur, le bras – indomptables – preuve de la ligne jamais brisée,

Courage, vigilance, patience et foi – le même, pas défait non plus dans la défaite – le même :)

Partout où vaisseau est lancé, maison bâtie, la nuit comme le jour,

Par les rues des villes fourmillantes, dans les maisons ou dans les rues, dans les usines et les fermes,

Présentes, à venir, ou passées – partout où volonté de patriote se montre ou se montra,

Partout où vit la Liberté, que la Tolérance fonde, et que la Loi érige,

Là se dresse, là s'élève ton monument vrai.

Walt WHITMAN

qui voit dans le foisonnement des sectes et dénominations religieuses un effort des Eglises.

Nous retrouvons ici la comparaison des révolutions française et américaine. *L'Essai sur la révolution* de Hannah Arendt voulait démontrer que la française était minée par son orientation vers le social alors que l'américaine était l'institution du politique et la préservation de l'espace politique. Il semble maintenant que c'est l'interprétation inverse qui s'impose. Jürgen Habermas en donne une explication lorsqu'il parle de deux interprétations du droit naturel. *Pour les Français, le droit naturel était un idéal à réaliser qu'il fallait imposer par la force si nécessaire, alors que les Américains y voyaient un état réel que l'intervention politique ne pouvait que distordre.* De ce point de vue, on n'est pas surpris d'apprendre que le pourfendeur de la prétention rationaliste de la Révolution française, Burke, prenait la défense des colons américains dans leur débat avec l'Angleterre. La Révolution américaine serait donc une restauration conservatrice dont l'éthique était foncièrement antimoderne et antipolitique. La vraie révolution moderne serait la française, qui cherchait à imposer une volonté une et unie sur une société disparate. La liberté américaine, souvent opposée à l'égalité française, serait une forme archaïque pour laquelle une société moderne n'a pas de place.

Une telle conclusion cadre mal avec la rapide modernisation économique de la société américaine depuis sa révolution. Comment s'expliquer celle-ci dans le cadre des institutions « politiques » créées par la Révolution ? Sont-elles modernes elles aussi, et dans quel sens ?

Un glissement s'opère lorsqu'on traite la Révolution française comme le modèle d'une révolution moderne. Si une révolution est une transformation qu'opère la société sur elle-même, il faut interroger cette médiation par laquelle la société fait appel à ce qu'elle n'est pas – la politique – pour réaliser ses fins. Quand l'instance politique est traitée comme distincte de la société et considérée comme quelque chose de réellement extérieur, l'impératif de la modernité est violé. Une forme moderne – qu'elle soit politique, esthétique, scientifique, voire religieuse – est caractérisée par son immanence. Une instance politique réelle, comme la monarchie, la théocratie ou la technocratie, recrée la structure qu'envisageait la théorie whig dans sa vision d'une lutte de la liberté contre un pouvoir déjà existant. Dans le cas de la Révolution française, la structure est différente, mais le principe reste le même. La monarchie, qui incarne la volonté de la nation, et donc sa liberté, est en lutte contre les pouvoirs intermédiaires qui l'empêchent de se réaliser. Qu'il s'agisse d'une lutte de la volonté contre des pouvoirs et non pas de celle de la

liberté contre le pouvoir ne change rien à la structure de base.

La révolution américaine est partie de la théorie whig pour aboutir à son renversement radical. Au lieu de protéger la liberté contre le pouvoir, la nation souveraine et indépendante se trouve obligée d'inventer des institutions où la liberté pourra s'incarner. Mais, en même temps, cette société plurielle qui travaille ainsi sur elle-même ne prétendra pas s'incarner dans ses institutions politiques. Le peuple, dans sa pluralité – le préambule à la Constitution de 1787 déclare « We, the people » – est le fondement et la limite des actions politiques. Ce peuple pluriel réserve et préserve son juge-

ment politique. Il ne prétend pas parler au nom d'un principe quelconque ni dicter des vérités éternelles ; surtout, on ne prétend pas que ce peuple pluriel puisse réellement être unifié dans une seule classe, intérêt ou institution. L'instance politique, la Constitution, est traitée comme une norme ; elle n'est ni une réalité ni un acteur sur la scène sociale. La société qui y fait appel pour se transformer s'y rapporte comme à une médiation symbolique qui lui permet de se comprendre dans sa spécificité et de définir les fins qu'elle poursuit. Ce statut non réel, symbolique, du politique, fait en sorte que la révolution américaine n'a pas de fin, dans les deux sens du terme.

Si cette structure révolutionnaire rend compte des impératifs de la modernité, il faut expliquer pourquoi sa forme contemporaine laisse à désirer. Ce n'est pas le lieu de répéter les critiques que l'on peut adresser à la société américaine. Nous parlons politique. L'important, c'est que, du point de vue des normes institutionnelles, rien n'empêche la société de se transformer par appel à la politique. Mais cet appel ne doit pas se comprendre selon le modèle de la Révolution française. Il ne s'agit pas d'une intervention du gouvernement mais d'une action de la société sur elle-même par la médiation symbolique du politique. Le changement est préparé lorsque deux demandes se rencontrent : celle d'une universalité, incarnée approximativement par le droit et en dernière instance par la Constitution ; et celle d'une particularité qui permet l'articulation sociale de cette universalité.

C'est cela que nous avons vécu, par exemple, pendant le mouvement des droits civiques quand les actions sociales (les *sit-in*) ont démontré la contradiction entre des lois et la Constitution. Le mouvement a rencontré deux sortes d'échecs, quand l'action sociale faisait abstraction de cette universalité, et quand l'appel au droit constitutionnel prétendait faire abstraction d'un soutien social actif.

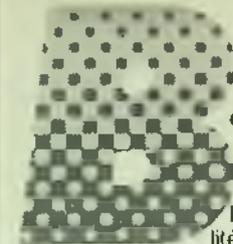
La révolution américaine est moderne dans ce sens précis qu'elle résulte de, et elle invite à, l'action de la société sur elle-même. C'est dans ce sens qu'elle est une révolution politique, et que la politique qu'elle instaure reste moderne. Cela ne va pas sans problèmes, théoriques ou empiriques.

Est-il nécessaire que l'économie domine la société, comme elle tend à le faire dans les sociétés capitalistes ? Comment l'instance politique peut-elle permettre à la société de se donner une autre mesure, d'autres normes ? Il semble bien que ce soit les institutions politiques qui créent l'espace et les rapports à l'intérieur desquels s'incarnent les relations capitalistes. Mais si ces institutions ont une signification surtout symbolique, comment comprendre et comment mettre en œuvre la transformation sociale ?

LE DEFI DE L'INFORMATIQUE

LETTRE
INTERNATIONALE

HAEFNER, Klaus
Die neue Bildungskrise
Birkhäuser, 1982
Bâle, Boston, Stuttgart
Der Grosse Bruder
Econ, 1980
Mensch und Computer
im Jahre 2000
Birkhäuser, 1984
Bâle, Boston, Stuttgart



beaucoup d'entre nous se rendent compte aujourd'hui de l'influence drastique que l'informatique exerce sur la formation professionnelle et sur la formation continue. Mais il reste l'idée que le développement de la personnalité, l'évolution des enfants, l'éducation, la maturité intellectuelle et la socialisation n'ont fondamentalement aucun rapport avec l'informatisation. Or, c'est une idée fautive. L'homme grandit dans un environnement concret qui l'influence directement et puissamment.

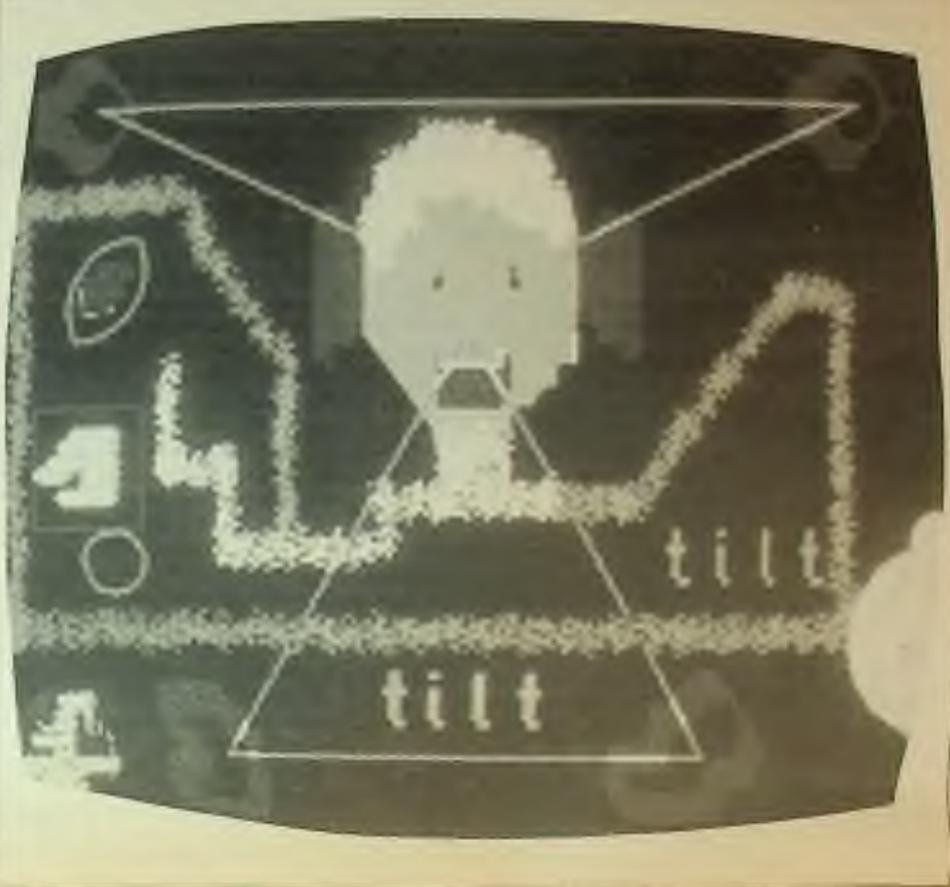
Il faut retenir pour commencer que l'enfant entre ou entrera en contact très tôt avec les techniques d'information : la télévision lui donne dès ses premières années un environnement artificiel auquel il s'adapte, qu'il apprend à connaître et avec lequel il traite. Le dialogue qui s'établit à ce propos avec son entourage, exerce en outre une influence certaine sur la manière dont il est accepté et compris. Le jouet électronique - depuis la poupée qui contient un magnétophone jusqu'à la voiture à itinéraire programmable en passant par les jeux vidéo - crée un autre cadre informationnel dans lequel l'enfant entre à nouveau en contact avec l'informatique, sans pouvoir - bien - interpréter tout seul les structures ni les mécanismes qui lui sont offerts. Lorsqu'on donne à un bébé un ours en peluche qui émet des sons imitant ceux que l'on entend à l'intérieur de la matrice, c'est là un élément de l'environnement informationnel, qui se veut certes « naturel », mais qui est informatisé à un très haut degré.

L'enfant de huit ans qui programme une voiture téléguidée à mémoire de telle sorte qu'elle passe entre les pieds de table et les pieds des chaises sans les heurter, fait connaissance avec un système totalement différent de tout ce qu'il peut trouver par ailleurs dans son environnement naturel : brusquement, il est en mesure de transporter sa propre volonté dans un programme qui se déroule entièrement automatiquement dès l'instant où il appuie sur un bouton. L'enfant apprend ainsi à maîtriser complètement une situation, il réussit - après une série d'essais malheureux - à faire passer sa volonté dans le *hardware* de la voiture-jouet. Et celle-ci fait tout ce que l'enfant a décidé, jusque dans les moindres détails. L'automatisation d'un enchaînement moteur devient l'objet d'une expérience concrète.

Si les jeux de construction comportant des éléments mécaniques ou les coffrets d'expérience de sciences naturelles offraient à l'enfant une possibilité de modeler son environnement, l'électronique lui offre aujourd'hui de nombreuses possibilités de mettre en place non seulement de nouvelles structures d'information, mais aussi de nouveaux processus. Avec un matériel de base, quelques relais et un *chip* à mémoire programmable, on construit un robot qui exécute déjà des manipulations d'apparence relativement rationnelle ; on réalise pour une somme modique une communication sans fil ; presque tous les enfants ont un magnétophone qui leur permet d'enregistrer et de réutiliser l'information ; etc.

Les appareils de radio et leurs compléments essentiels, radio-réveils, spots électroniques, font déjà partie de l'aménagement courant de la chambre d'enfant, à cause de leurs petites dimensions et parce que - par rapport aux revenus familiaux - les petits postes de radio, les petits magnétophones ou électrophones ne sont pas très onéreux. L'enfant est donc habitué à choisir lui-même - sa - musique, il détermine « son » environnement informationnel - même en dehors des heures de télévision.

Le nombre croissant de magnétoscopes (près de deux millions de foyers en possèdent un à l'heure actuelle en Allemagne) permet dès aujourd'hui, même aux plus jeunes, d'organiser comme ils le veulent - leur - programme de télévision. On ne voit



done plus ce qui est proposé sur l'écran, mais on se compose son propre programme spécial - souvent à l'opposé de tous les efforts « d'équilibrage » des différentes chaînes. L'enfant apprend à rechercher l'information, à l'enregistrer et à en disposer à nouveau.

Ce phénomène va s'accroître fortement vers la fin des années quatre-vingt lorsque le terminal d'ordinateur aura trouvé une plus grande diffusion : dès maintenant un groupe de chercheurs anglais étudie l'exploitation éventuelle d'une banque de données de 180 000 pages dans le système minitel comme source d'information pour les écoliers. On constate en l'occurrence que les élèves utilisent cette offre d'information intensivement et avec des objectifs très précis ; les explorations sont poursuivies, de nouvelles notions intégrées et traitées. En « fouillant » dans l'information, les enfants découvrent des branches annexes qui leur étaient jusqu'alors inconnues.

« Qu'est-ce qu'un cours boursier ? », « Pourquoi y a-t-il des annonces d'offres d'emplois ? », « Que fait-on dans une "Open University" ? », « Pourquoi y a-t-il trois programmes de cinéma différents ? », ce sont là des questions qui se posent tout à coup. L'information n'est plus quelque chose d'abstrait dont ne parlent que les professeurs ou les parents : sur l'écran, elle apparaît de manière concrète, tangible. Elle est toujours disponible quand on en a besoin, elle ne se prend pas comme habituellement dans les journaux, à la radio ou à la télévision. Et le recours à cette information coûte - tout de suite - de l'argent, elle a donc une valeur immédiate. Ce sont autant d'expériences nouvelles d'un environnement nouveau.

Surtout, on peut utiliser soi-même l'information en fonction d'un objectif bien précis, on peut se composer un programme intéressant, entrer dans un rapport d'interaction, répondre à des questions. L'enfant se trouve ainsi brusquement dans le cas où le fait d'être assis devant la télévision - jusqu'alors réprouvé ou considéré comme discutable par les parents - apparaît comme une occupation judicieuse et profitable puisqu'elle lui permet d'apprendre un certain nombre de choses sur lesquelles il n'y a pas de livres ni d'autres documents dans la maison. L'enfant com-

mence à chercher et à trouver des informations que ni le père ni la mère ne connaissent exactement. Si son terminal comporte une mémoire, il peut entreprendre de se constituer sa propre petite bibliothèque.

Le développement de la personnalité, le rapport de l'enfant à ses parents, les relations avec ses frères et sœurs et avec ses camarades de classe seront profondément marqués par ce changement de l'environnement informationnel. Si l'enfant était le plus souvent contraint jusqu'à présent de communiquer avec quelqu'un d'autre pour se procurer une information, il peut désormais satisfaire son besoin d'informations sans contact interpersonnel. (Cela vaut même pour les enfants qui ne parlent pas encore, si par exemple le terminal propose un programme d'images et de symboles - adéquat -). La question n'est plus seulement plus tellement d'être - un moi achevé - avec tout le savoir nécessaire, puisque l'enfant vit au milieu d'un environnement de techniques d'information qui lui fournissent pratiquement de toutes parts des images, et de plus en plus souvent du texte, directement.

L'enfant apprend que son environnement est programmable : il peut faire exécuter une tâche à un automate : il charge le programmeur d'effectuer une certaine opération à un moment donné, il utilise l'ordinateur domestique pour résoudre un problème d'algèbre ; il sait que, pour les calculs arithmétiques, on utilise une calculatrice de poche, etc. Tout cela fait régresser le besoin d'indépendance et le désir d'autonomie informationnelle : l'individu jeune fait déjà partie intégrante de son environnement informationnel : il en utilise les techniques, il s'accoutume à ses structures et il s'adapte à lui.

En dehors de ce rapport direct de l'enfant avec un monde entièrement pénétré d'informatique, un autre facteur pèse fortement sur l'éducation et la formation : l'exemple immédiat des parents. Dans l'évolution de l'humanité, lorsque l'agriculture était l'activité essentielle, en observant quotidiennement le comportement de ses parents, l'enfant apprenait qu'il fallait travailler la terre avec ses mains ou avec des instruments très sommaires, si l'on voulait par la suite récolter des denrées que l'on mangerait soi-même.

me ou que l'on échangerait contre d'autres produits élémentaires. A l'époque de l'artisanat, l'enfant voyait travailler le père dans son atelier, il voyait les produits fabriqués, il aidait parfois lui-même ; cet univers très concret était plein d'incitations à agir soi-même.

A l'ère industrielle, le père – et, bien souvent aussi, la mère – quittent la maison pour « aller travailler » : les stimuli primaires fournis à l'enfant par l'activité des parents disparaissent. En remplacement, on le met dans une « bonne » école, qui s'efforce de son côté de substituer à l'univers concret qui s'est perdu un nouvel univers d'expériences cognitives abstraites.

L'informatisation entraîne encore une nouvelle évolution pour l'enfant, le retour – ou tout au moins le retour partiel – des parents dans la famille : la réduction du temps de travail, la multiplication des télécommunications au lieu des déplacements et la place généralement importante du secteur de traitement de l'information permettent aux parents une plus grande présence à la maison. Et l'enfant voit ce que font les parents : ils regardent la télévision, l'enfant aussi ; ils font leurs calculs avec une calculatrice de poche, l'enfant apprend très vite à s'en servir ; ils téléphonent au lieu d'avoir une conversation personnelle directe, dès cinq ou six ans, l'enfant sait aussi téléphoner : les parents remplissent des formulaires et utilisent parfois eux-mêmes déjà un terminal d'ordinateur, l'enfant se rend compte par là même que le traitement de l'information constitue une part importante de notre vie. Il comprend l'importance des données et des algorithmes à l'intérieur de l'univers des parents, il saisit que ces éléments sont essentiels et voudrait bien lui aussi faire assez vite la même chose.

En même temps, l'importance directe de ce qui est matériel et réel régresse constamment ; le monde matériel est « comme il est », sans que l'enfant ni l'adolescent puissent encore comprendre pourquoi il est ainsi ni qui assure véritablement qu'il reste tel qu'il est. Le cadre des processus matériels plus complexes n'est plus compréhensible, sans parler même du fait qu'il n'est plus concrètement visible. Dans l'univers abstrait du traitement d'information, l'enfant partira de plus en plus facilement du principe qu'il y a par exemple des conserves de poisson, comme si on les pêchait dans la mer ; la technique automatisée d'une usine de conserves de poisson reste inconnue et on ne peut pas se la représenter. Une voiture « sort de l'usine » sans que personne sache qui a participé dans cette fabrication à quel processus. La formule cocasse et exagérément naïve « pourquoi des centrales nucléaires alors que nous tirons le courant de la prise ? » caractérise trop bien cet univers aliéné de la production automatisée que personne ne comprend.

Les enfants et les jeunes qui grandissent dans cet univers modifié diffèrent par leurs jugements de valeurs et leurs principes fondamentaux des générations précédentes. Mais jusqu'à présent la politique de l'éducation n'a pris en compte, que de façon très marginale, les tâches qui résultaient de cet état de choses. Beaucoup de nos « objectifs suprêmes en matière d'éducation » reposent sur un « monde du bon vieux temps » qui n'existe plus. Ce faisant, ils déchirent l'enfant entre leurs exigences et la réalité et ils entravent le développement d'une personnalité harmonieuse. L'intervention de l'information et de l'informatique dans tous les domaines de la vie touche doublement l'éducation : du fait de l'évolution rapide de l'environnement informationnel et du fait que l'éducation ne tient pas compte suffisamment de cette évolution.

L'un des nombreux objectifs de l'action pédagogique, à l'école comme à la maison, vise à initier les

J'APPRENDS A L'ECOLE



jeunes puis à les installer en quelque sorte dans le flot de savoirs, de jugements, d'expériences et de traditions qui constituent l'héritage culturel transmis de génération en génération. Dans une société où tout ce qui est important est consigné par écrit, le premier souci devrait logiquement être celui de l'enseignement de la lecture et de l'écriture pour permettre la communication de l'héritage culturel au travers de ses documents. L'école primaire a pour tâche de familiariser l'enfant avec l'environnement informationnel dans lequel il est né : on lui donne dès les premières années d'école des notions des structures fondamentales des sciences, de quelques moments caractéristiques de notre histoire, du rapport aux autres hommes, des principes de notre système démocratique et un soutien de base pour s'intégrer lui-même à l'organisation sociale.

La conception de l'héritage culturel

Dans ce domaine, la télévision – représentant un changement déjà accompli dans les techniques d'information – est très nettement intervenue : si l'on considère qu'en moyenne jusqu'à sa dixième année, l'enfant passe autant de temps devant l'écran de télévision qu'à l'école, le rôle de cette dernière en tant qu'agent de transmission des fondements culturels régresse sensiblement. Ce que faisaient jadis la mère ou la grand-mère en racontant des contes, entendant transmettre par là une représentation des valeurs fondamentales du « bien » et du « mal » et faire découvrir à l'enfant les personnages les plus divers, dans la plupart des cas, c'est désormais la télévision qui s'en charge. Les tabous connus et observés par les générations qui nous ont précédés sont vite éliminés : le meurtre et la sexualité, la brutalité et la violence, mais aussi l'anxiété, la souffrance et la misère sont mortrés sans déguisement ; et l'enfant traverse à un rythme incroyablement accéléré des univers de

valeurs et d'émotions diverses sans y prendre lui-même une participation réelle.

Étant donné que, dans l'avenir qui nous attend, il faudra de plus en plus « être informé », ce processus va s'accélérer de façon drastique : les magnétoscopes permettent déjà de repasser autant de fois qu'on le veut les films ou les émissions de telle sorte que l'identification avec les personnages peut se faire bien plus rapidement que jusqu'à présent. Les jeux de compétition interactifs qui se jouent avec l'aide de l'ordinateur remplaceront les très élémentaires jeux de « ping-pong » sur l'écran de télévision, entraîneront une très forte accentuation de certains comportements. Les robots-jouets définissent la programmation, d'une part, de l'environnement de l'enfant, sans que s'établisse en l'occurrence aucun lien d'aucune sorte à des concepts historiques puisqu'il n'y a ni intervention de l'élément culturel, ni intégration directe de l'automatisation du travail intellectuel, ni possibilité de saisir au travers du rapport avec les automates l'action motrice de nos ancêtres réellement constructive. À force d'information, on risque donc de perdre l'expérience directe du monde concret. *L'enfant ne sait plus que c'est l'énorme travail manuel et cognitif des générations passées qui nous a permis de construire le monde actuel des pays industrialisés.*

L'informatisation du monde de demain touche en particulier les valeurs et les normes qui déterminent l'action de l'homme à l'ère industrielle. Le « programme d'enseignement secret » qui se cache derrière tant d'actions concrètes, à l'école comme à la maison, et qui vise l'apprentissage de l'action et de la pensée orientées en fonction de principes et de normes, ce programme est compromis par la société de l'information : la discipline intellectuelle nécessaire à l'organisation de l'information perd de son importance, puisque le monde informationnel est apparemment bien structuré et accessible. Les enfants qui grandissent avec un terminal d'ordinateur sauront tout simplement que les choses essentielles en ce monde sont organisées suivant un arbre de recherche : c'est l'environnement informationnel, le niveau de référence disponible à tout instant et qui rendra inutile pour beaucoup d'entre nous la recherche d'une structure et d'une conception qui leur soient propres.

La ponctualité, norme capitale d'un processus de travail collectif dans lequel chacun doit se trouver au moment voulu à l'endroit voulu, perd de son importance dans un monde automatisé. Étant donné que des machines très complexes assurent beaucoup de travaux essentiels (depuis la production d'énergie jusqu'aux travaux administratifs, en passant par la synthèse chimique), les parents peuvent se permettre des horaires aménagés dans un nombre croissant d'entreprises. Les pères et les mères ne montrent que trop bien, par leur comportement concret dans le travail, qu'ils « n'en sont plus à une demi-heure près » et l'enfant se rend compte que la ponctualité représente une contrainte particulière dont l'importance se restreint dans la vie pratique. Bien sûr, il continue d'être recommandé d'arriver à l'heure à un rendez-vous, mais si par hasard on n'y réussit vraiment pas, il suffit de prendre son téléphone et « le monde rentre dans l'ordre ». L'informatique permet d'étouffer une faiblesse humaine ; au lieu d'apprendre à la surmonter, l'enfant voit apparaître à sa portée des moyens de la compenser.

Un autre élément de ce programme secret d'enseignement subit de la même manière la pression de l'informatisation : l'obéissance. Dans un monde où le travail se divisait entre les hommes, avec des fortes exigences manuelles, l'obéissance était une condition

NOVELLI, L.
Je découvre l'ordinateur
Nathan, 65 p., 1984.

POUTS LAJUS, S.
DELEDICO, A.
Mon premier livre
sur les ordinateurs
Nathan, 70 p., 1984.

THATCHELL, Judy
BENNETT, Bill
Introduction à la
micro-informatique
Hachette Jeunesse,
144 p., 1983.

TOULMONDE, Michel
JANNEQUIN, François
Mon premier livre
d'informatique
Epigones, 47 p., 1985.

centrale de l'action humaine, car seule l'acceptation de ce principe permettait la mise en place et le fonctionnement de structures appropriées. L'informatique - utilisée de façon conséquente - rend moins nécessaire l'obéissance humaine, puisque l'on peut programmer les processus principaux sur des ordinateurs infallibles de manière à ce que l'homme reste à l'extérieur.

La désobéissance ne risque plus d'entraîner l'effondrement du système, elle conduit tout au plus, dans le pire des cas, à une baisse d'efficacité compensable par un surcroît d'automatisation. L'enfant s'en rend compte directement : les parents sont bien moins résolus que par le passé à imposer leur principes d'hier, beaucoup ne savent que trop bien qu'ils n'auront qu'une importance limitée dans le monde de demain. A l'école, logiquement, l'indiscipline est interprétée de plus en plus souvent comme un comportement social et classée dans l'ordre des troubles de développement ; dans la dynamique de groupe, les maîtres savent bien, consciemment ou inconsciemment, que la stricte obéissance perd nécessairement de sa valeur en un monde de règles démocratiques et parmi les efforts pour parvenir à une pleine participation.

Les attitudes traditionnelles comme l'application et la tenue de travail sont particulièrement touchées. Ces deux vertus naissent de la volonté de modifier un environnement matériel hostile par une action concrète et continue de manière à rendre la vie plus facile et à la libérer d'un certain nombre de soucis. Les habitants des pays nordiques ont été amenés à développer plus particulièrement ces qualités puisque c'était eux qui avaient le plus de difficulté à survivre aux longs hivers qui exigeaient la constitution de réserves suffisantes par un travail assidu et entrepris à temps. Avec le développement de la technique et l'informatisation - et une offre excédentaire de produits alimentaires dans les pays de la CEE et aux Etats-Unis - il devient très clair que l'assiduité et le travail intensif apportent certes toujours individuellement une amélioration de niveau de vie, mais que celle-ci est relativement réduite par rapport au niveau de base assuré « automatiquement » et accessible sans effort excessif.

Les enfants et les jeunes s'en aperçoivent aussi bien dans les établissements scolaires que chez eux : le père qui a six semaines de vacances par an et qui fait - en cas d'horaires aménagés - pratiquement des semaines de trente-huit heures, n'est pas un exemple éclatant de rendement intensif. Le professeur qui ne corrige pratiquement jamais les devoirs faits à la maison et prend quatre semaines pour corriger un devoir sur table ou utilise déjà un ordinateur pour corriger les grilles des tests qu'il utilise, n'est pas non plus un exemple concret de travail excessif.

Dans l'ensemble, il faut retenir qu'aux yeux des enfants et des jeunes gens qui grandissent, le monde d'hier perd de son importance pour le monde d'aujourd'hui et pour celui de demain. La nécessité d'établir et de mettre en œuvre des programmes de survie jusqu'à présent indispensables se réduit, plus l'automatisation progresse, mieux l'informatisation s'organise. Si, il y a trente ans encore, les qualifications manuelles artisanales étaient des conditions indispensables pour de larges couches de la population, un grand nombre de ces fonctions ont été transmises aujourd'hui à des machines-outils - même dans le domaine des loisirs et du bricolage ; si, il y a trente ans encore, il fallait avoir en tête le plus de données possible sur l'évolution économique, de nombreux systèmes informatiques offrent désormais - après quelques difficultés dans les années soixante-dix - une aide croissante à la décision, sans que le gestionnaire ait pour autant besoin d'avoir appris tous les

J'ASSURE A LA MAISON



chiffres ; si, il y a trente ans encore, il était important et nécessaire de faire des études de langue pour communiquer d'un pays à l'autre, l'anglais sommaire s'est imposé aujourd'hui comme « langue internationale » ; les « machines à traduire » et les futures traductrices de poche construites à partir de chips très puissants réduiront, là encore, la motivation d'apprentissage des méthodes traditionnelles.

Un monde entièrement équipé sur le plan informatique se différenciera si radicalement du monde « sot » d'un passé récent que beaucoup se demanderont quel sens peut bien avoir notre héritage culturel pour ce monde nouveau. Il faudra tout l'habileté intellectuelle et le plein engagement de tous ceux qui assument des responsabilités sociales pour éviter une rupture dans la continuité du développement de l'esprit humain. Il reste évident que cela est absolument nécessaire aussi bien pour la stabilité que pour notre conception de nous-mêmes. La question reste simplement de savoir comment la continuité culturelle peut être préservée alors que la possession du savoir des générations passées ne constitue plus pour beaucoup un élément important du programme de survie.

Apprendre à être homme

Beaucoup de détracteurs de l'informatisation pensent que l'informatique rend l'homme superflu, qu'elle le repousse, dénonce sa désuétude, l'opprime, l'angoisse et finira peut-être même par l'évincer complètement. Certains de ces dangers pèseront très gravement sur nous si nous ne réussissons pas à conduire l'homme à se trouver lui-même et à s'adapter positivement au monde qu'il se crée. Il faut que l'homme apprenne à être homme et à maîtriser cette condition.

Les risques qui découlent logiquement de l'utilisation de l'informatique, en particulier en ce qui concerne la conception que l'être jeune peut avoir de lui-même, sont plus lourds que ceux que nous a fait supporter l'industrialisation. S'il s'agissait alors de trouver sa place dans la production qui avait besoin de l'homme, il s'agira dans les décennies prochaines de trouver sa place à côté de la production automatisée dirigée par les ordinateurs.

L'homo faber peut - à condition toutefois que les rapports politiques restent stables et que soit trouvée une solution satisfaisante au conflit Nord-Sud - devenir un homo otiosus, un homme qui jouit de ses loisirs.

L'informatique, telle qu'elle existe aujourd'hui, permettrait déjà une bien plus vaste automatisation et une réduction énorme de la charge de travail, si nous étions humainement disposés à limiter nos objectifs matériels et à nous faire une vie avec d'avantage d'oisiveté, de réflexion sur soi-même et d'humanité. (Beaucoup de peuples des pays du Sud le font déjà, sans avoir atteint pour autant ce haut degré d'informatique). Mais les difficultés résident dans l'éducation de nos enfants : il faut les préparer à la société informatisée ; or, pour l'instant, ils sont élevés à l'école et à la maison par des êtres de l'ère industrielle, comme s'il fallait prolonger cette phase indéfiniment. Nous sentons certes, tous, que le monde se modifie, mais beaucoup n'ont - tout naturellement - aucune confiance dans ce changement ni dans le nouveau type d'avenir. Nous nous acharnons à nous attacher aux principes de rendement qui nous ont été inculqués et nous les transmettons sans réfléchir aux jeunes.

En voulant conjurer les dangers de l'informatique, nous les augmentons encore en éduquant des êtres qui ne semblent pas s'adapter à l'univers ainsi transformé ; nous réclamons l'humanité et nous oublions ce faisant qu'elle n'existe pas en soi, mais réside uniquement dans les rapports harmonieux entre des hommes satisfaits de leur environnements ; nous nous montrons étonnés que les richesses de cette planète soient limitées, mais nous bâtissons toujours le même type d'homo faber dont l'objectif immuable reste de travailler le plus intensivement possible pour participer ainsi activement - même si c'est peut-être inconsciemment - à la destruction de ce monde.

Une informatique exploitée au service de l'homme devrait lui permettre une relative vie de loisirs ! Cette idée pourtant est si éloignée d'une bonne part de ce qui a pu être publié sur les conséquences de l'informatisation que presque personne ne veut y croire. Et comme l'on ne veut pas y croire, comme l'on n'est pas disposé à participer aux processus complexes et très élaborés que nécessite la construction d'une société informatisée, il semble que cette société soit irréalisable.

Pour vivre dans une société informatisée, il faut que l'homme cherche à se libérer de ses contraintes actuelles. L'intarissable volonté de posséder, l'exigence constante de produits nouveaux et meilleurs, le désir de consommer un revenu constamment croissant - rien de tout cela ne devrait être en fait l'objectif primordial de la volonté humaine si l'on veut vraiment prendre au sérieux l'homme en tant que personnalité intellectuelle. Les objectifs de l'homo humanus ne peuvent pas se résumer à vouloir toujours vivre mieux, plus luxueusement et avec de plus en plus d'exigences. Il faudrait plutôt revenir à une réflexion sur les tâches qui incombent à l'homme sur cette terre.

Il faudrait que l'homme ait de lui-même à cet égard une conception - en dernier ressort religieuse - qui lui permette de vivre une vie stable et satisfaisante à

l'intérieur de son environnement matériel et informationnel. L'informatique, avec les multiples possibilités qu'elle offre de traiter automatiquement à l'avenir toute la partie « triviale » des processus cognitifs, lance à l'homme un défi sans pareil puisqu'elle lui demande de chercher ses objectifs en dehors des domaines d'activité intensive traditionnels.

L'enseignement et l'éducation parentale sont touchés de façon centrale ; ils doivent apporter les réponses à des questions fondamentales : pour quoi est fait l'homme à partir du moment où il est maintenu à un niveau de vie convenable par un « système » de machines qui lui assure l'entretien de base ?

La politique de l'éducation peut réagir à ce défi par trois voies opposées :

1) combattre et refuser l'intervention de la technique dans le monde de l'enfant sous prétexte que c'est un élément aliénant qui n'a pas de place dans sa vie ;
2) orienter l'adaptation vers la consommation, les possibilités éventuellement offertes par l'informatique jouant le rôle d'éducateurs cachés – comme nous le voyons aujourd'hui à grande échelle à la télévision ;
3) rechercher un équilibre adapté entre le développement d'une personnalité humaine stable et la capacité de comprendre et de maîtriser un environnement informationnel nouveau.

Cette troisième voie est sans conteste la bonne.

Une plus grande place à la sensibilité

Dans les années soixante et soixante-dix – et en particulier sous la pression du besoin intensif d'informaticiens dans les domaines de l'économie et de l'industrie – on a fait de gros efforts pour développer les aptitudes cognitives et intellectuelles de l'enfant. L'objectif de la politique de l'éducation consistant à mener chaque année le plus grand pourcentage possible d'élèves jusqu'au baccalauréat a amené beaucoup de parents à négliger la nécessité de former des personnalités, qui ne peuvent naître que d'une maîtrise simultanée des facultés cognitives et affectives. En renforçant, sous l'effet de diverses contraintes, l'accent mis sur le rationnel, on a abouti à un dessèchement de ce qui dépendait des sens et du sentiment (dans l'acception la plus large et la plus profonde des termes). Avec un peu d'exagération, on peut dire qu'on a utilisé au cours de ces dernières décennies des « ordinateurs humains » et que l'enseignement a effectivement su les « produire » ; pendant ce temps, on n'a plus accordé d'importance à des qualités « négligeables » comme la fraternité, l'affection, la sympathie, la pitié, l'amour, la sensualité, les facultés créatives et artistiques.

Dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, une judicieuse division du travail entre l'homme et l'informatique devrait laisser assez de liberté pour démonter la « composante-ordinateur » de l'homme et la réinsérer dans le domaine de sens et des loisirs. Pour de larges couches de la population, une bonne partie des connaissances scientifiques concrètes et détaillées sera superflue : d'une part, en règle générale, en l'état actuel du savoir dans un domaine complexe, l'école ne transmet généralement que de semi-vérités (que l'on songe par exemple aux schémas courants d'enseignement concernant la structure de la matière et la physique atomique) ; d'autre part, les possibilités d'application de ce savoir sont extrêmement restreintes – aussi bien en ce qui concerne l'action concrète qu'en ce qui concerne la « conception du monde » ; les applications concrètes sont bien trop complexes, les données que l'on vient à peine de fouiller trop vite oubliées.

Si l'on réussissait à faire de l'informatique un outil de la pensée de l'homme en même temps qu'un instrument adapté et individuellement disponible, il resterait dans l'éducation et chez chacun d'entre nous une place pour le sentiment et la sensibilité – pourvu toutefois que nous sachions véritablement utiliser ces possibilités. Le grand problème de la division du travail entre l'homme et la machine est là, il s'agit d'aboutir à ce que le mécanique et le rationnel soient assurés par la machine tandis que l'homme assurerait la partie irrationnelle, sensible et créative.

H. M. S. *
(1841-1904)

CARTE POSTALE (1)

La fausse conscience en casque colonial.

Héroïsme, colorié à la main.

Forêts vierges, déserts, prairies : tout est toile de fond.

Chaque geste mis au point, l'histoire

un prétexte à reportage.

Feuilleton à suivre.

Bourreau du tant la ligne, idéaliste, mercenaire,

champion des notes de frais, arriviste, homme d'affaires.

Touriste des bains de sang,

mouche bleue du génocide :

écrasement des Kiowas, des Comanches et des Sioux (1867),

expédition contre l'Abyssinie (1868),

massacre de la Côte d'Or (1873) :

toujours de la partie en cœur noble qu'il est.

INVENTAIRE D'UNE EXPEDITION (1)

*Un guide, un premier aide de camp, un deuxième aide de camp, un porteur de carabine, un interprète, un adjudant-chef, trois adjudants, 23 hommes de garde, 157 porteurs, un cuisinier, un tailleur, un charpentier, deux chevaux, 27 ânes, un chien, quelques chèvres ; 71 caisses contenant munitions, bougies, savon, café, thé, sucre, farine, riz, sardines, pemmikan * *, extrait de viande du Dr Liebig, poêles, marmites, trois tentes, deux canots pliants, une baignoire.*

* Henry Morgan Stanley

* * viande séchée

CARTE POSTALE (2)

Une mission des plus hautes : Elever les membres dégénérés de la famille humaine à notre rang (Livingstone).

Enfants mal éduqués, troglodytes, diabolique engeance : encline au vol, à la familiarité, superstitieuse, cruelle, débonnaire, débile, pas sûre, lâche, assoiffée de sang, paresseuse.

Kalulu, mon prince, mon roi, mon esclave : le boy, adoré et fouetté.

Les stries sur ces petites fesses noires, exécrées, excitantes, inaccessibles.

Nature non corrompue et chaste.

Le Continent Noir : découverte, ouverture, pénétration.

Punitions pour mon moi mauvais :

Insectes, plantes grimpanes, sous-bois,

bourbe, pluie tropicale, crapauds,

brouillard glacé, marécage, soif, fièvre,

abcès, soleil torride, faim,

maladies étranges, chutes,

flèches empoisonnées, tétanos,

idées de suicide, démence.

INVENTAIRE D'UNE EXPEDITION (2)

Quinze kilomètres de cotonnade américaine, écrue ; sept kilomètres de serge indienne, bleue, marchandise légère ; cinq kilomètres de mousseline rose et de laine écarlate ; verroterie : 36 500 colliers d'un million de perles, de onze sortes selon la couleur et l'espèce : verre, porcelaine et corail ; de calibre 5 (bille à main) à calibre 0 (poudre de perle) ; noir de jais, rouge brique, gris gorge-de-pigeon, bleu émail et vert de palme ; 350 livres de fil de cuivre pur n° 5 et n° 6 en bobines d'usage commercial.

CARTE POSTALE (3)

Un seul particulier
a annexé
au monde civilisé
plus de cinq millions de km² :
*Comité d'Etudes du Haut-Congo **.
Embranchements ferroviaires, installations portuaires,
bois précieux, caoutchouc et ivoire :
Laissez venir à moi les petits enfants !
La salle des fêtes de la Bourse à Bruxelles
décorée de lances africaines,
au centre un bouquet de fleurs tropicales,
d'où sortaient quatre cents défenses d'éléphant.
Pour les chefs de tribu des képis rouges,
les vieilles livrées des domestiques.
Rayonnante lumière du christianisme.

(3) INVENTAIRE D'UNE EXPEDITION

Deux carabines à seize coups (une Winchester, une Henry) ; trois armes à chargeurs de culasse (deux Starr et un Jocelyn) ; un fusil pour tuer l'éléphant ; un fusil à deux coups à canon lisse ; deux revolvers ; 24 fusils avec platine à silex, six pistolets, une hache d'armes, deux sabres, deux poignards persans, un épéu, 26 haches et 24 couteaux de boucherie.

CARTE POSTALE (4)

Timide, pleurnicheur, toujours affligé :
Je ne suis pas venu en ce monde
pour être heureux. *Grands pieds, visage rouge. 25 années de malaria :*
frissons de fièvre. Le lit tremble,
sur la table de chevet choc des verres
toute la nuit. Sénilité.
S'achète une petite propriété dans le Surrey.
Le jardin une Afrique lilliputienne, un kraal,
jeu de construction en pierre.
Chemins de gravier qu'il ratisse à travers la jungle d'Arumini,
une plate-bande de groseilles ; un ponceau enjambe le Congo :
des ne-m'oubliez-pas. Et mes pensées
en retentissaient comme l'orgue puissante
dans son palais de cristal.

ENVOI *

Empaillée de sa propre main,
une momie en papier mâché.
Une légère odeur de camphre
flotte autour des trophées au Musée des tropiques.
La puanteur des cadavres
qu'il laissa derrière lui
est à peine encore perceptible.

Hans Magnus ENZENSBERGER
Mausolée

* En français dans le texte.

E&D

e&d

I

Au cours de ces quelques quarante dernières années, j'ai pris l'avion si fréquemment que les voyages aériens me font aujourd'hui l'effet d'une drogue. Je me sens toujours ravi de regarder la terre d'en haut, ce qui, aux yeux de certains, pourrait apparaître comme une forme de « condescendance » pour les choses.

Ce qui me marque le plus, me fascine plus que tout, c'est de suivre le tracé, sur fond de montagnes et de plaines, de câbles à haute tension soutenus par d'énormes pylônes ; les voir réactiver en moi un désir quasi obsessionnel de ma jeunesse : mettre un terme au sous-développement et au gaspillage des ressources, causes de tant de souffrances inutiles pour le plus grand nombre ; lutter pour la construction d'un Iran modernisé, où chaque village posséderait des écoles, l'électricité, une agriculture mécanisée ; apporter ma modeste contribution à la réalisation d'un rêve poursuivi, j'en étais convaincu, par tous les habitants du Tiers-monde.

Après avoir passé des années à traiter au niveau supérieur les questions de l'Education et du Développement dans le cadre de fonctions professionnelles prétendues à « hautes responsabilités », j'ai cru bon de travailler pour un temps dans un village du Luristan, cette remarquable contrée à laquelle le monde doit l'immortelle épopée de Gilgamesh et un grand nombre d'œuvres de bronze aujourd'hui conservées dans différents musées du monde...

C'est donc là, dans la région d'Alashtar, qu'entouré d'un groupe de collègues jeunes et motivés dont je coordonnais les activités, j'ai lancé un projet de développement intégré, que nous avions voulu endogène et ouvert à toutes les participations.

J'ai appris à cette occasion, pour la première fois, à quel point le fait de considérer les réalités humaines non plus seulement d'en haut mais du lieu où les gens vivent constitue une expérience différente et véritablement nécessaire.

Ce fut, de fait, du regard neuf que je portais, depuis la base, que vint mon premier choc : ces mêmes câbles à haute tension et autres pylônes qui m'étaient si chers vus d'avion, dès lors que je les perçus à travers les yeux des communautés vivant dans la région d'Alashtar, ne m'apparurent plus que comme d'arrogants symboles d'un pouvoir déshumanisé, fondé sur une structure de classes. De fait, ils avaient leur logique, ils transportaient de très importantes quantités d'énergie électrique depuis le proche barrage de Dez d'élévation récente, jusqu'à des sites avoisinants, et particulièrement jusqu'à un énorme projet de développement d'industries agro-alimentaires. Mais, pour les populations sur les terres desquelles les pylônes avaient été érigés, ces câbles n'évoquaient jamais que des souffrances nouvelles et de difficiles frustrations. Les communautés vivant dans la zone du projet de développement agro-industriel avaient été déplacées de force. L'électrification tant annoncée avait beau leur passer au-dessus de la tête, le « boom » pétrolier avait beau fournir à leur Etat-nation des capacités de développement sans précédent, leur unique source d'énergie n'en demeurait pas moins tirée de leur proche environnement, ces forêts bien-aimées qu'elles se trouvaient plus que jamais contraintes de déboiser ; fait pour lequel elles continuaient, qui plus est, d'être punies.

J'ai gardé un vif souvenir de ce fait précis parce qu'il m'a permis de comprendre combien notre appréhension d'une réalité donnée peut varier en fonction du « point de vue » adopté et de la « position » occupée par celui qui perçoit.

Quelques présupposés ethnocentriques

Nous traitons généralement de nos jours les questions d'éducation et de développement en nous fondant sur un ensemble d'opinions et de perspectives de nature ethnocentrique communes à tous les membres des « élites », c'est-à-dire à des gens qui se sont trouvés « éduqués », et « développés » à partir de critères institutionnellement définis propres à leur groupe.

Nous supposons, en premier lieu, que ce que nous sommes et possédons est meilleur que ce que les « sous-éduqués » et les « non-développés » sont et possèdent, et meilleur également que ce que nous possédions les uns et les autres autrefois ; ensuite, que nous savons mieux quels désirs et quels besoins ces prétendus « sous-éduqués » sont susceptibles de formuler ; enfin, que les formes plus étendues et plus générales de perception et de savoir que nous devons à notre éducation nous confèrent aussi bien le droit que le devoir :

a) de leur signifier ce qu'ils devraient faire,
b) de leur apprendre comment devenir ce que nous sommes.

Tout cela, si besoin est, en usant même de la



THEODORE DE BRY

contrainte (comme c'est le cas avec l'alphabétisation et l'enseignement obligatoires).

En dernier lieu, nous supposons que nous ne serons capables de leur apporter tout cela qu'à condition d'en avoir la volonté politique et de concevoir des stratégies appropriées capables d'étendre l'éducation et le développement à l'usage de tout un chacun.

Pour parler concrètement, si l'on considère que le monde compte près d'un milliard d'analphabètes et au moins deux fois autant d'individus qui n'ont rien reçu de ce que nous appelons « l'éducation élémentaire », un monde où, du point de vue du développement, près de trois milliards de gens ont encore un revenu annuel moyen inférieur à 200 dollars, on comprend que ces présupposés de départ aient engendré un ensemble de « certitudes » aujourd'hui partagées de façon quasi unanime par les planifications en matière d'Éducation et de Développement.

Rappelons rapidement les contenus de certains de ces présupposés :

1. Aucune solution sérieuse aux problèmes des pauvres et des sous-développés ne saurait être trouvée sans progrès, et nul Progrès (avec un grand P) ne saurait advenir sans Éducation et sans Développement. Il n'est par conséquent aucun sacrifice auquel on ne doive consentir pour promouvoir l'Éducation et le Développement en tant que priorité des priorités.

2. En termes de pratique, « Éducation » égale « augmentation du nombre des établissements d'enseignement », officiels ou non, soit plus d'écoles, des écoles plus performantes, des écoles de plus haut niveau, plus d'alphabétisation, plus de diplômés, plus d'enseignants et plus de matériel d'enseignement. De la même façon, « Développement » égale « augmentation du nombre des infrastructures de développement », soit une agriculture et une industrie plus modernes, plus de revenus, plus de production en série et d'emplois, une plus grande technicité dans l'aménagement et la gestion, etc.

3. Compte tenu de l'énormité de l'écart déjà existant entre des niveaux d'éducation et de développement aussi achevés que ceux qu'ont atteints les pays industrialisés d'une part et ceux des régions sous-développées d'autre part, la seule façon de faire face est de procéder par interventions massives et scientifiquement programmées. L'ampleur de la tâche et la solution du problème requièrent donc une approche professionnelle de haut niveau, ainsi que le recours à des techniques de gestion analogues à celles en usage dans certaines entreprises industrielles à taux de réussite élevé.

4. Quelqu'importante qu'elle soit, la question des différences et des diversités culturelles ne pourrait et ne devrait être abordée qu'après qu'auront été créées les infrastructures nécessaires à promouvoir l'Éducation et le Développement, mutuels adjuvants et facteurs principaux du Progrès.

Or, je trouve tous ces présupposés fortement contestables :

- Le premier d'entre eux traite le « progrès » comme une trajectoire linéaire, continue, évolutive, qui, à partir d'un seuil donné, tendrait vers des degrés supérieurs de développement. C'est là ignorer l'essentiel, à savoir qu'il n'existe pas de hiérarchie des cultures, pas plus en termes de qualité qu'en termes de complexité. Quelle que soit la forme de société à laquelle elle appartient, que les réalisations auxquelles elle est liée soient technologiques ou matérielles, une culture est une entité complexe. Les différences sont de nature, non de degré. À suivre le présupposé selon lequel il y aurait hiérarchie, on pourrait affirmer que certaines cultures, que d'aucuns qualifient de « primitives », présentent une complexité plus grande que celles qui caractérisent les sociétés fortement industrialisées.

En fait, dans la mesure où les différences d'ordre culturel sont de nature qualitative, ces données ne sont pas comparables, on ne saurait leur appliquer un ensemble indifférencié et unique de critères et de normes. Il en va de même des niveaux de développement ; dans la mesure où on ne saurait couper la notion de développement de celle de culture, l'idée d'un Progrès, avec un grand P, est dénuée de sens et fallacieuse.

- La notion d'augmentation numérique (plus de produits, plus de services, plus du « même ») est loin de correspondre au processus de maturation et de croissance qualitative évoqué plus haut comme condition d'un enrichissement respectueux des spécificités culturelles. En fait, augmenter le nombre de ces « produits » et services, sur l'existence desquels reposent les « réseaux de distribution » déjà existant en matière d'Éducation et de Développement, ne reviendrait qu'à aggraver les problèmes et contradictions qu'ils ont eux-mêmes engendrés.

- Les interventions dont les objectifs, de portée générale et de nature quantitative, ne prennent pas en compte les réalités particulières à chaque configuration culturelle, peuvent sans doute aboutir à des résultats d'ordre statistique, ou à des succès si l'on considère ces résultats dans l'abstrait. Pourtant, quelque chiffré qu'il soit, l'effet réel de ces interventions sur les individus et les groupes est souvent négligeable, quand il n'est pas négatif ou inhibiteur au plan du vécu.

Il est clair que le point de vue qui s'exprime ici n'est nullement partagé au sein des institutions dont la charge consiste à fournir des services d'Éducation et de Développement aux populations qu'elles « ciblent ». D'une façon générale, on s'accorde à penser qu'on a plus fait dans ce domaine au cours des dernières décennies que dans toute autre période de l'humanité. Même dans le Tiers-monde, proclame-t-on, jamais nombre aussi grand d'individus n'a été

alphabétisé, éduqué, ou « développé », dans un laps de temps aussi court. L'organisation des Nations unies possède des statistiques attestant l'augmentation du nombre des écoles, des professeurs, des diplômés de toute sorte, aussi bien que l'augmentation des PNB et des infrastructures de développement.

II

Je ne conteste pas les chiffres et les données statistiques ainsi mis en avant par les institutions concernées. C'est au contraire sur les réalités de l'Éducation et du Développement que j'aimerais inviter le lecteur à se pencher.

On aura remarqué que j'ai orthographié jusqu'à présent les termes Éducation et Développement avec des majuscules ; cette convention typographique me permettra de distinguer sans équivoque : les institutions, d'une part, avec leur soubassement idéologique, tel qu'il est d'usage aujourd'hui de les désigner par ces mots (E & D) ; et les concepts, d'autre part, que ces mots recouvraient à l'origine (e et d).

Pour justifier cette distinction, j'évoquerai ce phénomène contemporain que le cybernéticien Heinz von Foerster dénomme « altération du langage » :

« Le monde est en proie à une maladie à propagation rapide, qui a pris d'ores et déjà des proportions quasi universelles. Les symptômes de cette affection se traduisent au plan individuel par une détérioration progressive des facultés de perception ; son agent pathogène est d'une nature particulière : il est d'ordre linguistique. C'est l'altération du langage qui rend la contagion possible et lui permet de se « transmettre si rapidement et si loin ». »

Dans un monde où une forme ainsi altérée de langage fait office de *lingua franca* et permet aux cultures dominantes de déposséder les autres cultures de leur propre créativité linguistique, les termes « éducation » et « développement » nous offrent une parfaite illustration du phénomène : non seulement ils travestissent et déforment les réalités qu'ils recouvrent, mais ils constituent par là un leurre sémantique et une entrave à tout débat significatif sur ces questions.

Au E majuscule d'Éducation par les instances du pouvoir, j'opposerai donc l'authentique désir d'apprendre inhérent à la nature humaine, et tel que chacun, homme ou femme, cherche à le satisfaire en proportion de ses besoins.

Paolo Freire définit ce désir par la notion « d'éducation-come-pratique-de-la-liberté », qu'il oppose à celle « d'éducation-come-pratique-de-la-dominance ».

Il en ira de même du Développement, orthographié Développement ou au moyen d'un simple D, pour désigner le même type de démarche visant à placer les populations prétendues « sous-développées » sur le chemin – ou sur la voie – de la modernisation avec intérêt aux avantages du progrès.

Il suffira de se référer à l'acception du verbe « se développer » telle que la perpétue un dictionnaire comme le Webster : « En parlant des végétaux, s'épanouir progressivement comme la fleur à partir du bouton », pour définir provisoirement la notion antagoniste.

Les « e » et « d » minuscules feront donc référence aux concepts initiaux et à leur contenu, autant dire à ce que les mots d'éducation et de développement pouvaient signifier dans l'esprit de tous avant que « l'altération du langage » ait eu pour effet de les vider de leur propre sens.

D'essences coloniales

Pour les populations qui vivent à la base, l'entreprise E & D apparaît comme un projet d'essence coloniale. S'il est un terme, en effet, qui paraît avoir échappé au processus « d'altération du langage » évoqué plus haut, c'est bien celui de « colonialisme ». Depuis son introduction, le mot est toujours resté en étroite interdépendance avec son objet : il définit l'occupation d'un espace donné par des individus ou corps constitués, l'établissement d'un contrôle sur l'espace occupé, suivi de sa mise en valeur conformément à la conception qu'ont les nouveaux occupants de ses intérêts « supérieurs ». Alors même qu'elle prétend rendre l'espace occupé plus productif et plus utile pour le bien de tous, la colonisation cherche en réalité à le « développer » dans l'intérêt particulier de ceux qui étant en position de pouvoir, doivent, pour remplir leur tâche et assumer leurs responsabilités (ce fardeau de l'homme blanc) se donner les moyens de perpétuer leur contrôle.

Conformément à la tradition coloniale bien connue, les colons du système E & D présupposent, pour légitimer leur action, que l'espace qu'ils investissent est stérile ; ou pire encore, que son état d'abandon exige qu'on procède à une opération de « défrichage ».

Dans le premier cas, l'espace à coloniser est considéré comme un *vacuum* culturel, comme un vide à remplir ou à aménager.

Dans le second, on suppose qu'il végète sous le poids de difficultés accumulées principalement par incurie de ses habitants, si bien que pour lever ces difficultés, force est d'en appeler à la bienveillance éclairée des nouveaux occupants.

Ces deux présupposés, dont l'ethnocentrisme dépasse le concevable, sont à mes yeux les principales raisons pour lesquelles les systèmes E & D, contrairement à leurs objectifs affichés, agissent comme de véritables instruments de destruction des cultures. En fait, conséquence directe de l'hypothèse du *vacuum*, les systèmes E & D commencent par détruire le tissu culturel vivant et complexe de l'espace occupé. En le qualifiant de stérile ou d'infecté, ils créent en effet de toutes pièces un *vacuum* culturel là où il n'en existait aucunement, dans le seul but de soumettre la culture à une restructuration générale conforme au projet colonial.

Le rôle particulier de l'Éducation dans cette stratégie du « défrichage » a été mis en lumière de façon fort significative par Brevie, un gouverneur général de l'ancienne Afrique française :

« Les intérêts politiques et économiques nous ont imposé la tâche de mener notre œuvre éducatrice sur deux fronts. D'un côté, il nous a fallu former les cadres indigènes appelés à devenir nos auxiliaires dans tous les domaines et nous assurer la collaboration d'une élite soigneusement choisie. Il nous a fallu par ailleurs faire en sorte, en les éduquant, que les masses se rapprochent de nous et transforment leur mode de vie. Au plan politique, nous avons donc fait connaître aux populations notre intention de les amener à adopter le mode de vie français ; au plan économique, nous avons formé les producteurs et les consommateurs de l'avenir ».

Il suffira de remplacer dans cette phrase le mot « français » par le qualificatif de n'importe quelle nation pour obtenir le message délivré par l'institution Éducation à l'échelon international :

L'Éducation apprendra aux gens le mépris de leur propre culture, sous prétexte qu'elle leur interdit l'accès au Progrès et à une forme de culture plus élevée et plus générale ; elle leur apprendra à tenir le rôle de dignes serviteurs d'une culture dominante qui se confère la tâche de « défricher » leur propre terrain et de combler leur vide culturel ; elle leur apprendra la fonction d'agents efficaces et productifs d'un avenir scientifiquement programmé en leur nom ; la conservation et le développement des semences nouvelles VPHR (Variété de Protéines à Haut Rendement) que ces mêmes institutions E & D importeront et produiront pour eux ; la façon, en fin de compte, de former les futurs travailleurs indigènes afin qu'ils puissent transmettre les nouveaux produits culturels aux générations à venir.

Comme les promoteurs du système E & D s'introduisent souvent dans la communauté munis de gadgets qui revêtent pour ses membres un caractère magique, comme ils tentent de faire miroiter aux yeux des populations les fantastiques transformations que la modernisation a opérées chez eux, ils parviennent, au début, à produire un effet de fascination sur la frange de la communauté la plus sensible aux valeurs d'introduction récente.

Aussi longtemps que dure cette démarche, l'Éducation est présentée aux exclus comme un génie rédempteur (...). Les parents les plus ambitieux et les mieux nantis se résolvent à soumettre leurs enfants aux modèles éducatifs qui feront d'eux des rouages opérants et acceptables du mécanisme social. Les futurs citoyens emploient ainsi les années les plus actives de leur existence à oublier ce qu'ils sont et à renier leur origine.

En fait de rédemption, l'action effective de l'Éducation consiste à ensemercer la terre préalablement défrichée au moyen de graines nouvelles, de nature fondamentalement déculturante. Le système scolaire qu'elle introduit a pour tâche de dresser une barrière entre éduqués et éducatibles d'une part, et gens ordinaires d'autre part : les individus qui réussissent le mieux dans ce système sont promus à des postes de responsabilité localisés le plus souvent dans les villes. Pour donner une idée de ce qu'on nomme « réussite » dans une pareille usine de traitement de la matière grise, consultons un ouvrage récent : les mémoires de John Badeau, ancien ambassadeur américain, président de l'université américaine du Caire. Ce dernier y présente comme un « modèle de réussite » un de ses anciens étudiants de l'UAC, parce qu'il a fini, je cite « détenteur de la quasi-totalité des parts d'une concession Coca-Cola située à Khartoum ».

Une autre conséquence d'un tel processus d'éducation-colonisation est envisagée par le penseur Sri lankais Susantha Goonatilake :

« L'écart, affirme-t-il se creuse extrêmement vite au plan culturel entre l'élite nouvellement scolarisée et les autres couches de la population, et cet écart s'aggrave du consensus croissant qui s'établit au niveau des valeurs entre l'élite locale et celle de la culture dominante de l'Ouest. »

Les couches populaires des communautés sont par là confrontées à un dilemme déchirant. D'un côté, les majorités exclues, rejetées du système d'enseignement, sont conscientes du fait que l'Éducation qu'elles subventionnent au prix de dépenses et de sacrifices énormes, ne sert qu'à éloigner d'elles les individus productifs dont elles ont le plus grand besoin, tout en les conformant aux besoins de l'élite dominante. D'un autre côté, ce système lui-même est devenu l'unique moyen d'accès aux postes de pouvoir et de savoir requis pour leur libération. Presque partout, le dilemme conduit les communautés colonisées à adopter des solutions de facilité. Les populations les plus conscientes du problème entrent ainsi dans le cercle vicieux qui consiste à réclamer plus d'écoles, soit à subir une saignée plus importante de leurs forces vives.

Les campagnes de « désalphabétisation »

Les campagnes d'alphabétisation sont naturellement présentées comme des interventions humanitaires. Leur but n'est-il pas d'apporter aux majorités exclues les avantages de l'alphabétisation ? Mais la réalité, encore une fois, est différente : ces campagnes ont principalement servi à frapper les cultures orales d'un surcroît d'ostracisme, elles ont écarté les alphabètes de l'authentique participation à la vie publique qui était la leur antérieurement. En ce sens, les résultats revendiqués en leur faveur (meilleur mode de compréhension du monde, accès aux types de savoir et d'informations nécessaires, possibilités à eux données de faire entendre leur voix authentique) se sont révélés négligeables : les effets secondaires des campagnes, en revanche, ont été extrêmement opérants : elles ont fortement contribué à la destruction des cultures orales vivantes. Ainsi, s'il y a toujours près d'un milliard d'alphabètes au monde, ces derniers ne sont plus considérés dans leur propre pays comme des citoyens à part entière. Dans leurs programmes, les campagnes d'alphabétisation les font apparaître comme « une honte » pour l'humanité ; elles poussent les gouvernements à venir à bout du « fléau » dans le meilleur délai pour en blanchir la conscience universelle. Il semble qu'il ne vient jamais à l'esprit des promoteurs de ces campagnes qu'ils sont eux-mêmes partie prenante d'une politique plus vaste et plus perfide consistant à déposséder les populations exclusivement orales de leur parole même ; partant que tout ce qu'ils promeuvent, ce sont les problèmes mêmes qu'ils ont pour fonction de résoudre.

Le rôle du développement

Pour les populations vivant à la base, il devient de plus en plus manifeste que les prétendus plans nationaux de Développement, tributaires de l'aide étrangère, servent presque inmanquablement les instances répressives du pouvoir. Sur le papier, les priorités sont instaurées au nom de l'intérêt du peuple. Dans les faits, même dans les pays où le PNB connaît une augmentation générale, il est rare que les effets de la croissance en arrivent à filtrer jusqu'aux couches démunies et dominées de la population. Ce qu'on appelle, par euphémisme, la coopération internationale continue de se développer sur une communauté d'intérêts entre États parents et gouvernements satellites. Les États-nations qui se prétendent anticolonialistes adoptent souvent une politique typiquement coloniale à l'égard de leurs propres peuples. Ils sont peu enclins à orienter les fonds de développement vers la satisfaction des besoins fondamentaux du peuple ; à leurs yeux, des objectifs étatiques tels que le renforcement de leur armée, de leur police et autres forces de sécurité et la création d'infrastructures économiques importantes, constituent des impératifs prioritaires. Dans le même temps, on voit, aux niveaux national et international, les instances bureaucratiques du Développement prendre très rapidement des dimensions considérables. Cette institutionnalisation a entraîné l'apparition d'une espèce particulière d'affairisme.

Si l'on en juge par sa prospérité et par le nombre de ses ramifications, il ne serait pas impropre de lui appliquer la dénomination de « dev-biz », sur le modèle du phénomène connu en Occident sous le nom de « show-biz » ; sa fonction principale consiste en effet à présenter sous l'éclairage le plus spectaculaire et le plus dramatique les problèmes de l'enfance, de la faim, des pauvres, des vieillards, des sans-abri, des victimes de la sécheresse... Une industrie des plus lucratives, à laquelle collaborent planificateurs, fonctionnaires nationaux et internationaux, experts et consultants, politiciens et technocrates, fournisseurs d'équipements et de technologies adaptées, prend donc un plein essor sur les besoins professionnellement préétablis de populations réduites au silence et opprimées.

L'une des principales conséquences du « dev-biz » et de l'institutionnalisation du Développement a été



d'entraver dans leur cours, nombre d'actions et d'efforts authentiques visant à revitaliser les communautés de la base par la participation populaire. On prévient donc, ou on décourage systématiquement les formes non directives d'initiatives prises par les communautés, sous des prétextes variés : absence de rapport avec les priorités nationales, amateurisme, incompetence des populations...

Avant que les institutions E & D ne mènent à bien leurs actions, la manière dont les populations vivaient elles-mêmes ne les rendait pas seulement capables de pourvoir à leurs besoins élémentaires, elle leur permettait encore de générer à l'intérieur du corps social des systèmes de défense immunitaires extrêmement résistants. Ces efforts autonomes et endogènes, sans être jamais spectaculaires, sont adaptés aux ressources et aux technologiss locales ; dans un contexte d'autosubsistance, ils constituent une réponse efficace et holistique aux besoins, culturels ou autres, des populations.

Les actions E & D progressent au contraire en injectant dans les sociétés traditionnelles des doses croissantes de palliatifs de toutes sortes. Les schèmes de Développement, fondés sur l'emploi de ces analgésiques créent bientôt un syndrome de dépendance analogue aux effets d'accoutumance dus à l'injection dans l'organisme d'opium ou autres dérivés morphiniques. Ces interventions exogènes, comme dans les cas cliniques, ont pour effet de réduire, et en définitive d'annihiler dans la population la capacité naturelle et innée qui lui permet de produire sa propre endorphine, cette morphine naturelle nécessaire à l'équilibre homéostatique du corps social. A ce stade, les planificateurs en matière de Développement - appelons-les - dealers - pour poursuivre l'analogie - n'ont même plus besoin de proposer de nouveaux services, les drogués en sont venus à réclamer d'eux-mêmes des doses plus importantes de produits devenus ou considérés indispensables à leur survie.

Le second volet de l'opération E & D a eu cependant, quant à lui, pour effet tragique de créer au sein des communautés atteintes un *syndrome-immuno-déficitaire-acquis* de nature socioculturelle. Cette variété de SIDA liée au Développement a déjà produit ses ravages sur maintes cultures du Tiers-monde. Un grand nombre de pays assistés, autrefois indépendants, ont désormais perdu jusqu'à la faculté de pourvoir aux plus élémentaires de leurs besoins.

Etats-nations et systèmes E & D

Ces effets de toxicodépendance et d'annihilation des défenses immunitaires du corps social sont l'aboutissement des schémas directeurs imposés, dans une perspective de modernisation, par les Etats-nations à leurs peuples considérés en l'occurrence comme de simples champs d'application des plans généraux de Développement. Quand la décision

est prise de mettre en œuvre ces schémas dans une communauté, les populations assistent aux allées et venues de groupes de fonctionnaires, de spécialistes et d'experts fort bien rétribués. On expérimente des nouveaux gadgets, on fait appel à la participation et au soutien de tous. Ces appels à la participation, de plus en plus fréquents, ne constituent le plus souvent, pour les populations, que des mises en demeure de se rendre au bon vouloir des programmateurs. Dans bien des cas, des appels au peuple cachent des formes nouvelles de taxations : par des discours, on persuade les gens de travailler sans rémunération là où les revenus sont si faibles que toute autre forme d'imposition est exclue.

Ce sont là, parmi d'autres, certaines des raisons pour lesquelles l'institution Développement, au même titre que l'Education, passe aux yeux des peuples pour une entreprise colonialiste ; comme un expédient de plus inventé par les dirigeants pour amener les communautés et les ethnies à faire le jeu du pouvoir économique et politique ; comme une entreprise de modernisation de la pauvreté ; comme un moyen enfin d'extorquer au nom des principes un surcroît d'énergie aux couches populaires.

Pour ces mêmes raisons, au lieu de voir dans le système E & D le départ d'un processus authentique visant à ranimer les potentialités culturelles et créatrices des communautés, les populations n'y voient qu'une machination conçue par les instances

du pouvoir en vue d'élargir et de renforcer leurs propres bases.

On prétend souvent que, dans le contexte du monde actuel, le pouvoir politique et économique est une nécessité pour la survie des nations qui souffrent d'un retard technologique, si bien que l'action actuelle des systèmes E & D pourrait certes être améliorée ; mais qu'il n'y a jusqu'à présent aucune alternative, aucun substitut à ces systèmes si l'on veut apporter aux peuples un soutien sur la voie qui les mène à l'indépendance.

L'ennui encore une fois avec cet argument, c'est qu'il mélange les données. Il est hors de doute que la survie des cultures vivantes et le respect de leur diversité dépendent dans une large mesure des possibilités de régénération constante qu'elles se donnent par le biais des processus d'apprentissage et d'organisation interne. Or, la plupart du temps, l'action des systèmes E & D a précisément consisté à entraver, si ce n'est à détruire ce processus.

Les composants E & D à l'intérieur des systèmes E & D

Depuis que l'Education et le Développement ont été couplés pour donner au tandem E & D la force dont il avait besoin pour « défricher » la terre vernaculaire, les deux institutions se sont toujours comportées comme de mutuels adjuvants. Aucune politique de Développement n'a été conçue sans qu'une réflexion conjointe et parallèle ne soit portée sur la formation des cadres et du gros des hommes nécessaires à sa réalisation. Avec l'école et l'alphabétisation (notamment l'alphabétisation fonctionnelle), le sous-système E a ainsi, des années durant, servi de pivot pour l'exécution des stratégies de Développement. Inversement, il paraissait évident, aux yeux des promoteurs de ces stratégies, que leur réalisation et la mise en place des infrastructures économiques étaient la condition d'une consolidation des systèmes éducatifs. C'était ainsi, comme nous l'avons vu plus haut, le soutien mutuel qu'ils se portaient, qui permettait, jusqu'à une date récente, aux deux sous-systèmes E & D de faire obstacle avec succès aux processus authentiques e & d.

Or cette situation semble avoir évolué, au cours des deux dernières années, du fait que les programmes de modernisation sont allés de pair avec une augmentation sans précédent du volume et du coût de la scolarisation et des campagnes d'alphabétisation. Tandis que les énormes sommes dépensées par les systèmes éducatifs (environ 200 milliards de dollars

LES STATISTIQUES

Statistiquement parlant c'était une île riche revenu par habitant un million par an

Bien sûr ce fut un choc d'apprendre que la moitié de la population avait péri de faim Statistiquement parlant c'était une île riche

Une délégation par l'ONU dépêchée découvrit cependant que l'île était petite et contenait ... deux habitants Les deux n'étaient pas millionnaires

comme on eût pu le croire Le revenu par an du propriétaire de l'île était de deux millions L'autre qui lui servait de cuisinier/chauffeur/cireur maître d'hôtel/jardinier/serviteur manœuvre/ouvrier agricole nègre à tout faire, etc, etc, était celui-là même mort récemment de malnutrition

Statistiquement parlant c'était une île riche revenu par habitant un million par an

Cecil RAJENDRA

actuellement pour le Tiers-monde, où certains pays se réclament encore de leur consacrer 35 % de leur budget) donnaient certains résultats immédiats salués par les statistiques nationales et internationales, les effets globaux de l'Éducation faisaient l'objet de critiques croissantes. Certains faits nouveaux apparurent, dont les systèmes E & D semblent être la cause directe : un exode rural croissant, la création rapide de zones de bidonvilles dans les agglomérations les plus peuplées, une augmentation du nombre des chômeurs et des laissés-pour-compte parmi les diplômés. De nombreux gouvernements réalisent aujourd'hui que, malgré des coûts impressionnants et en augmentation constante, les objectifs du système scolaire et de l'alphabétisation sont loin d'être atteints. Enfin, ces gouvernements sont témoins d'un autre fait nouveau : ils constatent que les donateurs étrangers, aussi bien que leurs propres ministres des Finances et de la Planification sont de plus en plus réticents à satisfaire aux requêtes des planificateurs.

Les partisans de l'économie traditionnelle, qui s'étaient toujours interrogés sur le bien-fondé de l'affectation d'importantes sommes dans un secteur aussi improductif que l'Éducation, se réjouissent de voir aujourd'hui des sociologues, des anthropolo-

III

Aux yeux d'un grand nombre d'observateurs, les effets négatifs du tandem E & D sur la vie des gens et sur leur avenir semblent irréversibles.

La culture dominante, malgré toutes ces contradictions, est en train de prendre le dessus sur les cultures dominées. Dans la plupart des pays, les manœuvres d'intoxication et de propagation du « virus développement » ont amené les populations « cibles » à intégrer les valeurs des cultures dominantes. Un très grand nombre de communautés auxquelles on a fait miroiter les avantages offerts par les planificateurs semblent avoir perdu leur système de défenses immunitaires et collaborent depuis lors à leur propre autodestruction. Nombre d'États-nations des pays dits « en voie de développement » sont arrivés sur le devant de la scène en soumettant leurs propres ethnies et communautés à ce processus d'aliénation et de déculturation.

Il reste qu'en dépit de dégâts qui atteignent des proportions véritablement alarmantes, la sève culturelle semble toujours vivante dans un grand nombre d'autres cas. Il ne manque pas d'initiatives au niveau de la base pour attester que des cultures profondément enracinées ne se laissent pas si facilement détruire.

Il importe que les personnes concernées par les processus authentiques d'éducation et de développement pris comme totalité comprenant la maturation du savoir et l'épanouissement de l'individu, observent et suivent avec la plus grande attention les nombreuses tentatives qui apparaissent dans ce domaine. Ces initiatives, qui ont pour but de protéger des atteintes qui leur sont portées par les microcosmes de la base, de préserver leur diversité culturelle et leur singularité, ne sont pas seulement essentielles aux communautés directement concernées, elles le sont pour la sauve-

garder et le développement seraient à la fois le reflet et l'instrument des efforts fournis par l'individu et la communauté pour comprendre le monde et vivre en accord avec lui. Il suffirait que les tentatives propres aux populations de la base soient comprises, encouragées et soutenues pour que ces dernières recouvrent leur savoir et leurs facultés créatrices. Si des formes nouvelles d'interventions se révélaient nécessaires, c'est bien à partir du terrain, par les populations elles-mêmes, qu'elles devraient être définies conformément aux besoins vécus par les individus, conformément à la manière dont ils souhaitent se développer, puisque telle est la seule façon de respecter dans toute sa complexité leur spécificité culturelle.

L'Éducation et le Développement ne seraient plus dès lors de simples notions, aussi abstraites et lointaines que des câbles à haute tension. Les populations ne seraient plus tributaires de systèmes conçus loin et indépendamment d'elles, simples fournisseurs de produits, de services, et de certificats de complaisance. Le système établi à l'échelon national dépendrait d'une dynamique créée par les populations elles-mêmes ; ce serait l'aboutissement de leurs propres efforts. De tels systèmes n'auraient rien d'usines spécialisées dans la production en série de recettes de savoir, d'articles de consommation courante, ou de « services de livraison ». Il ne s'agirait pas d'opérations d'« investissement » pour employer l'expression de Freire. Ils ne constitueraient peut-être qu'une façon nouvelle de répondre, sur un autre plan, plus « élevé » au bon sens du terme, aux besoins multiples, et culturellement divers, des communautés de la base en les aidant notamment à accéder librement et de façon conséquente aux sources d'information et aux moyens de communication disponibles.

« Jusqu'ici, dit Gandhi, en décrivant la situation dans son propre pays, l'industrialisation a été planifiée de telle sorte qu'elle détruit les villages et l'artisanat des villages. Dans l'état du futur, elle favorisera les villages et leur artisanat ». Dans le même esprit, les seuls systèmes d'éducation et de développement concevables seraient des systèmes fondés sur les nécessités internes d'épanouissement des cultures, ou interdiction horizontale avec d'autres formes d'épanouissement.

Le microcosme susceptible de servir de modèle, pour cet ordre inversé de la dépendance, ne serait pas très différent du village idéal évoqué ailleurs par Gandhi :

« Ma conception du village Swaraj est celle d'une république en soi, indépendante de ses voisins pour ce qui concerne ses besoins vitaux, et pourtant interdépendante pour nombre d'autres besoins pour la satisfaction desquels la dépendance est une nécessité... Dans une structure composée d'innombrables villages, la vie ne prendra pas forme de pyramide dont le faite est soutenu et supporté par la base, ce sera un cycle océanique ayant pour centre la personne... la périphérie de la sphère n'exercera pas une pression susceptible d'écraser le cercle intérieur, elle communiquera sa propre énergie à toutes les parties intérieures, inversement, elle tirera d'elles sa propre force. »

Ces fragments du message gandhien nous donnent peut-être une bonne représentation de la façon dont les populations de la base perçoivent leurs problèmes fondamentaux d'éducation et de développement. A cela, je suis seulement tenté d'ajouter, en guise de conclusion, une autre citation de ce sage d'Asie, une pensée susceptible d'inspirer des réflexions complémentaires sur la matière de cet article :

« Il n'y a pas lieu d'être abusé », disait Gandhi en 1944, « par les richesses que l'on voit dans les villes de l'Inde. Elles proviennent du sang des plus pauvres... Je connais les lois de l'économie de village. Je vous dis que la pression qui s'exerce depuis le sommet écrase ceux de la base. Une seule action s'impose, elle consiste à les libérer de cette charge constante que l'on fait peser sur leur dos ».

© Majid Rahnama

* * *

Mon huitième printemps ici en Angleterre : je marche au milieu des boulevards argentés de Putney Heath, enjambant les branchages et les pierres ; étranger à ce lieu je vois mais je ne touche à rien ; la terre seule permet qu'on s'y attache. Et ne souhaitant pas être vu comme un poisson les yeux sur le côté j'avance.

Me remarquent-ils, d'ailleurs, je me demande, ces Anglais à la longue foulée qui se promènent ? Je m'appuie contre un arbre, et mes yeux sont les nœuds de son écorce, ma peau les rides sur son tronc. Je vais, sautant les haies, et sous les châtaigniers me glisse ; Rapides, mes talons laissent des sillons noirs dans l'argile.

Je suis comme un enfant dans un musée, et l'Angleterre est pour moi un objet derrière une vitrine. Le pays, comme un fauteuil ancien, a un cordon autour de lui. Je ne peux m'y asseoir, mais seulement arpenter ses frontières. J'évite les mares, enjambe les fossés. A travers des galeries de fougères je vois l'Angleterre - mais en peinture.

Zulfikar GHOSE

gues, et même un grand nombre de pédagogues, se mettent à douter de la valeur et de l'efficacité des systèmes éducatifs actuels. D'un autre côté, nombre de pédagogues reprochent aux planificateurs du Développement leur incapacité à envisager sur le long terme les effets de leur action. Ils sont convaincus qu'en mettant l'accent sur la seule croissance économique, on ne parviendrait au bout du compte qu'à aggraver la crise actuelle du Développement. Le concept « d'éducation fonctionnelle » - qui fait pendant à celui « d'alphabétisation fonctionnelle » - est avancé en guise d'ultime réponse aux contradictions récemment affichées par le système E & D.

Les tensions créées par les tendances paranoïaques des deux partis au mariage (E & D) conduisent donc à la séparation et au divorce, aucun d'entre eux n'étant capable d'assurer la subsistance de l'autre, ni de lui accorder l'attention et le soutien indispensables à leur vie commune. La crise traversée est devenue structurelle, et les « vaches sacrées » connaissent pour la première fois des difficultés sérieuses. Un grand nombre de leurs adorateurs, parmi les plus fervents, notamment au sein du peuple, perdent foi en leur vénérabilité. Ceux-là même qui, des années durant, ont vu en elles le seul substitut possible à la course aux armements et à la violence, la seule action susceptible d'amener progressivement un monde de tolérance et d'abondance, ont abandonné peu à peu espoirs et illusions.

garde d'une culture planétaire.

Pour sauver les efforts authentiques d'éducation et de développement et limiter les dégâts actuellement produits par l'action uniformisante des systèmes E & D, il est de première importance que les personnes placées à des postes clés passent d'une adhésion indifférenciée à ces systèmes à une pleine compréhension des initiatives populaires et à une recherche cohérente de formes nouvelles d'interventions solidaires avec elles.

Il s'agit d'aider la communauté à découvrir les moyens d'améliorer, et de façon plus générale, de perpétuer sa propre culture. Il s'agit d'engager par des moyens nouveaux un dialogue créatif avec d'autres cultures et de s'ouvrir aux influences pour adapter la vaste réserve de connaissances et de sagesse accumulée par les ancêtres à l'intérieur de l'espace culturel. Il s'agit de rechercher de meilleurs moyens d'accès aux sources d'information et aux savoir-faire développés ailleurs, de façon à favoriser une meilleure compréhension et une meilleure résolution des problèmes, anciens et nouveaux.

Dans un tel contexte, et si l'éducation et le développement pouvaient devenir des modes de transformation non oppressifs, libérateurs et porteurs de sens, l'ordre de la dépendance, pour reprendre l'expression gandhienne, pourrait être inversé. Au lieu d'être programmés comme ils le sont aujourd'hui pour détruire communautés et cultures, l'édu-

DIFFERENTS PAYSAGES MENTAUX

Au cours des années 1950-1960, les milieux d'affaires occidentaux "considéraient le Japon comme un pays économiquement en retard : ses pratiques de gestion, telles que la sécurité de l'emploi, et l'effacement des intérêts individuels au profit du groupe, apparaissaient comme des « japonaiseries » responsables d'une certaine inefficacité.

Depuis, les succès du Japon dans le domaine économique ont élevé ces pratiques prétendument « obsolètes » au statut de causes même de l'hyperefficacité et de la productivité élevée que connaît ce pays. Et cette volte-face a encouragé deux tendances : d'une part de nombreuses firmes, dans les pays riches ou pauvres, se sont mises à imiter les pratiques de gestion japonaises ; d'autre part, certains pays dits « retardataires » se sont lancés dans l'étude de procédés qui leur permettraient d'utiliser leurs principes et méthodes traditionnels de gestion pour améliorer... productivité et efficacité. Des concepts et des théories endogènes ont ainsi commencé à voir le jour.

Logique de l'hétérogénéité

Dans les cultures occidentales, on considère souvent par exemple l'hétérogénéité comme une source de conflits, alors que l'homogénéité est supposée favoriser l'entente pacifique. Chez les Mandés d'Afrique de l'Ouest, au contraire, l'hétérogénéité est la source d'une coopération mutuellement bénéfique, globalement positive, « donnant-donnant », tandis que l'homogénéité est considérée comme une cause de concurrence et de conflits. Cette façon de voir est plus scientifique, et correcte d'un point de vue

écologique. Les animaux convertissent l'oxygène en dioxyde de carbone, et les plantes font l'inverse. Ainsi les animaux et les plantes s'aident-ils mutuellement. La richesse de la vie sur un récif corallien, ou dans une forêt soumise aux pluies tropicales, est due à l'hétérogénéité des espèces. Les arbres, petits ou grands, et les algues absorbent l'énergie solaire de différentes façons. Si tous les animaux mangeaient la même chose, il y aurait un manque de nourriture généralisé. Et s'il existait des animaux qu'aucun autre organisme ne mange, on assisterait à une accumulation intolérable de cadavres. Mais l'avantage de l'hétérogénéité va au-delà de la diversification des ressources et d'une dispersion des risques de désastre : elle engendre des interrelations globalement positives. Par exemple, certains oiseaux mangent les débris de nourriture qui restent coincés dans les dents des alligators. Ces derniers ont donc les dents propres, et les oiseaux se procurent ainsi non seulement de la nourriture, mais également une protection contre les prédateurs potentiels qui sont tenus à distance par les alligators.

Dans le management à l'occidentale, il semble souvent plus efficace, plus économique, plus équitable et plus démocratique de traiter tous les travailleurs d'une même catégorie de façon homogène, « égale ». Il y a pourtant des exceptions : Hewlett-Packard et IBM, par exemple, ont pour politique de permettre aux individus de suivre leur propre voie pour se mettre en valeur. Mais il faut remarquer que, même dans ces grosses entreprises, on tend à mettre l'accent sur la maximisation des potentiels des individus, plutôt que sur la recherche d'une combinaison des différences individuelles qui bénéficieraient mutuellement aux différentes parties prenantes.

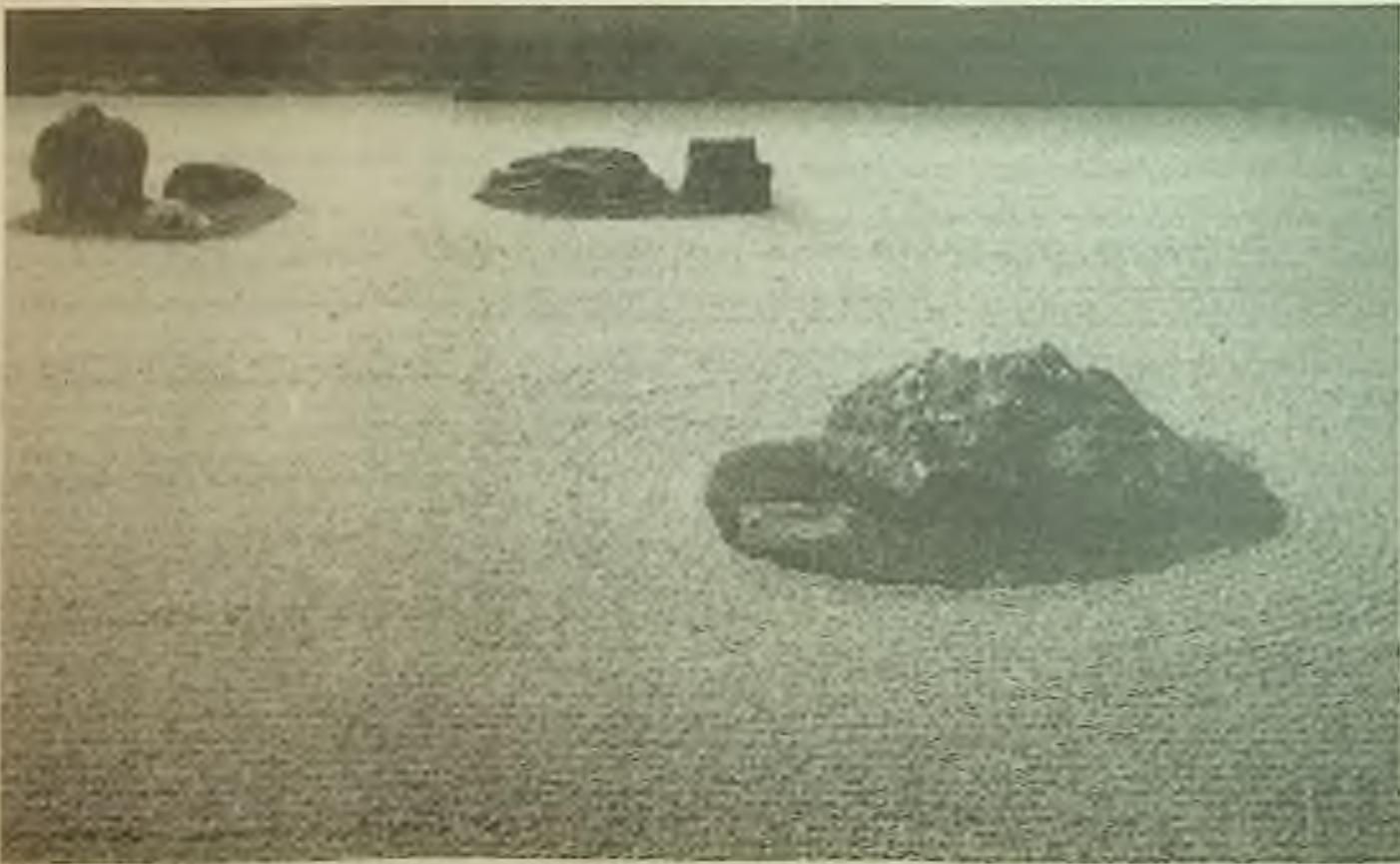
Les théoriciens occidentaux (et parfois même certains théoriciens japonais) commettent fréquemment l'erreur de considérer les groupes de travailleurs comme homogènes. Or, un groupe de tra-

vailleurs japonais est semblable à un jardin japonais traditionnel, dont la conception évite la répétition d'éléments similaires, en faveur d'une composition harmonieuse d'éléments dissemblables. Les membres de chaque groupe se connaissent suffisamment bien pour apprécier les caractéristiques propres de la personnalité de chacun, et conjuguer spontanément leurs diversités, d'une façon qui leur soit mutuellement bénéfique.

Cette entente mutuelle entre des éléments hétérogènes se trouve facilitée par plusieurs tendances étroitement reliées entre elles : 1) la faculté d'adaptation aux circonstances (au lieu d'un attachement à des principes ou des instructions préétablies) ; 2) l'identité individuelle de caractère non aristotélien, et 3) l'*aidaschaft*, concept de communauté, que nous étudierons plus loin. Il y a déjà cinquante ans, Watsuji avait caractérisé la personnalité du Japonais comme « *kiwamete henka ni tom shitsuteki tayosei ni oite onore o muidashite iru nipponjin* ». (Le Japonais se découvre lui-même grâce à une hétérogénéité de qualité qui est riche en variantes extrêmes.)

La vision polyoculaire en Afrique et en Asie

Chez les Mandés, comme chez les Japonais, la notion de vérité « objective » n'a normalement ni importance ni utilité. Des individus différents ont des points de vue différents, et ces différences constituent une partie essentielle de l'information, qui vient enrichir les facultés de compréhension de chaque personne. C'est le principe de la vision polyoculaire. La vision binoculaire fonctionne, non pas parce que les deux images s'additionnent, mais parce que les différences entre les deux images reçues rendent le cerveau capable de calculer une dimension qui n'est pas perceptible par chacun des deux yeux. Dans les pays occidentaux, on part implicitement de l'existence supposée d'une vérité « objective ». Les différences y sont souvent considé-



rees comme dues à des erreurs, et l'on entend fréquemment des affirmations du genre : « Attachons-nous aux points sur lesquels nous sommes d'accord, et écartons tout ce sur quoi nous ne sommes pas d'accord. » Mais si vous vous défaites des parties d'un objet sur lesquelles les deux images diffèrent, seules subsistent les surfaces plates de l'objet (à supposer qu'il en possède), qui sont perpendiculaires à votre ligne de vision. Le résultat final est beaucoup moins réaliste qu'une vision monoculaire. Quand les Japonais traduisirent le mot étranger « objectivité », ils utilisèrent le mot *kyakkanteki*, qui veut dire « le point de vue de l'invité étranger », tandis que « subjectivité » fut traduit par *shukanteki*, qui veut dire « le point de vue de l'hôte qui reçoit ».

Dans la culture japonaise, le développement de la vision polyoculaire fait de façon implicite partie de l'éducation. En revanche, dans la culture mandé, cette vision est favorisée par plusieurs procédés explicites et systématiques. L'un d'eux se ramène à la rotation des fonctions sociales. Tout au long de sa vie, un ou une Mandé passera par plusieurs fonctions ou métiers : une enfance insouciant ; plusieurs phases de rituels d'initiation à diverses fonctions sociales ; de grandes responsabilités administratives lors des premières années de l'âge adulte, suivies plus tard de fonctions de conseil. Chaque personne – homme ou femme – s'hétérogénéise à travers ces différentes activités, et apprend à voir la même situation à partir de points de vue différents. On admire les personnes plus âgées simplement parce qu'elles ont eu le temps de développer plus encore cette aptitude. Les Mandés ont peur de l'influence occidentale qui bloque une personne dans un seul métier, et la rend incapable de voir une situation d'un point de vue autre que le sien. Les Mandés utilisent aussi un autre procédé : les échanges de plaisanteries et d'humour, grâce auxquels peuvent s'établir : 1) des réactions en retour (*feedback*) ; 2) une vision polyoculaire. Officiellement, la société mandé a une structure hiérarchique. Néanmoins, il y a de nombreuses voies ou types de relations bien précises où le dialogue, ou plus exactement le *feedback*, peut s'établir, par le biais de plaisanteries (blagues, moquerie, taquinerie, ironie, etc.) et de l'humour.

Par exemple, un homme doit obéissance à son père, qui lui-même doit obéissance à son propre père. Mais ce même homme peut avoir des relations à plaisanteries et à humour avec son grand-père, qui lui répondra par-dessus la tête de son père. Il existe encore bien d'autres circuits : un homme peut établir de telles relations d'humour avec les femmes de ses frères aînés, ou avec ses oncles du côté maternel. La femme dispose, elle aussi, de plusieurs réseaux de relations d'humour.

Et dans toute la structure sociale, il y a des « clowns », des « fous » officiels, qui peuvent critiquer et ridiculiser n'importe qui dans la société – y compris les rois –, et ce en toute impunité. À l'évidence, ces relations de plaisanteries et d'humour ont un rôle important en tant que canaux permettant au *feedback* de se manifester. Mais elles ont aussi une fonction cruciale, quoique moins visible, qui est de faciliter la vision polyoculaire. Les personnes qui entretiennent de telles relations d'humour peuvent se critiquer mutuellement, et doivent accepter ces critiques sans se mettre en colère. Chacun est obligé de se voir lui-même – ou elle-même – en se mettant dans la peau des autres. Psychologiquement, pendant l'une des périodes d'initiation, une personne joue le rôle d'un clown, et prend plaisir à ce rôle. Plus tard, elle pourra donc s'identifier à ceux qui, à leur tour, lui feront ce genre de critiques. Elle pourra donc « interioriser » les critiques des autres.

C'est une erreur de dire que le « consensus » est à la base du système japonais de prise de décision, si on emploie « consensus » dans le sens de « parvenir à la même opinion ». Afin de bien comprendre cette erreur, regardons un peu comment se prennent les décisions chez les Navajos (Indiens d'Amérique du Nord) ; leur façon de faire est similaire à celle des Japonais, mais plus explicite. Si une communauté doit par exemple décider de la construction d'un pont, elle sait que, quelle que soit la décision prise, elle profitera à certains individus et en gênera d'autres. L'objet essentiel du processus de décision consiste

donc à déterminer comment on fournira une compensation à ceux qui seront brimés, même s'il s'agit d'une petite minorité, voire d'un seul individu. Dans le système japonais, cette compensation pourra survenir plus tard, à une autre occasion, mais les avantages reçus ou les inconvénients subis par chaque individu sont mémorisés dans l'esprit de chacun en vue de rééquilibres ultérieurs.

La recherche du « consensus » au sens occidental suppose au contraire qu'une décision prise à l'unanimité satisfait tout le monde.

La rotation des tâches

Des comportements qui paraissent semblables peuvent ainsi dériver de dynamiques et de postulats très différents si on les examine en profondeur. En voici un autre exemple, très important dans le domaine du management : il s'agit de la rotation des tâches. Une telle rotation se pratique au sein de nombreuses cultures, mais souvent pour des raisons différentes.

En Suède par exemple, la rotation des tâches obéit à trois raisons principales : 1) préparer des « pièces de rechange » humaines – si un travailleur apprend à accomplir plusieurs tâches, il/elle pourra remplacer un travailleur malade ; 2) soulager la fatigue musculaire – dans ce but, les ouvriers de nombreuses usines suédoises se remplacent à peu près toutes les deux heures par roulement, dans un nombre de tâches limitées ; 3) réduire la monotonie psychologique qui affecte l'individu.

Au contraire, au Japon : 1) la fonction la plus importante que remplit la rotation des tâches, est de rendre les travailleurs capables de penser « dans la tête de l'autre », et par conséquent de se sentir *interconnectés mentalement* ; 2) une fonction secondaire est de favoriser l'aptitude au changement, et l'autohétérogénéisation de chaque individu, de telle sorte qu'il devienne capable d'envisager une même situation de différents points de vue. Au Japon, un travailleur peut être amené à connaître par rotation jusqu'à quarante tâches différentes.

L'*aidaschaft* et l'adéquation au groupe

Ce concept, auquel nous avons déjà fait allusion, est extrêmement difficile à expliquer aux théoriciens occidentaux ; il est inhérent à la culture japonaise et à certaines cultures asiatiques et africaines.

Ce mot est une combinaison du japonais *aida* et de l'allemand *schaft*. *Aida* n'a pas d'équivalent en anglais ou en français, où le mot le plus proche est *between* ou « entre », mais ce serait s'engager sur une fautive piste que de se limiter à traduire *aida*, par *between* ou « entre ». Il faut pour approcher la notion l'examiner sous plusieurs angles. Disons que, dans certains pays d'Asie et d'Afrique, les individus se sentent interconnectés mentalement à l'intérieur d'un groupe. Ils travaillent ensemble sans division rigide du travail, grâce à une faculté non écrite de souplesse et d'adaptation à des situations différentes. Enfin, ils se sentent responsables du succès ou de l'échec du groupe tout entier.

Pour un Japonais, il est normal d'être en parfaite symbiose avec le groupe auquel on appartient. Beaucoup de théoriciens occidentaux développent une fautive interprétation de cet état de choses, en le considérant comme une soumission de l'individu au groupe, au sein duquel il serait sacrifié. Mais au Japon, le groupe n'est pas une entité supra-individuelle, mais un réseau de relations interpersonnelles. L'individu utilise le groupe à son propre avantage, et les membres du groupe peuvent faire appel l'un à l'autre pour leur bénéfice mutuel dans des relations globalement positives. On a établi qu'une personne qui agit pour le bien de sa société d'une façon qui, pour des étrangers, semble impliquer un sacrifice de soi, cette personne perçoit son action comme devant

finalement lui profiter à elle-même, plutôt que comme un sacrifice de ses propres intérêts à ceux des autres ». Au Japon, le concept d'« individu » implique un être qui pense et qui agit dans un contexte interpersonnel. Les théoriciens occidentaux croient, à tort, qu'il s'agit d'une sorte d'homogénéisation. Quelques chercheurs occidentaux ont tout de même été plus perspicaces. Ainsi, Pascale et Athos déclarent « qu'un directeur doit apprendre quelles sont les capacités de ses subordonnés, en s'informant auprès de plusieurs sources différentes, afin d'affecter chaque individu à la tâche qui lui convient le mieux ». Toutefois, ces auteurs n'approfondissent pas l'adaptation mutuelle et l'intercomplémentarité qui sont la règle chez les travailleurs japonais.

Différences au sein de l'Asie

Aux théories endogènes nées en Asie, il faut ajouter certaines théories qui sont apparues récemment, qui examinent les différences qui existent entre diverses cultures et sous-cultures au sein même de l'Asie⁴. Par exemple, on postule qu'à Hong Kong, le management est fondé essentiellement sur des principes individualistes (I), et à titre secondaire sur des principes hiérarchiques (H) et morphogéniques (G) qui génèrent des modèles d'interaction mutuelle (en abrégé I-H-G) ; à Singapour, le management est principalement H-I-S (où S signifie : qui stabilise les modèles d'interaction mutuelle) ; à Taiwan, le management est principalement H-S-I, et en Corée du Sud H-S-I et S-H-I. Auparavant, l'auteur du présent article avait trouvé que le management japonais tendait à se rapprocher des types H-S-G et S-H-G, tandis que le management américain est souvent de type H-I-G. Dans un nombre très restreint d'interviews, il avait été observé que les pratiques de management à Taiwan et en Corée du Sud impliquaient des tendances hiérarchiques (obéissance et règlements rigoureux), et des tendances individuelles (changements fréquents d'emploi) plus fortes qu'au Japon. Des Coréens déclarent qu'un Coréen est plus fort qu'un Japonais, mais que trois Japonais sont plus forts que trois Coréens, indiquant bien par là que l'adéquation au groupe est plus faible, et l'individualisme plus fort en Corée du Sud qu'au Japon.

Les origines de l'*aidaschaft*

L'*aidaschaft* ressemble à la communauté mais à un niveau épistémologique différent. Que ce soit dans la société ou dans la communauté, le concept de l'individu est basé sur la logique aristotélicienne de la substance, de l'identité, des limites, et de la spécialisation, en même temps que les relations interpersonnelles sont logiquement conceptualisées en termes de séparation, juxtaposition d'éléments bien distincts, opposition, tension et extension. Autrement dit, sur le plan ontologique, on trouve d'abord l'individu ; puis des individus bien distincts les uns des autres ; et il faut donc effectivement faire quelque chose pour que des relations s'établissent entre ces individus.

Au contraire, l'*aidaschaft* se base sur la logique non aristotélicienne de la continuité, de l'aptitude au changement, de l'autohétérogénéisation, de l'absence de délimitations, de l'absorption, de la perméabilité, et de la symbiose d'individus divers et variés qui restent hétérogènes.

Les relations préexistent à la naissance de l'individu. Ainsi le bébé *naît-il au sein de l'*aidaschaft** de ses parents. Le bébé a sa *personnalité propre, unique, qui s'ajoute à l'harmonie de l'*aidaschaft**, sans qu'il perde pour autant son unicité, exactement comme dans l'agencement du jardin japonais traditionnel, où chaque élément est différent des autres, et contribue à l'agencement de l'ensemble grâce à sa singularité propre. Mais de même que l'emplacement de chaque rocher résulte de sa forme dans le contexte des autres rochers, et acquiert sa signification en raison de ces



relations, de même le bébé acquiert son « identité » grâce au contexte social. Lorsqu'un nouvel employé entre dans une société, il pénètre dans l'*aidaschaft* de ses camarades de travail, qui lui attribuent une identité relationnelle (donc totalement différente de l'identité individuelle de type occidental). En même temps, ce nouvel employé (ou employée) s'efforcera de contribuer à la croissance de l'*aidaschaft* au sein de ses camarades de travail.

Afin de franchir un pas de plus dans la compréhension des différences entre l'ensemble des concepts japonais et l'ensemble des concepts tout autres qui ont cours en Occident, il est utile et nécessaire de retracer le développement historique d'un certain nombre de concepts fondamentaux au Japon et en Europe.

La formation des concepts japonais

Contrairement aux théoriciens occidentaux qui ont découvert, élaboré et affiné leurs concepts et principes sous forme d'écrits depuis les philosophes grecs antiques, les Japonais ont préféré utiliser pour cela des supports qui n'emploient pas le langage des mots, tels que l'art des jardins, l'arrangement floral, ou l'architecture. Aussi nous faut-il maintenant examiner certains des principes qui régissent les conceptions esthétiques japonaises.

Dans la maison japonaise traditionnelle, une même pièce peut servir à la fois de salle à manger au moment des repas, de chambre à coucher la nuit, et de salle de séjour le reste du temps. Le mobilier est rangé à part, et n'est sorti que lorsque le besoin s'en fait sentir. On peut enlever les cloisons entre les pièces. De plus, la maison tout entière est généralement conçue pour pouvoir être ouverte sur l'extérieur, en élevant les parois extérieures. Alors, une fois écartées les séparations entre les pièces, on peut s'asseoir dans la pièce la plus centrale de la maison, et pourtant on voit le jardin, et on en sent les odeurs. Ainsi l'espace est-il continu, convertible, ouvert de lui-même à la diffé-

renciation, et il n'est pas délimité avec précision.

En ce qui concerne le concept de l'individu, c'est exactement la même chose. Les individus sont reliés mentalement les uns aux autres ; chacun d'eux peut faire le métier d'un autre, accomplir des tâches différentes : yomon, qui a débuté il y a 9 000 ans, et contextes changeants plutôt que de s'en tenir à des instructions préétablies. Chaque individu peut être facilement transféré d'un secteur à un autre ; il comprend le fonctionnement de l'usine tout entière, et peut en conséquence améliorer chaque tâche particulière.

Le Japon procède au moins de trois cultures différentes : yomon, qui a débuté il y a 9 000 ans, et qui était de type G ; yayoi, à caractère lyrique, qui a débuté il y a 2 000 ou 3 000 ans, et qui était de type S ; et yamato, à caractère hiérarchique, de type H, qui est arrivée, via la Corée, il y a 1500 ans. La culture préhistorique jomon était pleine de vitalité, avec un accent considérable mis sur les concepts de naissance, de vie, de changement et de mort, souvent mêlés à la peur et à la terreur.

L'origine du concept de *Mononoke* semble remonter à la période jomon tardive. Chaque localité avait un *Mononoke* propre. Le *Mononoke*, c'était la qualité, ou le sentiment (*feeling*) qui remplissait la localité. Petit à petit, au début de la période yayoi, on estima que le *Mononoke* se concentrait sur des rochers, plutôt de petite taille (souvent moins de 30 cm). En fait, le mot « concentrer » n'est pas tout à fait exact. Nos collègues américains ont tendance à l'interpréter comme « devenir », c'est-à-dire que le *Mononoke* aurait cessé de remplir l'espace entier de la localité. Mais dans la façon japonaise de penser, le *Mononoke* continuait à remplir l'espace, alors même que sa présence se manifestait par des rochers ou d'autres phénomènes (*shinrabansho*). Et les rochers en vinrent à représenter la qualité de l'espace.

Pendant la période yayoi, l'agriculture progressa, et la vie devint plus facile. Des fêtes d'action de grâce avaient lieu, car on considérait que la nature se montrait favorable aux humains. Au contraire des figures d'argile de yomon, fermes et vigoureuses, les

sculptures yayoi sont lyriques et passives. Il devint important d'apprécier la nature et de préserver l'harmonie. Avec la culture du riz, apparut le concept de terres en tant que propriété. Elles furent délimitées par des poteaux ou des cordes, mais non par des murs. Les terrains de cérémonie étaient souvent marqués par des galets blancs, étalés comme un tapis. Un tel espace témoignait encore d'une certaine continuité avec l'extérieur.

Il y a 1 500 ans, l'introduction de la culture yamato, en provenance de Corée, apporta au Japon les concepts de hiérarchie et de clôture. Le sanctuaire Ise, construit à ce moment-là, présentait quatre rangées de clôtures autour du sanctuaire principal, ainsi que des poutres entrecroisées sur le toit, pour indiquer le rang des différentes divinités.

En fait, ces trois cultures ne se succédèrent pas vraiment pour dominer le Japon à tour de rôle. Au contraire, elles coexistèrent, dans des proportions variables selon les différentes classes sociales et les régions géographiques. La classe dirigeante avait tendance à être du type H avec de nombreux traits du type S. Les fermiers tendaient à conserver l'esprit jomon de type G. La classe moyenne, qui s'accrut avec la réforme Meiji au XIX^e siècle, s'orientait plutôt vers les types S et H. De nos jours, ces trois types coexistent, mélangés dans des proportions différentes selon les divers individus.

La théorie de Watsuji

En 1935, Watsuji a mis en lumière un autre facteur important. Dans les régions de mousson, les événements climatiques – la pluie ou les tornades – reviennent régulièrement avec les saisons, mais ils peuvent prendre des modalités imprévisibles, et apporter abondance ou catastrophes. Les gens dont la culture s'est développée dans ces régions dépendent donc du climat, et ont développé une attitude de réceptivité et une grande faculté d'adaptation à ces conditions changeantes. Et cela a eu une forte influence sur leurs modes de relations sociales, leur philosophie, leur art et leur religion. Dans les relations humaines, ils ont été portés à s'aider mutuellement et à s'adapter les uns aux autres. Pour eux, les animaux et les plantes étaient les partenaires des hommes.

Watsuji faisait aussi remarquer que l'Europe a un climat beaucoup plus facile et favorable que les pays de mousson : il y a beaucoup moins de tempêtes, d'ouragans et d'inondations. De plus, les mauvaises herbes et les insectes nuisibles qui peuvent dévaster les récoltes y sont plus rares. Les paysans japonais doivent passer 80 % à 90 % de leur temps à combattre les mauvaises herbes et les insectes pendant la saison de croissance des récoltes. L'Européen n'a pas ce problème, ou du moins pas à ce niveau. Au Japon, il faut faire les moissons dans un laps de temps très court, situé entre la fin de la croissance, en août, et la période des typhons qui commence en septembre : un léger retard peut signifier la destruction totale des récoltes. Dans ce pays, la mousson exige donc un travail très intense, et un haut niveau de coordination et de coopération entre les paysans.

En Europe, la nature est non seulement douce, mais ses changements sont également relativement prévisibles. Pratiquement, le réseau européen de rivières et de canaux serait incapable d'écouler, ne fut-ce qu'une partie des précipitations qui s'abattent couramment sur les régions de mousson. L'homme y contrôle également mieux et avec moins d'effort les animaux et les plantes. Les arbres ont des formes régulières du fait de l'absence de violentes tempêtes.

En Europe, les hommes sont les maîtres des animaux et des plantes, et non des partenaires dans des échanges réciproques. Et cela, conjugué avec le caractère régulier et prévisible de la nature, fit se dégager une vue hiérarchique, rationnelle de l'univers. Les formes régulières furent considérées comme belles. Les arts européens se basent souvent sur les principes de la régularité géométrique et de la répétition.

A ces observations de Watsuji, nous pouvons

ajouter notre propre analyse : la logique européenne de hiérarchie exige que quelque chose se situe au sommet. Ce « quelque chose », pur produit de la logique européenne, c'est le concept européen de Dieu. Dans la théologie européenne, Dieu était souvent défini comme « ce, à quoi rien n'est supérieur ». Et la rationalité et la régularité de l'univers furent attribuées à ce Dieu depuis l'époque des premiers philosophes grecs. Au VI^e siècle avant J.C., le savant Anaximandre conçut la notion d'infini comme étant la protosubstance inépuisable de l'univers. Comme les sens humains ne pouvaient appréhender aucune matière qui réponde aux exigences de cette protosubstance, il pensa que cette substance devait se situer au-delà de toute expérience humaine. Xénophane appliqua ce concept à la religion. Fier de sa « découverte », et dédaigneux des dieux à visage humain de la mythologie grecque, Xénophane déclara que son Dieu infini ne pouvait être comparé aux humains, et était éternel. Au V^e siècle avant J.C., Anaxagore inventa la notion d'une substance dotée de pouvoir qui pénétrait les choses et les faisait mouvoir. Il pensa que cette substance devait être une âme et devait avoir un ordre et une finalité. Il lui attribua la rationalité. Sur le plan esthétique, la notion de beauté préconisée par les philosophes grecs était souvent liée à la régularité et à des proportions arithmétiques. Une grande partie de l'art européen, surtout en architecture et en musique, est encore fondée sur les mêmes concepts.

Peu après, les sophistes enseignèrent le principe d'identité, la loi de contradiction, et furent à l'origine du mouvement vers la formation de la logique ontologique, qui se caractérise par l'exclusion mutuelle, la négation, l'opposition, la séparation et la classification. Platon attribue aux idées abstraites une réalité plus forte qu'aux choses concrètes, et soutient que la vraie réalité est immatérielle. Ici commence la dichotomie entre le corps et l'esprit. De là date cette vision fallacieuse, soutenue par certains intellectuels européens, qui fait de l'art une « évacuation » du monde matériel : dans nombre de cultures d'Asie et d'Afrique, l'art est expression – en même temps qu'un moyen d'articulation, de transmission et d'éducation – des principes d'interaction entre les hommes, d'organisation sociale, et de la morale.



En réalité, l'image européenne de Dieu était celle d'un homme idéalisé. Les Européens ont créé leur dieu à l'image de l'homme. C'était logique, parce que les Européens considéraient l'homme comme étant la créature située le plus haut dans la hiérarchie des êtres vivants. Ce Dieu approuvait l'exploitation des animaux, des plantes et de l'environnement par les hommes. Sa religion a aussi contribué aux tendances à l'homogénéisation.

Des difficultés de traduction

Aux différences conceptuelles fondamentales que nous venons d'évoquer s'ajoutent les déformations qu'introduit la traduction même lorsqu'il s'agit de

concepts qui peuvent s'intégrer dans des cadres appropriés au sein de l'épistémologie occidentale. Cela se produit parce que les classifications de catégories sont différentes, et même un traducteur d'origine japonaise peut commettre de telles erreurs. En voici trois exemples :

Dans l'édition anglaise de *Japanese Style Management* de Ryushi Iwata (1982), l'auteur emploie le mot *conformity* pour désigner « une perception aigüe de la situation, un sens unique d'adaptation à la réalité, une réorientation et une réaction rapide pour faire face à des situations nouvelles, tout en répondant aux nécessités de la situation générale ». Ce sens japonais de *conformity* correspond en fait au mot anglais *flexibility*, tandis que le sens usuel du mot américain *conformity* implique au contraire rigidité et inaptitu-

PIECE EN UN ACTE

Voici du monde.

En échangeant dans l'entrée les salutations de mise, je regarde sans regarder : la personne est venue avec un paquet enveloppé d'un furoshiki.

A la façon dont le paquet est enveloppé, à ses dimensions, à la manière dont elle le porte, je vois tout de suite s'il s'agit d'un achat fait pour elle-même ou d'un cadeau qu'elle nous a apporté.

Mais sans rien en laisser paraître, je la fais entrer en lui proposant de prendre le thé. Il y a certaines personnes qui donnent le cadeau à ce moment-là, et d'autres qui le posent avec leur manteau dans l'entrée et qui le donnent au moment de partir.

Je touche discrètement : d'après la façon dont c'est posé, on dirait un biscuit, ça a l'air d'avoir un certain poids, je parierais que c'est du yōkan, le paquet a été posé tout doucement, en prenant garde de ne pas le secouer, ça doit être un gâteau ; mais il me faut faire passer le visiteur au salon comme si je n'avais rien remarqué.

C'est le cerveau en ébullition que je me retire à la cuisine pour préparer le thé.

Si la boîte renferme des gâteaux, il vaut mieux ne pas en servir. D'avoir apporté des gâteaux là où il en y avait déjà, cela tombe mal, et le visiteur risquerait de se sentir gêné. Servons donc du thé vert et des senbei.

A la saison des fraises, la question est encore plus préoccupante.

C'est impardonnable si, par malheur, on sert des fraises plus grosses que celles que l'invité a apportées.

Dans ce cas, il vaut mieux prétendre qu'on est désolé de ne plus avoir le moindre fruit à la maison.

Je prépare le thé en pensant à des choses et d'autres, puis la personne s'en va :

– C'est juste un petit rien.

– Oh vraiment, il ne fallait pas ! C'est trop gentil.

Ce sont des formules toutes faites.

On se mordrait la langue plutôt que de dire que depuis le début, on se doutait bien que c'était un cadeau.

Croyant recevoir des fraises un jour où on attend pour le dîner des invités importants, on se dit qu'on est sauvé pour le dessert, et on raccompagne le visiteur avec plus d'amabilité que de coutume ; puis on ouvre le paquet et on se trouve tout bête devant des chaussons de feutrine.

J'avais reçu des mousserons superbes.

Ils étaient tout blancs, satinés, de la taille de petits matsutaké. On dit que le parfum, c'est celui des matsutaké, le goût, celui des mousserons, et ces derniers coûtent bien moins cher ; cependant, on peut les faire tant à la casserole qu'à la poêle et ils sont tout aussi bons cuits avec le riz.

Je devais me rendre chez des gens que je fréquente beaucoup, et je décidais donc de les partager. Je partis avec les mousserons disposés dans une boîte qui était juste de la bonne taille.

Comme je suis d'une nature impatiente, je veux donner tout de suite mon cadeau dans l'entrée, mais pendant que je me débrouille avec mon furoshiki,

mon hôtesse pénètre dans le salon et je perds l'occasion de lui remettre la boîte.

J'entre donc en pensant : « Tant pis, je les donnerai au retour. » Et là, je suis reçue comme une reine.

Bien qu'il soit trop tôt pour manger, mon hôtesse me retient et fait venir des anguilles. Qui plus est, pas le plat ordinaire, mais une boîte à deux étages, d'une laque noire si brillante que le visage pourrait presque s'y refléter.

Puis du melon, à ce qu'il paraît, un cadeau.

Comme j'aime et les anguilles et le melon, je ne me gêne pas et je mange, quand une inquiétude me traverse.

Est-ce qu'ils ne penseraient pas, par hasard, que la boîte que j'ai laissée dans l'entrée contient des matsutaké ?

C'est justement la saison des matsutaké.

D'ailleurs, cette boîte contenait des matsutaké que j'ai reçus l'autre jour de Kyoto.

J'ai l'impression d'avoir commis une escroquerie, et le melon perd aussitôt son goût.

J'avais bien deviné.

– On dirait des matsutaké mais ce sont des mousserons.

Je tends ma boîte avec une certaine gêne et elle me répond :

– Ah bon, ce sont des mousserons ! d'une voix un octave plus haut que de coutume, puis elle se met à rire, plée en deur.

Les visiteurs qui viennent à l'heure des repas

de au changement. La différence provient du fait que, dans l'épistémologie occidentale, la permanence est une donnée fondamentale normale, tandis que le changement est quelque chose d'inhabituel. Au contraire, dans l'épistémologie japonaise, le changement est considéré comme normal. Iwata souligne qu'au Japon, les travailleurs répondent automatiquement d'eux-mêmes à des situations nouvelles, et que, par conséquent, les dirigeants n'ont pas besoin de leur donner des instructions détaillées. Alors qu'aux Etats-Unis, le directeur doit fournir des instructions spécifiques et détaillées ; ces instructions sont donc dictées par un supérieur hiérarchique, et non par un réflexe d'adaptation aux événements.

Le deuxième exemple nous est fourni par ce que Iwata a parfois appelé la « responsabilité diffuse » ou « partagée ». Plusieurs de mes collègues occidentaux ont donné une fausse interprétation de ce concept. Ils ont pensé que, s'il y a cinq personnes dans un groupe, « responsabilité partagée » veut dire que chaque personne endosse 20 % de la responsabilité totale du groupe, tandis que « responsabilité diffuse » voudrait dire que chacun en endosse moins de 20 %. Alors qu'en fait, Iwata veut dire exactement le contraire : chaque personne endosse 100 % de responsabilité, avec ce résultat que le groupe en tant qu'entité endosse 500 % de responsabilité. Cette erreur d'interprétation vient du fait qu'en anglais, *to share* (partager) signifie diviser en parts bien délimitées sans qu'elles se recouvrent (c'est le paysage mental de type H, hiérarchique), et *to diffuse* signifie affaiblir. Alors qu'au contraire, dans le sens que lui donne Iwata, *to share* (partager), c'est reproduire (c'est le principe de continuité et de non-division des paysages mentaux de type S ou G), tandis que *to diffuse* signifie multiplier.

Pour conclure, un troisième exemple de fausse interprétation fréquente nous est donné par le terme « généraliste ». Au sens américain habituel, un « généraliste » est un théoricien abstrait : il procède par déductions et axiomes, il recherche les similarités, il use (et abuse) des analogies, alors que les spécificités et les différences ne l'intéressent pas. Au contraire, au Japon, un généraliste est une personne qui a connu plusieurs métiers par rotation, qui a vécu dans son usine ou sa société l'expérience du travail dans tous

les divers secteurs dont il connaît toutes les particularités et les différences, et qui est capable de travailler dans n'importe lequel de ces secteurs particuliers grâce à sa connaissance du contexte des autres secteurs.

© Magaroh Maruyama

(1) NdT : Le terme « occidental » a été utilisé ici par commodité, et doit être pris dans un sens restrictif, pour respecter la pensée de l'auteur : il s'agit exclusivement des pays de race blanche d'Europe et d'Amérique du Nord.

(2) Les différents types de paysages mentaux dont parle l'auteur peuvent être schématisés comme suit, selon lui :
- Type H (Hiérarchique) : ce type considère que la standardisation des travailleurs comme celle des produits est souhaitable, scientifique et efficace. Il privilégie aussi la hiérarchie et les classifications. Il suppose que les relations entre la direction et les ouvriers, ainsi qu'entre l'écosystème et l'industrie sont des relations d'opposition (dont la somme égale 0).

Il favorise la centralisation.
- Type I (Individualiste) : la séparation des individus et leur isolement sont considérés comme menant à l'efficacité et à une haute productivité (la somme totale est négative). Il favorise la décentralisation et l'individualisme.

- Type S (Symbiose Stabilisée) : il considère l'hétérogénéité comme fondamentale, indispensable et désirable. La diversité est source d'une coopération mutuelle bénéficiaire (la somme en est positive), où toutes les parties prenantes sont gagnantes. Il favorise une adaptation informatisée des produits aux désirs des consommateurs, qui élimine les coûts de transport et d'inventaire, et réduit les coûts de recherche de marketing avant la production, de publicité après production, et le risque de stocks invendus trop importants. Dans les relations de travail, il encourage une association mutuellement bénéficiaire des différences individuelles, au lieu d'une standardisation des travailleurs.

- Type G (Symbiose Générateur) : le type G est similaire au type S. La différence entre ces deux types est que le type S recherche une stabilité maintenue d'un commun accord, tandis que le type G recherche et suscite de nouvelles formules grâce aux interactions mutuelles de ses membres.

K u n i k o M u k o d a

disent toujours qu'ils ont déjà mangé.

- Mais si, mais si. On a toujours de la place pour du sushi.

- Mais je vous assure, j'ai déjà mangé. Je ne peux vraiment pas.

- Ne dites pas cela, et prenez-en juste une bouchée !

- Bon, puisque c'est comme ça...

- Juste pour faire semblant : si on dit cela aux visiteurs qui affirment qu'ils ont pris leur petit déjeuner sur le tard et qu'ils n'ont pas encore faim, généralement ils mangent tout.

Mais il y a aussi des personnes qui doivent trouver qu'après avoir dit qu'elles ont déjà mangé, un changement de ligne leur ferait perdre la face ; celles-là repartent sans avoir rien touché.

Même si elles ont vraiment mangé avant de venir, je trouve que c'est un entêtement un peu vain, et pour ma part, même si j'ai déjà mangé, dans la mesure où il me reste un peu de place, je prends toujours quelques bouchées.

- A dire vrai, je n'ai pas eu le temps de manger, et j'ai l'estomac dans les talons. Pourriez-vous me donner quelque chose, du pain ou des boulettes de riz, n'importe quoi ferait l'affaire.

Une fois dans l'année, un invité prononce ces paroles.

C'est un très grand plaisir.

Je prépare rapidement quelque chose avec les moyens du bord, et quand je regarde mon hôte qui mange avec un appétit magnifique, j'éprouve un

sentiment de plénitude, comme si c'était moi qu'on régalaît.

Mais il y a une certaine stature qui permet de dire cela, une certaine personnalité à qui ce genre de paroles conviennent. Ce n'est pas un art à la portée de n'importe qui.

Quand j'étais enfant, il y avait beaucoup de visites chez moi et j'ai grandi en observant les politesses affectées ou sincères que se faisaient l'hôte et les invités.

Il y avait des spectacles amusants, qui faisaient sourire, d'autres qui étaient ridicules.

Mais en tout cas, je peux affirmer que les deux côtés se prenaient complètement au sérieux. C'est facile de dire que ce sont des politesses vides de sens, de rire de ces stratégies cousues de fil blanc, mais d'une certaine façon, chacun avait sa technique secrète, et l'affrontement était bien réel.

En plus, il y avait du plaisir à dire ces formules toutes faites, à répéter ces salutations banales.

Aller voir les cerisiers en fleurs ou la pleine lune de l'équinoxe, cela faisait partie du programme annuel des familles japonaises, et c'était l'occasion de petits drames passionnants. Et hôte ou invité, chacun tenait son rôle à merveille.

L'Amérique latine parle, chante, joue, donne à voir et à lire ses cultures à Paris, en France et à l'étranger.
La revue *Marelle* présente tous les 2 mois par des informations et des articles ces événements et ces activités qui marquent la présence d'un continent sur un autre.

MARELLE

Cultures d'Amérique latine

N° 3 juillet-août : les films latino-américains à Cannes, le projet France-Brazil, le tango à Paris, Julio Cortazar, « Le vieux Gringo » de Carlos Fuentes et l'actualité culturelle et artistique.

Abonnement France 72 F, étranger 100 F, soutien à partir de 100 F
Contact Heli Torres 5 villa Laugier 75017 Paris - 43 80 97 96



MICHEL BUTOR
JIRI KOLAR
L'ŒIL DE PRAGUE
JUVIL DE
LA PRAGUE DE KAFKA
ET DE
RÉPONSES
PAR
JIRI KOLAR

LA DIFFÉRENCE

ENTR'AIDE
&act!on
BULLETIN

Publication bimestrielle
en anglais et en français
Un guide indispensable
à travers les droits de l'homme
dans les pays de l'Est.



ENTR'AIDE &act!on

10 Avenue de la République - 75011 Paris

Préambule / Angles de vue / ENR 1012 / 11 / 1994

11 pages / 100 francs / 10 francs / 10 francs

100 francs / 10 francs / 10 francs / 10 francs

10 francs / 10 francs / 10 francs / 10 francs

10 francs / 10 francs / 10 francs / 10 francs

10 francs / 10 francs / 10 francs / 10 francs

LA VILLE MARCHANDE

De loin, quand on levait la tête, émergeait de l'obscurité la vieille tour ceinturée de fenêtres qui semblaient autant de trous profonds. Elle donnait l'impression d'observer les alentours de ses yeux ronds et intrigués. La tour se dressait au milieu de la ville marchande. Lorsque j'étais enfant, elle me paraissait immense, et je me sentais, moi, toute petite à côté d'elle. Mais elle n'est plus pour moi maintenant qu'une masse de pierres et de terre comme si, à mesure que j'avais grandi, elle avait perdu de sa majestueuse grandeur. Elle se dressait au milieu d'un carrefour autour duquel circulaient les passants. De loin, à la vue de la tour et des gens, on se prenait à rire ; tout petits qu'ils étaient, les gens ressemblaient à des poupées... Et la tour observait de ses grands yeux intrigués les gens minuscules.

Un soir, je terminai mon travail quotidien plus tard que de coutume et pris lentement le chemin de la ville marchande. Il soufflait un vent glacial et le froid piquait le corps comme autant d'infimes aiguilles. Le cou enfoncé entre les épaules, j'avais remonté le plus possible le col de mon manteau jusqu'à m'en cacher les oreilles. Mon sac me pesait tant

que j'avais envie de l'abandonner dans la rue. Les yeux meurtris par le vent froid, j'inclinai de mon mieux la tête de façon qu'il ne me brûlât pas directement les yeux et ne les fit pleurer. Dans l'obscurité, la couleur de la chaussée avait changé : de brune unie qu'elle était, elle s'était panachée de noir, prenant ainsi une teinte d'acier vieilli. Tandis que je marchais, il me semblait que la rue, elle aussi, avançait, avançait avec moi. Je m'aperçus qu'elle était couverte de fissures, qu'elle était fendillée de toutes parts. Les fissures me paraissaient sans cesse plus longues : on eût dit qu'elles couraient devant elles en se creusant davantage. La rue était bordée d'un fossé, d'un fossé sans eau. Des pierres et des pavés inégaux parsemaient le trottoir. Les murs étaient percés de trous béants d'où sortaient des ordures. C'était écoeurant, on eût dit que les murs commençaient les ordures.

Tandis que je continuais d'avancer, luisaient de loin, timides et blafardes, les lumières de la ville marchande. La rue était toute crevassée. J'avais l'impression qu'un tremblement de terre l'avait de toutes parts secouée, le terrifiant sentiment que les fissures devenaient de plus en plus profondes. Approchant de la tour, j'eus envie de courir jusqu'à elle. Il y avait foule dans la ville marchande, et la peur s'évanouissait. Quelques enjambées m'épuisèrent. Je respirais bruyamment, le poids de mon sac me gênait pour courir.

C'est alors que je vis au bord de la rue une grande porte à gros barreaux verticaux dont on distinguait, malgré l'obscurité, la couleur grise. On percevait derrière des voix lointaines et étranges à donner le frisson. C'étaient des voix humaines, des sortes de cris dont on n'identifiait pas les paroles. Levant lentement la tête, j'observai, effrayée, la porte à

barreaux. En regardant attentivement à travers, je découvris des arbres qui se dressaient derrière, des arbres desséchés que noircissait l'obscurité. Oubliant le poids de mon sac, je me mis à courir, à toute allure, les fissures aussi, les trous de murs aussi. A l'approche de la tour, j'aperçus les passants, mais la ville marchande me sembla complètement différente des autres jours. Elle grouillait de murmures. On courait, on criait des mises à prix, on achetait, on vendait. Je demandai à quelqu'un :

- Que se passe-t-il ?

L'homme ne répondit pas. Je répétais :

- Que se passe-t-il ?

pareils aux yeux stupéfaits de la tour.

- Ne prends pas tout, lui dis-je en serrant mon argent dans ma main.

J'avais prononcé la phrase très vite.

- Quoi ? fit-il :

- NE-PRENDS-PAS-TOUT !

Ma voix s'étouffait.

- Je suis un brave homme, moi, dit-il. Je prends la moitié.

Je comptai l'argent et lui en donnai la moitié. Il le prit, approcha sa main de ses yeux, l'examina attentivement, puis le versa dans sa poche qui l'avalait et où les pièces tombèrent en carillonnant.

- Viens ! fit-il alors.



12.4.85 Ste

Je m'éloignai et interpellai quelqu'un d'autre :

- Monsieur, que se passe-t-il ?

Interloquée, je me demandai pourquoi personne ne me répondait et interrogeai encore le passant :

- Monsieur, je vous en prie, dites-moi ce qui se passe !

Après un silence, il me répondit :

- Tu n'es pas au courant ?

- Non, je ne suis au courant de rien. Que se passe-t-il ?

- Combien as-tu en poche ?

Fouillant dans mes poches, j'y trouvai deux ou trois billets et quelques pièces.

- C'est tout ce que j'ai.

- Donne ! Donne-moi cela et je te le dirai.

Pourquoi me réclames-tu mon argent ?, dis-je agacée et excédée en remettant l'argent dans ma poche où les pièces carillonnaient. Ne me dis rien, je vais demander à quelqu'un d'autre.

L'homme éclata de rire. Et, en riant à gorge déployée, il me toisait de haut en bas d'un air moqueur. Je me dirigeai alors vers quelqu'un d'autre :

- Que se passe-t-il ? lui demandai-je. Que se passe-t-il ?

L'homme me fixait silencieusement du regard.

- Dis-moi ce qui s'est passé, repris-je.

Il regarda ses poches et me demanda en les désignant :

- Tu as de l'argent ?

- Oui.

- Combien ?

Je sortis tout mon argent et le lui montrai. J'étais pétrie d'étonnement, j'avais les yeux tout ronds,

Le froid soulevait toujours le corps et je me hâtai. Nous frayant avec peine un passage à travers la foule, nous longeâmes des boutiques. On se bousculait de partout. Dans un coin libre, enfin ! l'homme s'arrêta. Il avait maintenant les yeux tout humectés.

- Moi, je suis un brave homme, fit-il.

- Je sais, je sais... Que se passe-t-il ? Dis-moi, lui demandai-je, attristée par ses yeux humectés.

- Ici, répondit-il en baissant la voix, tout s'achète et tout se vend. Le corps, les paroles, les rires, les pleurs, le fait d'écouter. Tu ne savais pas ?

Comme je le dévisageais, les yeux ahuris de la tour me revinrent à l'esprit.

- Comment peux-tu dire qu'écouter quelqu'un aussi s'achète et se vend ? C'est étrange, très étrange.

Il tira de sa poche une poignée d'argent qu'il me mit sous les yeux. Mêlant le tintement des pièces et le froissement des billets, il en tira un bruit singulier.

- C'est important, très important, dit-il en approchant l'argent de mes yeux.

Les veines lui sortaient du cou et sa face étincelait dans la lumière timide et pudique des lampadaires. Les rides de son visage s'étaient profondément creusées.

- C'est très important, cria-t-il, en approchant la bouche de mon oreille.

J'eus l'impression que sa voix se répercutait au loin.

- Je sais, je sais cela, lui dis-je. Mais comment se fait-il qu'ici tout s'achète et tout se vende ?

Il inclina la tête de côté.

- Tu sais, moi je suis un brave homme, mais moi aussi je vends mes paroles, mon rire, mes pleurs, je vends tout...

Un sanglot serré dans la gorge, il se tut. Ses yeux se mouillèrent davantage et il détourna son visage. Les veines de son cou, ses narines furent prises d'un tremblement.

- Je suis un brave homme, moi, je l'en prie, crois-moi, fit-il doucement.

- Oui, certes, mais comment se fait-il que toutes ces choses se vendent ? Les paroles, le fait d'écouter...

- Je vais te montrer, moi, je vais te montrer si... Et il jetait un regard apeuré sur mes poches. Je rais te montrer si... Si tu me donnes l'autre moitié, je te montre.

Sans même l'avoir voulu, je mis la main dans ma poche et palpai l'argent. Sous mes doigts, les pièces me semblèrent plus grosses et les billets plus neufs.

J'étais indécise. Brusquement, j'ouvris le poing et donnai à l'homme en lui disant :

- Prends, prends tout cela et montre-moi.

Honteux, il détourna le regard.

- Mais je suis un brave homme, ajouta-t-il.

La main avança et prit l'argent que la poche engloutit.

- Viens, fit-il. Suis-moi.

Je me mis en route. Il s'arrêta dans un coin et me désigna quelque chose de la main.

- Regarde !

Je vis deux hommes qui se tenaient dans la lumière blafarde des lampadaires. L'un d'eux demandait à l'autre :

- Que se passe-t-il ? Que se passe-t-il ?

Semblant collés ensemble, les lèvres de l'autre ne se séparaient pas. Celui qui avait posé la question redemanda en gémissant, la tête penchée sur l'épaule :

- Dis, je t'en prie, dis-moi, ce qui se passe ici !

L'autre se taisait toujours et la question revint une troisième fois. L'homme montra cette fois la poche de son interlocuteur en demandant :

- Combien as-tu ?

L'autre le dévisagea et sortit son argent, une petite somme.

- Voilà, dit-il.

- Si tu me le donnes, je te dirai.

Celui qui voulait savoir regarda d'un air candide son argent et tourna les yeux vers l'autre. Et, brusquement, comme si on l'y avait poussé, il tendit son argent qu'engloutit la poche de l'autre.

- Tu sais, lui dit-il, ici tout se vend. Les paroles se vendent, les rires, les pleurs, écouter quelqu'un se vend. Tout se vend.

Et haussant les sourcils, il poursuivit, d'un ton

singulier :

- Voilà ce qui se passe. Tu saisis ? Moi aussi, je vends mes paroles. Tu vois ?

L'autre, se faisant tout petit, hocha la tête, tourna le dos et s'éloigna. A le voir s'enfuir, on eût dit que son corps pesait sur ses jambes, qu'un conflit s'était fait jour entre son corps et ses jambes : ses jambes ne voulaient plus porter son corps. Je le vis s'éloigner et disparaître dans l'obscurité.

Ayant quitté ces lieux, nous nous frayâmes péniblement un passage à travers la foule. Tous les bruits se mêlaient dans ce tumulte, le tintement des pièces, le froissement des billets, les clameurs de la foule et les mises à prix. Mon compagnon s'arrêta : - Regarde - ! Une femme, faisant face à un homme, lui racontait quelque chose, une histoire drôle. Mais lui, comme s'il avait eu les lèvres cousues, ne riait pas. L'histoire de cette femme me faisait rire, mais quand je vis son visage, je ne sais pourquoi, mon rire s'éteignit et la tristesse m'envahit. J'eus le sentiment que la femme était obligée de raconter des histoires, de faire des plaisanteries. J'eus le sentiment qu'elle se forçait, qu'elle se forçait avec peine à raconter aimablement des histoires et à multiplier les plaisanteries. L'homme ne riait pas, ce qui me surprenait.

- Ris ! lui dit-elle enfin. Je t'en prie, ris au moins une fois !

- Combien tu as ?, lui demanda-t-il en visant ses poches.

Elle se fouilla immédiatement :

- Voilà ce que j'ai.

- Donne, donne et je rirai, fit-il en regardant honteusement l'argent.

Elle jeta un oeil indécis sur son argent.

- Prends, prends tout, dit-elle en le regardant craintivement.

Il prit l'argent et sa poche l'engloutit. Puis il regarda la femme et les commissures de ses lèvres s'étirèrent, laissant apparaître ses dents. Il sourit d'un sourire radieux. Ses dents s'entrouvrirent et il éclata de rire. La femme, heureuse comme un enfant, poursuivit son histoire. L'homme lui prit soudain la main et lui dit : - Ne continue pas, ne continue pas, je vais rire, je vais rire maintenant. - Elle se tut et regarda l'homme en silence. J'eus l'impression que quelque chose s'effondrait en elle. J'eus l'impression qu'elle se voûtait, qu'elle se voûtait inexorablement. Elle s'assit au pied du mur et s'y adossa. L'homme riait toujours, se tordait de rire. Mon compagnon me dit alors : - Tu vois ? Que l'avais-je dit ? -

Nous quittâmes ces lieux. Comme si nous marchions dans l'air, mes pieds étaient devenus tout légers. J'avais la sensation que cette légèreté me faisait franchir à chaque pas un espace plus grand.

La tête me tournait et je ne parvenais pas à garder l'équilibre. Je suivais toujours l'homme comme si j'avais été à sa remorque. Il s'arrêta près d'une porte.

- Ici, quelqu'un est mort », dit-il. A la pensée de la mort, mon coeur se mit à trembler. De la cour s'échappait un cri de femme, un cri déchirant.

L'homme ouvrit soudain la porte entrebâillée et entra. Je le suivis. La cour était carrée, comme toutes les cours de la ville. A l'intérieur, une foule de gens se tenaient debout, dispersés. Des lampes blafardes éclairaient maigrement la cour au milieu de laquelle

on avait posé un cercueil de fabrication grossière : on avait le sentiment que le mort, à l'intérieur, devait être bien mal à l'aise. Les gens faisaient cercle autour

de la bière au bord de laquelle une femme était assise.

LES LANDAYS DE L'EXIL

1
Grand Dieu des exilés !
Combien durera la vie sur ces plaines arides ?

2
Sur mon visage roulent des larmes,
Je ne peux oublier les montagnes de Kaboul
aux cimes enneigées.

3
Mon aimé, je n'ai rien à t'offrir,
Sauf, au cœur de mon cœur, la demeure que
je construis pour toi.

4
Des montagnes maintenant nous séparent,
Seuls les oiseaux seront nos messagers, avec leurs
chants pour présages.

5
Je me suis faite belle dans mes vêtements usés,
Comme un jardin fleuri dans un village en ruine.

6
Mon amour préfère les yeux couleur de ciel
Et je ne sais où changer les miens couleur de nuit.

7
A minuit ton souvenir est le seul visiteur
Qui me tourmente et m'empêche de dormir.

8
O printemps des désirs inassouvis,
Va quérir ceux qui gardent encore de l'ivresse
dans leurs cœurs !

9
Ton amour, c'est de l'eau, c'est du feu,
Et des flammes me consomment et des vagues
m'engloutissent.

10
Si meurt mon amour, que je sois son linceul !
Ainsi nous épouserons la poussière ensemble.

11
Que peux-tu faire d'autre sinon te battre ?
Sourais, tu ne serais plus que l'esclave d'un esclave.

12
Un martyr est comme l'éclair qui brille puis s'éteint.
Celui qui meurt chez lui ne fait qu'abîmer les lits.

13
Pour toi, de la poussière, mais plus jamais ma bouche :
Tu t'es caché quand les hommes sont partis au combat.

14
Si l'heure n'a pas sonné, la mort ne viendra pas.
Le monde serait-il en feu, mon amour, ne t'effraie pas.

15
Si j'avais su que viendrait le temps de l'éloignement,
J'aurais tenu la main de mon amour jusqu'au champ
de bataille.

16
Va te battre à Kaboul, mon amour,
Pour toi je garderai intacts et mon corps et ma bouche.

17
O souvenir de mon aimé, c'est toi mon véritable
amour !
Tu ne me quittes pas, tu m'adoucis le cœur.

18
Serre-moi fort dans tes bras,
J'ai hanté trop longtemps la prison des solitudes.

19
Endors-toi dans mes yeux,
L'insomnie de mes nuits m'a réduite en poussière.

20
O Terre ! ton tribut est si lourd,
Tu dévores la jeunesse et laisse les lits déserts.

21
Je deviens de plus en plus folle,
Quand je passe près du tombeau d'un saint, je lui jette
des pierres, pour tous mes vœux inexaucés.

22
Mon amour est hindou et moi musulmane,
Par amour je balaie les marches du temple interdit.

23
Viens que je t'effleure, que je t'enlace.
Je suis la brise du soir qui va mourir avant l'aube.

24
Fais-toi disciple de mon père,
Lui t'apprendra l'étude, je t'apprendrai la vie.

25
Fais-toi mendiant et fis, et pars à ma rencontre,
Personne ne peut barrer la route aux pieux errants.

26
La nuit passée était nuit bien étrange,
Aux bras de mon amour, je tremblais comme une
feuille.

27
Dieu, disperse ma jeunesse en fumée !
Des hommes, beaux et fiers, s'entre-tuent pour moi -
je deviens meurtrière.

28
Mon amour, jure de venir à moi
Pour que je puisse, sur ton chemin, semer des fleurs.

29
Si tu dors, tu n'auras que poussière,
J'appartiens à ceux qui veillent toute la nuit sur moi.

30
Par les brigands tous ont été dépouillés.
Moi je fus mise au pillage sous la poitrine de mon
amour.

31
Dieu, unis-moi à lui, ne serait-ce qu'un instant,
Comme un éclair passager aux bras sombres
des nuages.

32
Je n'irai plus le soir puiser l'eau à la source,
Mon amoureux est un démon qui veut me posséder.

33
Les autres se parent d'habits neufs pour la fête,
Moi je garde la robe qui porte encore l'odeur
de mon amour.

34
J'ai une fleur à la main qui se fane,
Ne sais à qui la tendre sur cette terre étrangère.

35
Des bracelets à mes mains, un collier à mon cou,
Je pars avec mon bien-aimé, nous rentrons au pays.

L'exode massif des
Afghans vers le Pakis-
tan, l'arrachement des
femmes à leur envi-
ronnement naturel,
ont profondément mo-
difié les thèmes d'ins-
piration des Landays,
la poésie populaire des
femmes pashtounes.



Elle pleurait en se frappant la tête contre le bois. Ses plaintes vous déchiraient le cœur, et ses pleurs semblaient contenir quelque chose, quelque chose de très amer et très douloureux. Une envie étrange de pleurer s'éveilla dans mon cœur, l'envie de m'asseoir auprès d'elle et de me frapper aussi la tête contre le cercueil en pleurant. J'ignore pourquoi je ne l'ai pas fait. Levant soudain la tête, la femme cria aux gens qui faisaient cercle autour d'elle :

- Pourquoi donc ne pleurez-vous pas ? Vous étiez nos amis !

Désignant le cercueil, elle se tournait vers eux :

- Regardez... Le voilà mort. Que c'est terrible !

Tandis qu'elle continuait à pleurer, les gens regardaient fixement la femme et le cercueil, les lèvres collées, les yeux secs. La femme, qui s'arrachait les cheveux, releva soudain la tête et cria :

- Pleurez ! Mais, pleurez, donc !

Les gens, qui faisaient cercle autour du cercueil répondirent en chœur :

- Combien as-tu ?

La femme les regarda, ruisselante de larmes, les yeux rouges et le visage boursoufflé.

- De l'argent ? J'en ai beaucoup, lança-t-elle d'une voix saccadée.

- Nous le savons. Cours le chercher !

Elle les considérait d'un air désespéré.

- Pourquoi ?

- Pour que nous pleurons, dirent-ils.

Elle se leva d'un bond, sécha son visage avec un coin de son voile en reniflant bruyamment et entra dans l'une des chambres. Les gens regardaient tous, honteux, le cercueil. Elle revint un sac à la main, un vieux sac en cuir qu'elle devait conserver depuis des années ; il respirait le vieux et la poignée en était ternie. Et la femme pleurait à chaudes larmes, et les autres n'avaient d'yeux que pour le sac. Elle l'ouvrit en tremblant violemment et leur jeta l'argent. On entendit à nouveau le tintement des pièces et le froissement des billets. Et soudain, les gens se mirent à pleurer et à se lamenter. Comme ils pleuraient à grands cris, les cris de la femme se perdaient parmi leurs gémissements. Tout en pleurs et en lamentations, ils tendirent sur le cercueil un voile imprimé de fleurs dorées, placèrent le cercueil sur un catafalque et l'emportèrent sur leurs épaules. Sortis de la cour, nous vîmes dans la rue une foule de gens, le cercueil sur l'épaule, pleurant à chaudes larmes, le corps entier secoué par les sanglots.

- C'est bien étrange, dis-je à mon compagnon.

- C'est surtout important, très important, répondit-il.

- Pourquoi l'enterrent-ils de nuit ?

- Que sais-je ? C'est peut-être la tradition.

Et il poursuivit :

- De toutes façons, un mort, il faut l'enterrer. De nuit, de jour, ce n'est pas très important. L'essentiel, c'est qu'il y ait des gens pour l'enterrer.

Les cris et les gémissements des porteurs du cercueil et des gens de la suite me parvenaient toujours tandis que je m'éloignais. Exténuée, j'avais envie que mon compagnon reprenne sa route et me laisse.

- Bon, lui dis-je, je m'en vais, cela me suffit. Je ne veux rien d'autre.

- Attends ! fit-il en me saisissant avec véhémence. Il reste encore une chose. Attends, je t'en prie.

Et nous poursuivîmes notre chemin, nous frayant un passage à travers la foule. Nous parvînmes ainsi en un endroit où deux personnes étaient assises à la lumière blafarde d'un lampadaire. L'une d'elles comprimait fortement ses deux mains sur ses oreilles, les serrant avec peine tandis que l'autre lui disait :

- Ecoute, j'ai beaucoup de choses à te dire, je t'en prie, écoute-moi, que je me vide, que je me libère. Regarde, si je ne te dis rien, s'il n'y a personne pour m'écouter, je vais mourir, tu sais, je vais mourir.

Tandis que le premier maintenait toujours ses mains fortement serrées sur ses oreilles, son interlocuteur répétait avec insistance :

- Ecoute, écoute seulement ceci.

L'autre, regardant ses poches :

- Combien as-tu ?

Le premier tira de sa poche plusieurs billets et plusieurs pièces.

- C'est tout.

- Donne et je t'écoute.

Saisie d'une joie étrange, le premier lui donna tout son argent et l'autre retira ses mains de ses oreilles. L'homme commença à raconter son histoire.

Sans entendre ce qu'il disait, j'avais le sentiment d'avoir déjà assisté à la scène quelque part ; et brusquement je me souvins : c'était une histoire que j'avais lue jadis ; elle se résumait ainsi : - Il était une fois un cocher qui avait un fils ⁽¹⁾. Un soir ce fils mourut, et, ce soir-là, le cocher désira ardemment confier à quelqu'un son chagrin. A tous ceux qui montaient dans son fiacre il disait : "Vous savez, mon fils est mort. Mon fils à moi !" Le voyageur toussotait ou n'écoutait pas. Le cocher répétait alors : "Vous savez, Monsieur, mon fils est mort. Mon fils à moi !" Et le voyageur n'écoutait toujours pas. Le cocher avait beau répéter la même chose à chaque voyageur, personne n'écoutait. Le soir, rentré chez lui, il s'arrêta devant son cheval et lui dit : "Cheval ! Mon fils est mort !" Et il pleura à chaudes larmes. - J'avais l'impression d'avoir lu des centaines de fois cette histoire.

Et l'envie me prit de monter sur une éminence d'où je pourrais clamer bien haut cette histoire à tout le monde et la répéter, la répéter des centaines de fois. J'avais le sentiment que la ville entière s'était condensée en ce cocher. Que tous ses habitants s'étaient mis à ressembler à ce cocher, que tous cherchaient un cheval, et qu'il n'y avait pas un seul cheval dans la ville.

- Quel malheur, dis-je, qu'il n'y ait même pas un cheval dans la ville !

- Que dis-tu ? demanda mon compagnon.

Je ne lui répondis pas et tournai le dos.

La tour regardait de ses yeux exorbités la ville marchande. J'eus l'impression qu'elle, aussi, avait beaucoup de choses à dire, qu'elle était accablée de tristesse. Et je m'aperçus que j'avais, moi aussi, beaucoup de choses à dire. Des visages d'amis vinrent peupler ma mémoire, toutes sortes de visages, de beaux, de moins beaux, des laids. Leurs silhouettes aussi prirent forme dans ma tête, hautes, moins hautes, petites. Mon choir se porta sur l'un de ces

visages, celui de mon meilleur ami, et les autres s'amenuisèrent, se réduisirent à un point, à rien. Celui de mon ami m'emplit la tête.

Mais il habitait très loin. Et mon sac me pesait. Je ne roudais pas le jeter dans la rue, je souhaitai que quelqu'un me le vole. J'avais envie de dire à mon compagnon : - Vole-moi ce sac, je t'en prie, vole-le moi -, ce qui me parut ridicule et je m'en abstins. Je lui dis simplement : - Bon, je m'en vais, au revoir. - Il me regarda en silence et je le laissai.

Pour me rendre chez mon ami, j'allai, de ruelle connue en ruelle connue. J'étais exténuée. Dans les ténèbres de la nuit, les lumières blafardes de la rue clignaient timidement les yeux. J'eus le sentiment que ces lumières avaient conscience de leur fragilité et honte de cette fragilité.

Arrivée à la maison de mon ami, je montai l'escalier et frappai à la petite porte. Il arrivait... je reconnaisais son pas. Il ouvrit.

Ses yeux étaient lourds de sommeil. Je jetai mon sac dans un coin et lui dis :

- Tu sais ce qui se passe en ville ? Les gens vendent tout ; leurs rires, leurs pleurs, leurs paroles...

Je vis soudain que mon ami s'était appuyé au mur et qu'il me dévisageait. Il serrait ses deux mains sur ses oreilles. Je lui répétai.

- Mais enfin écoute ! ajoutai-je, ils vendent tout...

Ecoute, je t'en prie !

Ses lèvres s'animèrent, et je l'entendis qui disait :

- Combien as-tu ?

Je mis mes mains dans mes poches. Elles s'y enfoncèrent au plus profond. J'eus l'impression qu'elles descendaient jusqu'à mes pieds. Dans mes poches, il n'y avait rien. Je portai lentement les yeux sur le fond de mes poches. Le tissu en était rêche et sale.

Je jetai un regard désespéré sur mon ami. Il avait les mains sur les oreilles, qu'il comprimait fortement.

J'eus l'impression que mon corps était devenu très lourd. J'eus l'impression que mes jambes ne voulaient plus porter le poids de mon corps. Je sentis que mes yeux s'agrandissaient, j'eus l'impression que mes yeux se déchiraient. J'eus l'impression que, en cet instant je m'étais mise à ressembler à la tour, à la tour qui fixait du regard la ville marchande.

Mon ami, les oreilles bouchées, m'observait. Je tournai alors le dos et franchis la porte, trainant lourdement les pieds.

- Un cheval... si seulement j'avais un cheval, - me disait une voix intérieure.

Je ne sais pas pourquoi, mais mon pas ralentissait ; je n'avancais pas. Quand je parvins au milieu du carrefour, je sentis que mon corps était devenu excessivement lourd. Mes pieds se traînaient misérablement.

En dépit de tout, malgré moi, je suivais une direction, la direction de la ville marchande. C'était comme si elle m'avait attirée à l'aide d'une corde invisible, si elle m'avait attirée de toutes ses forces.

Je m'aperçus soudain que je m'étais arrêtée au milieu de la ville marchande. Autour de moi régnait toujours le même bourdonnement. Et mon regard se perdait alentour. Il y avait un homme qui regardait, médusé, autour de lui. Il s'approcha, s'arrêta en face de moi et me demanda :

- Que se passe-t-il en ville ?

Je ne sais pas pourquoi, mais je ne répondis pas. Tout se passait comme si on avait cousu mes lèvres l'une à l'autre, comme si ma langue avait été collée à mon palais. Je me taisais.

L'homme répéta :

- Que se passe-t-il en ville ?

Je m'aperçus soudain que mon regard avait glissé sur les poches de l'homme.

- Combien as-tu ?

Ma voix était blanche de honte. Et j'eus l'impression que cette voix de honte n'était pas la mienne. J'eus l'impression que quelqu'un d'autre criait à l'intérieur de moi-même :

- Combien as-tu ? Combien ?

Dans ma tête dansait une image de chevaux. De chevaux silencieux et songeurs qui clignaient des paupières.

(1) Il s'agit d'une nouvelle de Tchekhov. (N.d.T.)

LA LITTÉRATURE EST RÉGIONALE

Il nous arrive d'accueillir les choses les plus évidentes comme s'il s'agissait de révélations. Récemment, j'ai compris à quel point la langue - en dehors des groupes sociaux restreints - pouvait être inefficace en tant que moyen de communication à travers le monde. Peu de différences séparent les Britanniques, les Suisses, les Français, les Allemands, les Russes... que nous sommes. Forme de la main, cheveux, appétits, son de la toux, façon d'allumer une cigarette sont fort comparables dans les divers pays. Pourtant, nous ne pouvons communiquer sans apprendre les langues les uns des autres. Notre manque évident de communication est depuis longtemps ressenti comme une malédiction, comme la conséquence d'un péché ancien. Or, lorsque nous nous proposons de substituer à nos langues étonnées une langue commune (artificielle ou naturelle) afin d'en finir avec l'héritage de Babel, nous nous heurtons aux problèmes du langage lui-même. Nous posons pour postulat qu'existait chez les peuples d'Europe, de Perse et de l'Inde une langue préhistorique ou préalphabétique dénommée l'indo-européen. Celle-ci s'est divisée en des langues appelées slavon, latin, vieux germanique, desquelles devaient naître à leur tour l'italien, le français, l'espagnol, le tchèque, le polonais, le haut et le bas allemand et leur dialectes.

Pour internationales que soient nos mentalités, nous ne pouvons enrayer ce processus de division. Irrésistiblement, les langues évoluent. La structure de la main de l'homme est solide et spatiale. Celle de la langue est temporelle et particulièrement fluide. L'homme a mis au service de son principal mode de communication le jeu d'organes le moins faible dont il dispose. La langue n'est pas un instrument scientifique dont on puisse exiger un positionnement exact, mais un morceau de chair véhémente et inhabile dont on ne peut attendre que des approximations. La langue, je le répète, est un outil inefficace.

L'art ou le métier que nous exerçons pour gagner notre vie consiste à exploiter une langue ou un dialecte réservé au groupe social dont nous faisons partie et non pas ouvert au monde. Rien de plus stupide que de croire que la littérature soit un art international. Comment pourrait-elle l'être, alors que nous ne possédons pas de langue internationale ? Du fait que les auteurs anglo-saxons sont traduits en français, les écrivains français en allemand, les hommes des lettres allemands en russe et les auteurs russes dans toutes ces langues, j'avais fallacieusement conclu - avant d'aller vivre en Extrême-Orient - que Shakespeare, Thomas Mann et T.S. Eliot pouvaient être compris des Chinois et des Malais. Amené à traduire en malais *The Waste Land*, je compris mon erreur. « April is the cruellest month - (avril est le mois le plus cruel) était devenu - Rulan April ia-lah bulan yang dzalim sa-kali ». Je soumis ce vers à des Malais n'ayant jamais voyagé. Ils ne parvenaient pas à comprendre comment un mois pouvait être cruel alors que la cruauté est l'apanage de l'homme. Et, de toute façon, pourquoi tel mois serait-il plus cruel que les autres mois ? Près de l'Équateur, les mois se suivent... et se ressemblent. Puis venait le vers - Covering earth in forgetful snow - (couvrant la terre du manteau d'oubli de la neige). Inconnue sous les tropiques, la - neige - n'existe pas dans le vocabulaire malais. On trouve en persan *thalji* dont on se sert, dans un contexte poétique, pour décrire la brune pâleur de l'être aimé, mais quel rapport avec l'oubli, *bertupa* ? Je dus déclarer forfait.

De même, je renonçai à expliquer à des étudiants

musulmans *Le Fond du problème* de Graham Greene. Ce roman décrit les affres d'un policier britannique en Afrique occidentale, catholique et amoureux de deux femmes en même temps. Ne pouvant assimiler son adultère à un péché - ce qui reviendrait à considérer l'amour lui-même comme un péché - il sombre dans le désespoir, s'estime damné et finit par se suicider pour aller au-devant de cette damnation. Histoire touchante, peut-être même tragique. Mes étudiants musulmans, quant à eux, la trouvèrent des plus divertissantes. Qu'attendait-il, ce policier stupide, pour devenir musulman ? Il aurait pu épouser les deux femmes et, pourquoi pas, deux autres encore. Telle est l'universalité d'un important romancier contemporain. Qu'en est-il de Shakespeare ? Pour ce qui est de s'infiltrer dans les sociétés extra-européennes, il s'y entend parfois nettement mieux que Graham Greene. Je suis allé voir le film tiré de *Richard III*, de Shakespeare, dans un kampong de Bornéo. Le public comprenait sans peine la trahison, la meurtre, la guerre dont la couronne était l'enjeu. Pour eux, il s'agissait probablement d'événements contemporains. Même les épées et les costumes rappelaient, par certains côtés, les cérémonies auxquelles on peut assister de nos jours à Bornéo. Mais rares sont les exemples de ce genre. Au contraire de l'opium, du marxisme et du Coca-Cola, la littérature est peu exportable.

Certains s'adonnent à la littérature, mais nous sommes nombreux à nous imaginer que cet art est universel et que les plus grands écrivains peuvent être compris dans tous les pays, ce qui est faux. Je dirais que la littérature atteint à sa plus haute universalité lorsque naissent des doutes profonds quant à sa valeur en tant qu'art. Avec notre tendance à considérer la littérature comme la voix du genre humain plutôt que comme la voix de segments insulaires de l'humanité, nous risquons de confondre le contenu et le moyen. Evelyn Waugh, l'un des rares romanciers de mon pays auquel je voue depuis toujours une admiration quasi illimitée, déclarait qu'un texte qui se laissait traduire était une œuvre de qualité. Cela est vrai, dans une certaine mesure. Il en est ainsi toutes les fois que l'on entend par texte de qualité une affirmation en prose dans laquelle le contenu est plus important que la forme. Sont traduisibles *Prolétaires du monde entier, unissez-vous* et *Il lui arracha la robe, dénudant ses épaules, et, avec une insatiable avidité, il dévora ses seins de baisers*. Dans les deux cas, l'effet obtenu est plus important que la façon dont il a été obtenu. Il ne s'agit pas, à proprement, de formulations. La première phrase est au service d'une propagande ou didactique. La seconde est pornographique.

L'œuvre de Soljenitsyne est pour ainsi dire universellement admirée. Certes, les partisans du régime soviétique la rejettent, mais pour des motifs qui, dans les pays démocratiques, font qu'elle est bienvenue. Soljenitsyne est regardé comme le porte-parole de l'insatisfaction face à l'omnipotence d'un État répressif et centralisateur ou comme le porte-parole de l'insatisfaction face à l'omnipotence des travailleurs soviétiques. Mais quelle que soit la façon dont on le considère, ce qui intéresse le monde n'est pas la façon dont il écrit. Les Russes ne le lisent pas et les autres peuples ne lisent pas le russe. Les critiques, favorables ou non, de son œuvre, concernent rarement l'esthétique de sa langue. Mais il est significatif que les grands noms - les noms universels - de la littérature contemporaine soient généralement liés à la politique. La politique est une simplification de la vie humaine. De même que la pornographie, qui, avec elle, alimente la pseudo-littérature internationale.

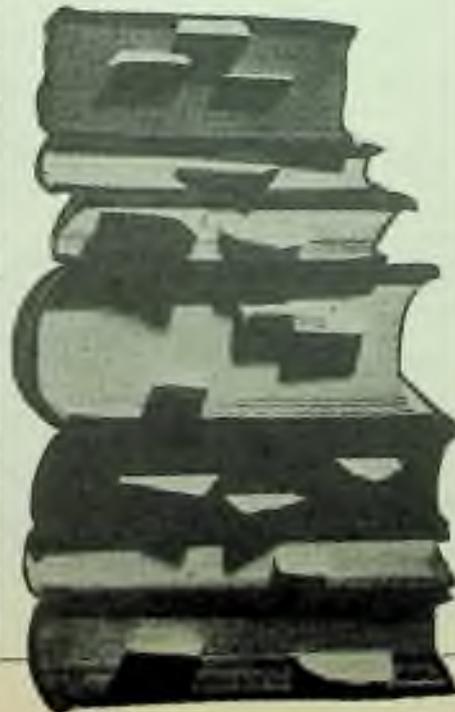
Celle-ci envahit tous les pays, tandis que la vraie littérature s'essouffle à obtenir des visas.

Les textes relatifs à l'orthodoxie ou à la dissidence politique, aux valeurs ou à l'ineptie des religions ainsi qu'à l'écologie ne peuvent être qualifiés de littérature. Jeune professeur, je donnais des conférences à la *Worker's Educational Association*, en Angleterre, lorsque je fus prié, par la hiérarchie, de condamner *The Waste Land*, de T.S. Eliot, l'auteur semblant croire en une amélioration de la société par une régénération de l'Église. Je répondis que l'écriture même du poème me semblait intéressante, mais on considéra que ma réponse était frivole. Je pouvais, me disait-on, mentionner *Ulysse* et *Finnegan's Wake*, de James Joyce, mais à seule fin de les taxer d'œuvres techniquement révolutionnaires, ce par quoi il convenait d'entendre « politiquement réactionnaires ». Bref, je fus empêché de bâtir un cours de littérature.

Car une œuvre littéraire n'est jamais aussi littéraire que lorsque les ressources du langage propre à l'auteur y sont exploitées au maximum. Ainsi poussée à l'extrême, cette exploitation peut rendre toute traduction impossible. *Finnegan's Wake*, que je viens de mentionner, a été traduit, si je ne m'abuse, en japonais. Par la magie des idéogrammes et des syllabes, l'on peut parvenir à d'étranges résultats. Mais la plupart des langues occidentales ne savent comment résoudre l'incommensurable difficulté qui consisterait - comme s'il était du devoir du traducteur de tout traduire - à servir une sorte d'approximation ou de déformation du langage de Joyce. Cependant, ce n'est pas une raison suffisante pour ignorer *Finnegan's Wake*. Car qui oserait affirmer que l'auteur ne chemine pas sur la voie de la vraie littérature ? Ceux-là même, précisément, dont le seul souci est la propagande politique ou la pornographie.

Si je prétends que le plus grand poète du XIX^e siècle fut Giuseppe Giacchino Belli, on ne sera guère porté à me croire. En effet, à l'exception de ceux qui connaissent le dialecte romain tel qu'il était parlé dans les rues de Rome au siècle dernier - et dans lequel s'exprime le poète - qui a jamais lu Belli ? Un Russe, Gogol, l'écouta avec admiration. Sainte-Beuve lui consacre une de ses *Causeries du lundi*. Au

- BURGESS, Anthony**
Shakespeare
Buchet Chastel.
268 p., 1972.
La Folle Semence
Laffont, 360 p., 1973.
Un agent qui vous veut
du bien
Gallimard, 1973.
Ce Sacré Hemingway
Fayard, 160 p., 1979.
Dernières nouvelles
du monde
Acropole, 1984.
Du miel pour les ours
Acropole, 228 p., 1980.
Monsieur Enderby
Acropole, 502 p., 1983.
L'Orange mécanique
Laffont, 220 p., 1981.
Les Pussances
des ténébres
Acropole, 710 p., 1981.
Rome sous la pluie
Seghers, 240 p., 1979.
Sur le lit
Denoël, 96 p., 1982.
La Symphonie Napoléon
LGF, 608 p., 1983.
Le Testament de l'orange
Laffont, 248 p., 1975.
1984-85
Laffont, 352 p., 1977.
L'Homme de Nazareth
Laffont, 1977, 352 p.



STANNARD, Martin

Evelyn Waugh
The Critical Heritage
Boutledge and Kegan
Paul, 538 p., London
1984

AUSTEN, Jane

Emma
Christian Bourgois,
260 p., 1979.
Mansfield Park
Christian Bourgois,
512 p., 1982.

**BELLI, Giuseppe
Giachino**

Sonnets romains
Chambelland,
117 p., 1973

**CRONIN, Archibald
Joseph**

La Citadelle
LGF, 485 p., 1957.

**ELIOT, Thomas
Stears**

Poesies
Seuil, 237 p., 1969
De la poésie et
de quelques poètes
Seuil, 1964

GREENE, Graham

Le Fond du problème
Lafont, 472 p., 1975

HALEY, Alex

Racines
Alta, 476 p., 1977.

HOPKINS, Gérard

Paradis perdu
1862-1868, 1876-1889
Aubier-Montaigne,
208 p., 1980.
Poèmes accompagnés
de proses et de dessins
Aubier-Montaigne
192 p.

JOYCE, James

Finnegan's Wake
Gallimard, 108 p., 1970.
Ulysse
Gallimard, 712 p., 1970.

MILTON, John

Paradis perdu
1-2, Aubier-Montaigne,
1952.
Paradis reconquis
Aubier-Montaigne,
272 p., 1955.
Pour la liberté de la
presse sans auto-censure
Aubier-Montaigne,
256 p., 1969.

MORGAN, Charles

Le Fleuve étincelant
LGF, 274 p., 1973
Sparkenbroke
Stock, 1958.

(1) Maison du Line
(N.d.T.)

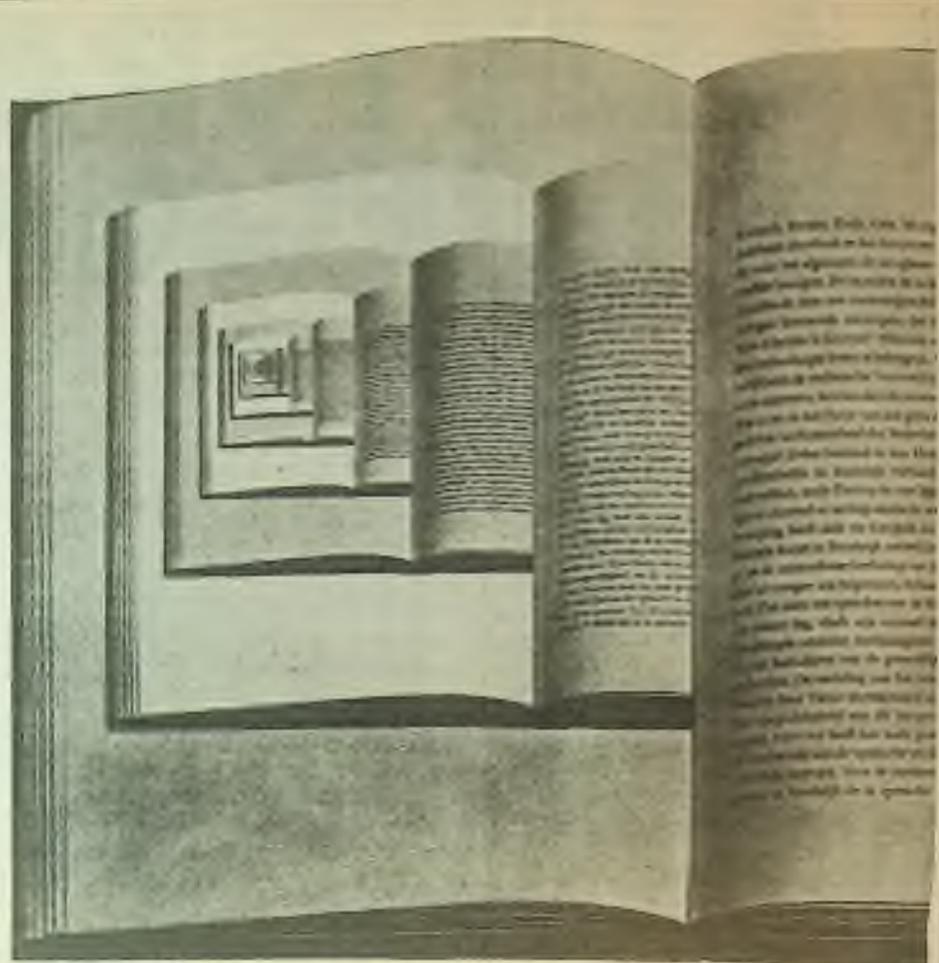
demeurant. Belli reste choyé par ceux des familiers de Rome qui entretiennent avec cette ville et sa culture des rapports d'amour mêlés de haine. Il n'est pas le seul auteur qui pose des problèmes de traduction. Le poète victorien Gerard Manley Hopkins qui, jésuite, n'était guère en odeur de sainteté dans les pays progressistes, exploita l'élément anglo-saxon en anglais comme John Milton y avait exploité l'élément latin. On ne peut traduire facilement dans les langues homogènes que sont le russe, l'allemand, les langues romanes (et d'autres) des écrivains qui - tels Milton, Hopkins ou Joyce - tirent parti de la nature schizophrène de l'anglais. A ce propos, je ne puis que rendre hommage à Vladimir Nabokov qui fut un grand exploitateur des richesses de la langue anglaise. Russe en exil, naturalisé américain, il rejetait et la révolution marxiste et l'esprit de Dostoïevski, préférant s'adonner à un dosage minutieux de la sensibilité et au plaisir de jouer avec les mots. Jouer avec les mots ? Ose-t-on se le permettre alors que le tiers monde meurt d'inanition ? Hélas, si nous devons attendre qu'il mange à sa faim, jamais nous ne jouerons avec les mots. Jamais, non plus, nous n'aurons accès à la littérature, qui, pour ainsi dire, a élu domicile à égale distance de l'esthétisme, du sybaritisme et de l'activisme portés à leur extrême.

On a coutume d'exploiter la fiction de l'universalité de la littérature. Les Russes tiennent en haute estime A.J. Cronin, et ne s'expliquent pas pourquoi la perfide Albion n'offre pas de biographies, d'exégèses et de critiques relatives à cet écrivain si progressiste. La France apprécie tout particulièrement Charles Morgan, et s'étonne que cet auteur soit boudé par la Grande-Bretagne. La littérature est perçue à travers le prisme déformant des divers préjugés et tempéraments de chaque nation ainsi que des différentes orthodoxies politiques. L'idée que l'on s'en fait dépend aussi de l'abondance ou de la pénurie des traductions. Il nous faut bien admettre que l'un des pays les plus grands - ou les plus vastes - du monde ne possède pas la moindre notion de la configuration actuelle de la littérature occidentale.

Pourquoi l'universalité nous tient-elle tant à cœur ? Ne vaudrait-il pas mieux considérer toute littérature comme la propriété de la langue dont elle est issue, comme le phénomène interprété exclusivement par cette langue et dont un étranger ne peut percevoir les secrets ? Si nous recherchons un art international, mieux vaudrait nous tourner, par exemple, vers le cinéma ou vers son rejeton, le petit écran. Peut-être y trouverions-nous le masque de la littérature.

Les romanciers tels que moi se rendent de mieux en mieux compte à quel point les moyens de communication de masse usurpent notre fonction, qui est de présenter l'action narrative et de cerner les personnages en utilisant, tant bien que mal, ce moyen inefficace appelé langage verbal. Pour gagner leur pain, il en est parmi nous, romanciers, qui sont prêts à servir les moyens de communication audiovisuelle, sans conviction mais sans trop de honte. Pour ma part, je ne prêterais jamais mon concours à la pornographie ou à la politique, qui subsistent, à mon sens, sur un honteux et même niveau cinétique, mais je serais prêt à effectuer mille autres tâches.

Lorsque le doute vous visite, il convient de se rappeler que William Shakespeare est l'auteur de *Titus Andronicus*, pièce de théâtre répugnante écrite dans un galimatias abominable et dans laquelle tout n'est que viols, mutilations et cannibalisme. Il s'est trouvé sans aucun doute, du vivant de Shakespeare, des critiques se disant les uns aux autres - après avoir assisté à une représentation de Hamlet : « Décidément, son chant du cygne, c'est *Titus Andronicus* ! » S'il m'est permis de contrevenir aux règles de la modestie, je prendrai un exemple contemporain, le mien. Certains disent de moi : « Ah, sa plus belle réussite, c'est *A Clockwork Orange* ou *L'Orange mécanique* ou *Uhrwerk Orange* ou *La Naranja Mecánica*. » Et nous voici en plein internationalisme ! Le viol et la mutilation sont des domaines autonomes, genres littéraires dont l'identité réclame qu'ils s'affranchissent des mots pour caracoler sans voiles sur les planches ou sur les écrans. Je consens à montrer la nudité et à fournir des dialogues inarticu-



lés, à condition que l'on me rétribue.

Malheureusement, j'ai tendance à considérer que les caractéristiques traditionnelles du roman - personnages et récit - ne sont plus nécessaires au roman, étant donné qu'elles sont exploitées à l'extrême par le cinéma et par la télévision. Sur le marché se multiplient en effet des publications qui ne sont que des sous-produits de films cinématographiques ou télédiffusés. Elles sont hâtivement conçues à partir des scénarios et, par un abus de langage, qualifiées de littérature. De plus en plus souvent, on entend dire, dans les milieux de l'édition, que, pour assurer des bénéfices, la parution de tel livre doit correspondre à la projection de telle série de films. *The Roots*, ou *Radici* ou *Racines* en est un bon exemple. Exemple à ne pas suivre, cependant, pour peu que l'on soit épris d'esthétique.

Je ne pense pas devoir m'excuser de parler de commercialisation. Je viens d'un pays qui ne subventionne pas - ou, du moins, pas de façon perceptible - les productions littéraires. Si j'habitais un campus américain, ce qui fut le cas, je pourrais considérer la production de romans d'une qualité essentiellement littéraire comme une activité m'invitant à des élucubrations d'ordre culturel, à réviser bon nombre de mes jugements, à adopter l'entière conviction qu'il serait inutile de payer mon loyer. Si j'étais membre de l'Union des écrivains soviétiques et que je vende régulièrement mon million d'exemplaires d'orthodoxie mécanique à la Dom knigi⁽¹⁾, je pourrais avoir une voiture et une datcha.

Les choses étant ce qu'elles sont, j'ai de plus en plus conscience d'être un auteur écrivant pour une multitude de lecteurs non littéraires dépourvus de sens critique et d'utiliser les gains ainsi obtenus pour financer une littérature qui entend se soustraire à la corruption des moyens de communication. Je vise un premier tirage de deux mille exemplaires ou, si j'apporte à mon travail tout le soin qu'il réclame, de deux cents. Cette année, avec l'aide d'une imprimerie de Vérone, je suis parvenu à obtenir un tirage de quatre-vingt-un exemplaires seulement. Qu'il me soit permis de rappeler discrètement que la rareté est soeur de la qualité. Je suis moins stupide qu'il ne semble.

Revenons à cette désignation vague, le « masque

de la littérature », et reprenons la question de l'internationalisme. Au XIX^e siècle, des compositeurs tels que Berlioz, Verdi et Richard Strauss s'avisèrent soudain que l'infortuné William Shakespeare s'était trouvé grossièrement contraint de devenir dramaturge, lui qui aurait voulu être romancier, car le roman n'existait pas, Samuel Richardson ne s'étant hélas pas encore établi imprimeur. La tâche dévolue aux compositeurs romantiques du siècle dernier consistait à métamorphoser Shakespeare en romancier tel qu'à son insu il avait désiré être.

Certes, ils ne pouvaient récrire le théâtre shakespearien sous forme de romans, mais ils pouvaient, du moins, le mettre en musique. Ainsi, l'inadéquat Falstaff des *Joyeuses Commères de Windsor* devint-il le très adéquat Falstaff de Verdi et de Boito. Roméo et Juliette devinrent le *Roméo et Juliette* de Berlioz ; Roméo, par le truchement de la clarinette, Juliette, par celui du hautbois. Il s'agissait là d'une tentative de créer une culture réellement internationale. En composant des poèmes symphoniques tels que *Don Quichotte* et *Macbeth*, Richard Strauss était animé des mêmes intentions. La malédiction de Babel ne s'exerçait plus. Le langage de la musique se passe d'interprétation. Richard Strauss se vanta d'avoir inclus parmi les amoureuses libertines de son *Don Juan* une femme blonde que l'effet de sourdine des trompes - à la mesure 125, par exemple - révélait à tout auditeur perspicace. Il déclarait qu'il pouvait tout aussi bien représenter une petite cuiller en argent qu'une cuiller ordinaire en fonte. Plutôt que d'un déguisement, on pouvait parler, à propos de la littérature, d'une apothéose obtenue par l'intermédiaire de la musique.

Bien entendu, tout cela n'était, pour une large part, qu'imagination romantique. Bien qu'en soixante minutes de musique, Richard Strauss put conter toute l'histoire du héros de Cervantès avec une mesure seulement - un *glissando* descendente de violoncelle - pour figurer la mort du chevalier fou, l'auditeur ne disposait pas d'une clé véritable lui permettant, sans le secours d'un programme annoté, de comprendre le message musical. En apprenant que le poème symphonique en question, *Don Quichotte*, était en réalité *Ainsi parlait Zarathoustra*, il

aurait fort bien admis le contraste des *piano* et des *forte*, des apogées, des développements et des dénouements. Ce qu'en fait voulaient nous dire les compositeurs romantiques, c'est qu'il y a des points communs entre littérature et musique. De tout temps, les musiciens ont perçu mieux que les écrivains les possibilités de mariage qui existent entre la littérature et le son à l'état pur. Il serait temps que les gens de lettres prennent conscience qu'une telle union pourrait signifier un nouvel avenir pour leur art trop ignoré. Ou, pour ne parler que du genre qui est le mien - le roman - pourquoi celui-ci ne s'affranchirait-il pas des chaînes de la propagande d'une part, des entraves de la pornographie d'autre part, en apprenant à se mouvoir comme le fait la musique, en tenant compte des possibilités sous-jacentes qu'offre la structure pure, en exploitant les mots de la même façon que les musiciens exploitent les sonorités ?

Quant au fameux thème de la motivation psychologique - à l'éternel refrain que serine Hollywood aux scénaristes : « Et la motivation, alors ? Que diable en avez-vous fait, de la motivation ? », nous pouvons les laisser à nos serviteurs avec l'intrigue, le rôle, le dénouement et autres ficelles de la progression narrative. Nos serviteurs ne sont autres que le cinéma du coin de la rue et le téléviseur installé dans un angle de la salle de séjour. Laissons-leur le monopole du récit à l'ancienne. Que le romancier fasse connaissance avec une liberté nouvelle et avec de nouvelles disciplines ! Que le roman - après avoir fait peu neuve - ne soit ni pièce de théâtre ni film, mais concert ou symphonie.

Pourquoi nos personnages devraient-ils être mus par des motifs intelligibles tels que la jalousie, la haine, l'ambition, la sensualité ? Pourquoi n'obéiraient-ils pas, dans leurs évolutions, aux impératifs du genre symphonique ? En écrivant un roman dont l'action se situe à l'époque de Jane Austen ou de *I Promessi Sposi*, au lieu de passer d'une scène à

l'autre par la logique de la moralité ou d'un péché contre la morale, on a recours à la logique du développement formel, de l'accord enharmonique, qui a son équivalent verbal dans l'ambiguïté ou dans la paranomase. Les personnages boivent le thé sur la pelouse du presbytère ; à la scène suivante, ils sont dans plusieurs lits et s'adonnent à divers actes libidineux ; puis - autre scène - ils sont de nouveau sur la pelouse du presbytère, un tantinet ébouriffés, mais, pour le reste, impassibles. Est-ce une gageure ? Est-ce impossible ? Non, ce n'est pas impossible dans le premier mouvement d'une symphonie de Mozart.

Mais j'en ai assez dit sur les différentes voies que peut emprunter le roman. Qu'il me soit permis d'ajouter, cependant, que, pour survivre, le roman - et la littérature en général - doivent suivre ces voies, qui sont bel et bien les leurs. En d'autres termes, il leur faut s'intéresser de plus près à la nature du langage et de la forme, et puiser des richesses dans un art voisin où tout est forme. Si l'on veut avertir le monde, lui transmettre des valeurs, l'éveiller, on peut, à cette fin, exercer tel métier particulier, que l'on ne saurait, pour autant, qualifier d'art. N'accordons pas une importance exagérée à l'internationalisme de la littérature ; rappelons-nous que les plus grands écrivains ne sont pas nécessairement les plus connus. Nous devrions nous sentir heureux d'être libérés de la charge de transmettre le profond message humaniste que l'on attend de la littérature. Quant aux richesses potentiellement disponibles de la littérature internationale, gardons-nous de les rendre réellement et totalement disponibles pour nous et pour les autres. Si je lis des poèmes slovènes en traduction, je ne lis pas du tout des poèmes slovènes. Il se peut qu'un jour - à supposer que je me retrouve exilé en Slovénie ou que je prenne une maîtresse slovène - je sois amené à apprendre la langue, puis à approcher la littérature. Mais si tel n'est pas le cas, inutile de m'en attrister.

Les œuvres qui vous restent accessibles grâce à une langue que l'on connaît moyennement ou de façon approfondie sont numériquement plus que suffisantes. C'est le caractère pléthorique - et non pas la rareté - de la grande littérature qu'il convient de dénoncer. Et nous ne cessons - Dieu, la Force vitale ou le Commissaire éternel, nous pardonne - de rendre de plus en plus colossal cet excès.

Si j'ai laissé entendre qu'une littérature authentiquement internationale - ou même, paneuropéenne - manquait d'avenir, je suis certain que nous pourrions communiquer dans le futur ainsi que nous l'avons fait, semble-t-il, dans le passé, à un niveau inférieur et non esthétique, à condition, toutefois, que nous acceptions que notre concept d'une culture européenne unifiée corresponde, pour l'essentiel, à un retour au Moyen Age. Mais, après la Réforme, qui a engendré le nationalisme, le mouvement œcuménique n'a guère favorisé un tel retour : sa volonté de remplacer la langue liturgique universelle par une multitude de langues vernaculaires est, en soi, une manière de réforme, réforme qui prend l'aspect d'une cassure. Il nous faut ce qui, aux yeux des érudits du Moyen Age, avait valeur de véritable institution : une langue supranationale. Bien que je sois anglophone, le fait que l'anglais soit de plus en plus utilisé par les pilotes de ligne, les tours de contrôle, les chanteurs de musique pop, les conférenciers de tous pays, ne me semble pas une bonne chose. Assurément, l'adoption du français me laisserait encore moins satisfait. Mais j'accepterais volontiers le latin, langue que nous parlerions tous aussi mal les uns que les autres, tout en appréciant que ne nous soit imposée aucune langue nationale. Les idées sont internationales et elles ont besoin d'un support international. La littérature est régionale. Coupée de ses dialectes, elle mourrait.

© Anthony Burgess

HABDOV, Vladimir
Loïta
Gallimard, 501 p., 1973.
Littératures
Austen, Dickens,
Flaubert, Stevenson,
Proust, Kafka, Joyce,
Fayard, 1983, 544 p.

SHAKESPEARE, William
Richard III
Aubier-Montaigne,
352 p., 1971
Titus Andronicus
Belles Lettres,
224 p., 1973.

WAUGH, Evelyn
Grandeur et Décadence
Julliard, 224 p., 1981.
Le Cher Disparu
UGE, 192 p., 1981.
Diablene
UGE, 288 p., 1982.

SOLJENITSYNE, Alexandre
Œuvres complètes
1-2, Fayard, 680
et 704 p., 1982.

L'AUTRE JOURNAL

CHRONIQUE IMPRÉVU
ACTUALITÉ PROGRAMME
HISTOIRE ENTRETIEN
P A S S I O N
PHOTOGRAPHIE ACTUALITÉ
CONVERSATION AFFICHE
CHRONIQUE NOUVELLES



HEBDO

LES MOTS

amie me serre la main quand elle a fini de lire la page ; je presse alors la manette et de nouvelles constellations de lettres s'étalent sur les cheveux défaits du plafond. A la

page 31, l'ampoule de l'appareil grille et tout s'éteint ; lentes caresses qui s'attardent et vêtements emmêlés.

Le chaud hiéroglyphe du soleil hivernal s'efface sur le mur et se transforme en une traînée sale. De l'autre côté des doubles fenêtres, au-dessus des toits bleus enneigés, la croix du temple proche brille encore de tous ses feux.

Moscou flotte entre les fumées des calendes de janvier : Noël et le jour de l'an se fêtent deux fois, selon les calendriers grégorien, puis julien. Le téléphone sonne. Me fauflant dans le labyrinthe de l'appartement communautaire, à travers les nuages de vapeur de la cuisine et les draps mouillés en train de sécher dans le corridor, je me propulse jusqu'au récepteur noir.

Mon interlocuteur - un petit homme, un petit vieux d'une vingtaine d'années - s'est spécialisé dans la vente de lourds volumes in-folio gris comme de l'esturgeon fumé. Il fait le commerce d'exemplaires dactylographiés sur du papier pelure frieux et peut vous procurer un Trotski ou un Sartre. Il connaît des gens qui gardent sous leur oreiller la traduction - en cinq cents pages - du *Traité du Zen*, écrit par le professeur Suzuki. Véritable sorcier, ce vampire aux longues oreilles spéculait sur les livres. La langue utilisée au cours de notre entretien, chuchotée et brouillée par les fils téléphoniques, sonne comme du russe. Pourtant, pas un voisin aux aguets derrière sa porte entrouverte, pas un quidam en uniforme, perdant très vite le fil malgré ses écouteurs, ne peut nous comprendre. Nous parlons un jargon intellectuel, la langue des allusions ailées, des groupes clandestins, et les citations tronquées remplacent, chez nous, les noms des auteurs.

Nous nous rencontrons dans le métro. Les dieux du Parti trônent dans leurs niches de marbre. Du plafond nous sourient les héros du nouveau mythe, allongés en des poses pathétiques. Sous le signe zodiacal de la Faucille et du Marteau, déambulent, l'air important, les officiers aux joues rouges escortant des femmes à la poitrine haute. Comme toujours, je reconnais mon interlocuteur de loin, à ses oreilles. Elles dépassent de sa chapka en loup, tel un manche de poêle à frire. J'observe avec tendresse ce délinquant qui s'engraisse de ma boulimie de livres. Gauchement enlacés, nous exécutons la valse des conspirateurs en direction de l'escalier mécanique qui nous remonte à la surface, là où vit la société avancée. Mon billet de cinq roubles froissé se glisse dans sa poche. En échange, je reçois la bobine de pellicule photographique que sa main a longuement réchauffée. La neige tombe à gros flocons, recouvrant de blanc les toits des voitures, l'asphalte noir, le dos des passants, nos péchés, les slogans rouges et les squares gris. Elle fond sur les visages échauffés et la ville en pleurs s'enfonce dans une blancheur teintée de mauve. Le Russe connaît bien cet instant étrange où naît l'espoir que la vie, telle une page ratée, redeviendra blanche et que tout recommencera...

La soirée s'écoule sans sonnerie du téléphone, sans coup frappé à la porte à cinq heures du soir. Le thé, préparé dans les règles de l'art, est aussi fort qu'un cognac arménien de douze ans d'âge. Des radiateurs du chauffage à vapeur s'échappent une chaleur étale, semblable à un délire. Dans l'obscurité, mon amie fume en rejetant bruyamment la fumée. J'installe sur le petit appareil de projection la pellicule que m'a remise mon gnomme-libraire. Le cône de lumière est dirigé vers le plafond et le bas-relief en stuc représentant une tête féminine aux cheveux dénoués ressemble au filigrane d'un papier de luxe. Une main cherche à tâtons le cendrier, nous nous adossons aux coussins et les lettres mauves, immenses, du livre photographié montent au plafond : *Camera obscura* de V. Sirine. La chambre sent le métal surechauffé, la mandarine et la neige - le vastias est ouvert. Mon

Mon amour pour tout ce qu'il est difficile de se procurer a commencé très tôt. A quatorze ans, je connaissais sur le bout des doigts les listes des livres interdits, des noms privés de vie.

Dans le vent printanier, debout sur le pont du tramway Nivial, un adolescent russe regardait défiler le paysage - le Kremlin de Fioravanti avec ses bulbes d'or - tout en échangeant avec un ami des vers de poètes non publiés. Contrebandiers du iambe et du trochée, nous faisons rouler sur les paumes de nos mains les grosses pierres précieuses des mots. Aujourd'hui encore, je sais par cœur des milliers de vers de poésie lyrique orale. Et aujourd'hui encore, si je rencontre un copain dans Park Avenue à New York ou à l'aéroport de Milan, nous nous saluons avec des fragments - arrachés à leur contexte - de Mandelstam, de Pasternak ou d'Akhmatova. Les mots couverts, les allusions font apparaître à la lumière de Dieu la métaphore épanouie du génie et elle éclipse en une bombe silencieuse sous les yeux des *carabinieri* qui n'y voient que du feu.

Etrange vie dans ce pays incroyable où les mots étaient divisés en mots autorisés et interdits ! Les phrases se vidaient de leur sang, le pouls de l'alexandrin à l'agonie battait de plus en plus faiblement. Les drapeaux humides claquaient au vent comme du linge mouillé. Sous nos yeux défilaient les cheminées des stations électriques portant - en lettres géantes - le slogan : « *Le communisme, c'est le pouvoir soviétique plus l'électrification de tout le pays* » et, lorsqu'un peu plus loin, était apparue sur l'autre rive, la tour de guet de la prison Taganskaia, mon ami avait déclamé dans un chuchotement les vers de Mandelstam : « *O mon siècle, ô mon fauve, qui saura regarder dans tes prunelles et coller de son sang les vertèbres de deux siècles ?* » Nous fumions des cigarettes albanaises Diamant et le tabac bon marché crépitait et lançait des étincelles dans le vent, tel un cor-don Bickford.

Dans mon pays prégutenbergien, les livres interdits étaient moins nombreux que ceux semi-interdits et plus rares que les ouvrages invisibles, c'est-à-dire ceux qui, bien qu'officiellement imprimés, n'existaient pas. Des éditions entières d'auteurs jugés peu convenables se retrouvaient au fin fond de la Sibérie, dans des villages du Kazakhstan ou - plus fréquemment - dans une île, Sakhaline, par exemple. Seconde rélegation pour des auteurs qui, souvent, avaient déjà dû en subir une de leur vivant. Les slavistes occidentaux se répandaient en articles enthousiastes sur tel livre « tout juste publié à Moscou » qu'ils avaient acheté à la librairie du Globe ; or, à Moscou même, on avait seulement entendu parler par oui-dire du recueil de vers ou du roman en question. Envoyés en mission en Occident, certains, plus chanceux, achetaient ici - dix fois plus cher que chez eux - des livres publiés en Union soviétique : œuvres de Mikhaïl Boulgakov, des quatre grands poètes, Akhmatova, Mandelstam, Pasternak, Tsvetaeva ; livres de Trifonov, Bela Akhmadoulina, Zochtchen-

ko, Babel, Pilniak ou tout simplement, les contes de Theodor Hoffmann ou des frères Grimm.

Les livres semi-interdits étaient ceux dont la sédition idéologique dépendait des courants d'air de la Vieille Place de Moscou, où réside véritablement le pouvoir. On pouvait ainsi raconter la mort d'un commissaire, louer un guide guerrier ou même décrire un rite religieux. Les ouvrages passaient par des phases d'interdiction, puis d'autorisation, suivies, très souvent, de nouvelles interdictions entraînant leur disparition.

Un exemple : brusquement surgi de l'obscurité, l'écrivain américain William Saroyan avait eu droit, chez nous, à un tirage colossal, mais, lorsqu'ensuite il soutint la guerre au Viêt-nam, il a disparu des bibliothèques. La même aventure est arrivée à des auteurs occidentaux dont la liberté de parole et de pensée n'était soumise à aucun contrôle. Dans les années soixante, leur gauchisme ainsi que les espoirs qu'ils mettaient dans notre société de bonheur universel leur avaient valu des tirages considérables dans la Russie soviétique, mais leur prise de position lors des événements de Hongrie, de Tchécoslovaquie et, plus tard, de Pologne, ne les a fait rétrograder dans la catégorie des auteurs semi-interdits et, peu à peu, leurs œuvres ont été retirées du marché.

Un sort identique a été réservé à certains de nos écrivains nationaux, que l'on avait pourtant jusque-là publiés sans se soucier de la pénurie de papier, mais qui, les ingrats, se sont mis, soudain, à signer des lettres de protestation ou de solidarité. Essayez maintenant de vous représenter la journée d'un fonctionnaire très particulier : il ne lâche jamais son épais porte-documents qui contient, outre un sandwich au saucisson fumé et la traditionnelle bouteille, une mince feuille de papier - la liste des livres confisqués. Cet homme se promène dans la ville, entre dans les librairies et les bibliothèques. Une fois son saucisson avalé et sa bouteille vidée, il lui reste de la place pour tous ces pisseurs de copie ingrats, ces calomnieux, ces valets du capitalisme, ces pseudo-génies prétentieux... Le soir, de retour à son bureau, après avoir enlevé ses bottes et allumé une cigarette, il contemple par la fenêtre la haute muraille garnie de barbelés ; ses pieds se réchauffent au poêle en fonte dans lequel se consomme l'autodafé quotidien.

Chacun de nous ne rêvait que d'une chose : pouvoir « se brancher » sur une importante bibliothèque privée. On tombait dessus par hasard. Elle se trouvait, parfois, dans une maison qui n'avait jamais connu de perquisitions et où les livres intacts dataient des fabuleuses années d'avant la Révolution et la guerre. Le plus souvent, cependant, il s'agissait de demeures appartenant à des privilégiés, à des gens en qui le pouvoir avait confiance et qui gardaient chez eux les livres interdits, afin de mieux « comprendre l'ennemi ». Les enfants de ces apparatchiks les dérobaient pour nous, nous la bande des poètes en herbe, des auteurs rebelles. Le moins dangereux, bien sûr, aurait été de lire sur place. Comme, hélas, nous traitions avec mépris ces serviteurs du pouvoir, nous nous retrouvions fréquemment entre les mains de la police secrète, surpris en possession de livres étrangers. Les apparatchiks étaient sévèrement tancés, les coupables des fuites châtiés, tandis que les lecteurs d'œuvres interdites payaient leur amour de la littérature en perdant la seule chose qu'ils possédaient encore en propre : le temps libre.

Les habitués de la bibliothèque Lénine à Moscou et ceux de la Bibliothèque Nationale de la ville de Pierre constituaient un clan à part. Ils y usaient non pas leurs culottes, mais leur vie. Ils sortaient de ces dépôts tout ce qu'ils pouvaient en extraire de manière légale. Ils y passaient des années. Mais, même eux, ne pouvaient se faufiler à travers les mailles de la cuirasse des interdictions : dans ces très vastes bibliothèques soviétiques existait, en effet, le système des « autorisations ». Il fallait en posséder plusieurs - et de différente nature - pour pouvoir accéder aux salles spéciales, consacrées à la littérature

SAVITSKI, Dmitri
Bons Baisers
de nulle part
Albin Michel,
320 p., 1983
Valse pour K.
Lattès, 184 p., 1985.

sous le pseudonyme de

DIMOV, Alexandre
Les Hommes doubles
Lattès, 312 p., 1979
L'Antiquité de Moscou
Ramsay, 275 p., 1980

philosophique de qualité ou à un génie en disgrâce. Dans les dernières années, même l'accès aux salles ordinaires nécessitait la présentation d'un laissez-passer. Il fallait une autorisation pour lire.

Je me souviens d'un grenier de la banlieue moscovite ; tout me revient dans les moindres détails : les échardes dans les planches grossièrement équarries habillant le plafond, la tête de clou rouillé à laquelle était accrochée une lanterne chinoise, la table branlante datant d'avant la Révolution, le lit pliant et la couverture à grands carreaux rouges. Par-delà la lucarne ronde, les pins nordiques frissonnaient de chaleur ; dans un hamac en filet dormait une fillette de cinq ans ; la sonnette de la bicyclette indiquait l'arrivée du fils de la laitière - un jeune bandit aux cheveux ébouriffés, une fronde dans la poche de son pantalon - venu apporter de la crème fraîche.

C'est à cette époque que je perdis le don de la parole. Je passais mes soirées sur la véranda, j'aidais à installer le samovar, à l'allumer à l'aide d'aiguilles de pins et de copeaux, mais mon hôtesse aux yeux noisette, et son mari - manchot depuis la guerre - ne recevaient de moi en réponse à leurs questions que des sons inarticulés. Cet été-là, je découvris ma bibliothèque et me saoulais de lecture, de la même manière que le font les Russes avec l'alcool : sans dégriser ; pas une minute, je ne me détachai de ces mondes fantastiques et incroyables. Jour et nuit, les trains électriques en direction de Moscou se succédaient en hurlant ; tels les fils électriques de haut voltage, les moustiques invisibles vrombissaient sans cesse ; de l'étang parvenait le rire des filles et moi, écrasé de bonheur, je regardai sur l'écran de mon cinéma intérieur Leopold Bloom occupé à cuire un rognon dont la graisse grésillait.

Quand, un siècle plus tard, je me retrouvai au rayon des livres de la FNAC, j'eus un haut-le-cœur. Une telle quantité de livres me semblait offensante. J'étais humilié : désormais, les mots étaient accessibles jusqu'à l'écaurement.

Dans la grisaille quotidienne, il s'occupait de bissectrices, de racines carrées et de logarithmes, qu'il traitait d'ennuyeuses sottises. Mais, dans le monde des rassemblements nocturnes, des veillées littéraires, c'était un écrivain surréaliste qui ornait les pages de sa prose sinistre de mauve et de noir. Il ressemblait à une grosse souris à lunettes et tournait

constamment la tête, semblant chercher, à tout hasard, un interstice par lequel il pourrait se faufiler au premier danger. Ses textes étaient un délire épais : de la démonologie parée des atours de la réalité soviétique. Ses héros portaient des noms mythiques et leur vie sexuelle dépendait des phases de la lune. Sa littérature d'un ennui mortel me faisait toujours penser à ce jugement de Lev Tolstoï sur Leonid Andreev - écrivain plein de talent, lui - dont la prose sentait parfois les châteaux humides d'Edgar Allan Poe : « Andreev fait peur, écrivait Tolstoï, mais moi, il ne m'effraie pas... »

Un jour, la souris-matheuse a lu ses textes effrayants dans une tanière moscovite. Comme d'habitude, dans la minuscule pièce s'entassaient une trentaine de personnes et, très vite, le récitant et ses auditeurs disparurent dans le dense brouillard de la fumée de cigarettes. Assis près de l'auteur, je le voyais, le nez sur la feuille de son cahier, lire l'histoire d'un enfant à deux têtes découvert dans les ruines du Kremlin... Pendant la pause, quelqu'un eut la bonne idée d'ouvrir la fenêtre et j'entendis la pluie égrener sa petite musique de Chopin. Découvert, je jetai un coup d'œil machinal sur le cahier ouvert et m'aperçus qu'il s'agissait d'un tout autre texte : l'auteur ne lisait pas sa feuille, mais récitait de mémoire.

Son cas était typique : la plupart de ses collègues craignaient comme la peste leurs propres manuscrits. Ils les cachaient dans leurs garages, leurs datchas, leurs greniers, chez des amis, chez ceux « où jamais on n'effectuait de perquisitions », ils les dissimulaient avec encore plus d'acharnement que les livres interdits. Si lire de la littérature interdite constituait déjà un délit passif, écrire était considéré comme un acte terroriste de l'esprit. On avait appris dès l'école la règle numéro un : ne pas se faire pincer. Il aurait été stupide, avant même d'avoir écrit une œuvre valable, d'être expédié chez les ours blancs. A ce sujet, justement, les avis divergeaient : les uns estimaient que l'embarquement de X prouvait de manière irréfutable sa sottise, les autres son courage. Et, de même que l'on déchirait les pages de titres des ouvrages, afin que nul ne puisse comprendre ce que nous lisions et où c'était publié, de même plusieurs écrivains évitaient de signer leurs manuscrits.

De temps à autre, le mirage de la libéralisation apparaissait dans notre vie et l'on assistait, alors, à des choses absolument incroyables : je me souviens encore de cette jolie blonde qui, dans un train de banlieue et à l'heure de pointe (!), lisait avec glotonnerie l'exemplaire dactylographié du *Premier Cer-*

cle. Elle ne pouvait pas attendre d'être arrivée chez elle. Pour ceux qui la regardaient et comprenaient parfaitement de quoi il retournait, elle appartenait déjà au monde des zeks. Mais c'était la folle époque du jeu de la détente et des choses inimaginables pouvaient se produire sans conséquences dramatiques. Dans un autobus bondé de Moscou, je fus témoin du fait inouï suivant : d'un geste fier et insolent, le conducteur tourna à fond le bouton de son transistor Spidola, le seul appareil soviétique à pouvoir capter plus ou moins bien les stations occidentales (en ce temps-là, on avait temporairement supprimé le brouillage), et prit La Voix de l'Amérique. Lui aussi aurait pu se retrouver à l'état de cadavre au bout de quelques mois, mais cette fois-là, il s'en tira sans bobo. Pendant cette période, même les écrivains « s'exposèrent à la lumière » (comme on dit en URSS), en proposant ouvertement leurs œuvres séditeuses aux maisons d'éditions officielles. Mais on eut vite fait de déchanter : à peine les accords d'Helsinki étaient-ils signés que commença le tour de vis.

L'écrivain devait décider jusqu'à quel degré de sincérité il pouvait aller. Atroce supplice qui vous rappelle sans cesse que tout ce que l'on écrit dépend étroitement de l'idéologie. Engagement politique contre volonté personnelle, telle est la malédiction dont souffre la littérature russe de ce siècle. Impossible de fuir « la politique ». Même en se cantonnant à la forme la plus pure. Le seul de toute notre génération - véritablement le seul - à être sorti intact de ces embrouilles politiques a été Iossif Brodski. Seuls les écrivains officiels enfermés dans leur « ghetto rose » et ployant sous des tas de privilèges, ont réussi à écrire « en dehors de toute politique ». Ils pratiquaient le slalom, mais en fermant les yeux. Ils étaient capables d'écrire sur des riens. Connaissant la liberté de pensée potentielle de certains de ces écrivains officiels, les organes compétents accueillirent avec joie leur prose et leur poésie « neutres ». Après tout, l'ère sanglante du petit père des Peuples Djougachvili était révolue et personne n'exigeait plus d'odes louangeuses des membres de l'Union des écrivains. Bien sûr, si l'écrivain lui-même écrivait ce genre d'odes, on le remarquait aussitôt et l'écrivain recevait un appartement encore plus grand, une voiture encore plus luxueuse et pouvait prendre presque chaque jour un bain de caviar...

En URSS, l'écriture est l'art de l'allusion, cela se vérifie à cent pour cent dans la littérature officielle et en partie dans la littérature clandestine. Des centaines de pages de prose ont été parfois écrites pour faire passer une seule phrase subtile. L'auteur choisit une autre époque, un autre pays, la science-fiction avec ses mondes à la Jérôme Bosch pour pouvoir faire allusion au secret numéro un, chuchoté d'une voix enrouée et déformée : *nous ne sommes pas libres !* Et le lecteur russe fait avec beaucoup de finesse la chasse aux intonations et aux allusions. Se faufilant dans le labyrinthe de la prose ou se régaland du rythme de la poésie, il finit par atteindre la plaie pourrissante qu'il gratte de ses ongles avec une joie avide et masochiste : *nous ne sommes pas libres !* Toute la littérature soviétique, tout l'art soviétique pictural et cinématographique dans leurs formulations perverses, masquées ou absurdes confirment cette vérité odieuse et fatale : « Nous ne sommes pas libres... » avant de ce figer, paralysés par elle...

Pendant quelque temps, la mode a été de cacher ses manuscrits dans des cocottes allant au four. Dans des réfrigérateurs. Dans les coffres-forts du parti installés sur le lieu de travail. Ou encore, de les enregistrer sur une cassette de magnétophone. Lors de leur perquisition chez moi, les agents fouillèrent de fond en comble l'appartement communautaire, allant jusqu'à regarder sous la baignoire ; pour finir, l'un d'eux se pencha à la fenêtre à mi-corps pour chercher sous la corniche métallique...

Les poètes connaissaient une situation moins difficile. Ils pouvaient souvent se passer de papier et de plume. « Je n'ai ni manuscrit, ni carnet de notes, ni archives. Je n'ai pas de manière d'écrire, parce que je n'écris jamais. Je suis le seul en Russie à user de la voix, alors qu'alentour cette bande de salauds écrit. Moi, un écrivain, pouah ! Allez au diable, imbécil-

AKHMATOVA, Anna
Poèmes sans héros
La Découverte,
272 p., 1982.
Reguém
Editions de Minuit,
45 p., 1977.

ALECHKOVSKI, Iouz
Confession du bourreau
Stock, 300 p., 1984.
Le Kanoourou
Stock, 224 p., 1982.

ANDREEV, Leonid Nikolaevitch T.
Les Septs Pendus et autres récits
Gallimard, 296 p., 1970
La Vie de Vassili Fivenski et autres récits
Perret-Gentil,
280 p., 1976.

BABEL, Isaac
La Cavalerie rouge
L'Age d'homme,
236 p., 1972
Conles d'Odessa
Gallimard, 320 p., 1980.

BOULGAKOV, Mikhaïl
La Garde Blanche
Lafont, 447 p., 1984.
Le Maître et Marguerite
Lafont, 528 p., 1969.
Le Roman théâtral
Lafont, 292 p., 1984.

BRODSKI, Iossif
Colines et autres poèmes
Seuil, 1966

MANDELSTAM, Osip
Le Bruit du temps
L'Age d'homme, 126 p.
Entretien sur Dante
L'Age d'homme,
884 p., 1977.
La Raie littéraire
Gallimard, 1972.
Le Sceau égyptien
L'Age d'homme,
104 p., 1968.
Tristia et autres poèmes
Gallimard, 344 p., 1975

PASTERNAK, Boris
La Belle Aveugle
Gallimard, 120 p., 1969
Le Docteur Jivago
Gallimard, 652 p., 1958
Ma sœur, la vie et autres poèmes
Gallimard, 376 p., 1982
Saul-Condou
Buchet Chastel, 1959.
Les Voies aériennes
Gallimard, 216 p., 1966



ANTON STANKOWSKI

PILNIAK, Boris

L'Acajou
L'Age d'homme,
120 p., 1981.
Les Chemins effacés
L'Age d'homme,
249 p., 1978.
Conte de la lune
non éteinte
Champ libre,
120 p., 1972.
Poésie russe
Anthologie du XVIII^e au XX^e
siècle. Présentée par
Efim Etkind.
La Découverte, 720 p.

SAROYAN, William

Maman, je t'adore
Gallimard, 288 p., 1983.
Papa, tu es fou
Gallimard, 1983.

SOLJENITSYNE, Alexandre

Œuvres complètes
1, 2
Fayard, 680 p. et
704 p., 1982.

TOLSTOI, Léon

Journaux et Carnets
1. 1847-1904, 1450 p.
2. 1890-1904, 1408 p.
Gallimard, 1979, 1980.

TRIFONOV, Iouri

Bilan préalable
Gallimard, 252 p., 1975.
La Maison du quai
Gallimard, 388 p., 1978.
Mise à mort d'un pigeon
Gallimard, 224 p., 1982.
Le Reflet du brasier
Gallimard, 216 p., 1980.

TSVETAËVA, Marina

Ariane
L'Age d'homme,
104 p., 1980.
Le Diable et autres récits
L'Age d'homme,
144 p., 1979.
Poèmes
Gallimard, 424 p., 1968.

ZOCHTCHENKO, Mikhaïl

Avant le lever du soleil
Gallimard, 213 p., 1971.

HOFFMANN, Ernst

Theodor Amadeus
Fantaisies dans la
manière de Callot
Phebus, 416 p., 1979.

SUZUKI, Daisetz Teitaro

Essais sur
le bouddhisme
1, 2, 3
Albin Michel,
480 p., 384 p. et
416 p., 1972.

les ! » Voilà ce qu'écrivait Ossip Mandelstam, ce génie traqué, aculé au mur. La bande de salauds, c'était ceux qui n'avaient pas peur de coucher leurs opinions sur le papier. Mandelstam a choisi la manière de travailler d'Homère et les autres, la littérature de la servilité. Pour le poète, le danger pouvait fréquemment venir du fait que ses admirateurs enregistraient et conservaient ses œuvres. Des bouts de papier couverts d'une fine écriture se sont retrouvés à la première page d'un dossier fatal. Lorsqu'on discute des différents genres existant au XX^e siècle, on oublie complètement que le genre le plus populaire de la littérature contemporaine est celui du dossier de police.

Amateur de pilaf bien gras et d'histoires encore plus grasses, l'écrivain Iouz Alechkovski, qui vit aujourd'hui sur les rives de l'Hudson, a, pendant des années, récité par cœur à ses compagnons de bouteille son séditieux miniroman d'une folle drôlerie, *Nikolaï Nikolaïevitch*. Or, un jour, un de ses amis l'enferma dans son appartement en disant qu'il le priverait de vodka et le garderait prisonnier jusqu'à ce qu'il rédige par écrit son miniroman. Ainsi parut en samizdat ce roman-anecdote, bien entendu sans nom d'auteur. Comme beaucoup de ses confrères, Alechkovski choisissait de manière chicanière et parfois paranoïde les personnes invitées à entendre ses œuvres. Surtout celle à qui il confiait son manuscrit pour la nuit. Ayant purgé une peine pour avoir, en état d'ivresse, volé une automobile - il était alors soldat - il ne tenait pas du tout à retourner au goulag. Mais il avait beau prendre des précautions, tout le monde savait parfaitement que ce petit homme chauve, auteur de scénarios de film sur les pionniers, était également l'auteur d'une chanson antisoviétique : « Camarade Staline, vous êtes un grand savant », chanson dans laquelle des zeks, assis autour du feu, louent la sagesse de Staline qui les a envoyés au camp. Cependant, même après trois bouteilles de vodka parfumée au zeste de citron, Iouz Alechkovski continuait à nier avec obstination l'avoir écrite. Ce n'est qu'une fois en Occident qu'il sortit son premier stylo Mont Blanc et accepta de signer son nom grassement...

Je me souviens d'une soirée à Moscou au foyer du théâtre « Sovremennik » où Soljénitsyne, à l'époque de sa gloire et de sa reconnaissance par tous, devait lire sa pièce, *Le Cerf et la Respectueuse au Baign*. J'avais tout récemment cessé de travailler dans ce théâtre, mais j'étais venu assister à cette lecture. La première chose fut d'ordonner « l'expulsion de toutes les personnes étrangères ». N'appartenant pas au « collectif de créativité », je me retrouvai, une minute plus tard, en train de contempler le monument dédié au puissant Maiakovski, en face de la porte du théâtre.

Après la perquisition effectuée chez moi, je passai la soirée dans la petite cuisine d'un appartement sis au septième étage d'un immeuble ; des vieilles dames bouleversées et pleines de sagesse me prodiguèrent leurs conseils. Il y avait là, entre autres, la veuve de l'écrivain Mikhaïl Boulgakov. Elle savait parfaitement ce qu'il convenait de faire des manuscrits : elle gardait chez elle au moins trois cents pages de textes à moi. Sur sa demande, on plaça une cuvette remplie d'eau dans laquelle elle avait versé une poudre. Nous avons commencé à déchirer les feuilles noircies de mes vers et de mes récits. Une heure plus tard, la cuvette contenait une sorte de colle qui disparut dans l'évier. C'était une vieille maison d'écrivains qui se souvenait encore du temps où tout le système de canalisation avait été bouché par les manuscrits que l'on détruisait ainsi. Par la suite, une nouvelle technique fut utilisée. Tout ceci se passait dans la cuisine de l'ancien appartement de Mandelstam, où Anna Akhmatova logeait, lorsqu'elle était de passage.

Ne vous êtes-vous jamais promené dans la ville, le long de boulevards enneigés et obscurs, un manuscrit sous le manteau ? Aux faites des peupliers géants, les corneilles tiennent leur réunion de parti. Les petits vieux jouent aux échecs, l'échiquier posé sur leurs genoux écartés. Un gamin skie accroché à la laisse d'un énorme berger allemand. Vous refusez la brillante opportunité d'accoster une brunette pensi-

Toutes les voix et tous les modes
Sont épuisés jusqu'au trognon.
Ça saigne, et que peut faire l'iodé ? -
C'est donc ton terme, création ?

Hier je suis paru à Prague.
J'ai revécu ces temps entiers
Où sur commande à domicile
Des aubes qui brûlaient la ville
Mes phrases vraies parlaient par vagues
Claires aux lampes du métier.

Des fois, par plaintes immédiates
La neige crie n'importe quoi,
Et moi, avec sa nuit, j'empâte
Mes toiles, mes journées, mon toit.

L'hiver, elle est à ses esquisses,
Et la foule des vivants
Je lui ravis ses bénéfices -
Je prends, je calque, je revends.

L'alpha et l'oméga, disais-je,
La vie et moi vivions d'un cœur,
Et donc qu'il vente, ou grêle, ou neige,
Elle vivait dans mon manège,
Et je l'ai appelée « ma sœur ».

J'avais les yeux si pleins de terre
Qu'ils fleurissaient, comme au malin
Colza mêlée fleurit l'éclair,
Buvant la lourde, noire, amère
Liqueur de l'herbe et des bruyères,
Et ce n'étaient que d'éphémères
Semblances, plâtres de destins.

Et puis, cette édition de Prague.
Les fleuves et les terrains vagues
Voulaient-ils donc - mais qu'un instant -
Se redomicilier sans blague
A leurs adresses d'ancien temps ?

Mais rien n'est plus à reconnaître.
L'homme centuple l'horizon.
Faut-il, octobre, ton pardon
Si, plus ardent à me soumettre,
J'essaie d'apprendre ma leçon ?

Pourquoi des incendies qui tordent
Nos mondes sens dessus dessous
Naîtrait un capriccio pour cordes ? -
Pas un sou d'âme, pas un sou !

Poète, ne vis pas d'exemples :
Ni Dante ni le Torquato.
L'art c'est un arpenteur à l'ample
Regard, la force avec l'assaut.

On te sciait pour le chauffage
Quand, cendres des années de feu,
Un mot grondait sous les ravages :
Peuple naissait de populeux.

C'est lui, ton eau, ton oxygène,
Lui, cette frêle fleur des champs
Qui a blanchi le ciel à pleines
Grappes de merisiers hurlants.

Que tu dresses, que tu penches,
Tes rêves sont non avenus.
Orage en trombe, étreins les branches,
Traverse-le d'averse nues !

N'appelle pas - c'est sans réponse.
Tu peux crier ou t'effondrer :
Par tes errances, par tes ronces
Que les rencontres soient montrées.

Toute médaille n'est qu'un acte
Que le pouvoir t'offre à l'envi :
Tu cargues, toi, la peur compacte,
Tu ploies la voile aux vents de vie.

ve, aux cils parsemés d'étincelantes émeraudes de neige fondue ; vous ne traversez la place qu'au feu vert ; vous ne louchez pas sur la fenêtre d'un débit de boissons ; vous avez l'impression d'être un terroriste transportant une bombe. La moindre erreur, le moindre faux pas, peut changer le cours de votre vie et vous faire entrer dans le labyrinthe du goulag. Le plus drôle ce soir-là, c'était que ce manuscrit m'avait été remis par un agent du KGB, pas le moins du monde cruel, qui opérait sous couvert de critique littéraire, de traducteur ou de journaliste...

Au cours des années soixante-dix, dans la fièvre de la libéralisation, plusieurs écrivains non officiels s'étaient brusquement lancés dans l'action : manifestations, publications de chroniques politiques, lettres de protestation, rencontres avec des journalistes étrangers ; pour la première fois, on pouvait étancher sa soif d'action. D'autres, au contraire, s'enterraient davantage encore dans leurs campagnes boisées, ou bien se cachaient sous des masques de veilleurs de nuit, de liftiers et de chauffagistes, professions qui leur permettaient de lire et d'écrire dans la solitude de la nuit. Et même si tous étaient opposés au régime, tous pensaient autrement - au sens littéral du terme - seuls ceux qui sont passés à la protestation publique sont devenus des *dissidents*. Ils ont cessé d'écrire. A partir de ce moment, ils se sont consacrés exclusivement aux thèmes du couperet et du billot, de la prison et du pouvoir. Le fossé entre ces deux groupes n'a fait que s'élargir et a conduit au schisme lors de l'émigration de toute une génération. Les dissidents « officiels » ont occupé des postes de commande dans la presse russe de la diaspora et se sont intéressés à une contre-idéologie classique, de toute évidence indispensable. Ceux partis sans scandale politique et incapables de se recommander d'un front politique, se sont vite retrouvés hors jeu. La situation soviétique se répétait. Si, là-bas, toutes les tentatives d'affranchir la littérature de l'idéologie étaient considérées comme un crime, il en était de même ici, dans leur nouvelle vie... La presse de langue russe publiée en Occident réclame, avant tout, une littérature accusatrice. Tout comme en URSS, elle refuse d'accueillir la littérature de la nouvelle hérésie ; il convient de rester dans le rang. Je n'en crus pas mes oreilles, lorsque le rédacteur en chef d'une publication d'émigration me commanda, en même temps qu'un article, l'orientation politique dans laquelle je devais l'écrire... En grimaçant, l'histoire de ma vie se répétait.

De temps en temps, je reçois des lettres d'une province perdue de l'Amérique : longues enveloppes couvertes de timbres représentant des porte-avions ou des bombardiers. L'ami de mon adolescence, le même qui, en ce lointain printemps, récitait des vers sur le pont du tramway fluvial, m'écrivit : « Je ne sais plus pour quoi j'écris. Il m'est impossible d'écrire uniquement pour le Russe, l'Américain ou même l'Européen. Ils ne possèdent pas - Dieu merci - notre code. Ma prose devient de plus en plus fantastique. Mais je suis empoisonné par l'incompréhension du lecteur. Je sais que lorsque nous et eux lisons, nous lisons des livres différents. Ce n'est pas qu'ils ignorent la vérité sur la Russie, c'est plutôt qu'ils refusent de la connaître. Car connaître la vérité sur notre pays devrait impliquer l'obligation d'agir. Or, il se trouve que personne n'en a envie. Les gens vivent donc dans une zone sismique, dans l'espoir que rien ne se produira... »

Après chacune de ses lettres, j'ai besoin de courir pendant cinq kilomètres ou de boire une demi-bouteille de scotch. Il lui arrive de séjourner à Paris ; il ressemble à la fois à un Russe et à un Américain, parce qu'en vérité, les deux se ressemblent terriblement. Nous passons un moment à la terrasse tranquille d'un café, à siroter un calva tout en regardant le disque jaune du soleil disparaître derrière la tour Eiffel.

- Vois-tu, me dit-il, après la Russie : le paradis, c'est les autres...

© Dmitri Savitski

Boris PASTERNAK
1936

LES MOTS DANS LA GORGE

GIUSEPPE MITELLI



« Nous voulons vivre libres sujets d'un souverain et non esclaves d'un despote » répondit le vieillard.
« Je te ferai rentrer ces mots dans la gorge ! », s'écria le tzar devenu fou furieux.
Vassili Matzévitch
LE TZAR NOIR

1. Dans son bulletin d'information du matin, Radio Voix du Peuple Libéré annonce que plusieurs milliers de mots suspects ou subversifs ont été internés dans la nuit au Stade populaire de la capitale et en province dans les Centres de Rééducation. L'opération s'étend à tout le pays. Les frontières de la République du Peuple Libéré sont fermées, le trafic aérien, suspendu. Les radios étrangères disent qu'un certain nombre de mots ont réussi néanmoins à passer les frontières. Le Département des Problèmes de la République Fédérale Philistine voisine examine la demande d'asile politique des mots solitude, impertinence, ironie, rêverie, et rébellion. En attendant une décision du Conseil fédéral Philistin, les mots transfuges ont été conduits dans un centre de transit.

« Ils devaient en arriver là, disent les gens. Ils ont épuré les Gros, les Archaïques, les Agenouillés, les Malesprits, les Mal Coiffés, les Sourire-en-coin, les Différents. Mais tant qu'on peut désigner les choses, on peut bien les chasser ou les détruire, les choses reviennent toujours, comme le chiendent repousse. Ils ont compris ça ».

Les enfants sont bien ennuyés. Au lieu de jouer à Souris et Chat contre Coq et Écho, ils restent plantés là, en train de discuter, avec de drôles d'air. « On peut pas jouer, on peut pas compter ». Les enfants ont en effet l'habitude de compter pour désigner celui qui s'y-colle et fera le Chat, celui qui fera le Coq, celui qui sera l'Écho, le reste étant les souris. La comptine est toujours la même :

Toi qui es quoi ? Tu es le coq
Toi tu es qui ? Tu es l'écho
Que dit l'écho à Monsieur Coq ?
Il dit coq et coquelicot
Cocorico Coquelicot
C'est toi qui t'y co
C'est toi qui t'y colle.

Mais les enfants ne peuvent plus compter : On a arrêté le mot Coquelicot ».

« Coquelicot arrêté ? Qu'est-ce qu'il a donc fait ? »

« On sait pas »

Les parents disent « Solitude, rêverie, rébellion... à la rigueur on pourrait comprendre. Mais coquelicot. Pourquoi coquelicot ? »

2. Messieurs, dit le Secrétaire général et Premier, en ouvrant le Conseil des ministres, j'ai obtenu la preuve que vos rapports sur

l'opinion du Peuple Libéré sont un ramassis de sornettes. Vos services me prennent pour un imbécile. A vous écouter, sauf quelques attardés qui comptent ici et là pour se hisser au pouvoir, le Peuple Libéré n'aurait à la bouche que les mots de respect, gratitude, vénération, amour, reconnaissance, enthousiasme.

Mais j'ai pu constater que le Peuple Libéré a en réalité des mots bien différents en tête. Quand il se croit tranquille pour parler, on n'entend que des expressions telles que pensée libre, résistance libre, syndicats libres, journées volontaires libres, travail libre, temps libre, parole libre, liberté libre. Je sais que nous avons pu persuader de travailler pour nous un certain nombre de mots-clefs, qui avaient été jusque là rétifs, ou réticents, et d'autre part d'obtenir d'intéressantes permutations de vocables. Les mots avenir, paix, démocratie, émulation, fraternité émergent depuis plusieurs années à nos caisses. Ils font preuve d'une intelligente docilité et ont réalisé d'insoupçonnables opérations de collaboration avec nos services. C'est ainsi que, grâce à une mensualité de mille pistoles attribuée au mot paix, le Grand état-major a pu lancer l'offensive frontalière contre les traîtres de la République du Peuple Malvache sous le pavillon du slogan : « L'Armée du Peuple Libéré au service de la Libération et de la Paix des Peuples ». Nous avons pu, le jour de notre occupation de la capitale malvache, pavoiser la ville de banderoles portant les mots : « Pour la fraternité des Peuples, Présent ! », car fraternité travaille pour nous depuis plusieurs années. »

« Si son Excellence me permet, dit le ministre de la Sécurité Morale et Idéologique, j'ajouterai quelques précisions. »

« Vous avez la parole », dit le Secrétaire général et Premier.

« A l'heure actuelle, des mots comme discipline, vigilance, travail, construction, édification, nous sont totalement acquis. Mais il faut dire que ce ne sont pas les mots les plus utiles. Le peuple les connaît bien, trop bien. Nous obtenons de bien meilleurs résultats avec des mots moins marqués, avec des déplacements de sens intelligents ou des permutations de termes bien menées. Nous nous sommes aperçus cependant que les mots se fatiguent plus vite que nous n'avions prévu. Nous sommes partis par exemple du mot d'ordre - Fidélité jusqu'à la mort à notre Grand Voisin et Modèle Exemplaire - pour le remplacer, après usage, par : « Amitié de vie pour notre Grand

Voisin et Modèle Exemplaire ». Cette formule elle-même s'est trouvée assez vite dévalorisée. Nous en sommes actuellement à « Amour Éternel pour notre Grand Voisin et Modèle Exemplaire ». L'Académie de la langue étudie des formules de remplacement, quand ce dernier slogan sera à son tour dépassé. L'Académicien Jaasinen propose « Extase infinie devant la Perfection de notre Grand Voisin et Modèle Exemplaire », mais la commission des Formules a peur que cette rédaction ait des connotations religio-mystiques. De toute façon, comme Fidélité et Amitié travaillent pour nous, émergent au budget des fonds sans reçus, il n'y a pas de problème.

« Amour, Extase et Infini sont aussi des mots à nous ? demande le Premier.

« Nous n'avons pas encore contacté Extase et Infini. Mais Amour a consenti plusieurs fois à se mettre à notre service. C'est pourtant un drôle de caractère. On ne peut pas dire qu'il soit absolument sûr, ni de tout repos. Puis-je me permettre une confidence à Votre Excellence... qui concerne d'ailleurs Votre Excellence ?

« Faites donc. »

« Pendant les fêtes de votre soixantième anniversaire, nous étions entrés en relation avec Amour et lui avons proposé un contrat temporaire. Il s'agissait d'un travail très simple, où il aurait participé à plusieurs prestations... du genre « Amour Entier du Peuple Libéré pour son Chef, Guide, Educateur et Père ». « La province de Transpazanie exprime son amour éternel pour notre Chef, Guide, Educateur et Père ». « Amour ! » crie le Peuple. « Amour » répond le Guide.

« Excellent, tout cela ! dit le Premier.

« Hélas, nous avons eu beau lui faire un pont d'or, amour a refusé... sous des prétextes plus que fallacieux.

« Ah ça ! Par exemple ?

« Il a déclaré qu'après notre épuration des citoyens efféminés ou invertis et l'ouverture des Camps Roses, il pouvait paraître bizarre de parler d'amour en ce qui concerne le chef de l'Etat... Ou encore que trop d'amour risque d'avoir un effet émoulliant et amollissant sur le peuple... Enfin, des balivernes !

« Qui auraient mérité un petit séjour en prison pour faire réfléchir le nommé Amour », dit le Premier.

« Je l'en ai menacé. Mais il répond avec une insolence incroyable qu'il est enfant de bohème (c'est bien connu, dit-il) et n'a jamais connu de loi... »

ROY, Claude
La Nuit est le manteau des nauvres
Gallimard, 228 p., 1976.
Léone et les Siens
Gallimard, 264 p., 1979.
La Traversée du pont des Arts
Gallimard, 244 p., 1979.
Poésies
Gallimard, 292 p., 1970.
Sais-tu si nous sommes encore loin de la mer ?
Gallimard, 124 p., 1979.
A la lisière du temps
Gallimard, 208 p., 1985.
Moi, je
Gallimard, 497 p., 1978.
Nous
Gallimard, 576 p., 1980.
Somme toute
Gallimard, 544 p., 1982.
Permis de séjour
Gallimard, 368 p., 1983.
Sur la Chine
Gallimard, 192 p., 1979.
Les Chercheurs de Dieu
Gallimard, 296 p., 1981.

- Je crois qu'il vaudrait mieux n'avoir pas recours à cet individu. Introduire ce lascar dans les affaires sérieuses, c'est sûrement dangereux. Ni la pensée des Pères Fondateurs, ni le Projet Général, ni l'Organisation, ni l'Etat du Peuple Libéré, ni moi-même ne demandons de l'amour... Amour, ça a un côté religieux, bondieusard, ou bien sentimental et sirupeux...

- Votre Excellence a raison du point de vue de l'Organisation de l'Etat et de nous-mêmes... Mais nos spécialistes ont malheureusement constaté que les masses n'arrivent pas à faire l'économie d'un certain investissement affectif, pour employer les termes du rapport établi par le Laboratoire central de Psychologie du Peuple... C'est peut-être une faiblesse, mais ils ont malgré tout parfois besoin de nous aimer. Les statistiques prouvent que pendant les grandes campagnes, le Mouvement de Prophylaxie idéologique, la campagne pour la Productivité au Service de la Prospérité, le rendement a augmenté de 10 % à 17 % quand on a introduit dans l'agit-propagande des thèmes affectifs... comme, par exemple, « Aimer notre Chef, Guide, Educateur et Père c'est élever le niveau de la production » ou « Qui aime le Chef, Guide, Educateur et Père arrache avec amour les mauvaises herbes idéologiques ». L'introduction du verbe aimer dans le programme du Mouvement pour la Prophylaxie idéologique a augmenté de 19 % le dépôt volontaire de livres et d'imprimés suspects... Nous avons pu ainsi retirer de la circulation plus de deux mille exemplaires d'ouvrages de Platon, Montesquieu, Marx et de l'ancien Secrétaire général, le traître Finkelstein.

- Marx aussi ?
- Seulement le Marx d'avant la coupure épistémologique, Votre Excellence. L'œuvre scientifique de Marx ne tombe évidemment pas sous le coup des mesures de Prophylaxie idéologique.

- Vous me rassurez, dit le Premier. Mais dites-moi, quels mots encore travaillent discrètement pour nous ?

- Les souterrains ? Il y en a près de deux cents... **Amitié, Fraternité, Fidélité, et Honneur** sont ce que les mauvais esprits appellent des « agents doubles ». Ils ont en quelque sorte « deux casquettes », comme on dit. Sous leur casquette ennemie, ils servent ceux qui nous couvrent de calomnies et prétendent que le service de l'Organisation et l'Obéissance à l'Etat du Peuple Libéré conduisent à fouler aux pieds l'honneur, la fidélité, l'amitié. Mais sous notre casquette ils nous rendent de grands services. « La Fidélité à l'Organisation est l'honneur du citoyen » est imprimé sur toutes les cartes d'adhérents du Mouvement. « L'amitié des peuples » est également une formule très utile. Quand nous avons apporté le secours de notre armée sur le territoire de nos frères malvaches, **amitié** a donné un sérieux coup de main à notre coup de surprise... C'est au nom de notre « fraternelle amitié pour le peuple malvache » que l'opération a été lancée...

- Je me souviens, dit le Premier, qui interroge encore. Vous me parlez tout à l'heure de « permutations de termes bien menées ». Qu'entendez-vous par là ?

- Je donnerai un exemple à Votre Excellence. Les samedis et dimanches de « travail volontaire » sont peu populaires. Les travailleurs vont jusqu'à prétendre que l'emploi du mot volontaire est un abus de confiance, puisque les journées de travail volontaire sont obligatoires. Nous avons fermé la bouche aux calomnieux en désignant ces prestations comme des « journées de solidarité du travail ». Plus personne ne peut protester, au risque d'être accusé de refuser la solidarité avec ses camarades travailleurs.

- Tout cela est excellent, déclare le Premier après un silence. J'ai toujours été partisan de l'action en douceur et de l'infiltration méthodique quand cela est possible. Mais, à l'heure actuelle, quels que soient les mérites de nos méthodes et l'utilité des souterrains, la situation exige des remèdes plus efficaces - les grands moyens.

Le directeur de la Surveillance intérieure interroge poliment.

- Les Grands Moyens, Votre Excellence ?

Le Premier entraîne son interlocuteur sur la terrasse du Bureau ovale, loin des micros toujours possibles, et à mi-voix lui expose son plan.

- Je reconnais là l'esprit de décision et l'énergie créatrice de notre Guide et Père, dit le Directeur de la Surveillance Intérieure.

- Il faut frapper par surprise, dit le Premier.

- Et fort !

- Je compte sur vous, comme sur tous les services, conclut le Premier.

3. Dans la matinée du 30 novembre, les chefs d'état-major de l'Armée de la Patrie, les chefs de brigade des Forces de l'Harmonie, les commissaires des Compagnies de Sécurité Mentale et les cadres des Milices Volontaires obligatoires sont informés qu'ils doivent retirer à midi au Quartier général de l'opération les circulaires instructionnelles.

Dès la tombée de la nuit, l'Armée de la Patrie, les Forces de l'Harmonie, les troupes d'assaut de la Sécurité Mentale et les Milices Volontaires Obligatoires investissent la Bibliothèque Nationale et les principales bibliothèques du territoire, cernent les dépôts centraux des distributeurs de livres, les messageries de presse, les journaux et les imprimeries. Les bureaux des grands dictionnaires sont hermétiquement bouclés, occupés par des hommes des Compagnies de Sécurité Mentale.

Une nomenclature des lexicographes à interpellé a été remise aux Escouades de Vérification Idéologique. Depuis plusieurs jours, on a discrètement adjoint aux Gardes Frontières de la Patrie et aux Vigiles douaniers des équipes de Contrôleurs sémantiques. Ceux-ci ont suivi des stages de Formation lexicographique accélérée à la lumière de la doctrine des Fondateurs et de la Pensée définitive et finale du Premier Secrétaire et Président d'Etat, notre Chef, Guide, Educateur et Père, etc.

La tâche de ces contrôleurs est d'interdire dans les deux sens le franchissement de la frontière aux mots qui figurent sur des listes établies par les vingt-six sous-commissions du Bureau central, selon les instructions personnelles du Secrétaire général Premier et Président d'Etat, notre grand etc. Chaque sous-commission s'occupe d'une lettre de l'alphabet. Il a fallu renforcer les sous-commissions chargées des lettres les plus abondantes. Trois ou quatre personnes au contraire suffisent à la lettre Q, X ou Y. Une Commission de Coordination surveille, oriente et au besoin corrige le travail des sous-commissions. Elle-même est surveillée, orientée et au besoin rectifiée par le Secrétaire général Premier et Président d'Etat, notre Chef, Guide, Educateur et Père, qui a lancé le mot d'ordre : « Elever et développer le niveau de la vigilance sémantique à la lumière de la doctrine des Fondateurs et de la Pensée définitive et finale de notre Bien-Aimé Secrétaire Général et Premier, Chef, Guide, Educateur et Père. »

BALLADE DES PENDUS DE NOTRE TEMPS

Le vent furieux secoue des pendus de toutes sortes, accrochés à leur potence, battants de cloche sans aucune cloche,

partisans, juifs, otages, francs-tireurs, et le SS qui a noué le noeud coulant se fait photographier à côté du pendu, les mains dans les poches,

pour envoyer à ses parents le portrait-souvenir d'une époque où on pratiquait de droles de sport et il rit, parce qu'il est vivant, à côté de ce mort tellement idiot d'avoir choisi d'être mort.

A Prague, à Budapest, c'est aussi en pendant les ennemis du peuple qu'on a purifié le Parti et renforcé les forces démocratiques,

écrasants ainsi les agents des services d'espionnages étrangers, notamment ceux du traître Tito et de sa clique.

D'ailleurs ils étaient coupables puisqu'ils avaient avoué, et on a dispersé leurs cendres sur une route d'hiver un soir

afin d'empêcher le « socialisme » de déraiper sur le verglas de l'Histoire.

Sur la Grand-Place de Bagdad, Shéhérazade peut vous conter un conte des Mille et Une Nuits inédit

et le préposé à la potence laisse gigoter un moment aux yeux de la foule assemblée par le Parti,

les espions à la solde d'Israël, de misérables juifs, bien sûr il ont avoué leurs crimes,

et au bout de leur corde ils font rire les spectateurs parce qu'ils ont en mourant d'impayables mines.

En Afrique du Sud c'est aussi par la pendaison qu'on soigne les nègres et leur insolente insolence

qui consiste à soutenir qu'ils sont chez eux ici et qu'ils sont citoyens du pays par droite de naissance.

On leur prouvera que leur vrai chez eux c'est une potence et une corde, sans autre question,

et un cercueil en bois blanc où cacher leur visage tuméfié par la strangulation.

Aussi respire-t-on mieux, si on peut dire, dans les pays d'un plus haut niveau technique,

même si ce qui là laisse encore à désirer ce sont aussi les garanties démocratiques.

Vive pourtant les pays où on ne fait pas d'économies sur la mort et ne compte pas chichement les balles,

et où il y a un budget convenable pour les exécutions capitales.

En Chine, en Iran, en Union soviétique on sait se conduire quand il s'agit d'accompagner quelqu'un au poteau,

et on ne chipote pas sur la dépense quand il s'agit de

4. La Directive numéro 1 de l'Opération Verba, circulaire qui organise le travail des sous-commissions, classe les mots en quatre catégories, avec des exemples pris dans la première lettre de l'alphabet.

La première classe comprend les mots dits d'utilité d'Etat, comme action, activiste, appareil (d'Etat), avenir, avancée, administration, armée, autorité, etc.

La catégorie neutre, la plus nombreuse, embrasse les vocables dont le statut est inchangé. Des termes comme abaque, abat-jour, abdomen ou abricot ne font courir aucun risque à l'Organisation et à l'Etat. Ils peuvent être sans danger maintenus en liberté.

La catégorie des mots « à réviser » concerne des termes dont les définitions doivent être précisées, rectifiées ou limitées. Il convient ainsi d'éliminer certaines définitions du mot absolu. Par exemple : « Qui n'est lié, borné, retenu par rien, qui exerce un pouvoir sans limite. Par exemple, un monarque absolu ». Une telle définition risquerait d'évoquer pour des esprits mal assurés la situation du chef de l'Etat populaire. Il faut aussi supprimer la définition métaphysique du terme absolu comme « ce qui existe indépendamment de toute condition ». Quant au substantif accord, défini jusqu'à présent comme la

« réunion des cœurs et des esprits sur un même point, l'assentiment », il devra désormais être défini comme « la coïncidence parfaite de la volonté explicite du Chef de l'Etat populaire et de la volonté implicite des masses citoyennes ».

Pour les mots de la dernière catégorie, tels que ange, angoisse, attendrissement, etc, les instructions stipulent qu'ils seront préalablement rassemblés

DELA RUE ET LILLE



faire sauter la cervelle d'un homme en trop.

C'est également vrai dans les jeunes Etats d'Afrique qui ont la chance d'être gouvernés par un homme fort.

ou dans ces pays d'Amérique latine, d'Amérique centrale ou des Caraïbes, où personne ne parle d'abolir la peine de mort.

Dans ces pays-là, comme pendant la guerre d'Espagne. « on fusille comme on déboise », et en plus on torture et lapide.

On pratique beaucoup en Chine et en URSS, par goût de la simplicité, la balle dans la nuque, méthode sobre et rapide.

Mais certains restent attachés à un cérémonial plus raffiné, aux Saines Traditions, avec le rituel de la prise d'armes et du bon vieux peloton d'exécution.

Pendus ou fusillés, dont la plupart n'ont pas de nom et ne seront inscrits sur aucun monument,

pendus ou fusillés qu'on a un peu battus et torturés, pour faire durer la souffrance et le temps d'être mourant

afin de leur faire avouer qu'ils sont plus faibles que leurs bourreaux

ou simplement pour les guérir de l'insolence d'exister et de se croire des héros.

Pendus ou fusillés en application méthodique d'une théorie évidemment scientifique

et dont on ne s'apercevra que dans cinquante ans qu'il y avait dans le système une erreur chronique,

qui sera reconnue et corrigée, à l'époque où vous serez réhabilités, mais depuis longtemps bien morts,

et vos cendres retirées du carré de condamnés pour être transportées dans un cimetière doté de plus d'honneur et de confort.

Internationale des morts, pendus ou fusillés, morts pendant les interrogatoires

sacrifiés sur l'autel de l'Etat, du Chef, du Parti, de l'Avenir Radieux et du sens de l'Histoire

prolétariat des cimetières, opprimés jusqu'à l'au-delà, cadavres mal élevés, vous qu'on laisse pourrir dans l'oubli, vivants bien effacés, vous n'avez plus rien à perdre, que la corde qui vous a pendu, que la balle qui vous abat, et pour la vie c'est déjà fait.

Pendus ou fusillés, de tous les pays, immense peuple des charniers, unissez-vous !

Claude ROY

dans la capitale au Stade national et en province dans des camps de transit, interrogés par des Cours de Justice de triage et, selon les cas, internés, dirigés sur les organismes spécialisés (désignés dans le rapport sous le nom de Centres d'Atténuation) ou relâchés.

5. RAPPORT DU SERGENT CHEF DE LA 139^e COMPAGNIE DES GARDES DE SECURITE MENTALE

J'ai l'honneur de vous prier de me faire savoir si le mot qui désigne la renouclac e aquilegus doit être atténué, étant donné que le mot mélancolie est classé, lui, dans la catégorie 4.

Réponse : dans le doute, il est prescrit d'atténuer tout mot ambigu. Les pousses d'herbes des lions qui continuent à fleurir dans les régions du Sud recevront désormais le nom de baptême du ministre de la Sécurité Mentale. (Certains jardiniers continuent néanmoins à désigner la classique plante herbacée aux fleurs bleues roses ou blanches sous le nom interdit d'ancolie).

COURRIER

Je soussigné puit sollicite de la Direction de la Sécurité Populaire la libération de ma collaboratrice margelle, actuellement internée au Stade national du Peuple Libéré comme suspecte de marginalisme,

Margelle ne s'est jamais livré à aucune activité subversive contre l'Organisation ni contre l'Etat du Peuple Libéré, et elle a toujours manifesté son amour sans réserve de notre Chef, Guide, Educateur et Père. Il m'est impossible sans margelle de remplir mes fonctions de puits et de servir le peuple en le désaltérant.

Signé : Puits

Répondant à l'appel de l'Organisation et de notre Chef, Guide, Educateur et Père, dans le cadre de la campagne d'éradication des mots subversifs et de purification idéologique, j'ai l'honneur d'attirer l'attention des responsables sur le comportement suspect des mots guinguois et lubie, qui ont néanmoins échappé aux justes mesures d'internement décrétées par le gouvernement.

Signé : Veuve Klikho

La police ferait bien d'aller voir ce que manigance le sympathisant sioniste bien connu Kirsch qui a été laissé en liberté sûrement par erreur. Vous feriez pas mal de vérifier aussi la véritable identité du mot levain, dont les sympathies pour les ploutocrates d'Israël sont notoires. Au vu et au su de tout le monde il fournit aux juifs du pain sans levain. Il a eu beau déguiser son vrai nom, il ne trompe que ceux qui veulent être trompés. A bon entendeur, salut populaire !

Signé : Un militant vigilant

Monsieur le Ministre

Le romancier Maxime M. Maximal, Ecrivain émérite d'Etat, Prix du Travail Littéraire d'Etat, vice-président délégué à l'Assemblée populaire d'Etat, Grand Cordon de l'Ordre de la Sécurité Populaire, a présenté à nos services une requête. Pour les besoins d'un livre auquel il travaille, il souhaiterait que l'administration des Centres de Rééducation par le Travail mette à sa disposition pendant 24 heures les mots nonchalance, caprice, indolence, fantaisie et flânerie actuellement astreints à cinq ans de travail éducatif. Maxime M. Maximal a l'intention, dans une œuvre inspirée par les principes du « réalisme exemplaire » défini par notre Chef, Guide, Educateur et Père, dans son discours sur « la Littérature de l'Etat du Peuple Libéré », d'utiliser ces mots pour illustrer les graves périls d'un relâchement de la discipline d'Etat et d'un retour aux facilités dévoyées du passé. Maxime M. Maximal remettrait les mots en question entre les mains des autorités de rééducation au terme des vingt-quatre heures pendant lesquelles les détenus lui seraient confiés.

Je vous serais reconnaissant de m'indiquer quelle suite doit être donnée à cette requête.

Pour le commandant du 120^e Régiment des Gardes de la Sécurité Mentale

Signé : Illisible

Est-ce que ce spectacle honteux va longtemps durer ? Des mots dévergondés comme caresse, fredaine et charme continuent à se prélasser dans une vie de parasites pendant que les honnêtes citoyens travaillent à l'édification de l'Etat du Peuple Libéré ! Pour l'élévation du niveau du Travail pour la santé de la Famille et pour le salut de la Patrie, qu'attendent les autorités pour mettre fin à ce scandale ? Vive l'Organisation ! Vive l'Etat du Peuple Libéré ! Vive notre Chef, Guide, Educateur et Père !

Signé : Une mère de famille indignée

Les forces de l'ordre qui cherchent depuis huit jours à mettre la main sur les mots pitié, compassion et compréhension ne feraient pas mal d'aller perquisitionner chez la nommée Rose Sélavy, au 16 de la rue Pavée. Ils pourraient avoir de bonnes surprises. On a entendu cette citoyenne dire au marché qu'elle n'était pas comme notre Chef, Guide, Educateur et Père, qui, dans sa jeunesse était au service des opprimés et qui, dit-elle, est devenu maintenant le chef des oppresseurs. Elle dit qu'elle n'a pas retourné, elle, sa veste ni mis son cœur à l'envers et que si un mot

traqué cherche un endroit tranquille, il n'a qu'à sonner chez elle.

Le Secrétaire du Comité de Contrôle de la rue Pavée.

COMMUNIQUE

Dans les circonstances actuelles de développement de la lutte idéologique contre les mots subversifs ou dévoyés, la Fédération des syndicats de correcteurs d'imprimerie tient à assurer de son appui total les dirigeants de l'Organisation, le gouvernement de l'Etat du Peuple Libéré et notre Chef, Guide, Educateur et Père. Les correcteurs s'engagent à réaliser à 110 % le plan de rectification et de purification du vocabulaire national et à faire preuve d'une indéfectible vigilance devant toutes les tentatives de maintien ou de retour des mots anti-Organisation, anti-populaires et anti-Etat. Mort aux mots ennemis du peuple ! Vive les mots libérés !

Le Présidium de l'Union des Ecrivains du Peuple Libéré au Secrétaire général et Premier

Animés par un ardent amour de la Patrie Libérée et unanimes derrière le Président et les membres du Présidium, les Ecrivains du Peuple tiennent à assurer l'Organisation du Peuple Libéré et notre Chef, Guide, Educateur et Père de leur appui total et massif dans la lutte entreprise pour extirper les dernières racines verbales de l'idéologie antipopulaire, anti-organisationnelle et anti-Etat soutenue par les ennemis intérieurs et extérieurs de notre nation, les membres de l'Union des Ecrivains du Peuple Libéré combattront avec acharnement les mots chiens enragés et agents de l'étranger jusqu'à leur écrasement total et leur atténuation finale. Sur le front des dictionnaires et lexiques, ils brandiront fièrement le drapeau des principes établis par les Pères Fondateurs et le Projet Général. Soldats de la pensée de notre Chef, Guide, Educateur et Père, ils combattront jusqu'à l'extermination définitive des ennemis de notre Etat.

Les membres de l'Union des Ecrivains du Peuple Libéré attirent cependant respectivement l'attention du Centre directeur de l'Organisation et de notre Chef, Guide, Educateur et Père sur la nécessité pour les écrivains de disposer d'une réserve suffisante de mots. Il serait déplorable que la lutte nécessaire contre les mots parasites, espions et contre-populaires puisse donner des arguments aux calomnieux étrangers qui prétendent que dans l'Etat du Peuple Libéré, le vocabulaire a été appauvri et qu'on y parle une soi-disant « langue de carton ». Il est à la fois indispensable de faire peser le talon de fer de l'Organisation et de notre Chef, Guide, Educateur et Père sur les mots subversifs, et de préserver le capital précieux des mots nationaux, instrument et richesse de notre grande littérature réelle et populai-



DELARUE ET LILLE

re. Nous sommes certains que nos dirigeants sauront concilier l'assainissement de la langue avec son enrichissement.

Extrait du
QUOTIDIEN DU PEUPLE LIBERE
Organe Central de l'Organisation
du Peuple Libéré :

Les écrivains unanimes derrière notre chef et guide dans la lutte contre les mots ennemis du peuple

Dans un message à notre Chef, Guide, Educateur et Père, le Présidium de l'Union des Ecrivains du Peuple assure l'Organisation et le Secrétaire général et Premier de son appui total et massif. - Les Ecrivains du Peuple Libéré combattent avec acharnement les mots enragés et agents de l'étranger, dit le message, jusqu'à leur écrasement total et leur atténuation finale. »

AVANT-PRINTEMPS

Malgré le soleil clair tout à coup revenu sur le bord du chemin la neige ancienne et sale reste dure Les nuits sont froides et les matins couverts La vapeur d'eau avec douceur brouille le paysage puis s'éclaircit lentement à l'approche de midi Un rien de poudre d'or se mélange à la brume une pincée de jour clair fond doucement dans le gris Sur les arbres heureux baignés d'humidité les bourgeons amassent leur sève prêts à éclater Hier dans le soleil vainqueur à midi un merle est venu reconnaître le terrain et une mésange charbonnière a exploré le jardin cherchant le creux d'un pommier ou un recoin de mur avec le projet d'y installer son nid Si je regarde avec soin dans l'herbe encore jaune le sol est piqueté de petites fleurs encore en boutons toute la famille des renoncules couleur de paille claire la ficaire eranthe et la chelidoine Grande Eclaire leurs pétales bien pliés et serrés dans leur sac attendant comme les bourgeons le signal de départ pour débousser et exploser feuillages et fleurs Et chaque future feuille chaque promesse de fleur chaque oiseau survivant de l'hiver chaque brin d'herbe encore hésitant à verdier dans le silence du bord du printemps qui retient son souffle dit à voix infime et nette Je suis moi indistinguable de toutes mes pareilles Moi l'unique comme il n'en fut depuis le début du monde comme il n'en sera plus jusqu'à la fin des temps

Claude ROY

Le Haut Bout
dimanche 10 mars 1986

De son côté, le grand romancier du peuple Varta Malaa a adressé une lettre à notre Chef, Guide, Educateur et Père où il demande « que soient exterminés sans faiblesse, sans pitié et sans hésitation les chacals du vocabulaire et les hyènes de la parole qui polluent l'atmosphère morale de notre grande nation et de son Etat du Peuple Libéré ».

Extraits des registres des Conseils de la Justice de triage (Conseils de guerre).
Conseil de triage N° 219

ARRIERE-PENSEE Le Procureur du Peuple Tout Entier : - Il n'est pas concevable que dans l'Etat le plus avancé du monde un citoyen ait autre chose que des avant-pensées -

Le Président : - Ni arrière, ni avant-pensées : seulement des pensées autorisées par l'Etat et notre Chef et Père -

L'avocat (commis d'office) : Mon client avoue ses erreurs. désire se réhabiliter et renonce à la fois à l'arrière et à l'avant-pensée. -

Jugement rendu : atténuation totale (cette formule désigne la peine capitale, dont l'accomplissement est confié aux opérateurs finaux)

6. Rapport de l'Inspecteur de Police Sémantique Kaasinoq établi à la demande du Magistrat Instructeur de l'Affaire dite du « Fil en Aiguille » inscrite au rôle du Conseil de la Justice de Triage des Mots N° 723

Une dénonciation patriotique reçue par le Conseil de rue signale des propos subversifs tenus en public par un suspect. Il aurait déclaré à plusieurs reprises : « On nous casse les pieds avec la vigilance révolutionnaire et la lutte contre les saboteurs. Le premier saboteur, c'est le gouvernement, qui nous fait crever de faim et voudrait qu'on travaille comme des boeufs ». Le même a été entendu marmotter distinctement : « C'est réglé comme du papier à musique : quand ils se sont arrangés pour qu'il n'y ait pas de céréales à moissonner, ils se rattrapent toujours en trouvant des têtes à couper ».

Les militants du Conseil de quartier ont pu identifier l'auteur de ces propos parmi les mots internés au Stade populaire après les récentes opérations de contrôle. Interrogé, il a déclaré se nommer **Apolitisme** et a présenté des documents d'identité à ce nom. Un exemple approfondi de ces pièces a révélé qu'il s'agissait de faux papiers et que le véritable nom de ce dangereux élément est **Trahison**. L'examen d'un carnet d'adresses saisi sur lui nous a permis d'établir ses liens étroits avec **Indifférence, Négligence et Démobilisation**.

La suite de l'enquête a montré que le réseau s'étendait beaucoup plus loin encore, et qu'il s'agissait d'un véritable complot contre la Sécurité de l'Etat du Peuple Libéré et d'une dangereuse association de malfaiteurs contre-révolutionnaires. Nous avons pu établir, entre **Trahison** et ses acolytes et d'autres groupes, l'existence de relations constantes. Il résulte des témoignages recueillis et des documents saisis au cours des perquisitions que **Trahison** a été soutenu dès ses débuts par **Indifférence, Négligence et Compassion**. Ceux-ci recevaient des conseils, des instructions et des encouragements d'un noyau originel qu'une longue filature nous a permis finalement de démasquer. Il s'agit des nommés **Attention, Compréhension et Sympathie**.

Loin de nier leur culpabilité, tous les mots en question ont passé des aveux les plus explicites. Ils semblent même s'enorgueillir des crimes dont ils sont reconnus coupables.

(Une note jointe à ce rapport dans le dossier classé aux Archives de la Sécurité d'Etat indique que **Trahison** a été condamné à l'atténuation totale. **Négligence et Démobilisation** a trente ans de Réforme Intérieure par les Travaux Extérieurs dans un Centre à Régime serré et les autres mots inculpés à des peines allant de douze à six ans de Réforme intérieure par les Travaux extérieurs dans des Centres à Régime sérieux.)

Il va de soi que la nationalité lexicographique a été retirée à tous les mots en question.)

7. Extrait du Rapport confidentiel de la « Commission de Contrôle des Cours de la Justice de triage » sur le Procès du Groupe de mots anti-Organisation, saboteurs et agents.

Selon les directives de notre Chef, Guide, Educateur et Père, et sur les instructions du Centre Directeur de l'Organisation et du Conseil des ministres du gouvernement de l'Etat du Peuple Libéré, la Commission et le Président de la Cour de Justice de triage N° 112 ont mis sur pied le procès public du « Groupe de mots anti-Organisation, saboteurs et

agents ». Le procès devrait remplir une fonction à la fois pédagogique, éducative et dissuasive.

L'ensemble des mots inculpés, au nombre de cent-quatre-vingt-trois, a donné toute satisfaction aux responsables de la mise sur pied des audiences, à l'exception des mots **prolétariat** et **classe ouvrière**. Ceux-ci ont persisté à affirmer, au cours de l'instruction, l'existence, même dans l'Etat du Peuple Libéré, d'une prétendue classe ouvrière et d'un prétendu prolétariat. Leur obstination n'ayant pu être vaincue par les divers moyens de persuasion mis en œuvre, tant intellectuels et moraux que physiques, ils a été impossible de les faire comparaître dans les audiences publiques.

Le noyau dirigeant du groupe, les mots **Révolution, Justice, Egalité, Liberté, Revendication, Grève, Manifestation et Lutte des Classes** ont tous comparu. Les participants aux activités de sape et de sabotage anti-Organisation du groupe, ont pour la plupart passé des aveux complets, tant au cours de l'instruction que pendant les interrogatoires publics des audiences.

Ils ont reconnu dans leur écrasante majorité avoir recruté, notamment parmi les étudiants et les jeunes ouvriers, des criminels et des bandits qui se sont engagés à leur suite dans des provocations et complots destinés à détruire l'Organisation et à renverser l'Etat du Peuple Libéré, sous la direction de son Chef, Guide, Educateur et Père. La tactique de ces traîtres, objets du mépris éternel des citoyens conscients et libérés, était de feindre de tenir pour nul et non avenu, ou au moins pour fondamentalement insuffisant, le stade historique atteint par la victoire de l'Organisation et par l'instauration de l'Etat du Peuple Libéré sous la direction de notre Chef, Guide, Educateur et Père. En appelant à obtenir plus de justice et plus d'égalité, en multipliant les revendications, les tentatives de grève et de manifestations, ces chiens galeux comploteurs ont tenté de s'emparer du pouvoir pour asservir à nouveau le Peuple, en essayant de faire croire que la Révolution est toujours à venir. Cette centrale de criminels endurcis, groupant des mots qui ont trafiqué de leur signification et abusé de l'évocation fallacieuse d'un passé révolu, rassemblant une racaille de mots conspirateurs, terroristes et espions de l'étranger, a été démasquée par la vigilance du Peuple et de ses organes, et mise hors d'état de nuire.

Pendant les audiences, des réunions d'approbation ont eu lieu dans tous les pays, au cours desquelles ont été votées des motions demandant que ces chiens enragés et ces chacals rampants soient exterminés.

Quelques heures avant que soit prononcé le verdict, le personnel de la prison centrale de l'Etat du Peuple Libéré a constaté que **Justice, Egalité, et Liberté** étaient parvenus à s'évader. Il semble que ces dangereux saboteurs, espions et agents anti-Etat ont bénéficié de complicités intérieures et extérieures. Une enquête est ouverte.

La peine prononcée contre les inculpés est l'atténuation totale. Elle a été immédiatement exécutée par les opérateurs finaux du Centre d'atténuation d'Etat sur la personne des condamnés demeurés prisonniers.

8. Note de la Police des Frontières de la République Fédérale Philistine au Ministre de l'Intérieur.

Pendant le coup de filet lancé contre les mots déclarés subversifs par les autorités de notre voisin l'Etat du Peuple Libéré, un certain nombre de mots qui ne se trouvaient pas à leur place habituelle lors du déclenchement de l'opération ont réussi à s'enfuir. Quelques-uns sont parvenus à franchir le réseau électrifié frontalier, à échapper aux patrouilles de chiens policiers des Gardes Frontières du Peuple Libéré et à pénétrer sur notre territoire.

Le poste frontière du Bois aux Anémones a vu ainsi se présenter hier matin trois mots fugitifs qui avaient passé la nuit dans les bois, échappant à la raffe. Ces mots étaient dans un grand état d'épuisement, ayant été poursuivis par des chiens policiers et ayant dû



ramper de nuit à travers les barbelés afin d'atteindre notre territoire. Après avoir reçu une collation au poste frontière, suivie d'une douche et de quelques heures de sommeil, interrogés ils ont dit se nommer *Solitude*, *Nostalgie* et *Mélancolie*. Ils ont déclaré demander l'asile politique. Nous les avons fait transférer au Centre d'accueil de la ville voisine en attendant des instructions.

Télex du ministère de l'Intérieur de la République Fédérale Philistine au Capitaine commandant le poste frontière du Bois aux Anémones.

La décision concernant l'asile politique demandé par les nommés *Solitude*, *Nostalgie* et *Mélancolie* ne peut être prise qu'au plus haut niveau, et en Conseil des ministres. En attendant qu'il soit statué sur le sort des trois réfugiés, les garder sous surveillance étroite.

Extrait du procès-verbal du Conseil des ministres de la R.F.P. concernant la demande du droit d'asile politique de trois mots réfugiés en territoire philistin.

Après avoir entendu le rapport sur le dossier de *Solitude*, *Nostalgie* et *Mélancolie* présenté par le ministre de l'Intérieur, rapport qui laissait le Conseil libre de sa décision, la discussion est ouverte.

Le ministre des Affaires étrangères serait tout à fait partisan, pour des raisons humanitaires, d'accorder l'asile politique aux réfugiés, mais tient à attirer l'attention du Conseil sur la possibilité de mesures de rétorsion de la part des autorités de la République du



Peuple Libéré. Une mission commerciale philistine est actuellement dans la capitale du Peuple Libéré pour négocier d'importants contrats. Le gouvernement de nos voisins pourrait être tenté de lier les deux faits et de faire échouer les pourparlers économiques en prétextant de notre ingérence dans leurs affaires intérieures.

Le ministre de la Communication serait également d'accord pour qu'il soit délivré des permis de séjour aux trois postulants. Mais on peut craindre dans ce cas un raidissement de la politique de l'Etat du Peuple Libéré. Ce raidissement serait doublement préjudiciable aux citoyens de cet Etat. Sur le plan intérieur, cela risquerait d'aggraver la répression. Sur le plan extérieur cela serait préjudiciable aux réfugiés déjà installés sur notre territoire. Ils seraient directement menacés par une campagne de la Hache du Peuple et du Mouvement du Plan social (MPS), partisans en République fédérale philistine de l'Etat du peuple libéré et de son système politique. Ceux-ci dénonçant les mots réfugiés comme des agents de la République des Etats fédérés, des espions, des agitateurs réactionnaires demande leur expulsion immédiate.

Le Ministre de l'Education n'est pas opposé à ce qu'on admette à résidence les trois réfugiés actuellement pensionnaires d'un de nos centres d'accueil. Il craint seulement qu'au moment où son ministère, le ministère de la Culture, le ministère de l'Environnement et le ministère du Travail ont lancé une campagne conjointe sur le thème « SOURIEZ A L'AVENIR », il y ait contradiction à accueillir chez nous trois éléments peu susceptibles de maintenir et relever le tonus moral de la nation.

Le président du Conseil met aux voix la décision à prendre. Le droit d'asile politique est refusé à l'unanimité à *Solitude*, *Nostalgie* et *Mélancolie*. Ils seront reconduits à une frontière de leur choix.

Manchette du quotidien *Soir News* de la République des Etats fédérés

PRÉSIDENT EXPRIME SYMPATHIE AUX MOTS FUYANT TYRANNIE

Le département des Problèmes regrette ne pouvoir accorder le droit d'asile en raison risques contagion morale. La République Moldive Caraïbe accepterait de recevoir *Solitude*, *Nostalgie* et *Mélancolie*.

Le Premier et le ministre de la Sécurité mentale ont bien précisé aux Conseils de la Justice de triage que les opérations devront être accomplies dans les plus brefs délais. La concentration d'un nombre considérable de mots a priori subversifs (ou capables de le devenir) peut avoir des conséquences déplorables, faciliter des contacts séditeux, désorganiser les structures verbales de l'Etat et exaspérer les masses. On signale déjà, depuis la nuit de la Grande Rafle des Mots, une recrudescence de troubles mentaux parmi les patients qui visitent psychiatres et neurologues. Le symptôme récurrent manifesté par ces malades est exprimé par leur déclaration la plus commune : « Docteur, je perds la mémoire : je ne trouve plus mes mots ». Les Conseils de la Justice de triage siègent sans discontinuer, assistés de contrôleurs sémantiques, en nombre insuffisant, hélas !

Ces Conseils ont été informés de la conduite infâme de Franc-parler, dont les rapports de police et les témoignages des conseils de quartiers rapportent des propos scandaleux. Il aurait déclaré par exemple qu'il est dangereux de nommer le Chef de l'Etat « Père », sous prétexte que le terme évoque le concept religieux dépassé de « Dieu le Père ». On l'a entendu également dire que parler de « travail volontaire obligatoire » c'est exprimer une contradiction, et qu'il vaudrait mieux désigner ces journées supplémentaires sous le simple nom de « travail volontaire », les organisations populaires se chargeant suffisamment de le rendre obligatoire de facto. Les masses laborieuses ont applaudi au châtiement de Franc-parler, qui a été condamné à vingt ans de Rééducation

Danilo KIS



Encyclopédie des morts

nouvelles

"Dans ces récits où se mêlent époques et temps différents, une même rage d'aimer inspire l'auteur."

Edgar Reichmann/Le Monde

GALLIMARD *nrf*

JIRI KOLAR

NOTRE PAIN QUOTIDIEN

SUIVI DE

LA PESTE D'ATHÈNES

théâtre

TRADUIT DU TCHÉQUE PAR ERIKA ABRAM

LITTÉRATURE
ÉDITIONS DE LA DIFFÉRENCE



UK £14 USA \$25 OVERSEAS £16 STUDENTS £8/\$16
39c Highbury Place. London N5 1QP

intérieure par les travaux extérieurs dans un Camp à régime plutôt sévère.

Peu après la condamnation de Franc-Parler, la nommé Réverie a comparu devant un Conseil de Justice. - Votre livret de travail signale une incapacité constante à réaliser les « normes ». lui dit le président. - Les ormes ? Les ormes, répond Réverie. Il y a toutes sortes d'oiseaux dans leur feuillage, des fauvettes, des mésanges, des rouges-gorge. C'est agréable, au printemps, de les écouter chanter et l'été de se mettre à l'ombre d'un grand orme. - Votre livret de travail fait apparaître aussi une instabilité dans les emplois qui s'apparente à la vie d'une nomade. - Nomade, nomade... répond Réverie. Je me suis toujours demandé ce que ça voulait dire. C'est peut-être le nom d'un coquillage des îles ? Les indigènes se font de grands colliers de nomades. Ou bien une fleur exotique ? Les nomades en fleurs embaumaient la brise du matin. A moins qu'une nomade, ce soit des jumeaux de sexes différents ? La reine donna le jour à deux nomades qu'on baptisa Alix et Aleyon... -

Les « mots à double nationalité » posent des problèmes embarrassants. Il y a en effet des termes qui ont un sens dans la République du Peuple Libéré et un autre à l'étranger, par exemple dans la République fédérale philistine. Un syndicat, au sens « extérieur » est passible d'une peine qui va de vingt à trente ans de Rééducation intérieure par le travail à l'extérieur, étant donné qu'il s'agit là d'une organisation subversive, qui prétend organiser les travailleurs pour les défendre contre leurs employeurs, et au besoin combattre ceux-ci. Cette activité séditieuse devient criminelle lorsque l'employeur est l'Etat. Cela revient en effet à se combattre soi-même, puisque l'Etat est alors celui du Peuple Libéré, et que le peuple est devenu son maître absolu à travers la médiation du gouvernement, de l'Organisation et de notre Chef, Guide, Educateur et Père. Mais dans ces conditions, syndicat au sens « intérieur » désigne un organisme chargé « d'impulser » le rendement des travailleurs et d'accroître la production.

Les mots à double nationalité sont très nombreux. Dénouement a un sens péjoratif à l'extérieur, mais est un motif de gloire à l'intérieur. Défilé est considéré à l'extérieur comme un terme plutôt dérisoire ou anodin, alors qu'à l'intérieur un défilé est une manifestation de la puissance de l'Etat. Que le mot soit dévalorisé ou suspect chez nous et valorisé ou célébré à l'extérieur, ou bien l'inverse, ces « mots à double nationalité » sont pour les cours de triage un casse-tête juridique.

La solution adoptée en général est une peine de vingt ans dans un camp à régime sérieux.

10. « Où en sommes-nous, Messieurs, de l'opération Verba ? demande le Premier en ouvrant la séance du Conseil de Travail élargi.

Tout à tour, ministres, directeurs et chefs de services rendent compte des opérations, qui touchent à leur terme. Le ministre de l'Harmonie donne en quelques chiffres une vue d'ensemble de la campagne :

Total des mots internés pour examen	21.703
Mots remis en liberté après enquête	7.240
Mots condamnés à l'atténuation totale	4.430
Mots astreints à des séjours de dix à vingt ans dans des Centres de Rééducation intérieurs par le Travail extérieur	5.002
Mots astreints à des séjours inférieurs à dix ans	5.111

« Quels moyens avons-nous de vérifier l'efficacité de ce travail de tri ? » interroge le Premier.

« Si Votre Excellence me permet, je peux faire devant vous un test au plus haut niveau », dit le ministre de la Sécurité mentale.

« Qu'entendez-vous par là ? » demande le Premier.

Le ministre se lève de la table du Conseil, va prendre au hasard sur un rayon un volume des « Œuvres complètes » du Premier et le lui tend.

« Si Votre Excellence veut bien essayer n'importe quelle page... »

Le Premier ouvre le livre : des blancs parsèment la double page qu'il a sous les yeux.

Devant la stupeur du Premier, le ministre de la Sécurité mentale explique :

« Il nous est arrivé à tous, et même à Votre Excellence, d'utiliser des mots qui progressivement sont passés à l'ennemi. Ainsi, cette phrase de Votre Excellence, dans son admirable « Discours sur l'élévation du niveau de la production de savon à barbe et des lames de rasoir... » Vous permettez que je vous lise un court fragment en reconstituant le texte d'avant l'opération Verba ? »

« Faites donc. »

Le ministre lit à haute voix : « Une juste appréciation des besoins en savon et lames des citoyens... » Vous constatez que l'opération Verba a fait disparaître le mot juste, trop étroitement lié au concept de justice, utilisé sans vergogne par nos ennemis, et le mot de besoins, qui n'a plus de raison d'être, étant donné que dans l'Etat du Peuple Libéré les besoins ont depuis longtemps été satisfaits, et ont donc disparu ».

« C'est en effet évident » dit le Premier en refermant le dix-huitième volume de ses « Œuvres complètes ». On nous jette dans les pattes la notion de juste et d'injuste pour saboter notre travail, et les effrontés qui osent prétendre que le Peuple Libéré a encore des besoins sont des agents de l'étranger ou des ennemis de l'intérieur ».

Le Conseil passe donc à la rédaction du communiqué qui annonce le succès à 100 % de ce qui fut baptisé à l'origine du nom de code opération Verba.



Le Premier félicite tous ceux qui ont participé à ce magnifique travail politique et humain, et donne ses instructions pour que le Peuple Libéré soit informé du succès de l'opération.

Le lendemain matin dans le Quotidien du Peuple Libéré, une grande photographie du Chef, Guide, Educateur et Père domine le communiqué officiel. L'éditorial du journal se félicite. « La dernière citadelle des chacals cauteleux de la contre-organisation des ennemis du progrès est enfin tombée sous les coups de boutoir dialectiques du gouvernement de l'Etat du Peuple Libéré impulsé et éclairé par notre Chef, Guide, Créateur et Père. »

11. Extrait d'un rapport secret de la Direction du Service de Surveillance Sémantique du ministère de la Sécurité mentale

Il ressort des enquêtes menées par nos agents qu'à la suite de l'opération Verba le public a eu de plus en plus recours à la pratique dite des « Mots couverts ». Le Professeur Klincktrack, titulaire de la Chaire de Sémantique dialectique à l'Université du Peuple Libéré, a relevé dans les enregistrements de propos réalisés dans les lieux publics, les domiciles privés et les rêves soumis à l'onirographie, une augmentation sensible des formes rhétoriques telles que la péri-

phrase, la litote, la métaphore à deux degrés, etc. Le Professeur soutient que l'Etat et l'Organisation ont leur part de responsabilité dans cette diffusion de la technique des « mots couverts ». L'habitude donnée au peuple de voir désigner le rationnement par les mots « consommation planifiée », la répression désignée comme une « persuasion autoritaire » et les corvées intitulées « travail volontaire obligatoire » a encouragé parmi les masses, dit-il, l'usage de certaines déviations linguistiques. L'opération Verba, en retirant de la circulation un certain nombre d'éléments subversifs ou douteux, a accentué encore ce mouvement vers l'expression indirecte et les « mots couverts ». On a noté ces temps derniers que le ci-devant Liberté est devenu dans le langage courant la Légère, la Tangente, la Jolie, la Désirée, la Cours-toujours et la Vole aux quatre vents. De même Egalité est devenu dans la bouche des gens la Plutôt-moins-que-plus, la plus-pour-certains-que-pour-les-autres, ou la cause-toujours. La suppression de plusieurs milliers de mots a ainsi abouti à une floraison de vocables nouveaux ou d'expressions imagées, floraison dix fois supérieure au vocabulaire épuré sans parler de la prolifération des argots, jargons, langages inversés et langues imaginaires.

Nos agents ont constaté également que l'ingéniosité subversive de trop nombreux citoyens a tourné les interdictions et suppressions avec une habileté, encouragée sans aucun doute par les Services secrets de nos ennemis. C'est ainsi que le Secrétaire général et Premier, notre Chef, Guide, Educateur et Père est désormais couramment désigné par des termes dont seule l'intonation avec laquelle ils sont prononcés peut déceler l'intention subversive : le Plus Grand, le Seul, le Magnifique, le Bien-Aimé, Notre-Père-Qui-Est-Sur-Terre ou Celui-que-nous-aimons-le-plus.

Le Professeur Klincktrack suggère que deux commissions d'enquête soient créées, l'une qui étudierait les mesures à prendre contre la pratique des « mots couverts », l'autre qui mettrait au point des instruments de mesure précis de la charge subversive des intonations, afin de mettre hors d'état de nuire les ennemis de l'Etat et les saboteurs du langage.

12. Avis à afficher dans tous les postes frontières, commissariats de Contrôle de la Sécurité mentale, brigades de Surveillance intérieure et Centres d'épuration lexicographique.

Une prime d'un million de pistoles sera remise à toute personne qui permettra la capture du mot coquelicot, évadé d'un Camp de Rééducation intérieure par le travail extérieur (Camp à régime sérieux). Coquelicot a été signalé en divers points du territoire national, organisant sur son passage des attroupements séditieux et levant le drapeau de la subversion sémantique. Un certain nombre d'individus suspects, coupables de lui avoir donné refuge et de l'avoir aidé à fuir, ont justifié leur attitude antipatrie et antiparti sur des bases idéologiques pernicieuses, arguant que Coquelicot est inoffensif parce qu'il est joli, de couleur vive, ne sert absolument à rien et met de la gaieté dans les champs. Les personnes qui tiennent ces propos scandaleux ont reçu le châtiment qu'elles méritent, mais seule l'arrestation et l'atténuation définitive de Coquelicot peut mettre fin à cette campagne de désintégration contre-révolutionnaire.

Le ministère de l'Agriculture libérée a donné de son côté des instructions pour que l'emploi systématique des pesticides dans les champs de céréales vienne définitivement à bout des coquelicots et que leur espèce soit rayée de la carte des cultures comme leur nom disparu des dictionnaires et manuels de botanique.

Mort à Coquelicot ! Vive notre Guide, Educateur, Chef et Père, le Secrétaire général et Premier ! Vive la République du Peuple Libéré !

L'ÉLOGE DE L'ANALPHABÉTISME

peut-on se passer des mots écrits ? Telle est la question. Quiconque la soulève doit parler de l'analphabétisme. Il n'y a en la matière qu'un petit ennui. L'analphabète n'est jamais là quand il est question de lui. Il n'apparaît tout simplement pas, il ne prend absolument pas connaissance de nos affirmations, il se tait. C'est pourquoi je voudrais me charger de sa défense, même s'il ne m'a nullement confié ce soin.

Un habitant sur trois de notre planète se tire d'affaire sans l'art de lire et sans l'art d'écrire. En gros, 850 millions de personnes se trouvent dans ce cas et leur nombre augmentera certainement. C'est un chiffre impressionnant, mais trompeur. Car non seulement les vivants et ceux qui ne sont pas encore nés appartiennent à l'humanité, mais aussi les morts. Quiconque les prend en compte aboutit nécessairement à la conclusion que l'alphabetisme n'est pas la règle, mais l'exception.

Nous seuls, c'est-à-dire une minuscule minorité de gens qui écrivent et qui lisent, avons pu avoir l'idée de considérer les gens qui n'ont pas l'habitude de le faire comme une minuscule minorité. Cette idée témoigne d'une ignorance dont je ne veux pas prendre mon parti.

Au contraire : si je le considère bien, l'analphabète m'apparaît pratiquement comme un personnage respectable. Je lui envie sa mémoire, sa capacité à se concentrer, sa ruse, son don d'invention, sa ténacité et son oreille fine. Ne croyez pas que je rêve du bon sauvage. Je ne parle pas d'un fantôme romantique, mais d'hommes que j'ai rencontrés. Loin de moi l'idée de les idéaliser. Je vois aussi l'étroitesse de leur champ de vision, leur folie, leur obstination, leur caractère égoïste.

On se demandera peut-être comment justement un écrivain en vient à prendre le parti de ceux qui ne savent pas lire... Mais c'est tout à fait évident ! Parce que ce sont les analphabètes qui ont inventé la littérature. Leurs formes élémentaires, du mythe à la comptine, du conte à la chanson, de la prière à l'énigme, sont toutes plus anciennes que l'écriture. Sans la tradition orale, il n'y aurait pas de poésie, et sans les analphabètes il n'y aurait pas de livres.

Mais les Lumières, m'objectera-t-on... D'accord !... Le caractère borné d'une tradition qui excluait les pauvres de tout progrès !... A qui le dites-vous ? Le malheur social ne repose pas seulement sur les privilèges matériels des gens au pouvoir, mais aussi sur leurs privilèges immatériels. Ce sont les grands intellectuels du XVIII^e qui ont découvert cette réalité. Le fait que le peuple était incapable de s'exprimer, pensaient-ils, ne tenait pas seulement à son oppression politique et à son exploitation économique, mais aussi à son ignorance. Les générations suivantes ont tiré de ces prémisses la conclusion que la capacité de lire et d'écrire fait partie de la dignité humaine de l'existence.

Riche de conséquences, cette idée connut, il est vrai, au cours du temps une série de nouvelles interprétations remarquables. Presque en un tournemain, la notion de Lumières fut remplacée par celle de culture. « Pour la culture du peuple », dit Ignaz Heinrich von Wessenberg, un pédagogue allemand de l'époque napoléonienne, « la deuxième moitié du XVIII^e siècle fait époque. La connaissance de ce qui a été fait pour elle réjouit le cœur de l'ami de l'humanité, encourage le prêtre de la culture, et elle est riche d'enseignements pour le dirigeant de la communauté. »

Tous les contemporains n'étaient pas d'accord avec



lui. Un autre éducateur du peuple, Johann Rudolph Gottlieb Beyer, écrivait à propos de la lecture de livres : « S'il n'en résulte pas précisément toujours le soulèvement et la révolution, elle fabrique tout de même des mécontents et des protestataires qui regardent toujours de travers les entreprises du pouvoir législatif et exécutif et qui ne sont pas favorables à la Constitution de leur pays. »

Cela nous semble familier. La peur des Lumières leur a survécu. Elle n'hiberne pas seulement sous les dictatures du XX^e siècle, mais aussi dans la démocratie ouest-allemande. Il s'est en tout cas toujours trouvé chez nous un quelconque nigaud législatif ou exécutif qui aurait souhaité rendre caduque la Constitution du pays pour la protéger des effets funestes de certains écrits.

Mais la critique conservatrice de la culture elle-même a peu appris de choses nouvelles dans les deux derniers siècles. Elle ne veut absolument pas abaisser l'index qu'elle lève en signe d'avertissement. « Pourquoi », se demandait déjà à l'époque de Goe-



the, Johann Georg Heinzmann, « pourquoi doit-on justement écrire et imprimer pour l'espèce d'hommes la plus corrompue, qui veut éternellement être amusée, éternellement flattée, éternellement trompée ? »

« Les conséquences d'une telle lecture sans goût et sans idée sont... un gaspillage absurde, une paresse irrépressible devant tout effort, une tendance illimitée au luxe, une répression de la voix de la conscience, une lassitude de la vie et une mort précoce », se lamentait Johann Adam Bergk.

Je cite ces écrits depuis longtemps tombés dans l'oubli parce que leurs thèses continuent de hanter notre époque. Quiconque écoute nos discours du dimanche et nos discussions publiques sur la politique culturelle doit nécessairement en retirer l'impression que c'est à peine si un argument nouveau nous est venu à l'esprit au cours de deux siècles.

Certes, en ce qui concerne les projets d'alphabetisation, nous avons fait une vigoureuse percée en avant. Ici, à ce qu'il semble, les amis de l'humanité, les prêtres de la culture et les dirigeants de la communauté ont obtenu des succès décisifs. Qui ne voudrait contredire Joseph Meyer, l'un des éditeurs les plus vaillants du XIX^e siècle, qui a inventé le slogan : la culture rend libre ! La social-démocratie a élevé cette devise au rang de revendication politique. Le savoir, c'est le pouvoir ! La culture pour tous ! Jusqu'à aujourd'hui, elle combat avec acharnement contre le privilège de la culture et pour l'égalité des chances. Depuis Bebel et Bismarck, les messages d'allégresse se succèdent. Le taux d'analphabétisme était déjà tombé en Allemagne dès 1880 en dessous de 1 pour 100. Dans plus d'un autre pays européen, cela a duré plus longtemps. Mais même le reste du monde fait des progrès énormes depuis que l'UNESCO, en 1951, s'est donné pour objectif la lutte contre l'analphabétisme. En un mot : la lumière a vaincu les ténèbres.

Notre joie à propos de ce triomphe reste limitée. Le message est trop beau pour être vrai. Ce n'est pas parce qu'ils en avaient envie que les peuples ont appris à lire et à écrire, mais parce qu'ils y ont été forcés. Leur émancipation a été en même temps une mise sous tutelle. Désormais, l'apprentissage du savoir était soumis au contrôle de l'Etat et de ses agences : l'école, l'armée et la justice. Quand les enfants de Ravensburg, en 1811, se mettaient en rangs pour une distribution des prix, ils en savaient déjà quelque chose, en chantant :

*Zèle et obéissance sont les devoirs
Qu'il faut remplir honnêtement
Quand on est un bon citoyen :
Mais vivre ainsi selon le devoir,
Seules les écoles l'inculquent
Dans le cœur de la jeunesse.*

*Le fait que nous nous vouons à la vertu
Et que nous nous réjouissons de tant de
connaissances,*

*Nous le devons uniquement à l'école ;
Soyons éternellement reconnaissants.
Gloire au roi, gloire à l'Etat
Où on a de bonnes écoles !*

Le but que poursuivait l'alphabetisation de la population n'avait rien à voir avec les lumières. Les amis de l'humanité et les prêtres de la culture qui s'engagèrent pour elles ne furent que les hommes de main de l'industrie capitaliste, qui exigeait de l'Etat qu'il mette à sa disposition une main-d'œuvre qualifiée. Il ne s'est jamais agi du Bon, du Vrai et du Beau dont parlaient les éditeurs patriarcaux du Biedermeier, que leurs successeurs d'aujourd'hui continuent à citer volontiers. Il n'était pas question de frayer la voie à la « culture écrite », encore moins de libérer les hommes de la tutelle sous laquelle ils

ENZENSBERGER,

Hans

Poésies

Ed. bil., Gallimard,

« Poésie du monde

entier », 1986.

Le Bref été de l'anarchie

La Vie et la mort

de Buenaventura Durruti

Gallimard, Monde entier,

1975.

Le Naufrage du Titanic

Gallimard, Monde entier,

1981.

avec

ROSE, Hilary et

ROSE, Steven

L'Idéologie de la science

la science

Seuil, Science ouverte,

1977.

vivaient. Ce qui était en cause, c'était un tout autre progrès. Il visait à dompter les analphabètes, cette « classe humaine la plus basse de toutes », à leur extirper leur imagination et leur originalité pour exploiter dorénavant non seulement leur force musculaire et leur habileté manuelle, mais aussi leurs cerveaux.

Pour supprimer l'homme sans écriture, il fallait cependant d'abord le définir, le suivre à la trace et le démasquer. Le concept d'analphabétisme n'est pas vieux. Son invention peut être datée avec une relative exactitude. Le mot apparaît pour la première fois dans un ouvrage anglais de l'année 1876 et s'étend ensuite rapidement dans toute l'Europe. Au même moment, Edison invente l'ampoule électrique et le phonographe, Siemens, la locomotive électrique, Linde, la machine à produire le froid, Bell, le téléphone et Otto, le moteur à essence. La relation entre ces éléments est évidente.

Par ailleurs, le triomphe de la culture du peuple en Europe coïncide avec le développement maximal du colonialisme. Cela non plus n'est pas un hasard. Dans les dictionnaires du temps, on voit affirmer que le nombre des analphabètes, « comparé à la population globale d'un pays, caractérise la situation culturelle d'un peuple. » « Cette dernière est la plus faible dans les pays slaves et chez les Noirs des Etats-Unis d'Amérique... Au niveau le plus élevé se trouvent les pays germaniques, les Blancs des Etats-Unis d'Amérique et le peuple finlandais. » N'a pas le droit non plus d'être absente l'indication que « les hommes... sont en moyenne d'un niveau plus élevé que les femmes » (Grand Dictionnaire de la conversation, de Meyer, 1905, Brockhaus, 1894).

Les consommateurs qualifiés

Ici, il ne s'agit plus de statistiques, mais de ségrégation et de stigmatisation. Derrière la figure de l'analphabète se profile déjà celle du sous-homme. Une petite minorité radicale a accaparé pour elle-même la civilisation et discrimine tous ceux qui ne dansent pas en mesure avec elle. Cette minorité peut être clairement définie : les hommes dominent les femmes, les Blancs les gens de couleur, les riches les pauvres, les vivants les morts. Ce que les « dirigeants de la communauté » wilhelminiens ne soupçonnaient pas devrait être clair pour leurs descendants et pour leurs enfants échaudés : que les lumières peuvent tourner à la persécution, la culture en barbarie.

Ces problèmes semblent n'avoir qu'un intérêt historique. Mais cette histoire, cette préhistoire nous a entre-temps rattrapés. La vengeance des exclus ne manque pas d'un certain humour noir. L'analphabétisme que nous avons extirpé est, comme vous le savez tous, revenu, sous une forme qui, il est vrai, n'a plus rien d'honorable.

Cette figure, qui domine depuis longtemps la scène sociale, c'est l'analphabète secondaire. Il a la belle vie, car la perte de mémoire dont il souffre ne le fait pas souffrir ; le fait qu'il n'ait aucune volonté propre le soulage ; le fait qu'il ne puisse se concentrer sur rien, il sait l'apprécier ; le fait qu'il ne sait pas et ne comprend pas ce qui se passe avec lui, il le considère comme un avantage. Il est mobile. Il est capable de s'adapter. Il dispose d'une considérable aptitude à s'imposer et à réussir. Nous n'avons donc pas à nous faire de souci pour lui.

Le fait que l'analphabète secondaire n'a aucune conscience d'être un analphabète secondaire contribue à son bien-être. Il se considère comme bien informé, sait déchiffrer les modes d'emploi, les pictogrammes et les chèques et se meut dans un environnement qui le protège hermétiquement de tout remords. Il est impensable qu'il échoue à cause de son entourage. Car c'est lui qui l'a produit et formé pour garantir sa propre perpétuation libre de tout dérangement. L'analphabète secondaire est le produit d'une nouvelle phase de l'industrialisation. Une économie dont le problème n'est plus la production, mais l'écoulement des produits, ne peut plus avoir besoin d'une armée de réserve disciplinée. Ce qu'il lui faut, ce sont des consommateurs qualifiés. Avec l'ouvrier producteur et l'employé classique, l'entrai-



nement rigide auquel ils étaient soumis devient lui aussi superflu, et l'alphabétisme devient une chaîne dont il faut se débarrasser au plus vite. En même temps que cette manière de poser les problèmes, notre technologie a aussi mis au point la solution adéquate. Le média idéal pour l'analphabète secondaire, c'est la télévision.

Il est probable que toutes les théories qui ont été développées à propos de ce phénomène sont fausses. Je sais de quoi je parle ; car il n'y a pas encore vingt ans, j'attribuais aux médias électroniques de magnifiques possibilités émancipatrices. Un tel espoir, même s'il n'était pas fondé, avait pour lui l'avantage de la témérité. On ne peut pas en dire autant des considérations du sociologue américain Neil Postman, qui font aujourd'hui chorus : « Quand un peuple se laisse distraire par des trivialités, quand la vie culturelle est redéfinie comme une série sans fin de manifestations destinées à amuser, comme une gigantesque entreprise de variétés, quand le discours public devient un bavardage indifférencié, bref, quand les citoyens se transforment en spectateurs et que leurs affaires publiques se dégradent au rang de show, alors la nation est en danger – le dépérissement de la culture devient une menace réelle. »

Seule la terminologie a changé ; pour le reste, l'argumentation de l'Américain de 1965 est identique à celle du brave Suisse qui adressa en 1795 un « Appel à sa nation » pour l'avertir de l'effondrement immi-



nent de la culture. Bien entendu, Mr Postman a raison dans son affirmation centrale, qui est : la télévision, c'est de l'anémie enrobée de sauce. La seule chose surprenante est qu'il semble y voir une objection. C'est justement au fait qu'elle est débile que la télévision doit son charme, son côté irrésistible, son succès. Encore plus bizarre est un tic qu'on peut observer chez les apologistes de la culture-lecture. Il semble que pour eux tout dépende au plus haut point des moyens par lesquels la débilité est produite. Si elle apparaît en effet imprimée noir sur blanc, il s'agit visiblement de culture ; si, en revanche, elle est répandue par l'intermédiaire d'antennes ou de câbles, la « nation est en danger ». Eh oui, quiconque prend la critique de la culture pour argent comptant est lui-même responsable !

Il m'est difficile, à moi en tout cas, de croire une Cassandre dont les coassements servent à défendre son propre chiffre d'affaires, et encore plus quand elle s'empare en même temps et aveuglément de nouveaux débouchés.

Souvenons-nous : ce fut un produit imprimé, la *Bild-Zeitung*, un produit prophétique, qui permit de prouver qu'on peut vendre la suppression de la lecture comme de la lecture et fabriquer un média imprimé pour analphabètes secondaires. Et, naturellement, ce sont des éditeurs qui se battent pour mettre la nation sur câbles, pour brandir des massues par satellite et pour inonder le continent de programmes d'où a été éliminée toute trace de programme. Exactement comme il y a cent ans, où il s'agissait de l'alphabétisation de la population, ils peuvent aujourd'hui aussi, alors qu'il s'agit de la rendre nulle et non avenue, compter sur le soutien de l'Etat. Ce faisant, le projet de câblage obligatoire correspond exactement à l'« obligation scolaire » dont parlaient à l'époque les lois promulguées dans ce domaine. Et l'industrie dispose comme interlocuteur – cela tombe bien – d'un ministre qui incarne lui-même, avec toute la netteté souhaitable, le type de l'analphabète secondaire.

La politique culturelle de l'Etat devra, elle aussi, s'adapter aux nouvelles priorités. Un premier pas a déjà été fait avec la diminution du budget des bibliothèques. Dans l'enseignement aussi, on peut enregistrer des innovations. Tout le monde sait qu'on peut aujourd'hui aller pendant huit ans à l'école sans apprendre sa langue maternelle, et même dans les universités, ce dialecte devient peu à peu une langue étrangère imparfaitement maîtrisée.

Des castes culturelles se forment

Il ne faut pas croire que je tiens à polémique contre une situation dont le caractère inévitable est pour moi évident ; je n'ai pas non plus l'intention de me lamenter sur elle ; je voudrais seulement la décrire et, dans la mesure où j'y réussis, l'expliquer. Il serait fou de contester la raison d'être de l'analphabète secondaire ; et loin de moi l'idée de lui en vouloir de sa place au soleil et de ses amusements.

En revanche, il est probablement permis de constater que, dans ce domaine, le projet historique des Lumières a échoué. Le slogan « la culture pour tous » prend peu à peu un sens comique. Une culture sans classes est encore moins en vue. Bien au contraire, on peut prévoir une situation dans laquelle se formeront des milieux culturels de plus en plus nettement cloisonnés, qui ne connaîtront plus d'opinion publique commune.

J'irai même jusqu'à risquer l'affirmation que la population se scindera de plus en plus clairement en castes culturelles. (Evidemment, j'emploie ce terme dans une intention descriptive, sans ambition d'être systématique.) Ces castes ne pourront plus être décrites à l'aide du modèle marxiste traditionnel, selon lequel la culture dominante est la culture de la classe dominante. L'appartenance économique à une classe et la conscience divergeront de plus en plus.

Dans ce processus, en règle générale, des analphabètes secondaires occuperont les situations décisives dans la politique et dans l'économie. Il suffit dans ce contexte d'évoquer le président en fonction des Etats-Unis et le chancelier fédéral en place. A l'inverse, on peut sans peine trouver dans ce pays qui

est le nôtre, tout comme aux Etats-Unis, des troupes entières de chauffeurs de taxi, de manoeuvres, de vendeurs de journaux et d'assistés sociaux qui, avec leur conscience supérieure des problèmes, leur niveau culturel et leurs vastes connaissances, auraient connu dans n'importe quelle autre société une grande réussite.

Mais même une telle confrontation manque la cible de la situation réelle, qui ne permet plus de classifications nettes ; car on peut rencontrer des zombies même parmi les professeurs au chômage et, dans les services de la présidence fédérale, des gens qui non seulement savent lire et écrire, mais même penser de manière productive. Cela veut dire seulement que le déterminisme social en matière de culture n'est plus de mise. Ce qu'on appelle le privilège culturel a perdu le poids d'effroi qu'il inspirait. Quand les parents sont des deux côtés des analphabètes secondaires, l'enfant de bourgeois n'a plus aucun avantage sur le fils d'ouvrier. La caste culturelle à laquelle on appartient dépend désormais plus de l'option personnelle que de l'origine.

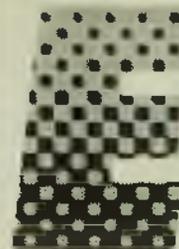
J'en conclus que la culture se trouve dans notre pays dans une situation totalement nouvelle. Nous pouvons oublier tranquillement l'ambition d'être obligatoire pour tout le monde qu'elle a toujours revendiquée sans jamais l'atteindre. La classe dominante, composée dans sa majorité d'analphabètes secondaires, a perdu tout intérêt pour cette culture. La conséquence en est qu'elle ne doit et ne peut plus servir aux intérêts d'une classe dominante. La culture ne légitime plus rien. Elle est libre comme l'air ; c'est quand même une forme de liberté. Une telle culture en est réduite à ses propres forces, et plus tôt elle s'en rendra compte, mieux ce sera.

En ce qui concerne la littérature, je tendrai à penser qu'elle est moins touchée par les transformations que j'ai esquissées qu'il ne pourrait sembler. Elle a toujours été au fond, une affaire minoritaire. Il est probable que le nombre des gens qui vivent avec elle est resté relativement le même dans le cours des deux derniers siècles. Seule sa composition s'est transformée. Depuis longtemps ce n'est plus un privilège de classe, pas plus qu'une obligation de classe que de s'occuper d'elle. La victoire de l'analphabétisme secondaire ne peut que radicaliser la littérature : elle amène une situation où on ne lit plus que volontairement. Quand elle aura cessé de passer pour un symbole de situation sociale, pour un code de société, pour un programme d'éducation, alors seuls ceux qui ne peuvent pas s'en passer en prendront encore connaissance.

Qui le veut peut s'en plaindre. Je n'en ai pas envie. Même la mauvaise herbe est finalement minoritaire, et pourtant le moindre jardinier municipal sait combien il est difficile de l'éliminer. La littérature continuera à proliférer tant qu'elle disposera d'une certaine ténacité, d'une certaine ruse, de la capacité de se concentrer, d'une certaine volonté propre et d'une bonne mémoire.

Vous vous en souvenez : ce sont les qualités du vrai analphabète. C'est peut-être lui qui aura le dernier mot. Car il n'a pas besoin d'autre média que d'une voix et d'une oreille.

IL FAUT TUER LES ECRIVAINS



n prison, pendant les interrogatoires, l'enquêteur du KGB, le commandant Pakhomov, m'a proposé plus d'une fois, mi-blaqueur mi-sérieux : "Bon, et maintenant, racontez-nous comment vous en êtes arrivé à une vie comme ça." Il voulait dire ce chemin du crime sur lequel je m'étais lancé, et qui s'était exprimé par ma vocation d'écrivain. Il voulait dire cette évolution des points de vue qui m'amènerent à l'art tel que je le comprenais criminellement. A cette question : "Comment vous en êtes arrivé à une vie comme ça ?" je donne une réponse dans mon roman autobiographique "Bonne Nuit", qui est l'aboutissement de ma vie d'écrivain. Mais l'expérience de la vie quotidienne, du temps de paix, ne m'y occupe guère. Il m'a semblé, ô combien plus important ! de présenter les faits et les événements qui ont décidé de mon destin et m'ont amené à écrire. En fin de compte le fait littéraire lui-même acquiert de cette façon une intrigue dramatique. Et on écrit sur soi comme sur Robin des Bois ou Robinson Crusoe...

Ces événements décisifs, qui ont joué le rôle de chocs psychologiques après lesquels je me suis trouvé exclu de la société, approchent parfois du fantastique. Mais je ne les ai pas inventés. Ce qui est fantastique, c'est le monde dans lequel il faut que nous vivions. C'est aussi l'époque - l'époque du stalinisme tardif - qui m'apparaît comme une grande fresque historique, ou comme une image de nuit sur laquelle l'action se déroulerait. C'est la nuit d'où je suis venu, et qui se traîne et cherche à me reprendre...

En définitive, c'est aussi le roman des imprévus ; un roman d'aventures, et même un roman policier, encore que je ne sois pas un amateur de romans policiers, et qu'à titre personnel je sois tout à fait opposé aux aventures. Mais qu'est-ce que vous voulez faire quand il n'y a pas d'autre issue, et que la littérature elle-même devient une aventure à la recherche de voies de liberté pour son développement. C'est-à-dire qu'elle devient une entreprise interdite, punissable aux yeux de mon gouvernement, et dangereuse pour l'auteur. La littérature se trouve accompagnée d'évasions et de poursuites, de ratisages et d'arrestations, et l'écrivain, bien involontairement, se découvre être un criminel. Ici, cela devient une question de choix : soi en tant qu'homme ou soi en tant qu'écrivain. Et qu'on le veuille ou non, il convient de mettre une croix sur soi en tant qu'homme. Alors, l'écrivain commence. Et la conscience vous vient que la littérature est, en général, quelles que soient les circonstances dans lesquelles vous la pratiquez, une occupation à risques assez élevés. Le fait littéraire prend l'apparence d'un jeu avec un couteau à double tranchant. On sent sur ses lèvres l'arrière-goût un peu amer d'une intrigue tout à fait susceptible de se terminer très mal. Mais cela donne un sens à son existence d'écrivain, une gaieté, un intérêt. "Qui sait ? - présage d'immortalité ?" disait Pouchkine.

Quand tout le monde dort, l'écrivain mène une vie autre, fantomatique, plus pleine pour lui que la vie normale de tout un chacun. L'écrivain est en quelque sorte un vampire, qui ne ferait pas de mal à une mouche au demeurant, mais qui mène une vie mystérieuse, dédoublée, d'outre-tombe. Tant que les hommes vivent comme des hommes, il écrit, et c'est déjà suspect. La vie pour lui, c'est l'attente de ce qu'il aura écrit. L'écriture en elle-même est un crime, une dissidence par rapport à la réalité. Surtout dans une société standardisée qui vit et pense selon les normes fixées par l'Etat. L'écrivain est un exclu, un bitard,

un homme qui n'aurait pas entièrement droit à l'existence. Peut-être faut-il par principe tuer les écrivains rien que parce qu'ils sont des écrivains. La réalité s'occupe à tout bout de champ d'assassinats de ce genre.

La réalité est opposée, étrangère, ennemie de l'art. Et quand nous nous battons avec la réalité, nous autres, hommes de l'art, notre appui, ce n'est pas nous-mêmes. En tant qu'hommes, c'est très possible qu'on ne vaille strictement rien. Mais, pardon pour la modestie, ce qui nous soutient, ce qui nous pousse, ce qui nous oblige au travail, c'est l'histoire universelle de l'art. Nous n'existons pas en tant que nous, nous ne sommes que la suite de ceux qui sont venus avant nous. Et il faut bien arriver à leur correspondre, autant que nous pouvons, de toutes nos forces...

A l'heure de la bataille inévitable contre la réalité, je bats en retraite tout de suite. Parce que la réalité dispose de toutes les forces. Et il faut bien en convenir, l'homme et l'humanité pourraient parfaitement - et peuvent parfaitement - se passer d'art. Sans rien à manger - pas de vie. Et sans commerce. Et sans police. De toutes ces institutions, l'art est à coup sûr l'occupation la plus oiseuse, la plus superflue. Comme le disait en prison un spécialiste du socialisme, il faudrait mettre tous les écrivains en général dans un asile de fous pour qu'ils n'empêchent pas les gens de vivre dans leur tranquillité normale. Nous, les écrivains, il faudrait que nous ayons cette proposition en vue. C'est-à-dire que nous comprenions à quel point nous ne sommes pas aux affaires, quelle haine insurmontable nous sépare de la réalité.

Mais imaginons un instant que dans l'histoire de la race humaine l'art n'existe pas. Et il n'y aurait pas d'Egypte des pharaons. Il n'y aurait pas - sans art - la Grèce et Rome. En général, il n'y aurait rien du tout.

L'humanité aurait disparu de la face du monde, l'humanité serait passée à travers l'Histoire, "comme les Huns et les Obres", sans laisser trace. Dans une chronique de la Russie médiévale, il y a une expression comme ça : "disparus, comme des Obres". Et qui sont ces "Obres" - personne ne le sait. Sans doute était-ce un peuple nombreux et cruel qui régnait sur les tribus slaves au début de notre ère. Et puis, ce peuple a disparu, sans rien laisser, ni écriture, ni culture, ni art. C'est-à-dire que ce peuple, c'est comme s'il n'avait pas existé sur terre. Il est triste de constater qu'aujourd'hui la Russie soviétique, ce pays extraordinaire, si riche en talents, et qui périodiquement connaît des explosions ou des anéantisements de la culture, sans le comprendre elle-même, en vient à imiter les Obres.

Et moi, en me battant contre les obres, j'en arrive à penser que l'art, c'est le sel de la vie. L'art est à l'origine, il est compris dans la base de l'univers. La création de cet univers, c'était déjà une œuvre d'art. Et si le monde est beau, et passionnant, c'est qu'il donne envie qu'on écrive dessus. Je dirais qu'au début était l'art, et que la réalité est venue ensuite. Peut-être même que l'art est la seule réalité. Et sans art, en dehors de l'art, la réalité en tant que telle ne veut rien dire et ne vaut rien. La réalité, si l'on préfère, est une construction sur l'art. Et il n'y aurait aucune réalité si l'art n'existait pas. Et c'est pour cela que de temps en temps l'art apparaît et se rappelle à la mémoire, comme un vestige, ou comme l'appelle la justice soviétique, comme une "diversion", une "diversion" idéologique, interdite et criminelle. Comme les langues de feu qui sortent de la terre. Ou les bourgeois verts sur une terre brûlée. Comme pour rappeler ce que c'est en vérité que l'Histoire, et ce que c'est que la nature.

Voilà ce que fait l'art - le plus pitoyable, le plus ridicule, le plus inutile de tout ce qui existe au monde.

© Andrei Siniavski

SINIAVSKI, Andrei
Bonne Nuit !
Albin Michel, 349 p.,
1984.

SINIAVSKI, Andrei
TERTZ, Abram
Une voix dans le chœur
Seuil, 1974.
Promenades avec
Pouchkine
Seuil, 160 p., 1976.

SINIAVSKI, Andrei
SINIAVSKI, Maria
Syntaxis
Réflexions sur le sort de
la Russie et de la culture
russe.
Albin Michel, 168 p.,
1981.

LES CAUCHEMARS DE L'EPOQUE SUIVANTE

GUSTAFSSON, Lars
La Mort d'un apiculteur
Presses de la Renaissance.
204 p., 1982
Strindberg et l'Ordinateur
Presses de la Renaissance.
180 p., 1984
Le Silence du monde
avant Bach
Arlyuën. 49 p., 1984.
Musique ténébreuse
Presses de la Renaissance.
1985. 190 p.

Comme quelqu'un me le faisait récemment remarquer, la plupart des gens de ma génération nourrissent encore l'idée un peu confuse, acquise à l'école, que nous nous trouvons vers la moitié du siècle. Nous sommes pourtant aujourd'hui à quatorze ans seulement d'un nouveau millénaire. Quel aspect aura ce tournant si on le compare avec celui qu'a connu le monde de l'an 1900 ? que nous ne retrouverons jamais, chacun le sait ! Curieusement cependant, l'incertitude fondamentale face à l'avenir, le sentiment de l'ambiguïté du développement technologique et industriel, la lutte entre des modes de vie nouveaux et d'autres déjà surannés, sont autant de traits caractéristiques des milieux intellectuels des années 1900, dans lesquels il n'est pas tout à fait impossible pour nous de nous reconnaître.

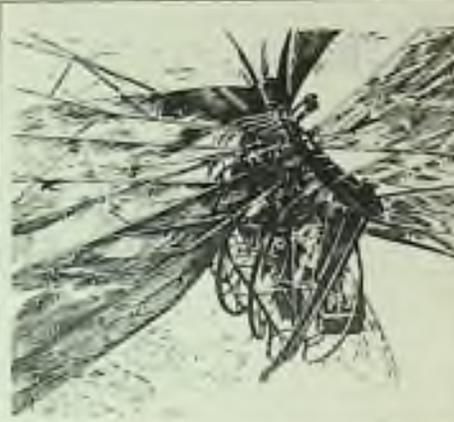
La fille à la robe verte et les yeux de Davidson

En 1898, Rainer Maria Rilke s'installe pour la première fois dans la colonie d'artistes de Worpswede, dans ce paysage marécageux du nord-ouest de Brême. Dès 1895, lors de la grande exposition de la Bremer Kunsthalle, des peintres tels que Fritz Mackensen et Heintz Vogeler avaient rendu l'endroit célèbre : ils peignaient les maigres boulevards, les cours d'eau traversant des étendues marécageuses dans le vert profond d'un jour d'été, le Weyerberg se profilant dans une brume de chaleur, la pauvreté des petites maisons des tourbières, les gros orages percés de puits de lumière qui vont et viennent sur les marais. C'est là que Rilke arrive, après son voyage en Russie ; il pense y retrouver un peu de l'ingénuité de l'enfance et de cette proximité de Dieu et des animaux qu'il avait ressentie chez les paysans russes auxquels il avait rendu visite quelques années auparavant en compagnie de Lou Andreas-Salomé.

C'est l'époque des colonies d'artistes. Il y a Barbizon et Meudon. Elles poussent comme des champignons en Angleterre et en Ecosse. Comme des champignons aussi depuis la boucle de la Seine à Pontoise jusqu'au vaste paysage marécageux entre Brême et la mer, resté, au milieu du XIX^e siècle, l'une des dernières et rares contrées sauvages d'Europe, à moitié colonisée par des ouvriers agricoles sans terre sur une initiative royale de la Basse-Saxe. Et voici que les peintres sortent, s'installent à l'air et à la lumière, étudient l'eau et le vent. Sans jamais trop s'éloigner cependant des grandes villes, pour pouvoir accéder aisément aux marchands de tableaux et aux théâtres : de Pontoise à la gare du Nord, à l'époque de Pissarro déjà, il n'y a qu'une demi-heure de train, et de Worpswede à Brême il existe, au tournant du siècle, un chemin de fer pour la tourbe et un service de vapeurs.

Le 1^{er} octobre 1900, le peintre Mackensen et son frère font une visite inattendue à Rilke. Et le poète écrit dans son journal :

« La terre trop vaste pour l'homme, grandie par sa course à travers le ciel, s'étalant au loin dans les jours et les nuits, sans cesse ressurgie par-dessus les mers et sans cesse grandissante, cette terre biblique, étrangère, la terre que Dieu tient encore dans sa main et qui donc ne commence ni ne finit. La lande était sombre et muette, douce comme une soie japonaise, l'herbe tendre, rouillé le chaume de blé noir. Les labours étaient lourds et sombres. Le vent était large. Et devant toutes ces couleurs, les blancs mouvements de jeunes filles vêtues de clair ; devant le paysage glisse la grâce de Clara Westhoff, pâleur verte de roseau dans un air gris de crépuscule, si léger et si grand que l'émotion qui nous étreint nous laisse à notre solitude, à la pure contemplation. A peine si je parvins à rejoindre les autres tant l'impression m'avait arraché à toute vie, extrait du sein des



hommes, me plaçant parmi les choses qu'on ne peut supporter que muettes. »

Ce très beau tableau de Worpswede en dit long sur les états d'âme du tournant du siècle : cette claire mélancolie, on la retrouve bien entendu dans « Le nuage » du Prince Eugène, ou les poèmes d'Öla Hanson et d'Ekelund.

Plus intéressant encore est ce qu'il exprime sur ce qui n'est guère son propos : le contexte technologique et industriel, dont il est la négation. La terre qui s'étend, vaste et plus puissante que l'homme, jusqu'à l'horizon, ne contient, si loin que porte notre vue, aucun bâtiment, ni train passant dans le crépuscule, ni cheminées d'usines fumantes. Ce paysage reste immobile et la sveltes silhouette verte de la jeune sculpteur Clara Westhoff (qui devait peu après devenir l'épouse de Rilke) résume l'immobilité de tout ce paysage.

C'est là l'époque où, pour parler comme J. A. Buckley, le temps triomphe.

Hasardons maintenant ce que certains considèrent peut-être comme un rapprochement téméraire entre la belle notation du journal de Rilke et quelque chose qui, à première vue, n'a guère de rapport avec lui : un passage de « La Machine à explorer le temps » de H. G. Wells, roman jouissant à l'époque d'une immense popularité, et paru l'année même où eut lieu la percée triomphale des peintres de Worpswede, c'est à dire en 1895.

Il s'agit du passage où l'explorateur du temps avance le plus loin possible dans le temps, atteignant ce crépuscule extrême où l'inexorable principe de l'entropie achève de s'intéresser à une planète de plus en plus froide, de plus en plus inhabitable, et de rendre, une fois pour toutes, tout progrès sans effet. L'explorateur du temps parvient à ce rivage extrême dans une sorte de fuite panique, après avoir échappé de justesse à des aventures mortellement dangereuses et bouleversantes, à une époque où la classe supérieure s'est muée en un peuple de parasites fragiles et stupides, et la classe inférieure, en des êtres terrifiants, fantômes souterrains émergeant nuitamment par des puits de leurs galeries de machines aux allures d'égoûts, pour se livrer contre leurs maîtres d'antan à une cruelle chasse à l'homme à visées anthropophages. Sur ce rivage extrême, comme dans le fragment du journal de Rilke, les choses sont là, à se supporter - muettes.

« Je m'arrêtais tout doucement, et, restant assis sur la Machine, je promenai mes regards autour de moi. Le ciel n'était plus bleu. Vers le nord-est, il devenait noir d'encre, et dans ces ténèbres ne cessaient de scintiller des pâles étoiles. Au-dessus de moi, le ciel était sans astres et d'un ocre rouge profond ; au sud-est, il devenait brillant jusqu'à l'écarlate là où l'horizon coupait le disque d'un soleil rouge et immobile. (...) La Machine s'était arrêtée sur une grève en

« pente. La mer s'étendait au sud-ouest et s'élevait brillante et nette à l'horizon, contre le ciel blême. Il n'y avait ni vagues ni écueils, ni brise. Seule, une légère ondulation d'huile s'élevait et s'abaissait comme pour montrer que la mer éternelle s'agitait et vivait encore. »

Cela ressemble à une idylle, mais n'en est certainement pas une. (L'instant d'après, la grève reculée se révélera peuplée de quelques crabes gigantesques, de crustacés qui se régalaient parfois volontiers d'explorateurs du temps.) Ce que nous voyons là n'est pas uniquement un certain état, le soleil étant immobile ; c'est le début de cette mort thermique prédite par Lord Kelvin, qui transforme l'évolution de la civilisation tout entière en une sorte de monumental cul-de-sac.

Wells est intéressant par ses fantasmes d'angoisse, sa thématique du sosie, sa manière souveraine de combiner les ombres et les féeries des « gothic tales » de cette période avec le tintement prosaïque et froid des flacons de verre et des éprouvettes, et les reflets de lumière triviaux dans les microscopes de laiton de South Kensington. Il crée, en quelques années fébriles autour de 1895, les traits essentiels de ce que nous appelons aujourd'hui la « science-fiction » il est le Baudelaire de la prose objective, de l'esprit sentencieux et de l'âme des assistants de laboratoire. Et, curieusement, ce qu'il dit n'est pas bien différent en substance de ce que Baudelaire avait exprimé une génération plus tôt.

Ils ont tous deux en commun la certitude que le nouvel urbanisme a brutalement modifié les conditions de base de l'esthétique, de la sensibilité, de l'optimisme et du pessimisme. On peut se demander s'il existe à vrai dire chez cet étrange Anglais plus qu'un thème : le développement scientifique et industriel, autour duquel il tisse une toile d'araignée de spéculations, où les vibrations de quelque invisible araignée géante semblent éternellement se propager. Le progrès sera-t-il porteur d'une valeur intrinsèque, ou s'écroulera-t-il, tel un château de cartes ?

L'amère compréhension de ce conflit réapparaît dans les innombrables romans de Wells qui traitent ce thème sur deux modes alternés, une société étant toujours soumise à une épreuve qui révèle la solidité de ses fondements les plus essentiels. Ainsi, comme dans « La Guerre des mondes », l'épreuve peut être un fléau apocalyptique, une catastrophe comme en prédisent les prophètes de la Bible.

Dans d'autres cas, on accède sans heurt à la compréhension mélancolique du fait que la nature est la plus forte à la longue, que le crépuscule aura le dessus sur l'aube et qu'un jour les paysages seront tous à nouveau aussi vides de chemins de fer et de hauts fourneaux qu'ils l'étaient au commencement. Ce qui est mis en évidence, c'est une société en crise ou un optimisme en crise. Il n'est pas de murs, même les plus fiers, qui n'aient de fissures. L'avenir abrite un secret de désolation.

(Dans la bibliothèque en ruines, abandonnée depuis très longtemps par les hommes, où l'explorateur du temps s'égare en fuyant éperdument devant les Morlocks anthropophages de « La Machine à explorer le temps », les derniers restes de cuir des reliures pendent des étagères, oriflammes décrépit d'une église désaffectée. De manière générale, il y a chez Wells une extraordinaire compréhension intuitive de ce qui est déjà abandonné.)

Martin J. Wiener, dans son étude déjà classique, « English Culture and the Decline of the Industrial Spirit 1850-1980 » (Cambridge, 1981) décrit ce froid contre-courant, fait de doute et de résistance à l'optimisme évolutionniste cher au XX^e siècle, ainsi que l'apparition précoce d'une tradition anti-industrielle. Le paysage jamais touché par l'industrie est très tôt idéalisé. Après la guerre des Boers, cette

attitude s'intensifie chez des lyriques comme Yeats et des prosateurs comme G. K. Chesterton et Hilaire Belloc. « Country Life » devient une nouvelle classification des magazines dans les bibliothèques publiques. Le jardin et le village, tout comme la maison de campagne anglaise, sans cesse dépeinte, deviennent les symboles de cette contre-révolution anti-industrielle.

La conscience anglaise semble vivre dans deux mondes à la fois : celui de la réalité et celui d'une époque chimérique et révolue. Fondièrement, on y retrouve toujours cette profonde distanciation de l'étranger. Chez Wells, comme chez Kipling, le récit fantastique, volontiers lié à une vague sensation de nausée devant les étranges variantes de l'espèce humaine, devient une façon d'aborder cette distanciation, qui s'apparentait encore chez Baudelaire à une attitude individuelle. (Il est intéressant de noter que c'est un récit de Kipling qui a servi de modèle au roman de Kobo Abe, « La Femme des sables », histoire d'un homme fait prisonnier par un peuple étrange qui vit au fond de trous creusés dans le sable, et dont il est impossible de sortir.) Cette expérience peut être éclairée de différentes façons :

- être prisonnier parmi des étrangers ;
- voir ce que personne d'autre ne peut voir et en être captif ;
- être ailleurs en réalité ;
- se retrouver parmi des hommes qui en réalité sont autre chose.

Le plus important de ces thèmes, tous présents chez Wells, est la notion d'un monde parallèle. Il peut avoir différents aspects. Un paysage désinvesti. Personne n'y habite. L'avenir, avec ses cheminées et ses locomotives, ne saurait y toucher. Si l'on veut, l'absence dans ce paysage constitue déjà le symbole achevé de ce grand non, de ce refoulement, ou de ce refus de se soumettre aux conditions du progrès technique, thème opposé qui caractérisera l'industrialisation européenne, et ce, pour de longues années.

Le paysage que n'a jamais touché l'industrialisation (les landes de Worpswede en sont bien entendu un bon exemple, même si les barques à voile qui glissent doucement transportent la tourbe à brûler, matière première effectivement industrielle) est un paysage du désinvestissement. La jeune Clara Westhoff, debout dans sa beauté virginale devant le crépuscule envahissant la lande, absente et innocente, s'identifie au paysage lui-même dans la petite note du journal de Rilke. Car le paysage vibre de ce qui ne s'y trouve pas. Ce même désinvestissement, on le retrouve chez ces chevaliers et ces demoiselles de contes de fées, que l'on peut admirer aujourd'hui par exemple à la Galerie Thiel, dans le Djurgården de Stockholm.

Quant à H. G. Wells, jamais sans doute il n'a été plus près de ce sentiment d'extériorité que dans l'étrange histoire de 1895 intitulée « Le cas étrange des yeux de Davidson ». Davidson est l'un de ces assistants universitaires timides et maladroits qui reviennent sans cesse chez Wells. Lors d'un violent orage, il se trouve par hasard entre les pôles d'un très grand aimant quand la foudre tombe tout près de lui. S'étant ressaisi, il avance en titubant comme un aveugle : alors que ses sens auditif, olfactif, gustatif et tactile le renseignent toujours sur ce laboratoire, où il se heurte pratiquement à tout, il se trouve transporté par son sens visuel en un tout autre endroit, une belle île manifestement désertique de l'océan Pacifique. Ce phénomène, beau mais terrifiant, qui handicape considérablement le pauvre homme, dure plusieurs semaines. Ce récit, s'il offre un bon exemple de la capacité quasi fabuleuse de Wells à construire des expériences imaginaires, est aussi une expression presque parfaite du conflit de volonté fondamental qui semble traverser tout ce qu'il écrit, et charger le texte avec les énergies secrètes de deux mondes.

Il est tentant d'aborder la façon dont cette problématique peut se présenter en France. Quand Jules Verne, vers la fin de sa vie, dans une interview, est invité à se comparer à H. G. Wells, il répond à peu près que les récits de Wells sont totalement inventés, tandis que les siens sont fondés sur des faits et des

calculs. On a l'impression d'entendre, pendant quelques instants, un écho de la bataille positiviste qui, à l'ombre de la sociologie d'Emile Durkheim, secouait la Sorbonne au tournant du siècle.

Un constructeur de ponts isolé comme Isambard Kingdom Brunel peut, certes, devenir en quelque sorte un héros civilisateur, même en Angleterre, mais il ne jouera jamais le même rôle que l'ingénieur Eiffel, il ne servira jamais de modèle à des ingénieurs-héros tels qu'on les rencontre dans les romans de Jules Verne : un capitaine Nemo, ou un ingénieur Robur.

Cependant, on trouve ici le même sentiment de désinvestissement. Dans son ouvrage érudit et subtil « Sozialgeschichte des Eisenbahnreise » (Munich, 1968), Wolfgang Schivelbusch a montré que les concepts de « choc » et de « trauma » se sont développés comme toute la représentation de l'être humain en état de désinvestissement total à la suite d'une situation de catastrophe, à partir de l'expérience grandissante de la catastrophe symbolique par excellence de l'époque : l'accident de chemin de fer.

Ce modèle traumatique guidera un moment Sigmund Freud sur le chemin qui le mènera vers sa propre théorie de la névrose. Les romans de Paul Bourget et la peinture de l'époque foisonnent de dames sans investissements, de médiums, de sosies. C'est l'époque des possédés, des hypnotisés, dont l'écho pénètre profondément dans « Inferno » de notre August Strindberg. Mais, c'est dans ce champ défriché que Charles Baudelaire, bien avant tous, prévoyait déjà la possibilité d'une nouvelle esthétique. Comme le fait remarquer Walter Benjamin, un tic nerveux, un sursaut du muscle de l'oeil devient à la mode chez le gentleman dès les années 1850, de même qu'une cravate peut être à la mode. « Les nerfs » sont à la mode. Et dans « Les Fleurs du mal », l'esthétique de l'insensibilité, propre à un temps nouveau, est pour l'essentiel déjà prête. Le poète, derrière le recueil, sans contester le plus populaire de son époque, voit déjà, quatre décennies avant le tournant du siècle, avec « les yeux de Davidson ».

L'esthétique de Baudelaire reste sous le signe du traumatisme et de l'inversion : il essaie de montrer qu'une charogne de vache en putréfaction, couverte de mouches, renferme en même temps une beauté intense et émouvante (« Une charogne ») et que la nouvelle superficialité et le nouvel anonymat qui inondent maintenant les relations sociales possèdent une tension érotique et émotionnelle propre, compensant la disparition des anciens champs de force. Une rencontre jamais réalisée en termes réels possède une valeur propre, celle de l'absence (« A une passante »). Nous ne sommes alors qu'en 1857.

Vers la fin du siècle, le romantisme du paysage et l'esthétique du désinvestissement, faisant suite à William Morris et aux préraphaélites, sont totalement développés, mais commencent de plus en plus à conclure d'autres alliances avec la notion de catastrophe technologique. C'est là que Wells devient si intéressant. Chez lui, dans le jardin préraphaélite, on entend avec une netteté surprenante le grondement

souterrain des mines brûlantes de l'avenir. Mieux encore, son jardin est aussi un labyrinthe, une galerie des glaces.

Dans ce qui suit, je reviendrai au jardin chez Wells et à ses fonctions subtiles qui nous mènent jusqu'à un poète moderne comme Borges ; pour le moment, constatons qu'une importante dimension de cette esthétique exprime un non au progrès, à l'industrialisation du paysage, au mode de travail industriel en tant que tel. Et c'est par ce non, pourrait-on dire, que la vision européenne du développement technique diffère fondamentalement de celles du Japon ou des États-Unis par exemple. La grande crise est venue au paysage et le paysage, comme la jeune Clara Westhoff, est resté muet, détournant les yeux. Peut-être étaient-ce les yeux indéfiniment absents de Davidson, assistant de laboratoire.

Dans le Jardin, l'oeuf en cristal ; au dehors, la nature sauvage

L'un des récits fantastiques les plus remarquables de Wells s'intitule « L'oeuf de cristal » et correspond véritablement à l'énoncé du titre : l'oeuf est en cristal et se trouve dans la vitrine d'une boutique encombrée de South Kensington. Le propriétaire montre une étrange réticence à le vendre à deux gentlemen qui s'y intéressent, l'ayant trouvé dans la vitrine parmi des animaux naturalisés et autres curiosités. Malgré les violentes protestations de son épouse, il demande pour cet oeuf un prix déraisonnablement élevé. Un jeune scientifique, assistant dans un des innombrables laboratoires de la région, s'intéresse aussi vivement à l'étrange objet.

Il s'avère que l'oeuf possède des propriétés très remarquables, que l'antiquaire passe le plus clair de ses nuits à explorer à l'insu de sa femme.

Si la lumière entre dans l'oeuf sous un certain angle, elle vient à éclairer un point vert à l'intérieur ; et qui concentre son regard s'aperçoit que le vert est en réalité une fenêtre donnant sur un paysage d'un autre monde. En exerçant son oeil, on distingue une verte vallée, peuplée d'êtres effrayants ressemblant à des oiseaux, et disposant apparemment de bâtiments et aussi de quelque chose qui ressemble à des moyens de transports mécaniques. La vallée devient de plus en plus nette, à vrai dire d'une netteté terrifiante. Les héros du récit, le vieil antiquaire et son ami le jeune scientifique, découvrent que, de toute évidence, l'oeuf de cristal reflète ce monde étrange à partir d'un point de vue qui doit être situé à une hauteur considérable. Des observations minutieuses démontrent que le point d'observation doit être un oeuf de cristal identique, fixé tout en haut d'un mât. Parfois, ces créatures étranges et intelligentes qui ressemblent à des oiseaux et qui ont installé ces remarquables cristaux, s'en approchent en volant et regardent à l'intérieur en battant des ailes.

Il y a même un moment extraordinaire du récit, caractéristique du génie imaginaire de Wells, où l'un de ces monstres aux ailes battantes regarde dans la sphère d'un côté, et nos héros de l'autre. Tout cela dans la petite boutique poussiéreuse et renfermée, avec son atmosphère de préparations biologiques et de curiosités.

L'oeuf de cristal peut être compris soit comme quelque chose que nous appellerions aujourd'hui un terminal, un oeuf qui reproduit par isomorphisme ce qui se trouve déjà reproduit dans un autre oeuf, qui dans notre cas se trouve dans un autre monde.

Ou bien, ce qui constitue une hypothèse bien plus drôle, le même oeuf de cristal se trouve dans deux mondes différents. Et pendant que l'objet est transporté de place en place dans l'un, il reste stationnaire dans l'autre ! Et ces deux espaces sont logiquement indépendants l'un de l'autre.

Nous avons affaire au cas unique d'un objet spécifique représenté dans deux mondes différents possibles. Le cas n'est cependant peut-être pas tout à fait unique, car dans la théologie du Moyen Âge, Dieu devait évidemment posséder la même particularité ontologique : quelque chose existant « simultanément » dans tous les mondes possibles, système, en soi invisible, de passages entre les mondes. Ce qui

RILKE, Rainer Maria
Œuvres
1. Prose
Seuil, 720 p., 1972.
Œuvres
2. Poésie
Seuil, 544 p., 1972.
Œuvres
3. Correspondance
Seuil, 640 p., 1976.

WELLS, Herbert George
La Guerre des mondes
Gallimard, 256 p., 1982.
L'Homme invisible
Gallimard, 175 p., 1982.
Une tentative d'autobiographie
Gallimard, 526 p., 1936.



ANATOLY BRITIKOV

caractérisé Wells, c'est que son oeuf de cristal reste véritablement un oeuf de cristal. On pourrait dire qu'il occupe la même position dans l'épistémologie excentrique du récit que le « je pense donc je suis » de Descartes dans le système du philosophe français. Un pont jeté entre le monde non contrôlable du rêve et celui, contrôlable, de l'état éveillé. Comme l'oeuf de cristal de Wells, le doute existe, simultanément et également réel dans deux mondes.

Si l'oeuf de cristal est un objet excessif sur le plan esthétique et métaphysique, sa fonction ne l'est pas. Cette idée d'une bifurcation ou d'une ramification entre différents mondes et espaces, de tous les auteurs récents de science-fiction c'est sans aucun doute Jorge Luis Borges qui l'a développée le plus richement dans le détail. Et c'est surtout dans « Le Jardin aux sentiers qui bifurquent » et « Jlon, Uqbar, Orbis Tertius » que Borges continue à développer cette esthétique des mondes parallèles.

Dans le récit de Wells « La Porte dans le mur », cette esthétique prend des résonances nettement religieuses. Le protagoniste du récit, Wallace, orphelin de mère, a trouvé une porte dans une barrière verte longeant l'une de ces mornes rues de banlieue, voisine de la sienne. Derrière la porte s'ouvre un jardin, qui n'est pas seulement jardin, mais tout un paysage. Deux panthères apprivoisées très aimables et une belle dame brune et mélancolique ne sont qu'une partie des accessoires chromo (Wells devient toujours extraordinairement banal quand il doit dépendre la beauté) destinés à nous expliquer, avec plus ou moins de succès, qu'il s'agit de l'Eden originel et perdu :

« Tout, en ce lieu étrange, était différent : il y régnait une lumière plus chaude, plus pénétrante, plus moelleuse, on y respirait une atmosphère de gaieté claire, et des bouffées de nuages parsemaient le bleu du ciel. »

Il est aisé pour le lecteur versé dans la psychanalyse de tisser des théories autour de ce récit. Il n'est évidemment pas difficile de dire que Wallace est empreint d'une tendance à ce que l'on appelle *la régression infantile*. L'expérience de ce jardin (qu'il fait à l'âge de cinq ans environ) marquera toute sa vie. Il cherchera à le retrouver. Parfois, *il revoit*, littéralement, la porte dans le mur, depuis le fiacre qui l'emmena à vive allure vers l'une des missions de sa vie d'adulte. Ce désir fait de lui un étranger dans cette vie où, d'un point de vue superficiel, il semble être bien installé, homme politique connaissant le succès. Une femme qui l'a bien connu et qui l'a beaucoup aimé, selon le récit, dit de lui :

« Brusquement, tout effort d'attention disparaît chez lui... Il vous oublie, il ne prend plus le moindre intérêt à ce qui se passe sous ses yeux... »

Logiquement, Wallace rencontre la mort. Un jour, au moment précis où il est en passe de devenir membre du Cabinet, il ouvre une porte mal fermée dans une palissade de chantier et fait une chute mortelle dans le trou que cachait la palissade. Car le désir de la régression, de réintégrer l'enfance et le sein maternel, ne peut logiquement être comblé que par la mort.

Cette histoire, un petit peu trop pastel, qui rappelle de façon si frappante non seulement les jardins des contes de fées de la peinture la plus populaire de l'époque, mais aussi l'atmosphère de la 1^{re} symphonie de Gustav Mahler, illustre une autre manière de traiter le jardin, caractéristique de l'époque. Comme le jardin de l'enfance perdue, qui devient alors, *ipso facto*, ce qu'Almqvist appelle « le merveilleux jardin de la mort ». En réalité, une liste à peu près exhaustive de la manière dont l'esthétique du tournant du siècle se servait de la métaphore du jardin doit prendre en compte trois différentes utilisations, ou, si l'on veut, trois dimensions de cette métaphore :

1. Le jardin est un monde parallèle (Wells, Kipling, plus tard Borges).
2. Le jardin est le paradis perdu de l'enfance, du sein maternel et de la mort (Wells, Klimt, Klinger, Segantini, Mahler).
3. Le jardin est un sous-système problématique de l'évolution naturelle (Thomas Huxley, Wells).

La troisième de ces dimensions n'a guère été mieux formulée que par David Y. Hughes lorsqu'il dit de

Thomas Huxley que celui-ci voit le jardin précisément comme un sous-système de cet état de nature auquel il s'oppose, à peu près comme le contre-courant d'un fleuve - « car le jardinier est lui-même un produit de l'évolution ».

L'expression, peut-être la plus effroyable de cette vision du jardin, se trouve dans un récit de H. G. Wells, « L'île du docteur Moreau » que je n'aborderai ici que rapidement. C'est l'histoire d'un physiologue et vivisecteur excentrique, retiré sur une île reculée de l'océan Pacifique ; il se livre à des expériences qui transforment différents mammifères en de terrifiantes créatures anthropomorphes. Si je ne prends pas ce récit en compte, ce n'est ni pour son caractère effroyable ni pour son manque d'intérêt, mais parce qu'il demanderait en réalité un traitement bien plus approfondi que ce qui est possible ici. Avec la géniale capacité prophétique de Wells, le récit prédit l'avènement d'un racisme futur, formule avec une grande pertinence la mauvaise conscience de l'époque devant les conditions de travail et de l'habitat du prolétariat anglais, et avant tout illustre à nouveau l'opposition entre l'idée d'évolution et celle du progrès de la technique ou plus généralement de la civilisation.

Deux systèmes, d'une part l'évolution naturelle, d'autre part les formes historiques de l'humanité, qui semblent s'incarner surtout à notre époque dans un développement technique et industriel, paraissent diriger le monde, indépendants comme deux univers parallèles. Et à la longue, rien, semble-t-il, ne pourrait empêcher le premier d'anéantir le second. Ce problème ne cessera jamais d'inquiéter H. G. Wells, et quand, enfin, il croit y trouver une solution fragile mais supportable, c'est sous la forme de son fabianisme, toujours très provisoire.

Le noyau du problème pourrait être formulé ainsi (dans des termes wellsien) : quand les Martiens de « La Guerre des mondes » essaient de conquérir la Terre, ce n'est pas notre technologie mais notre biologie qui nous sauve, car l'évolution biologique nous a rendus résistants aux mêmes bactéries qui ont raison des Martiens en l'espace de quelques jours.

Parfois, en regardant notre propre époque, on peut ressentir de façon frappante que les grands problèmes du XIX^e siècle n'ont nullement été résolus, mais que nous vivons simplement dans une époque intellectuellement trop paresseuse pour s'y attaquer, ou peut-être, comme c'était le cas de la sociobiologie d'Edward Wilson, trop fortement hypothéquée auprès de différents instituts de crédit idéologiques pour oser laisser entrer, avec toute sa puissance, ce choc victorien.

Qu'est l'homme ? Est-il animal ou autre chose ? Est-il avec ou contre la nature ? Quand Spinoza, dans une autre époque, est exclu de la communauté de foi juive, c'est parce qu'il nie que le Dieu de l'histoire soit le même que le Dieu créateur du cosmos. On pourrait avancer que la controverse qu'il engage, dans sa plus

profonde substance, est la question victorienne.

On peut dire, me semble-t-il souvent, que derrière les rêves de chaque époque se cachent les cauchemars de l'époque suivante.

Sur une insignifiante planète de l'immense univers, vivait un animal savant, qui croyait avoir fait une découverte : la *Connaissance*, lit-on dans une parabole rapportée par Friedrich Nietzsche dans « Vérité et mensonge en un sens extramoral ».

Ce fut le moment le plus orgueilleux et aussi le plus mensonger de l'histoire de cette planète. Mais, à la mort de l'étoile, quand les habitants de la planète furent voués à la disparition, alors toute la vérité que les animaux savants croyaient avoir découverte dut également se perdre. Ainsi devons-nous imaginer l'existence humaine, aussi fragile, aussi passagère, dit Nietzsche. Il est certes presque impossible d'aborder, dans l'esthétique du tournant du siècle, ce qui reflète l'opposition entre la nature et l'Histoire, sans mentionner ce philosophe. Dans ses ouvrages des années quatre-vingt, il y a, pourrait-on dire, trois questions qui reviennent sans cesse :

A. Comment la morale se rapporte à la nature ?

B. Quelle est la tâche du philosophe, si toute connaissance dépend du contexte, est de ce fait, d'une nature « passagère » ?

C. L'homme lui-même est-il nature ou culture ?

Des ouvrages comme « Ainsi parlait Zarathoustra », « La Généalogie de la morale » et « Au-delà du bien et du mal », sont, bien entendu, sur le plan esthétique et philosophique, extraordinairement caractéristiques de la façon dont on posait ces questions à l'époque. *Combien* caractéristique, nul ne le voyait alors : comme souvent quand on traite de l'histoire des idées, ce qui est typique d'une époque apparaît aux yeux des contemporains comme divergent et controversé.

Quand Sigmund Freud, quelques années plus tard seulement, fait son entrée sur la scène de l'histoire des idées, c'est en posant des questions qui sont fondamentalement les mêmes. Pratiquement toute sa théorie des névroses peut être déduite du postulat que l'homme est un *compromis* (c'est-à-dire la solution de l'Oedipe) entre homme et animal et que ce compromis laisse derrière lui tout un enchevêtrement de bouts de fil non dénoués, ou si l'on préfère une métaphore d'ordre économique, des dettes impayées, qui sont la pulsion de mort et en même temps le prix de la civilisation.

Peu importe comment l'on tourne et retourne les pensées de Nietzsche, entre deux interprétations : social-darwiniste orthodoxe, ou religieuse à la Walter Kaufmann ; je pense qu'en fin de compte on arrive à la conclusion que Nietzsche n'a jamais réussi à tirer au clair le problème de l'évolution contre l'Histoire.

Ces remous, ce contre-courant de Huxley, qui contrarient en apparence la principale direction de la nature, se retrouvent chez lui, sans avoir à chercher longtemps, dans la théorie de la révolte des esclaves dans la morale. Les faibles créent une vertu qui leur est propre à partir de ce qui constitue leur faiblesse, car ils n'ont pas la force de marcher au même pas que les plus forts dans la grande course évolutionniste. Il est laid d'être riche, fort et d'avoir du succès, mais il est noble d'être pauvre, faible et perdant, disent les esclaves de Nietzsche en se révoltant. Mais que se passe-t-il alors ? Leur nouvelle morale remporte un grand succès et les rend peu à peu, sinon plus forts, au moins plus puissants. Ici, chaque nouvelle génération d'étudiants en philosophie objecte, bien entendu à juste titre : n'y-a-t-il pas là précisément le signe d'une adaptation biologique, et donc la force qui fait vaincre certaines espèces dans la lutte évolutionniste ?

N'est-ce pas l'ascète chrétien, Jérôme, là-haut sur sa colonne, qui présente le plus clairement la physiologie du surhomme ? La culture et la morale judéo-chrétiennes contre lesquelles Nietzsche fulmine ne seraient-elles rien d'autre que le souillon de l'évolution ? En réalité, Nietzsche est tellement plus intéressant lorsqu'il parle d'épistémologie que lorsqu'il se débat avec un concept d'évolution qu'il ne peut en tout état de cause jamais totalement accepter. Ses sympathies oscillent de façon presque vertigineuse entre évolution et civilisation, entre le jardin et la nature sauvage. Ce n'est qu'avec sa vision très

DEMI-JOURNÉE

L'ombre se trame, emmaillote les maisons, les brumes pénètrent la pierre et s'animent là dans l'espace infini

Dans une chambre un enfant oublieux joue, longuement Son univers est réduit, dure et muette planète L'enfant regarde la chambre, clignotement des valves sans voix

Dans la chambre une boîte, elle aussi une chambre plus petite où reposent les légendes, les bijoux Le talisman sur la table où loge une moindre nuit

Je ne discerne plus l'enfant, la nuit se love au loin au léger roulement d'une peau de tambour jetée à l'averse

Le vent fraîchit, les oiseaux partent en chute parmi les arbres refrénés

UM ERIKSSON

LAMBERT, Jean-Clarence
Anthologie de la poésie suédoise
Seuil, 331 p., 1971.

OUTIN, Jacques
Poésie suédoise contemporaine
Le Castor-Astral, 1986

JE M'APPELLE ENCORE OSSIP MANDELSTAM

Non, ce n'est pas une migraine -
c'est le reste d'une grande tâche
qui bat encore dans le vide.

Il m'est si difficile de respirer, Nadia.
Comme si nous étions sur nos paillasses
à regarder le plafond : la pression est si forte
qu'il n'y a pas assez de place dans le mot pression.
Ces barraquements sont une fosse commune
où nous partageons notre mort.
Ecoute les lentes pensées des autres
chercher à tâtons une fenêtre dans la chambrée.
Avec cette odeur
d'urine partout.

Enfin j'ai appris
dissout dans la fièvre et l'excrément
à penser avec le corps.
Et le courant d'air qui traverse la chambrée
(d'où vient-il ?) me donne de la force.
Quelqu'un respire pour moi.
J'ai à nouveau la force de croire que je me soulève
sur un bras pour regarder par la fenêtre.
Comme si rien n'avait changé :
le paysage vide, le manque d'oxygène,
cette odeur sibérienne de solitude - tout -
est comme avant.
Le père des peuples savait
en détail de quoi est fait
le royaume de la mort.
Il vivait déjà comme si le peuple
n'existait pas.
Ses yeux avaient pour regard une dure paranoïa,
sa moustache était une colère gris loup qui flairait
une autre Russie dans sa Russie.
Un pays qui rend le pays visible.
Et les étoiles basses, images élastiques,
donnaient le signal quand il l'exigeait.

Ceux qui administrent la réalité,
comme ils craignent la poésie :
cette résistance inattendue
qui permet de la voir clairement.

Il leur fallait étouffer ma voix,
m'arracher de la mémoire des lecteurs
comme on arrache une page de l'Encyclopédie.
Car celui que nul n'écoute
est étouffé par ses propres paroles.

Maintenant cinq respirations profondes
me disent que tu as sauvé mes manuscrits
et qu'ils sont quelques-uns à me lire. L'un d'eux
tourne une page : il me donne des mots pour voir.
Je fixe le cadre vide de la fenêtre. Ce seau dans
le coin : puanteur ébréchée de l'idéologie.
Je vois très clairement que je suis mort.
Je vois que ça ne change rien.
D'autres mots partent de ma bouche
et remuent dans le vide ici.
Ils me trouveront pouilleux de poésie
bien qu'on ait désinfecté la chambre.

Nul n'écrit après sa mort, dis-tu.
C'est faux, Nadia !
Si je finissais
ton cœur finirait de battre
et la Russie resterait une idée déserte.

Tu n'oses pas y croire ?
Je vois ton doute pousser ses branches
au dehors par la fenêtre, une plante suggérée.
Mes mots viendront s'y balancer.
Quelques sons pour essayer, une volute
pour faire de ce vert indéterminé
des feuilles, chacune bien précisée
avec cinq doigts.
Pour une minute peut-être les mots
feront de cet arbre qui n'existe pas
un érable.
Et l'arbre fera de ces mots un chardonneret
qui se balance au sommet d'une branche.
Aucun son ne se trouve
là où l'on l'attendait.

Le chemin pour un instant est clair -
c'est celui qui vient de Vladivostok.
Et tu t'y trouves.
Je te sens là qui regardes dans mes ténèbres.
N'arrête pas de respirer pour moi !
Je lève ma main dans ta brise.
La plaine boueuse retient une Méditerranée.
Les nageoires des dauphins profondément sous la terre
creusent des sillons sans fin,
comme une main qui écrit.
Une Crête aux sommets de peau brillante
prise dans la boue.
Les vagues se lèvent,
tout juste avec la force de retenir leur oui.

Obscurité. Il est bien trop tôt.
Ma pensée solitaire est froide.
Comment le concept de manteau est-il venu dans mes mains ?
C'est toi qui as dû me l'envoyer.
Il est si usé.
Et je n'ai rien pour le racomoder.
C'est quand même un manteau.
J'en enveloppe vite cette terre tremblante.

Il faut plus de patience.
Commencer par ce qui est proche.

Maintenant je vais penser un mot humble :
Perce-oreille.
Il file sur l'appui de la fenêtre,
ou plutôt : là où il devrait y avoir un appui de fenêtre,
d'une exactitude pédantesque
mais impossible à prévoir. Et comme
entrant et sortant indemne de la mort,
sortant de mon monde, entrant dans le tien.
Prenant au plus court par un doigt.
Existant un seul instant.
La résistance
du mot est une joie soudaine.

Kjeil ESPMARK

radicale des concepts philosophiques, de leur fragilité, qu'il apparaît comme un penseur toujours véritablement actuel.

Le développement de notre raison au service de la superstructure évolutionniste a eu une conséquence profonde : la question de l'opposition entre le monde réel et le monde des phénomènes, question de Kant, devient un faux problème. Les concepts philosophiques individuels, dit Nietzsche dans « Au-delà du bien et du mal », ne se sont pas développés au hasard ou de façon autonome : ils apparaissent dans certains contextes et sont en interrelations ; ils appartiennent autant à un système que les représentants de la faune d'un continent.

Voilà à nouveau un jardin dans la troisième acception. Mais si l'on dit comme Nietzsche que les concepts philosophiques comme « cause » et « effet » ne sont en réalité que des entités qui vont et viennent, entièrement dépendantes du contexte, à peu près comme la flore et la faune d'un paysage, alors toute l'esthétique du monde parallèle devient, bien entendu, moins utilisable. Tous les mondes, inclus celui où il nous semble nous trouver, sont des mondes parallèles. Et comme l'étrange anthologie des peuples de Tlon et Uqbar d'un Borges bien plus récent, œuvre

qui va et qui vient, qui figure durant certains siècles dans les bibliothèques, mais non en d'autres siècles, nos concepts sont alors un glossaire où certaines choses figurent parfois, mais où les mêmes choses, à un autre moment, ne figurent plus. Si les concepts philosophiques dépendent de la biologie et de l'évolution, un résultat important et intéressant s'ensuit : toute l'esthétique d'un monde parallèle perd en grande partie son importance. Pourquoi justement ce monde-ci ?

C'est le seul monde, pourrait-on dire, qui nous concerne.

Mais, dit Nietzsche entêté : Pourquoi le monde qui nous concerne ne pourrait-il être une fiction ? La similitude est frappante avec certains raisonnements modernes qui, à leur façon, remplissent le monde entier de mondes parallèles possibles, comme par exemple chez Nelson Goodman, (« Methods of World-Making », « Of Mind and Other Matters »). Car un vieux fantôme lassant, datant du cercle de Vienne, la proposition, ou encore « le sens de l'énoncé verbal vrai », semble avoir été relégué au placard scolastique, ce qui paraît être le destin final de tous les concepts sémantiques. Mais cela est, comme l'aurait dit H. C. Andersen, une autre histoire.

Comme la jeune Clara Westhoff dans les marais un soir d'été de 1900, les hommes décrits par les artistes et les penseurs du tournant du siècle détournent souvent le regard, guettant intensément quelque chose, ou bien, comme le penseur de Rodin, plongés dans autre chose que le présent immédiat. Et cette autre chose peut revêtir différents aspects.

Chez Freud, le royaume du bonheur, à jamais perdu, de l'existence pré-oedipienne.

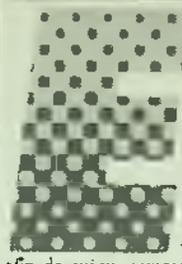
Chez Nietzsche, l'époque promise des surhommes, qui fera du sentencieux bien-être industriel d'aujourd'hui une grimace. (« Nous avons inventé le bonheur, disent les derniers hommes, et ils clignent de l'œil », lit-on dans le Zarathoustra de Nietzsche).

L'onde de choc de la civilisation industrielle et urbaine en marche semble les paralyser. Ou bien créer pour ainsi dire une variante déformée, propre au biologisme, de l'optimisme messianique des anciennes religions.

Ils sont là, détournant le regard ; ils peuvent tout imaginer, sauf le présent. Car le présent leur est, pour une raison que nous ne pouvons plus distinguer, insupportable.

© Lars Gustafsson

LE FUTUR DU FUTUR



n 1913, Giovanni Papini soulignait le caractère italien du futurisme et son aspect nationaliste - plus fécond que le culte des aigles romaines et du siècle des Médicis - ; ce que se propose en fait le futurisme, c'est - disait-il - d'arracher l'Italie à son adoration du passé - qui l'entrave et l'appauvrit - afin de créer, comme dans d'autres pays, une atmosphère d'avant-garde et d'audace qui puisse favoriser un nouvel épanouissement de la poésie. - Siège de toutes les académies européennes (Rome), réservoir le plus vaste de toutes les antiquités, lieu de pèlerinage le plus fréquenté par les snobs, par les barbares qui veulent s'y dégrossir, telle est, aux yeux des futuristes, l'Italie. Ce pays devrait donc être le premier, aujourd'hui, à jeter des cris d'alarme, à démontrer qu'il est périlleux de tirer gloire de ses ruines et de ses musées. Et Papini concluait : - En Russie ou en Amérique, le futurisme serait ridicule, c'est un produit essentiellement italien.

L'idée de Papini était que le futurisme, - notre cachet de réhabilitation face à une Europe innovatrice - - entrée depuis longtemps déjà dans l'ère de la modernité - dépend au premier chef d'une désaffection de l'ancien temps, c'est-à-dire qu'il ne peut exister sans un acte de refus violent et radical de la tradition ni sans l'affranchissement de la tutelle du passé, conditions nécessaires pour que l'Italie arriérée fasse enfin partie du courant le plus dynamique de la culture nouvelle.

Pour des raisons différentes selon les pays, la Russie et les Etats-Unis ne pouvaient être futuristes. La première, en effet, à l'inverse de l'Italie, n'est pas affligée d'un passé antique et puissant. Les Etats-Unis, quant à eux, sont à la fois dépourvus de passé et les plus férus de modernité.

Pourtant, n'en déplaît à notre théoricien, il y a eu un futurisme en Russie. Quant à l'Amérique, elle a connu d'autres formes d'avant-garde, dont le futurisme n'était qu'une première manifestation. Papini avait beau souligner lucidement l'aspect antipasséiste et antitraditionnaliste du futurisme italien et interpréter le futurisme comme une forme de modernisation culturelle, il négligeait deux autres aspects du mouvement marinettiste : sa modernité en actes et son être profond qui exprimait un présent nouveau, donc européen, par lequel la polémique du - rejet de l'ancien - et de la - haine de l'antique - (bien que trahissant un caractère national particulier dans une Italie académique marquée par l'Antiquité) annonçait le nihilisme rigoureux et désacralisant d'un mouvement totalement européen tel que le dadaïsme.

Papini ne faisait pas mention de l'aspect le plus original du futurisme, dont rendait compte le choix même du terme, choix génial, dû à Marinetti, qui, dans un premier temps, s'était proposé de qualifier son mouvement d'« électricisme ». La nouvelle désignation s'appliquait non seulement à la dimension temporelle, programmatiquement introduite dans l'art, mais aussi à ce temps verbal qui indique l'invisible et l'absent à venir. De cette découverte du futur comme ouverture sur un horizon pas encore donné, mais postulé dans son insondable potentialité, le futurisme italien n'a pas su saisir toute la prodigieuse portée spirituelle, enfermée qu'il était dans un antipasséisme obstiné et dans un présent autosuffisant, dans ce culte du moderne qui faisait dire à ses adeptes : - N'est viable que l'art qui trouve sa propre substance dans son propre milieu - ainsi qu'à notre époque et non plus dans l'« atmosphère religieuse » qui inspirait nos ancêtres, mais dans les miracles - tangibles de la vie contemporaine -.

Les lecteurs des manifestes futuristes savent quels furent ces « miracles », la locomotive, l'automobile, l'aéroplane. Il est vrai que Marinetti se tourne également vers les - domaines illimités du Nouveau et du Futur - et que, pour lui, le passé ne

peut être qu'inférieur à un futur qui entretient, chez les futuristes italiens, une foi indestructible. Mais il s'agit d'un futur que le présent - qui en est la source et à l'horizon duquel il se déploie - garantit par avance.

Le futur en tant que rupture radicale avec le présent, en tant que concept totalement étranger à celui d'actualité, en tant que terre promise inexplorée était devenu le centre spirituel d'un autre futurisme - le futurisme russe - dont les fondateurs ont forgé, pour bien se distinguer des marinettistes, un néologisme slave, *budethiane*, qui signifie - habitant de l'avenir -. Dans cette Russie que Papini croyait étrangère à tout futurisme, apparaissait un ultra-futurisme qui, à l'idolâtrie du moderne, substituait celle du futur et qui transformait le futur purement chronologique et technologique des Italiens en un futur axiologique, en un futur chargé d'une signification et d'une valeur que l'on ne saurait qualifier que de révolutionnaires. Aussi bien que contre le passé, le futurisme russe dirigeait son destructivisme contre le présent ; il se basait sur une philosophie de l'histoire différente de celle de Marinetti, laquelle, en dépit de son extrémisme, ne se distinguait pas outre mesure d'une théorie traditionnelle et rationnelle du progrès.

Dans la deuxième édition des *Considérations inactuelles*, Nietzsche avait déjà dénoncé le passé comme un fardeau gênant et oppressif. Il y déplorait l'excès de respect voué au passé, un sens de l'Histoire qui rend passifs ses adeptes, qui compromet tout élan vital, toute expérience audacieuse, toute aspiration vers le nouveau et l'inconnu. A une histoire surannée et dévitalisante, le philosophe allemand opposait une histoire monumentale dont les combats, grâce à leurs phases les plus glorieuses, forment un ensemble de sommets clairs et hauts qui, lorsqu'on les regarde, permettent d'acquiescer une foi en l'humanité ainsi

qu'une volonté d'action. Face à l'histoire archéologique et conservatrice qui empêche toute initiative par la vénération qu'elle suscite pour les siècles écoulés, il existe une autre façon de considérer le passé en ce qui concerne les intérêts vitaux : une façon critique. Il s'agit de faire - comparaître - le passé devant un tribunal pointilleux et de prononcer à son encontre, au terme d'une analyse implacable et inquisitoriale, un verdict de mort, étant donné que la volonté de futur fait table rase de tout passé et qu'elle voit dans les siècles écoulés quelque chose qui - au nom d'une impulsion nouvelle d'énergie créatrice - ne mérite que l'anéantissement : le déjà vécu est englouti par une vie qui veut encore vivre. Contre la - maladie historique -, contre une humanité sursaturée d'histoire, Nietzsche proposait les poisons salvateurs de l'« anti-historique » et du « suprahistorique ». Par le premier terme il visait l'art d'oublier et la faculté de s'inscrire dans un « horizon limité » et, par le second, les « puissances qui détournent le regard du devenir pour le diriger vers ce qui confère à l'existence le caractère de l'éternel et de l'immuable, c'est-à-dire vers l'art et la religion ».

C'est à ce « futurisme » nietzschéen, d'une dimension supratemporelle que s'apparente le futur révolutionnaire des Russes, - habitants de l'avenir -, qui se sont immunisés contre la « maladie historique » grâce à un sens « critique » de l'Histoire, qui leur a permis de mener des attaques meurtrières contre le passé récent, et grâce à un sens « monumental », qui leur a donné une vision du passé le plus reculé, en soudant circulairement futurité et archaïcité, comme si, entre les deux plus hauts sommets du primordial et du futur, s'étendait une chaîne d'une hauteur médiocre, négligeable. Le futurisme russe ne fut pas simplement une idolâtrie du futur : le culte du futur, aussi bien chez Velimir Khlebnikov que chez Vladimir Maïakovski, était au centre d'une vision mythique.

Du 3 mai au 12 octobre, on peut voir au Palazzo Grassi, à Venise, une exposition intitulée « Futurisme et Futurismes ». Organisée par Ponthus Hulten, cette exposition se propose d'illustrer les aspects complexes du Futurisme à partir de ses origines et tel qu'il s'est manifesté en Italie et dans les autres pays. En s'appuyant sur la « vision globale » énoncée par Marinetti dans son premier manifeste publié dans le Figaro en 1909 et développé par des futuristes, l'exposition traite tous les aspects linguistiques abordés par le Mouvement : du cinéma aux beaux-arts, de la littérature à la photographie, du théâtre à la musique, de la mode au mobilier, de l'architecture à la poésie, tout en essayant de découvrir des liens entre le futurisme italien et les recherches d'avant-garde menées au Japon, en Russie, au Royaume-Uni, aux Etats-Unis, au Mexique, en Suède, en Pologne, en Allemagne, en Tchécoslovaquie, au Danemark, au Portugal, en Espagne, en Hongrie et en France.

STRADA, Vittorio
Tradizione e rivoluzione
nella letteratura russa
Einaudi, Torino, 1980.
URSS-Russia
Rizzoli, Milano, 1985
Le Veglie della ragione
Miti e figure della
letteratura russa da
Dostoevskij a Pasternak
Einaudi, Torino 1986.



ASIE

Eternellement esclave,
 mais portant la patrie des rois sur ta brune poitrine
 et le sceau des Etats en guise d'anneau d'oreille.
 Tantôt vierge à l'épée, de l'enfantement ignorante,
 tantôt experte vieille, accoucheuse des émeutes,
 tu tournes lentement les pages de ce livre
 où la pression des mains des mers trace l'écriture,
 où la nuit, les hommes brillent comme l'encre,
 où les fusilllements des rois viennent planter
 le point d'exclamation de la colère,
 où la victoire militaire sert de virgule
 et de champ – les multiples points de suspension,
 dont la fureur n'est pas timide – témoin : la colère du peuple
 et où la crevasse des siècles
 forme la parenthèse.

Vélémir KHLEBNIKOV
 1921

Parlant de la dimension mythologique d'un mouvement poétique (et, sous certains rapports, politique) moderne, on peut mettre en avant soit une réinterprétation du patrimoine mythique déjà existant – patrimoine qui, dans la tradition littéraire et culturelle européenne, se compose essentiellement des mythes classiques ou païens et des mythes chrétiens – soit une présence active, c'est-à-dire créatrice, de la mentalité mythique, qui, dans le passé, fut à l'origine du double patrimoine de la tradition.

Cette distinction ne peut être absolue : la constante interprétation du mythe traditionnel et – faisant partie de ce travail d'interprétation ininterrompu – la contamination des deux traditions (païenne et chrétienne) ainsi que l'accès à des mythes de civilisations extra-européennes exercent sur la mentalité mythique une durable influence. Et cela reste vrai même lorsque les allusions aux mythes du passé prennent un tour parodique qui ne se veut désacralisant et délétère qu'en apparence comme, par exemple, dans *Le Prométhée mal enchaîné*, d'André Gide. La toujours présente volonté mythico-poétique se manifeste soit pas l'intermédiaire de mythes déjà connus, qu'elle décompose et recompose en leur superposant de nouvelles significations, soit par la création de mythes nouveaux, qui, apparaissant à une époque postmythique, c'est-à-dire ultérieure à celle de la poésie mythique originale et primordiale, prennent une forme abstraite que la poésie n'absorbe que dans le caractère concret de l'image : le mythe de l'homme de la Renaissance, de la raison dans l'illumination, du progrès dans le positivisme, de la révolution dans le marxisme et celui du futur dans le futurisme.

Si, à l'origine, le mythe fut une création visant à apporter une réponse humaine au défi et à la menace d'une réalité qui paraissait obscure et chaotique à nos ancêtres, dans le monde moderne, où l'inquiétude n'est plus engendrée par un monde naturel – dominé qu'il est par la science – mais par un monde historique ambigu et dangereux, les mythes sont devenus éminemment historico-sociaux, sans rompre pour autant avec les mythes primaires.

Dans le futurisme russe – chez Maïakovski en particulier – la tension entre mythe et utopie est significative. Elle s'y manifeste comme contraste entre attente, espérance, volonté de futur, d'une part, et formes déterminées de réalisation à ses débuts, latente ou anticipée sur le futur, d'autre part. Ce double plan mythique apparaît nettement : toute la poésie de Maïakovski – en particulier, la poésie pré-révolutionnaire – tire ses images du patrimoine du mythe primaire : non pas du mythe classique (dont se nourrissent, en revanche, tant de poèmes symbolistes), mais du mythe chrétien et de la personne même du Christ. Maïakovski lui associe sa propre individualité à travers une identification tragico-parodique aussi blasphématoire que déchirante, sans que jamais les images de la mythologie chrétienne ne se réduisent purement et simplement à un répertoire

extrinsèque ou à une projection symbolique : le Maïakovski pré-révolutionnaire a une vision et même une expérience gnostique du monde en tant que prison, que milieu dégradant, inhumain ; il s'y sent égaré, étranger ; comme s'il portait en lui-même, dans l'angoisse qui le ronge, le souvenir et la nostalgie d'une patrie de l'âme, d'un monde d'amour et de chaleur, d'une réalité de lumière et de sérénité. Etat d'âme qui se traduit par l'agressivité et la négativité, la haine et le défi, le refus et la révolte. Et par une volonté de rédemption traversée, cependant, par des pulsions de mort, comme si le poète était une victime sacrificielle destinée à porter toutes les souffrances du monde et à les racheter à des fins qui, dans son esprit, correspondent à un suicide, avant de le devenir en toute réalité.

Plus qu'aucun mal social, ce qui tourmente Maïakovski, c'est le mal du temps, éternelle répétition de l'identique, routine du toujours pareil, rythme insensé d'une quotidienneté qui n'est que naturalité végétative. C'est cela qui est inclus dans le concept de *byt*, terme que l'on a coutume de traduire par « vie de tous les jours », mais qui, chez Maïakovski, désigne une « quotidienneté » se référant à l'oppression qu'exerce ce qui est opaque et conventionnel et à la négation de ce qui est créatif et nouveau.

Si le flux du *byt* représente le progrès comme accroissement quantitatif et donc répétitif, son dépassement pourra être celui, déchirant, de la révolution comme prodigieux condensé d'une invention particulièrement novatrice, ainsi que qualitative, ou bien celui, extrême, d'une sortie du temps à travers une mort qui sauve du rythme de la banale « quotidienneté » tout en étant paradoxalement créative, micro-révolution individuelle, élévation dans un temps différent et mystérieux, monumental, dans lequel pourront demeurer les autres, ceux qui habitent le futur, tous les futurs.

Le suicide devient un *monumentum aere perennius*, un sceau sur le *monumentum* érigé durant toute sa vie par un poète qui était futuriste par vocation bien plus que par préméditation et qui, de tout temps, avait été obsédé par le futur et par la place qu'il y aurait eu, comme s'il avait prétendu voir de ses propres yeux, dans un avenir extrêmement lointain, son existence comme achevée. La mort que s'est donnée Maïakovski est la cause théologique de toute sa vie, le dénouement d'un futurisme vécu avec une intensité tragique, le mouvement de crise d'un mythe qu'il avait créé et qui, finalement ne lui suffisait pas, bien qu'il n'y renonçât point. Mettant fin à une vie pourtant terminée, Maïakovski construisait un dernier mythe, le plus énigmatique : le mythe Maïakovski comme poète du futur et de la révolution. La statue de bronze qui lui fut érigée par la suite et la statue en carton-pâte que l'on avait élevée auparavant – après sa canonisation officielle – sans regarder à la dépense, constituent une version grandiose et monstrueusement kitsch de ce *byt* qu'il avait abhorré sa vie durant. La vraie statue à la gloire de Maïakovski, c'est lui-même qui, tout au long des années tragiques comprises entre sa naissance en tant que poète et sa mort en tant qu'être humain, se l'est construite.

La lettre que Maïakovski a laissée avant de se donner la mort, celle qui fut rendue publique (car il en existerait une autre, qui aurait été confisquée par la police politique et dont il n'aurait jamais été rendu compte), porte la date du 12 avril 1930 – Maïakovski mourut le 14 – et elle est adressée « à tous » :

- A tous !... Je meurs, n'en accusez personne. Et pas de cancans.

Le défunt avait ça en horreur.

Maman, mes sœurs, mes camarades, pardonnez-moi, ceci n'est pas un moyen (je ne le conseille à personne), mais moi je n'ai pas d'autre issue.

Lili, aime-moi.

Camarade Gouvernement, ma famille c'est Lili Brik, maman, et Veronika Vitoldovna Polonskaia. Si tu leur rends la vie possible, merci.

Les poèmes commencés, donnez-les aux Brik, ils s'y retrouveront. Comme on dit

"L'incident est clos"

Le canot de l'amour

s'est brisé contre la vie courante

Je suis quitte avec la vie

Inutile de passer en revue

les douleurs

les malheurs

et les torts réciproques.

Soyez heureux !

V.M.

« Camarades de la VAPP, ne me prenez pas pour un lâche.

Sincèrement, il n'y a rien à faire.

Salutations.

Dites à Ernïlov que je regrette d'avoir enlevé l'inscription, il faudrait vider le sac sans façon.

V.M.

Dans mon tiroir, il y a 2 000 roubles : ils sont pour les impôts.

Allez toucher à la Maison d'Édition de l'État ce qui me revient.

V.M.

Maïakovski seul pouvait ainsi adresser un inéluctable édit à « tous », faisant de sa mort un acte public universel. Seul Maïakovski pouvait faire résonner, en prenant congé, le badinage et l'ironie comme pour préserver les autres, grâce à une note antitragique, du sentiment d'autodestruction qui l'envahissait. Typiquement maïakovskien est le calembour intraduisible du premier vers : « Kak govoriat, "incident ispercen" » (déformation par métathèse de *iscerpan*, qui donne à l'expression le sens de « l'incident est poivré » au lieu de « est tari », c'est-à-dire « clos »). Typiquement maïakovskien est ce « tu » familier par lequel le « défunt » s'adresse au « camarade gouvernement » de même que la désinvolture avec laquelle il clame son dernier amour malheureux pour Veronika Polonskaia et sa reconnaissance suprême des Brik, Lili et Ossip, comme membres de sa « famille » composite. Par sa mort, Maïakovski consacrait son mythe personnel, laissant de lui-même une image extrême à ses « camarades descendants ».

Les réactions immédiates de ses contemporains ne furent pas toutes d'étonnement. Maxime Gorki écrivit dans son journal : « La mort de Vladimir Maïakovski ne m'a pas surpris. Dès notre première rencontre, j'ai eu la nette impression de me trouver face à un homme intérieurement brisé, et j'ai tout de suite dit, je ne me rappelle plus à qui, que ce jeune homme ne tarderait pas à être totalement détruit soit



BLUMENKRAZ-ONIMUS, Noëmi
 La Poésie futuriste italienne
 Klincksieck, 212 p., 1984.

CONIO, Gérard
 Le Formalisme et le Futurisme russes devant le marxisme
 L'Âge d'homme, 234 p., 1976.

GIDE, André
 Le Prométhée mal enchaîné
 Gallimard, 160 p., 1970.

JULLIAN, René
 Le Futurisme et la peinture italienne
 CDU-SEDES, 172 p., 1966.

KHARDJIEV, N. TRENINE, V.
 La Culture poétique de Maïakovski
 L'Âge d'homme, 378 p., 1976.

LISTA, Giovanni
 Marinetti
 Seghers, 1976.

Futurisme
 Abstraction et Modernité
 Trans/Form, 120 p., 1982.
 Le Futurisme
 Manifestes, proclamations, documents
 L'Âge d'homme, 446 p., 1973.

MAIAKOVSKI, Vladimir
 Poèmes (1913-1917)
 (Édition bilingue)
 Messidor, Temps actuels, 272 p., 1984.
 Poèmes (1918-1921)
 (Édition bilingue)
 Messidor, Temps actuels, 402 p., 1985.

MARINETTI, Filippo
 Tommaso
 Le Futurisme
 L'Âge d'homme, 220 p., 1981.

MIKHAIL LARIONOV

par lui-même, soit par une autre personne, une femme probablement. Et, se souvenant de sa rencontre de juin 1915 avec Maïakovski, lequel lui avait lu *Nuage en pantalon*, Gorki ajoutait : « Il était trouble. Je le voyais à ses regards, qui m'impressionnaient défavorablement : il semblait qu'il voulût se convaincre lui-même qu'il était révolutionnaire. »

Ce n'est que dans le nouveau mythe de cette révolution que Maïakovski pouvait pourtant trouver la nouvelle identité qu'il avait, dans un premier temps, désespérément recherchée. Chez Maïakovski, plus que d'une crise du rôle du poète, la recherche d'une identité provenait d'un doute ontologique qui le portait à l'agressivité et au défi, fragile protection face à un besoin essentiel de communion et d'amour et, en même temps, de reconnaissance et d'affirmation. C'était un besoin qui ne se satisfaisait jamais d'une relation avec une femme, que Maïakovski considérait comme objet digne de convoitise – plutôt que comme un être capable d'échanges – comme s'il cherchait dans la femme un moyen d'identification et de sécurité, qui, chez elle comme chez lui, apportait la déception.

Moins compréhensif que le jugement de Gorki fut alors le point de vue d'un homme qui ne faisait qu'un avec le Parti et l'Etat. Léopold Averbach, le puissant patron de la RAPP (Association russe des écrivains prolétaires) affirme que « Maïakovski ne peut sembler monolithique qu'à ceux qui ne connaissent pas, ou ne veulent pas connaître, le chemin parcouru par Maïakovski et qui ne considèrent pas, ou ne veulent pas considérer, le chemin qui lui restait à parcourir » pour arriver, finalement, au « monolithisme bolcheviste ». Et de rappeler que, peu avant la mort de Maïakovski, il avait publiquement demandé au poète si celui-ci était membre du Parti. Maïakovski avait

répondu non et il en avait expliqué la raison : « ... J'ai acquis un grand nombre d'habitudes incompatibles avec les exigences d'un travail organisé. Il se peut qu'il s'agisse d'un préjugé absurde... La ligne de la littérature que j'ai défendue est une ligne qui conflue avec la littérature prolétarienne. Les habitudes acquises au cours des années précédant la Révolution sont solidement enracinées... » Averbach concluait que, par ces paroles sincères, Maïakovski réfutait les arguments des « canonisateurs » de Maïakovski désireux de transformer ce dernier en un « classique impeccable du prolétariat ».

Tout autre est l'atmosphère qui se dégage du récit de la mort de Maïakovski que l'on peut lire dans *Sauf-Conduit*, de Boris Pasternak. Le jour même du suicide, 14 avril, le corps de Maïakovski fut transporté dans son appartement, à Gendrikov pereulok. Là, les sculpteurs Merkilov et Lucki prirent le moulage du visage et des mains du défunt et l'Institut du cerveau préleva l'encéphale. « Lorsque je suis venu le soir », se souvient Pasternak, « il était déjà dans son cercueil. Ceux qui remplissaient la pièce le matin avaient été remplacés par d'autres. L'atmosphère était assez calme. On ne pleurait presque plus. Tout à coup, il me sembla apercevoir sous la fenêtre sa vie, maintenant tout entière dans le passé... Elle s'éloignait de la fenêtre en biais, sous l'aspect d'une calme avenue, bordée d'arbres, dans le genre de la *Porvaskata*. Et le premier sur sa voie se tenait notre Etat, notre Etat aspirant à entrer dans les siècles pour l'éternité et déjà admis dans les siècles pour l'éternité, cet Etat impossible, comme il n'en a jamais existé. Il se tenait en bas. On pouvait l'appeler, le prendre par la main. Dans sa tangible singularité, il ressemblait, par certains côtés, au défunt. Le lien entre eux deux était tellement saisissant qu'ils

paraissaient être des jumeaux.

Et alors je me mis à songer avec la même irresponsabilité que cet homme avait été en somme le plus rare citoyen de cette citoyenneté.

C'est lui qui portait la nouveauté des temps dans ses veines. Il était tout entier bizarre de bizarreries de l'époque, qui n'avaient été réalisées qu'à moitié. (...) Il a été dès l'enfance gâté par l'avenir qui s'était offert à lui assez tôt et, il semble bien, sans grands efforts de sa part ».

Etrange est la ressemblance entre ces propos de Pasternak et ceux qu'écrivait à pareille époque, hors de Russie, Roman Jakobson en guise de conclusion à son œuvre intitulée *Une génération qui a dispersé ses poètes* : « Nous avons trop vécu dans le futur, nous y avons trop pensé, nous y avons trop cru, et il n'existe pas, pour nous, d'actualité autosuffisante : nous avons perdu le sens du présent (...) Même le futur ne nous appartient pas. Dans quelques décennies, on nous affublera du titre d'"hommes du millénaire écoulé". Nous n'avions que des chansons fascinantes qui nous parlaient du futur et tout à coup, ces chansons, qui traduisaient la dynamique du présent, se sont transformées en un fait historico-littéraire. Lorsque les chanteurs sont anéantis, et les chansons, reléguées au musée et perforées par une épingle dirigée vers le passé, cette génération n'en devient que plus abandonnée, plus délaissée, plus indigente dans le sens le plus authentique du terme. Les deux grands mythes maïakovskiens – celui de l'Etat-Révolution et celui du Futur-Salut – se rejoignent, devant leur poète suicidé, aux confins du domaine du mythe organique, où ils continueront de vivre dans la poésie de Maïakovski, et du domaine d'une idéologie artificielle qui manipulera ces mythes et l'image même de leur créateur, faisant des uns et de l'autre des instruments adaptés à ses besoins.

La légende idéologique des « deux » Maïakovski, le futuriste et le révolutionnaire, a le simplisme impudent des banalités imposées. Maïakovski fut un futuriste qui manqua le futur et un révolutionnaire qui abandonna la Révolution, mais qui, dans ses meilleurs comme dans ses plus mauvais poèmes, immortalisa le futur et la Révolution. Il serait facile d'isoler, dans un florilège idéal, les vers de Maïakovski dont la seule caractéristique serait d'être poétiquement « authentiques ». Mais la grandeur du poète réside même dans les pièces les plus « mesquines » – sur le plan éthique et poétique – de son œuvre, dans son adhésion au destin futur-révolutionnaire : elle existe même dans sa violence et dans sa cruauté intermittente, dans ses mystifications et dans ses illusions, dans sa rhétorique et dans sa propagande. Maïakovski fut l'unique poète de la Révolution, le « premier amour de la Révolution », comme l'a appelé son rival, le poète Selvinski : dans la phase qui s'ouvrit après sa mort, il y eut, en Russie et hors du pays, des poètes qui servirent le système de pouvoir que la Révolution avait institué. Ils le firent avec un cynisme lyrique d'une profondeur parfois remarquable – ce fut le cas de Brecht – ou, pour la plupart d'entre eux, en vendant leur plume, mais jamais avec l'engagement mythico-poétique d'un Maïakovski. Comme futuriste, celui-ci a mis à nu le faire poétique en le désacralisant dans toute la mesure où il représentait une institution émanant d'une classe sociale et en ayant recours, fort de cette expérience, à un autre faire propre à précipiter la vie à reconstruire dans une révolution unificatrice, dans un futur harmonieux, dans une création incessante, hors d'atteinte de la malediction du byt, de la quotidienneté gluante et obsédante. Le paradoxe de l'expérience de Maïakovski, caractéristique de toute expérience d'avant-garde, réside dans le fait que bien qu'aspirant à être quelque chose de plus qu'un poète, il fut toujours et uniquement un poète. Et la vie, après le bref intermède du bouleversement, connu à nouveau le triomphe du byt, d'une nouvelle quotidienneté, peut-être plus pesante que la précédente, à partir du moment où il n'était plus permis de croire à cette IV^e et à cette V^e Internationale que Maïakovski avait inventées pour une improbable « révolution de l'esprit » : l'unique réalité utopique restait à jamais celle de l'œuvre d'art.

PASTERNAK, Boris
Sauf-Conduit
Buchel-Chastel, 1959.

TCHOUKOVSKI, Korneï
Les Futuristes
L'Age d'homme, 1976.

ZAMIATINE, Eugène
Les Insulaires
L'Age d'homme,
204 p., 1983
Nous autres
Gallimard, 232 p., 1979.
Le Récit du plus important
L'Age d'homme, 76 p.

PAPINI, Giovanni
L'Esperanza futurista
Firenze, 21 p., 1981.

JAKOBSON, Roman
Una generazione che ha dissipato i suoi poeti
Torino, 43 p., 1975
Une vie dans le langage
Minuit, 168 p. 1985

NIETZSCHE, Friedrich Wilhelm
Œuvres philosophiques complètes
Gallimard, 392 p. 1976.
Œuvres philosophiques complètes
Gallimard, 392 p. 1979



OLGA ROZANOVA

TANGO AVEC LES VACHES

A Kh. Slavovossov *

La vie est plus courte qu'un cri de passereau.
On dirait un chien, là-bas, qui flotte
Sur un bloc de glace le long de la rivière printanière.
Nous regardons le destin.
Avec une stannide gaieté.
Nous, les découvreurs de Terres.
Les conquérants de l'Air.
Les rois des orangeries.
Et les marchands d'aumaille.
Allons, vidons une coupe de vin
A la santé des Comètes
Ruisselantes d'un sang diamantin.
Ou plutôt faisons jouer le gramophone.
Allez au diable tous.
Ecornés et fers à repasser !
Je veux danser seul, tout seul.
Un tango avec les vaches.
Et lancer des ponts
De larmes
D'une tauresque jalousie
Jusqu'aux larmes
D'une fille coquelicot.

Vassili KAMENSKI
1914

* Un des premiers pilotes de l'aviation russe.

LA CONJURATION PAR LE RIRE

O irriez, les rieurs !
O éclarez, rieurs !
Qui riez de rires, qui riaillez riassement.
O éclarez souriaamment !
O surraillerie irriante - rire des sourieux rioneurs !
O dérie riolettement - rite des railleux riards !
Rillesse, rillesse,
Irrie, irraïlle, rirettes, rirettes,
Rirotteurs, rirotteurs !
O irriez, les rieurs !
O éclarez, rieurs !

Velémir KHLEBNIKOV
1906-1908

LA FLUTE VERTEBRALE

Prologue

A vous tous,
qui saviez, qui savez qu'on vous aime,
entrés en icônes dans l'ancre de l'âme,
je lève mon crâne rempli de poèmes
pour coupe de vin, comme entre deux lames.

J'y pense, à présent,
ne devrais-je remettre
mon âme au repas qu'on sert à Dieu ? -
Aujourd'hui, à tout hasard,
le maître
vous donne un concert d'adieu.

Mémoire !
Dans les salons de mon cerveau, dénombre
les enfilades infinies des adorés.
Répand le rire. Décore la pénombre
par les noces d'un temps déjà doré.
De corps en corps, que la joie afflue !
Cette nuit, que de célèbres râles -
Je jouerai cette fois de la flûte.
Sur ma propre colonne vertébrale.

Vladimir MAIAKOVSKI

Maiakovski avait vécu et chanté la Révolution comme une fête grandiose, cosmico-historique, inaugurant la nouvelle époque du futur et il n'était pas préparé à comprendre et à combattre un prolongement du passé qui n'était pas un simple résidu ni une simple survivance, mais qui, dans le nouveau présent, trouvait son terrain le plus fertile. De là, l'ingénuité avec laquelle, après la Révolution, il voit, dans le « philistinisme » et dans le « bureaucratisme », les forces redoutables qui ralentissent la marche triomphale de la Révolution vers le futur. Créateur d'un mythe nouveau qui « tonnera dans le monde » après qu'aura été « dynamité ce qui est vieux », ainsi qu'il le chante dans *150 millions*, Maiakovski ne fut plus à même, après la Révolution, de créer un contre-mythe, comme le fit, en revanche, un écrivain comme Zamiatine, qui dans son roman intitulé *Nous autres*, mis à l'index, inventa l'anti-utopie comme démythification du mythe révolutionnaire. Certes, on perçoit dans *La Punaise* de Maiakovski un écho à l'anti-utopie de Zamiatine, là où apparaît une image rationnellement glacée et aseptisée du futur, mais Maiakovski était désormais incapable de contrôler la réalité sur un plan mythique et poétique, car la perspective s'était effacée du futur non pas chronologique, mais axiologique : du futur des futurs.

Maiakovski parvint à une nouvelle conception du futur, proche de celle qu'avait exposé le philosophe Petr Uspenski en critiquant, dans son livre intitulé *La Quatrième dimension*, le « futur » des futuristes. Selon Uspenski, les futuristes, en se fixant un but comparable à ceux qui se proposent de pénétrer dans le « monde quadridimensionnel » du continuum espace-temps, veulent représenter les objets, non pas à un moment donné et sous un seul angle, mais dans l'écoulement du temps et sous tous les angles, « cubiquement ». Mais les futuristes (les cubo-futuristes) se contentent d'une solution imparfaite. En fait, le « mouvement doit être senti dans la représentation d'un seul moment ; le représenter à travers plusieurs moments est impossible. Les futuristes prétendent que leurs tableaux doivent présenter l'aspect d'une série d'instantanés fixant tous les mouvements. Mais cette séquence d'instantanés ne procure l'illusion de mouvement que lorsque le mouvement leur parvient imprimé ». Il ne s'agit pas d'un simple problème technique qui pourrait être résolu cinématographiquement, car « voir dans la quatrième dimension signifie voir non plus seulement avec l'œil, mais associer aux sensations visuelles habituelles des perceptions et des présages inexistant chez l'homme, dont la vision n'est que tridimensionnelle. Or, ces sensations, ces impressions et ces présages ne sont pas visuels, et l'on ne saurait les rendre par la peinture, pas plus que ne pourraient être rendues par la sculpture les couleurs d'un coucher de soleil (...) Dans le monde des dimensions supérieures, nous ne pouvons pénétrer qu'en renonçant à notre monde. Quiconque recherche, dans le monde supérieur, la réplique du monde inférieur ou son prolongement, ne trouvera rien ».

Devant un futur désormais mystérieux et à l'intérieur d'un présent qui avait la pesanteur et la viscosité du passé, Maiakovski devait s'élever dans ce que Nietzsche appelle le « suprahistorique », qui « confère à l'existence le caractère de l'éternel et de l'immuable ». Pour Maiakovski, le « suprahistorique » ne pouvait être que l'accomplissement de son propre mythe en tant que poète du mythe du futur. Au mythe futuriste de l'« édification de la vie » succède le mythe paradoxal de l'« édification de la mort » comme affirmation extrême. Le suicide, ainsi pensé et préparé, fut l'invention et le salut suprême de Maiakovski. Sa vraie mort suivra : dans la banalité et dans la fausseté d'une idéologie. Ce n'est que dans sa poésie que Maiakovski peut encore naître.

© Vittorio Strada

(1) Une des meilleures rues de Moscou dans le quartier résidentiel.

POLITIQUE

aujourd'hui

carrefour
de la gauche
en europe



Je m'abonne à Politique aujourd'hui

pour un an 6 numéros 230 F, étranger 270 F

Je règle par chèque ou par CCP au nom de Politique, 14-16, rue des Petits-Hôtels, 75010 Paris (CCP 3031670 La Source)
Avec les numéros suivants

Alternative



Vercors :
Histoire
de mille forints
Culture :
Seifert est mort

Prague-Berlin,
aller-retour
La Charte 77 et
la « question allemande »
Inédits :
Les Mémoires de Raissa Lert
(Sivan Bibo - Misère des
petits états est-européens)
U.R.S.S. :
Le XXVII^e Congrès

Dossier : Shoah vu de Pologne

Hannah Arendt

1. Une vie publique

Jean-Claude Eslin, *L'admirable de penser*
Hannah Arendt et Gunter Gaus, *Saule demeure la langue maternelle*
Una Arnold, *Hannah Arendt et Mary McCarthy*
Jean-Claude Eslin, *Une loi qui vaille pour l'humanité*
Miguel Abensour, *Le spasme en question*

2. Les brèches du monde moderne

Paul Veladier, *La politique contre le totalitarisme*
André Enegren, *Révolution et fondation*
Hannah Arendt, *Compréhension et politique*
Jacques Ceroux, *Quel monde pour l'homme de masse ?*
Hannah Arendt, *Charlie Chaplin le suspect*
Michel Marlan, *« L'imponéisme »*
Guy Pétidemange, *« La pensée politique de Hannah Arendt »*

3. Prolongements d'une pensée

Michelle-Inène Budry, *« The Life of the Mind »*
André Enegren, *L'esprit « au cœur du temps »*
Olivier Mangin, *Du politique à l'esthétique*
Jacques Taminiaux, *Événement, monde et jugement*
André Enegren, *Hannah Arendt lectrice de Merleau-Ponty*
Jean-Marie Ferry, *Habermas critique de Hannah Arendt*
Hannah Arendt, *Le grand jeu du monde*

Bibliographie

numéro spécial, 2^e édition augmentée, 192 p. 62 F

ESPRIT

numéro spécial, 2^e édition augmentée, 192 p. 62 F

France
Arg.
Aut.
Belg.
Esp.
Grèce
Irlande
Italie
Japon
Mexique
Pays-Bas
Portugal
R.F.A.
Roum.
Suède
Suisse
Tchécoslovaquie
U.R.S.S.

LE FUTUR PASSÉ

VATTIMO, Gianni
Introduction à Heidegger
Éditions du Cerf, 186 p.,
1985.
Les Aventures de la
différence
Minuit, 203 p., 1985.

Il existe de bonnes raisons de penser que la culture actuelle – en ce qui concerne certains de ses traits spécifiques – est de moins en moins sensible à l'expérience de l'avant-garde, c'est-à-dire aux productions et aux poétiques des avant-gardes historiques du début du XX^e siècle – qui, désormais, font partie de notre « canon » – de même qu'à la théorie d'une essence avant-gardiste de l'art. Cette diminution de sensibilité à l'égard des poétiques et des œuvres d'avant-garde – qui ne s'oppose pas à une activité historiographique accrue et critique liée aux avant-gardes historiques, mais qui, paradoxalement, romprait plutôt avec elle – se manifeste par la faveur dont jouissent des orientations artistiques qui se définissent, ou se laissent définir par la critique, comme transavantgardistes et postmodernes. Ces tendances se distinguent de l'avant-garde parfois avec un acharnement programmatique qui ne correspond pas aux résultats effectifs (dans certaines peintures transavantgardistes, par exemple, le néo-impressionnisme est largement représenté). Tout cela, il est vrai, pourrait paraître d'une importance secondaire : l'irruption de la *Transavanguardia* pourrait encore être considérée comme un « dépassement » de type somme toute avant-gardiste. Mais l'obsolescence de l'avant-garde présente aussi un second aspect, l'affaiblissement des fondements théoriques généraux, qui, sur le plan de l'esthétique et de la critique, légitimaient cette expérience : soit d'une part le marxisme utopique de Bloch, de Benjamin et d'Adorno, et d'autre part, l'ontologie de Heidegger (en particulier, son essai sur *L'Origine de l'œuvre d'art* (1936). Sous différents rapports, ces deux orientations, qui, si l'on excepte le monde philosophique anglo-saxon, ont dominé l'esthétique et les théories critiques des dernières décennies (en exerçant une influence déterminante même sur des positions théoriques différentes telles que l'esthé-

que phénoménologique d'un Dufrenne ou sur les esthétiques d'origine phénoménologique et structuraliste), ont reconnu à l'art une essence « avant-gardiste », en voyant en celui-ci le site privilégié de l'émancipation d'une humanité idéale réconciliée (c'est le cas du marxisme utopique de Bloch) ou le lieu d'ouverture d'un monde. Cette manifestation inaugurale, dominée par la notion d'« événement » – comme l'est celle de Heidegger – se présente comme l'un des moments (de fait, comme l'unique moment⁽¹⁾) pendant lequel se détermine une nouvelle époque à travers la fondation des horizons, essentiellement linguistiques, qui sont à la base de l'expérience d'une certaine humanité historique.

Dans les milieux marqués par la prédominance de ces philosophies, l'avant-garde artistique a joué, durant des décennies – sous les formes canonisées de l'expression-

nisme, du cubisme, du futurisme, du dadaïsme, du surréalisme – d'une position d'absolu privilège théorique. Dans cette position privilégiée de l'avant-garde – identifiée, de façon plus ou moins explicite, à l'essence même de l'art – l'esthétique contemporaine ne faisait qu'hériter d'une vision qui, depuis Kant pour tout le moins, se manifeste dans toute la tradition moderne et qui « pense » l'art en termes d'originalité et de génie.

La renaissance d'une telle continuité – dont l'évidence, cependant, ne paraît pas absolue si l'on pense aux nombreuses esthétiques qui rejettent aujourd'hui, de façon explicite, l'esthétique romantique et, en particulier, la notion de génie – n'est devenue possible, à mon sens, que depuis qu'a fait son chemin la conception d'un lien entre la modernité et l'idée d'être en tant que *novum*.

C'est à Arnold Gehlen que revient le mérite, dans un essai sur la *Sécularisation du progrès*⁽²⁾ (1967), d'avoir souligné le fait qu'aujourd'hui, le « progrès », le développement du nouveau, est devenu *routine*⁽³⁾ dans tous les domaines de la vie, en particulier en ce qui concerne la production industrielle, et que, simultanément, le *pathos* et la recherche extrême du nouveau convergent dans l'art. Gehlen n'approfondit pas l'analyse ; certes, le fait signalé pourrait être exposé de façon plus circonstanciée. On pourrait, par exemple, observer que depuis deux siècles au moins, le nouveau, implicitement ou explicitement, est la valeur dominante de l'esthétique, bien qu'il ait été longtemps légitimé par le lien, théorisé par Kant, entre génie et nature. Ce lien confère au nouveau inventé par le génie une base ontologique qui, toutefois, disparaît graduellement jusqu'à ce que soit complètement sécularisé le progrès dont parle Gehlen et qui vaut également pour l'art. Si l'on fait abstraction du rapport avec la nature de l'artiste inventeur du nouveau, ou du rapport de l'ordre

révolutionnaire avec l'authentique essence humaine, le progrès se sécularise, c'est-à-dire qu'il ne devient que développement vers une condition dans laquelle « est possible un nouveau développement », sans aucune légitimation initiale ou finale. Cette sécularisation est manifestement une conséquence de la technique : ce qui rend « abstrait » le progrès jusqu'à en gommer la signification, c'est la production technique de biens matériels qui finissent par perdre tout rapport avec la valeur d'utilisation pour ne plus retenir que celle d'échange. L'art, pour Gehlen, représente dès lors pour le nouveau le dernier asile de la valeur et du pathos ; mais peut-être devrait-on dire, au contraire, que sous un certain aspect, depuis l'avènement de l'époque moderne ou, en tout cas, depuis le tout lendemain de cet avènement, l'idéologie du nouveau se manifeste volontiers dans l'art, dont elle s'est fait une véritable « place forte », comme le montre, précisément, la théorie kantienne du génie : ce n'est pas par hasard que Kant considère que la question du génie artistique est liée, ne fût-ce qu'en termes oppositifs, au problème de l'invention technique et de la découverte scientifique. La position de privilège dont jouit l'art dans le système culturel de la modernité – le prestige des artistes, le fait qu'ils soient reconnus comme groupement professionnel, etc., est un phénomène moderne par excellence – est même probablement liée au fait que dans l'art, bien plus que dans d'autres domaines, s'exprime de façon explicite cette idéologie de l'être comme *novum*, qui existe, cependant, au fond de toute la mentalité moderne.

Ce qui caractérise pourtant notre époque, à mon avis, ce n'est pas tant, ou pas seulement, comme le pense Gehlen, ce fait que le nouveau étant devenu *routine* dans les autres domaines de la culture et de la vie sociale, tout le pathos du nouveau afflue dans l'art, mais plutôt que le nouveau étant justement une valeur problématique ayant perdu toute légitimation, l'art lui-même se présente désormais comme

site de la nouveauté privée de tout fondement – comme pur et simple « futurisme », terme qui, de ce point de vue, plus qu'il ne désigne une poétique spécifique d'avant-garde, exprime bel et bien l'essence de toute avant-garde en tant que telle. Cette prise de conscience théorique de la dissolution de la valeur du nouveau et de la crise parallèle du concept même d'avant-garde est relativement récente et peut encore s'affirmer davantage. Au cours des dernières décennies, le regard qu'ont jeté sur l'avant-garde la culture et la philosophie en particulier a été fondamentalement qualifié par des présuppositions théoriques de type blochéen et/ou de type heideggérien : le plus souvent, il s'est agi d'une hybridation des deux points de vue dans laquelle l'inauguralité de la « mise en œuvre de la vérité », qui, selon Heidegger, se produit dans l'art, était interprétée de façon plus ou moins ex-



UMBERTO BOBIONI

ARNOLD GEHLEN
(1904-1976) – philosophe, sociologue, anthropologue allemand (Théorie der Willensfreiheit ; Der Mensch, seine Natur und seine Stellung in der Welt ; Urmensch und Spätkultur ; Die Seele im technischen Zeitalter ; Studien zur Anthropologie u. Soziologie ; Moral und Hypermoral).

BATAILLE POIDS + ODEUR

Midi 3/4 flûtes glissement embrasement
tombtomb alarme Gargaresch craquement
crépitation marche Cliquetis sacs fusils sabots clous
canons crinières roues caissons juifs beignets
pains-à-huile cantilènes échoppes bouffées
chatolement chassie puanteur cannelle fadeurs
flux reflux poivre rixe vermine tourbillon
orangers-en-fleur filigrane misère dés échecs cartes
jasmin + muscade + rose arabesque mosaïque
charogne hérissément savates mitrailleuses =
galets + ressac + grenouilles Cliquetis sacs fusils
canons ferraille atmosphère = plomb + lave + 300
puanteurs + 50 parfums pavé-matelas détritux
crottin charognes flic-flac entassement chameaux
bourricots tohubohu
cloaque Souk-des-argentiers dédale soie azur
galabie pourpre oranges moucharabieh arches
enjambement bifurcation placette
pullulement tannerie cireurs gandouras
burnous grouillement couleur suinter bariolage
enveloppement excoissances fissures tanières
gravats démolition acide-phénique chaux pouillerie
Cliquetis sacs fusils sabots clous canons caissons
coups-de-fouet drap-de-soldat suint impasse
à-gauche entonnoir à-droite carrefour clairobscur
étuves fritures musc jonquilles fleur-d'orange
écœurement essence-de-rose-piège ammoniacque
griffes excréments-morsures viande + 1000 mouches
fruits-secs carroubes pois-chiches pistaches
amandes régimes-bananes dattes
tombtomb bouc coussous-moisi aromates
safran goudron œuf-pourri chien-mouillé jasmin
cassie santal œillets faisantage intensité
bouillonnement fermenter tubéreuse Pourrir
s'éparpiller furie mourir se désagréger morceaux
miettes poussière héroïsme elmûthes fusillade pic
pac pun pan pan menthe mandarine laine-fauve
mitrailleuse-cliquets-de-bois-léproserie plaies
en-avant chair-moite crasse suavité éther
Cliquetis sacs fusils canons caissons roues benjoin
tabac encens anis village ruines brûlé ambre jasmin
maison-événements abandon gargoulette
tombtomb violettes ombrages puits anon ânesse
cadavre-écrabouillement-sexe-exhibition ail
bromes anisette brise poisson sapin-neuf romarin
charcuteries palmiers sable cannelle Soleil or
balance plateaux plomb ciel soie chaleur
rembourrage pourpre azur torréfaction Soleil =
volcan + 3000 drapeaux atmosphère-précision
corrida furie chirurgie lampes rayons-bistouris
étincellement-linges désert-clinique x 20000 bras
20000 pieds 10000 yeux-mire scintillation attente
opération sables-chaufferies Italiens Arabes : 4000
mètres bataillons-chaudières
commandements-pistons sueur bouches fournaies
crénomdenom en-avant huile vapeur ammoniacque >
cassies violettes fientes roses sables miroitement
tout marcher arithmétique traces obéir ironie
enthousiasme bourdonnement coudre dunes-
oreillers zigzags repriser pieds-meules-crissement

pléite comme l'apparition de la finalité utopique de la réconciliation, comme la promesse de bonheur⁽¹⁾ de Bloch et d'Adorno. Aujourd'hui, cependant, tandis que la critique et les artistes parlent de plus en plus de transavant-garde et de postmodernisme, la « compléxité » sous-jacente dans de nombreuses théories esthétiques de l'utopisme blocho-adornien et heideggerien s'est rompue au contact, en somme, de l'explication de la situation décrite par Gehlen.

Le *novum* ayant été « démasqué », sa référence légitimante s'est usée. (Le progrès ne fait que créer une condition grâce à laquelle est possible un autre progrès, mais en définitive, à quoi cela mène-t-il ?) Sa « routinisation », comme l'appelle Gehlen, ne signifie pas seulement qu'il n'a plus de « relief » (il ne fait plus impression, il n'a plus la force d'épater), mais – ce qui revient au même – qu'il est devenu l'un des facteurs de conservation les plus puissants : ce n'est qu'en produisant de la nouveauté à jet continu que peut se conserver le système de production des biens matériels...

Cette démythification de la signification ontologi-

que du *novum* (réduite, au contraire, au mécanisme du système des biens matériels) incite l'autre élément de l'esthétique avant-gardiste, l'élément heideggerien, à se repenser en termes plus corrects. Ainsi apparaît-il que, lorsque dans son essai sur *L'Origine de l'œuvre d'art*, Heidegger présente l'œuvre comme moment inaugural d'un monde, comme « mise en œuvre de la vérité » dans le sens de la fondation d'une époque, tout cela ne peut être appréhendé comme pure ouverture et anticipation historique (à la façon, par exemple, dont dans *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, Benjamin a vu, dans le choc de l'œuvre dadaïste, une anticipation de l'effet du cinéma et, d'une façon plus générale, des aspects de l'expérience moderne tardive...) ni comme s'il s'agissait de l'avènement d'un nouveau monde historique devant acquérir consistance et articulation en déployant dans le temps ce qui est déjà contenu, à l'état embryonnaire, dans l'œuvre inaugurale. L'inauguralité de l'œuvre d'art serait dès lors quelque chose de provisoire destiné à disparaître à mesure que la « prophétie » de cette annonce deviendrait « réalité ».

Heidegger, au contraire, soutient que l'art n'inaugure, c'est-à-dire n'« expose (aufstellt) un monde » que dans la mesure où il « pro-duit » aussi « (herstelt) la terre ». L'inauguralité de l'œuvre n'est pas provisoire ; elle ne s'explique même que dans la mesure où l'ouverture d'un monde suppose toujours que s'annonce un élément obscur, non « destiné » à s'expliquer. Ce n'est qu'en vertu de ce lien entre monde et terre que l'art est « mis dans l'œuvre de la vérité » et qu'il a une portée inaugurale. A la lumière non seulement de l'essai sur l'œuvre d'art, mais, principalement, de *Sein und Zeit*, puis des œuvres tardives de Heidegger. Il semble que l'on puisse allier ce caractère « terrestre » inséparable du « monde » de l'œuvre d'art à la mortalité constitutive de l'existence. Comme on peut le montrer par une analyse plus approfondie des tests heideggeriens, l'œuvre n'inaugure un monde que dans la mesure où ses propres significations explicites et anticipatrices au sens « historique » du terme, sont en relation avec l'obscur de la mortalité ; on peut alors parler, à mon sens du moins, d'un caractère constitutif « monumental » de l'œuvre d'art.

Même après un rappel aussi schématisé que celui que nous pouvons nous permettre ici, on relit d'un autre œil, si l'on prend au sérieux l'inséparabilité du monde et de la terre dans l'œuvre d'art, la thèse de Heidegger sur l'inauguralité de l'art, et il apparaît clairement que cette thèse s'éloigne de toute esthétique de l'avant-garde. L'héritage de Heidegger, on le sait, se réclame principalement, aujourd'hui, de l'herméneutique (Gadamer, Ricoeur, Pareyson et, héritiers moins directs, Foucault, Derrida), laquelle herméneutique peut être considérée, avec les programmes d'art transavantgardistes et postmodernes, comme un élément caractéristique de notre situation, de cette situation dans laquelle, comme nous l'avons dit, il semble qu'ait été anéantie une réelle possibilité d'expérience avant-gardiste. En insistant sur le fait que – selon une ligne de continuité fidèle à Heidegger que nous ne pouvons discuter ici thématiquement – l'interprétation est un facteur caractéristique non seulement de l'existence, mais de l'« histoire » même « de l'être » (c'est pourquoi l'être n'« est » pas, mais se présente comme concrétion de messages et d'interprétations, comme transmission et destination (Überlieferung, Geschick), sans aucune référence « ultime » aux choses mêmes), l'herméneutique, fatalement peut-être, est portée à mettre davantage l'accent sur la « réception » que sur la production de l'œuvre d'art. Certes, les interprétations qui, sans aucune référence spéculaire (ni spéculative) aux choses mêmes, se transmettent et se répondent en se cristallisant dans l'histoire de l'être, sont toujours différentes. Néanmoins, il est clair qu'il s'agit d'une nouveauté « faible », qui ne se légitime pas par rapport à une finalité saisie dans quelque évidence obscure, mais toujours et uniquement comme une réponse à un appel qui vient à nous dans la transmission (à partir du passé ou de cultures « autres »).

sable inutilité mitrailleuses = galets + ressac + grenouilles Avant-gardes : 200 mètres chargez-à-la-baïonnette en-avant Artères gonflement chaleur fermentation-cheveux-aisselles-chignon-rousseur blondeur haleines + sac 30 kilos prudence = bascule ferrailles tire-lire mollesse : 3 frissons commandements-pierres rage ennemi-aimant légèreté gloire héroïsme Avant-gardes : 100 mètres mitrailleuses fusillade éruption violons cuivre pim poun pac pac tim toum mitrailleuses tataratararata Avant-gardes : 20 mètres bataillons-fourmis cavaliers-araignées routes-gués général-lit estafettes-sauterelles sable-révolution obus-tribuns nuages-gris fusils-martyrs shrapnels-auréoles multiplication addition division obus-soustraction grenade-rature ruisseler couler éboulement blocs avalanche Avant-gardes : 3 mètres mélange va-et-vient collage décollage déchirement feu déraciner chantiers éboulement carrières incendie panique aveuglement écraser entrer sortir courir éclaboussement Vies-fusées cœurs-friandises baïonnettes-fourchettes mordre dépecer puer valser bondir rage curée explosions obus-gymnastes fracas-trapezes explosion rose joie ventres-arrosoirs têtes-football éparpillement Canon-149 éléphant artilleurs-cornacs hissa-hoo colère leviers lenteur lourdeur centre gargousse-jockey méthode monotonie trainers distance grand-prix gueule parabole x lumière tonnerre masse infini Mer = dentelles-émeraudes-fraicheur-élasticité-abandon mollesse cuirassés-acier concision ordre Drapeau-de-combat – (prairies ciel-blanc-de-chaleur sang) = Italie force orgueil-italien frères femmes mère insomnia brouhaha-de-camelots gloire domination cafés récits-de-guerre Tours canons-virilité-volées érection télémètre extase tombtomb 3 secondes tombtomb flots sourires rires plaif plouf glouglouglouglou cache-cache cristaux vierges chair bijoux perles iodes sels bromes jupons gaz liqueurs bulles 3 secondes tombtomb officier blancheur télémètre croix feu mégaphone la-hausse-à-4-mille-mètres tous-les-hommes-à-gauche assez chacun-à-son-poste inclinaison-7-degrés érection splendeur jet percer immensité azur-femelle dépuçelage acharnement couloirs cris labyrinthe matelas sanglots défoncement désert lit précision télémètre monoplan poulailler-de-théâtre applaudissements monoplan = balcon-rose-roue-tambour trépan-taon > dérouté arabes bœufs sanguinolence abattir blessures refuge oasis humidité éventail fraîcheur sieste rampement germination effort dilatation-végétale je-serai-plus-vert-demain restons-mouillés conserve-cette-goutte-d'eau faut-grimper-3-centimètres-en-6-jours colle-la-tige-pour-résister-contre-20-grammes-de-sa-ble-et-3000-grammes-de-ténébres-voie-lactée-cocotier étoiles-noix-de-coco lait ruisseler jus délices.

F.T. MARINETTI

Ici, cependant, il ne s'agit pas de montrer théoriquement la légitimité de l'ontologie herméneutique plutôt qu'une perspective d'historicisme utopique. Dans une culture imprégnée de poétiques transavantgardistes et postmodernes ainsi que d'une sensibilité herméneutique diffuse, les présuppositions théoriques semblent s'être évaporées, qui, au cours des dernières décennies, avaient suscité une prédilection pour l'avant-garde. Devons-nous penser, pour autant, que l'avant-garde nous soit devenue réellement inaccessible ?

Une fois démythifié et résorbé le pathos du nouveau, que reste-t-il des programmes essentiellement « futuristes » des avant-gardes historiques, que peuvent-elles encore, ces avant-gardes, signifier pour nous ?

Il va sans dire qu'il ne s'agit pas de revenir à une conception « réductrice » et symptomatique de l'avant-garde semblable à celle que prône Lukacs dans *La Destruction de la raison*. Chez lui aussi intervenait un schéma contraignant de légitimation

ADORNO, Théodore
Wilhelm

Théorie esthétique
Klüncksieck, 1982.
348 p.

BENJAMIN, Walter

Journal de Moscou
Arche, 1983, 240 p.
Essais 1 et 2
1922-1934 et 1936-1940
Gonthier, 1983, 448 p.

BLOCH, Ernst

L'Esprit de l'utopie
Gallimard, 1977, 344 p.
Le Principe espérance 1
Gallimard, 1976, 544 p.
Le Principe espérance 2
Gallimard, 1982, 584 p.

HEIDEGGER, Martin

Chemins qui ne mènent
nulle part
Gallimard, 1980.

LUKACS, Georges

ROCHLITZ, Rainer
Philosophie de l'art
(1912-1914)
Klüncksieck, 1981.
264 p.

Les poèmes de F.T. Marinetti ont été écrits en français.

historico-métaphysique dans le cadre duquel l'avant-garde artistique était elle seule « démasquée » et dénoncée comme décadence et dissolution de la culture bourgeoise, au nom d'une autre avant-garde, jugée plus authentique, celle du prolétariat révolutionnaire, qui s'exprimait dans le parti communiste (et dans son comité central).

Il est possible, en revanche, que l'herméneutique, libérée des équivoques que lui valait un mode de lecture concluant à l'utopie de l'inauguralité de l'art, s'ouvre une nouvelle voie d'accès à l'art des avant-gardes historiques et même qu'elle contribue à éclairer des aspects qui furent trop peu soulignés par les perspectives précédentes. Il me semble que n'existe pas encore, du moins à un niveau de maturité suffisamment discernable, une « théorie herméneutique de l'avant-garde » ou une redécouverte post-moderne de celle-ci. Les considérations suivantes ne sont donc que des indications et des hypothèses qui se voudraient quelques premiers pas dans cette direction. Pour approche « herméneutique » de l'avant-garde, il conviendra d'adopter les démarches « herméneutiques » elles-mêmes qu'offrent les avant-gardes historiques et auxquelles on a eu habituellement recours, jusqu'à aujourd'hui, dans le thème général du renouvellement de l'anticipation, de la révolution de formes et de contenus. L'intérêt de divers grands mouvements et de représentants de l'avant-garde du XX^e siècle (Der Blaue Reiter, Picasso, les surréalistes...) pour les masques africains, pour ce que l'on a appelé l'« art primitif », pour les objets rituels et pour toute preuve ethnographique, sera interprété ici – sans être réduit à une recherche générique d'horizons formels d'autant plus authentiques que plus originaires – en vue de l'interprétation utopique d'une nouvelle image de l'homme et du monde. Quelles qu'aient été les tensions utopiques et « révolutionnaires » entre les représentants des avant-gardes historiques (je pense à l'analyse qu'en fait Ernst Bloch dans *Geist der Utopie*, 1918 et 1923), l'exploration de ces mondes formels des cultures « autres » à laquelle se sont livrés ces représentants a été bien moins – un pas vers la découverte du « secret monogramme » de l'humain que la rencontre d'autres univers et d'autres codes, contaminés par des codes que l'avant-garde avait hérités de sa propre tradition. Au lieu de constituer une promesse de bonheur par l'incorporation d'éléments humains plus authentiques, plus frais et plus originaires que ceux qui sont accessibles et utilisés dans la tradition occidentale, l'avant-garde a « anticipé » cette condition générale de « contamination » de langues et de codes différents, dans laquelle (sans que les implications en soient nécessairement négatives) nous nous trouvons jetés aujourd'hui. Ici encore, par conséquent, on remarque une fonction anticipatrice de l'avant-garde, mais ce que celle-ci anticipe, c'est précisément une condition dans laquelle devient impossible toute conception linéaire de l'Histoire et dans laquelle l'émancipation, le bonheur⁽¹⁾, dont l'art est la promesse, se manifeste comme une interférence – explicitement reconnue et « utilisée » parmi des mondes culturels différents – plutôt que comme condition de rachat et de réconciliation, dont l'œuvre, éventuellement et en négatif seulement (comme Beckett pour Adorno), serait l'anticipation.

Le problème n'est pas nouveau : il s'agit de déchiffrer, dans les dissonances et dans la « négativité » de l'avant-garde, non seulement un symptôme de crise, mais la proposition d'une condition différente, caractérisée positivement. Fait paradoxal, non seulement Lukacs mais encore un philosophe aussi « ami » de l'avant-garde qu'Adorno sont fidèles à une conception négative et symptomatique de celle-ci : pour Adorno, l'idéal reste une condition de réconciliation, dont l'art, dans les circonstances actuelles, ne peut être la promesse que par la dissonance, le silence, en définitive, l'échec.

Ce qu'une perspective herméneutique nous invite à lire dans l'avant-garde, c'est l'anticipation-réalisation d'une condition d'« horizontalité » des langages, laquelle ne peut pas ne pas constituer un démenti à la perspective linéaire où se place toute lecture « utopique » de l'avant-garde en tant que telle. Ce qui est mis en exergue, dans les poétiques et dans les pratiques



de l'avant-garde, ce n'est pas – Bloch, Adorno et Benjamin l'ont compris chacun à sa façon – la finalité obscurément anticipée d'un processus d'émancipation, c'est une ouverture « horizontale » sur d'autres univers culturels, ouverture certes provoquée par le fait que l'on n'accepte pas les limites de ce processus, mais qui n'implique pas nécessairement que le regard se porte vers un autre horizon unitaire à construire par l'unification, par la synthèse, de ces multiples univers formels. Ce qui revient à dire que la vérité de l'avant-garde a consisté à préparer, à anticiper, l'époque postmoderne, c'est-à-dire à préparer et à réaliser une condition permettant d'obtenir l'émancipation vers laquelle tend l'art – non par une réconciliation du sujet avec lui-même exprimée sous une forme encore fondamentalement classique, mais par l'ouverture sur des univers spirituels autres, maintenant dans leur altérité ou même rendus objet d'un processus de contamination qui n'a rien de la synthèse supérieure et qui ne se laisse pas ramener à un idéal de forme réconciliée. La dissonance devient un trait positif d'une situation que l'on peut qualifier d'herméneutique : on peut évoquer comme arrière-plan théorique non seulement l'ontologie herméneutique post-heideggerienne, mais encore – plus ancienne – l'esthétique de Dilthey, dans la mesure où elle

attribue à l'expérience esthétique la fonction de nous mettre en contact avec des possibilités d'existence autres que celles auxquelles, en définitive, la vie nous réduit – en voyant dans cette « multiplication » de perspectives une possibilité d'émancipation qui ne demande pas, qui, peut-être même, n'exclut pas la recomposition d'une unité ou une quelconque forme de réconciliation. Nous pourrions également qualifier telle toute situation de multiplicité de perspectives non conciliée en unité et, cependant, non vécue comme tragique (en fait, c'est dans ce sens tragique qu'a été souvent interprétée et que s'est elle-même interprétée une certaine avant-garde ; je pense en particulier à l'expressionnisme et à ses développements : existe-t-il des opéras bouffes dodécaphoniques ?).

Il s'agit, je l'ai dit, d'une hypothèse ; elle est moins hardie qu'on ne pourrait le penser, étant donné qu'elle ne se présente pas comme une lecture plus vraie des intentions des avant-gardes historiques, mais comme une nouvelle voie d'accès possible vers celles-ci, dans une situation où ne semble plus praticable une esthétique fondée sur le pathos prophético-utopique du nouveau. Certes, elle prend en considération un aspect, celui de l'ouverture aux cultures autres, dont on ne peut dire qu'il soit caractéristique de toutes les avant-gardes et qui peut-être, historiquement, ne peut revendiquer un rôle prépondérant. Cependant, la solution du problème auquel nous sommes confrontés aujourd'hui consiste à trouver une voie d'accès vers l'avant-garde qui permette de prendre acte de la dissolution de l'ontologie du *novum*. Si l'on ne veut pas que l'avant-garde se réduise à un pur produit d'ingéniosité historiographique ; et de recherches critiques d'érudition, mais qu'il conserve un niveau digne des travaux philosophiques d'un Bloch ou d'un Adorno, peut-être l'hypothèse herméneutique est-elle à même de se révéler légitime et efficace.

SUCCESSIVEMENT

Absence bleue	Successivement
Vœux roses	Volonté Rouge
Sur	Navrement gris c'est-à-dire
Mais	A côté
Pourtant	
les ténèbres	
préparent un formidable	
complot	
CAR	
trop rouge	
d'ailleurs	vraisemblablement
	TROP NOIR

F.T. MARINETTI

(1) Un passage de l'essai sur L'Origine de l'œuvre d'art présente également d'autres formes de manifestation de la vérité que celles de l'art : « l'action qui fonde un Etat », « la proximité de ce qui n'est pas uniquement un être, mais le plus existant des êtres », « le sacrifice essentiel », « l'interrogation de la pensée » – situations dans lesquelles on peut reconnaître éventuellement la politique, la religion, l'éthique, la philosophie ; mais, de tous ces modes d'intervention de la vérité, Heidegger ne traite que dans ce seul passage et pour lui, c'est l'œuvre d'art qui reste le modèle de la manifestation du vrai. (Cf. Holzwege, op. cit. p. 50.)

(2) Je reprends ici une thématique que j'ai développée dans mon livre *La Fine della modernità, introduzione et chapitre X*, Milan, Garzanti, 1965, auquel je me permets de renvoyer.

(3) Publié dans le volume VII des œuvres complètes, Einblicke, Frankfurt Klostermann, 1978.

(4) En français dans le texte (NDT.)

DISCOURS SECRET DU PRESIDENT

Les boutiques de fleurs, ouvertes même le dimanche, et une odeur aigre de terre. De l'intérieur d'un magasin sort une grande vendeuse et, tout en repiquant des épines dans l'arrangement de ses cheveux châtains, elle demande à un jeune garçon timide ce qu'il désire comme bouquet. Des roses. Des asters. Des œillets. Des pivoines baroques. Des chrysanthèmes bavards. Des pavots. Des tournesols. Il est déjà très tard. Ne prenez pas de notes, s'il vous plaît. C'est la nuit, obscure, pleine d'une pluie désagréable, et je suis vieux et malade. Il est possible que je meure dans peu de temps. Depuis qu'Alexis Tolstoï a dit que la mort est un préjugé bourgeois, nous avons beaucoup appris, la mort est un professeur patient.

Il ne m'est pas facile de commencer. J'ai déjà prononcé des centaines de discours. J'en recevais le texte au dernier moment, et comme j'ai toujours eu des assistants dévoués, je les lisais avec confiance. Mais nos assistants nous observent, curieux ; inquiets et pleins d'espoir, ils attendent le moment où de nouvelles obsèques interrompront la routine habituelle des réunions, des accueils et des adieux officiels. Un affût de canon est le dernier de la longue succession de véhicules mis à la disposition du grand homme. Des fleurs s'amassent en monceaux, mais elles n'ont plus de parfum. Il ne m'est pas facile de commencer.

Nous avons de plus en plus de villes et de villages, de lignes de chemin de fer, de wagons, de pays, de langues. Les défilés reviennent si souvent qu'il faut constamment changer le pavé défoncé par les chenilles des chars. Des défilés triomphaux. Combien de présidents aimeraient être à ma place, même dans mon corps épuisé par la maladie : le corps d'un dirigeant est plus que sa personne, ce sont ses immenses propriétés, les étreintes de ses subordonnés, les navires de sa flotte dans l'eau verte, les manuels scolaires des pays conquis par lui, ses jeunes soldats couverts de taches de rousseur, et les fiancées de ses soldats, et les sœurs des fiancées, et les frères des soldats, et les douaniers, et les censeurs au regard inquisiteur, et les nigards de fonctionnaires ; même les traîtres lui appartiennent, bien qu'ils n'en aient nullement l'impression ; et les émigrés sont eux aussi sa propriété même s'ils s'en défendent vigoureusement.

Le corps du dirigeant, comme tout organisme, se compose d'une infinie variété de cellules, de globules rouges et de globules blancs, de microbes et de virus, de glandes et de muscles. J'aime méditer sur ce grand corps impérial qui est le mien, rincé par les océans, protégé en hiver par la neige miséricordieuse, défendu par les soldats à taches de rousseur. J'imagine souvent de petites villes de province où je ne suis jamais allé, des petites villes qui ne sont peut-être que de gros villages (une gare ferroviaire, puis une longue allée étroite, qui s'élanche presque, bordée de tilleuls maigrelets, deux boulangeries, un coiffeur, et enfin la place du marché en forme de galette avec cette fourchette d'un monument dressée avec hésitation au beau milieu) ; je n'y ai jamais mis les pieds, mais j'y suis néanmoins présent, ô combien ! sur les portraits, les affiches, les décrets et même dans les rêves.

Il y a de bonnes pensées et de mauvaises pensées. Il me revient fréquemment aux oreilles des choses désagréables, malveillantes. On entend parler de reproches. L'amour universel qui naguère encore

nous enveloppait, si chaud et si calfeutré, se découd. On entend des reproches, évoquer des habitudes vieilles de deux décennies. On entend dire que nous avons tué, que nous nous sommes montrés cruels. Et qui le dit ? Des gens qui ont cessé de croire à l'âme immortelle. Qu'on tue les effraie car ils ne croient pas à l'existence de l'âme immortelle.

Oui, nous avons tué. Réfléchissez : quelle vie opposent-ils à la mort ? Qu'avons-nous ôté à nos victimes, à nos adversaires, quelle vie ? Une vie oisive, endormie, végétative. Celui qui déchire les toiles d'araignée, dans la forêt, par sa seule course, peut-il être accusé de délit ? Qu'avons-nous détruit ? La vie ? Quelle est-elle si elle ne fait pas corps avec nous, si elle ne s'associe pas à nous, si elle ne prend pas de vitesse, si elle ne suit pas le mouvement (le mouvement, c'est nous) ?

Vous souvenez-vous des romans de Dickens ? Des petites gens cupides de Dickens, personnages abominables, monstres des maisons de banlieue, boutiquiers impitoyables, vieillards gourmands, hommes durs, cruels, et femmes sans cœur ?

Vous souvenez-vous des romans de Dickens ? De la vie impénétrable, obscure, pleine de haine, de souffrance, de honte. Les ruelles de Londres, labyrinthe où chaque jour mouraient des enfants innocents. Vous rappelez-vous les illustrations des romans de Dickens ? Nez crochus, faces butées, gueules stupides, vulgaires. Tant de mal, tant de bassesse qui, de surcroît, jouissait de tant de respect, auréolée de gloire, de la gloire bourgeoise de la vertu. Vous rappelez-vous la détresse des petits héros de Dickens, condamnés à lutter désespérément contre les tyrans de leur famille, de leur école, de leur paroisse, de leur magasin. La vie ? C'était votre vie, sale, sordide, la vie sans grandeur des ruelles des grandes villes. Une petite pièce d'or y brillait de plus de feux qu'une flamme de l'enfer, on la désirait plus que le salut.

Et peut-être avez-vous lu Léon Bloy ? Oh non, je ne me réclamerai pas de nos écrivains. Les témoins de l'autre camp suffisent largement. Vous rappelez-vous ce que Léon Bloy écrivait sur les propriétaires, sur la boutiquière qui vous sourit, mais essayez seulement de lui dire qu'il vous manque cinquante centimes. Ah ! essayez de lui dire que vous n'avez pas assez d'argent ! Cette charmante personne se métamorphosera aussitôt en tigresse, elle appellera la police, celle-ci vous passera les menottes, elle vous enverra à la guillotine.

Et nous ? Qu'avons-nous donc fait ? Nous avons tué, nous avons construit des camps de concentration, c'est vrai, mais enfin nous ne touchions qu'aux personnages des illustrations des livres de Dickens. Nous voulions une vie meilleure, une humanité différente, plus noble, plus pure. Nous voulions que chaque ville soit une capitale. Nous voulions des rues larges, claires.

Qu'avons-nous donc détruit ? Un monde mauvais, plein de souffrance, de douleur, de colère et d'ennui. Un monde impénétrable, insondable. Les rues qui s'enroulent en colimaçon. Les jardins, un fourré de broussailles. Les soirées étouffantes de juillet, les cris des hommes ivres, le chant délirant des oiseaux, les ruisseaux étroits et enchevêtrés, les chaînes de montagnes dispersées dans le désordre sur la carte, les frontières sinueuses qui se fauillent entre les Etats comme des voleuses. Les promenades en traîneau, l'odeur glacée de la neige, les joues rougies des domestiques, les pommes figées dans les caves sur du papier blanc, les cadenas de métaux massifs, les restaurants chers où s'amoncelaient des pyramides de victuailles, où les garçons marchaient d'un pas cadencé de pantins articulés. En juin, les forêts et les

parcs envahis par les amoureux. Le sifflement de la grive, moqueur et réitéré, ritournelle de chaque bosquet. Les juges, vieillards en perruque, aux yeux rougis par le manque de sommeil, appelés à gracier ou tuer, tâche qui dépasse leur compétence. Les beaux diplomates dévorés par la syphilis. Les cochers qui attendent leurs maîtres, dormant la bouche grande ouverte. Les enfants fouettés dans les écoles. Les pelotons d'exécution composés de soldats malhabiles qui auraient préféré travailler comme jardiniers, greffer patiemment des arbres. Les ruelles où se tenaient les putains transies. Les cris vibrants des marchands d'oignons au marché où la foule, semblait-il, allait faire éclater dans l'instant les limites de la ville et partirait à travers champs, franchirait les lisières pour gagner un nouveau pays.

Qu'avons-nous donc détruit ? L'histoire ennuyeuse et ses petites conquêtes, l'histoire qui buvait les puissances voisines lentement, à petites gorgées, au lieu de s'étrangler avec une victoire véritable, définitive, l'histoire et ses arcs de triomphe bas qui évoquaient des meubles bourgeois ? Nous avons détruit le monde condamné par les prophètes, hai par les poètes, pomme véreuse. A l'automne, les hirondelles s'envolaient vers le sud. Les fumées montaient dans le ciel, les torrents s'évaporaient à l'aube, les bergeronnettes couraient sur la plage, se balançant telles des éventails vivants. Souvent le train s'arrêtait la nuit en plein champ et le souffle pesant de sa locomotive à vapeur effrayait les oiseaux cachés dans les arbres invisibles. Les grands peupliers montraient le chemin. L'épervier s'élevait dans les nuages, l'orage approchait, la grêle et les panaches des éclairs. Un gros policier bouclait sa ceinture avec la plus grande difficulté sur son ventre ballonné. Les quartiers juifs et les synagogues juives. Le Dieu sévère des juifs, polyglotte qui connaissait aussi le yiddish. Le désespoir des miséreux qui étaient contraints de quitter leur humble logis puisqu'ils n'étaient plus en mesure d'en payer le loyer, et se

ALLIANCE

Un instant d'alliance silencieuse dans les salles du Musée égyptien à Turin ; les objets et les hommes, les vitrines encombrées, les enfants braillards d'un groupe allemand, les momies attentives, consommées par le feu millénaire de la contemplation, aux lèvres minces et serrées comme celles des chefs avant la bataille, granit des pyramides, statuettes qui préservaient de la mort et du châtiement éternel, déportées d'Égypte et désormais inutiles, pinces à couper les ongles d'il y a trois mille ans, mon cœur, patient comme un petit garçon qui bégaye, joyeuses familles italiennes savourant l'existence et ce dimanche. Tous côte à côte, craintifs mais sans haine, tous égaux soumis aux mêmes lois du regard. Le temps, comme une épingle à cheveux en cuivre glisse des boucles de la princesse égyptienne. Indifférents, presque bienveillants, nous nous regardions, différentes générations du même monde, objets muets et inachevés de désir et d'oubli, instruments de souffrance et d'amour. Même les couteaux lisses qui mettent fin à la nostalgie, alignés doucement sur les étagères, regrettaient peut-être le geste violent, le coup nocturne porté au cœur, le traquenard tendu, l'abjection. Derrière la fenêtre, sur les murs ocres des maisons, le soleil de janvier écrivait son manifeste rapide - une fête.

Adam ZAGAJEWSKI

ZAGAJEWSKI, Adam
List. Oda do wielosci
Instytut literaire,
64 p., 1983
Polen, Staat im Schatten
der Sowjetunion
Rowohl, 1981.
Solidarité, solitude
Fayard, 1986, 201 p.

retrouvaient à la rue, exposés au froid et à la mort.

Vous le regrettez ? Vous regrettez les prélats et leurs lourdes soutanes ? Les patinoires et les orchestres qui jouaient des valse viennoises dans les parcs ? Les villes d'eau où Goethe saluait l'empereur ? Vous regrettez ces gredins qui ont laissé mourir Mozart ? Les moines barbus qui, à l'aube, dans les chapelles fraîches, chantaient des hymnes grégoriens ? Vous regrettez la diversité impénétrable des races, des religions et des types humains, de la foule qui marchait sans hâte dans les rues comme un gigantesque troupeau de bêtes qui traverse la prairie ? Vous regrettez les levers de soleil au-dessus des vastes champs de bataille ? Le carnage d'Austerlitz et celui d'Iéna ? Que regrettez-vous ? Les pleurs sauvages des fiancées qui avaient déjà compris qu'elles deviendraient des vieilles filles aux joues desséchées ? Vous regrettez les incendies des villes, dévorant les maisons en une seconde comme Gargantua dévorait un rôti de porc ? La querelle des universalis ? La honte d'Abelard ? Le grotesque des parlements et leurs députés vénaux, vaniteux, faisant trafic de toute foi et prêts à changer chaque semaine de couleurs politiques et nationales, et même de sexe si d'aventure quelqu'un leur avait offert plus d'or encore ? Vous regrettez Dieu que personne n'a vu ? Les théologiens écrivant de longues lettres sans réponse ? Que regrettez-vous ? Les petites nations vivant de leurs comiques espoirs et cultivant leurs grammaires amusantes, compliquées, que de toute façon personne ne serait parvenu à maîtriser ? Les insurrections malheureuses et les chansons sentimentales autour d'un feu de camp ? Les diètes rompues par des brailliers ivres ? La cruauté des officiers prussiens ? Les derniers instants d'un suicidé qui avait tout perdu dans des spéculations boursières ?

L'hiver cachait la misère des villes. En janvier, arrivaient les bouvreuils au plumage écarlate. Les bacs s'embrasaient dans les fleuves. Le Titanic sombra comme un fer à repasser. Les fanfares militaires répétaient leur concert des heures durant. Une foule de choses inutiles. Des croisades. Des concours. Partout des tonnes d'hypocrisie. D'horribles ambitions. Se maintenir à un bon niveau de la hiérarchie, reprendre ses bas troués, raccommodez son pantalon, astiquer ses chaussures, pourvu qu'on n'aille pas croire que nous manquons d'argent, que nous baissons ? Mieux vaut ne pas manger une semaine plutôt que de dévoiler un trou dans son bas. Au printemps, les forsythias étaient en fleurs. Arrivaient les sanonnets. Les domestiques escaladaient le rebord des fenêtres et lavaient les carreaux. Les soldats avaient des permissions. La neige fondait et les rivières montaient dangereusement, les flots jaunes charriaient des troncs d'arbres abattus, des taupes inertes, des nids d'oiseau. Les pluies lavaient le pavé des rues. Dans les cafés artistiques, on discutait du nihilisme.

L'ennui de l'histoire : toujours le temps passé, la paupière des temps antérieurs, les cils des adverbés. De la pitié pour ceux qui ont vécu.

Les pionniers avançaient à l'ouest. Toujours au passé. Les couchers de soleil, sanglants, annonciaient de défaite, de bataille perdue. Puis la lune légère flottait au-dessus des rivières et des étangs, se reflétant dans chaque flaqué. Le temps va à travers la phrase comme le moissonneur à travers son champ. Misérables petites conquêtes. Quelqu'un a apporté un lièvre, un autre s'est contenté d'un sac de poires juteuses. Impression étrange quand on quitte la ville pour un espace dégagé : l'horizon grandit, il y a davantage d'air, la steppe fauve, telle un énorme poumon, donne un instant de bonheur.

Nos hommes au début étaient exemplaires. Exemplaires. Modestes, nobles, bien élevés, bons. Ils avaient conscience de la gravité de la situation. Ils venaient à l'aube. Il n'y avait pas chez eux une once de méchanceté. Ils portaient des vestes de cuir, ils avaient des visages basanés, rudes, ils étaient doux comme les maîtres populaires. Ils savaient éviter l'exaltation, le pathos. Ils venaient à l'aube, parfois même sans avoir eu le temps de prendre un bon petit déjeuner. Ils dormaient trois ou quatre heures par jour. On l'a oublié. Beaucoup d'entre eux l'ont payé par la suite par des maladies, des ulcères à l'estomac.

Ils avalaient en hâte un café brûlant, amer, ils descendaient les marches quatre à quatre, sautaient dans leur voiture, et traversaient la ville endormie, sans vie, au-dessus de laquelle s'élevait le chant des merles. La rosée tombait sur les pelouses des parcs. Les statues de marbre, indifférentes, contemplaient les voitures noires. On nous reproche de les avoir faits venir à l'aube. S'ils n'étaient pas venus à l'aube, les autres auraient dormi jusqu'à midi, ils se seraient tournés et retournés dans leurs draps souillés, puis seraient restés longuement plantés devant la glace à s'examiner, à bâiller, couvrant la surface du verre de la buée de leur souffle.

Il est possible qu'il y ait eu des erreurs. Il faut tenir compte de l'ampleur de l'entreprise. Personnellement, je regrette Mandelstam bien que j'estime par ailleurs que certains de ses poèmes de la maturité n'auraient jamais vu le jour sans la politique que nous menions à son égard. Nos hommes aimaient les chansons gaies, le son de l'accordéon, les marches



militaires, les défilés et l'avenir. Une alimentation simple leur suffisait, nul ne se plaignait qu'on manquât de champagne ou de truffes. Nous étions alors devant une toile vierge, tels des peintres, chacun de nos gestes changeait la face du monde. Nous avons supprimé les courses de chevaux. Jamais nous n'aurions autorisé certaines sortes de boxe ou de lutte ; jamais nous n'aurions accepté ce que tolèrent ces gens moraux que sont les Américains. Il fallait simplifier beaucoup de processus compliqués.

Que regrettez-vous ? Les chasses et leur cruauté indescriptible ? Les papes et leur manque d'intérêt froid, hautain, pour la souffrance ? Les vieux arbres sous lesquels on installait des tables pour festoyer quatre jours et quatre nuits d'affilée ? Le temps passé ? La trompe du postillon ?

Les brumes au-dessus des prés. Dans mon enfance, je pensais que les saules n'étaient pas des arbres. Enfin, ils sont complètement différents, frêles, sans forme. Le vent les façonne. J'essayais alors d'imaginer l'Amérique, les métropoles, et leur chaos de rues et de races. J'imaginai les émigrés pauvrement vêtus, grelottant à l'aube, attendant la soupe chaude qu'ils ne recevraient qu'à midi des mains d'une dame distinguée et lasse. Juifs, Arméniens, Polonais, Irlandais, Italiens, Grecs. Quel gâchis, quel excès de races et de langues. Cheveux noirs, dents blanches, yeux bleus ou noisette. Les grands yeux des enfants agrandis comme la soif. Hélas, nous avons dû punir les enfants aussi. Je le mentionne sans plaisir, sans satisfaction particulière. Les grands bouleversements ne peuvent faire le bonheur de tous, ce n'est pas pour cela qu'on les fait. Il faut prendre conscience

que tous les changements se font non pas sur un plan que je dirais lyrique, c'est-à-dire sur le plan des croyances, des sentiments, des regrets, des plaintes, directement accessibles à notre vécu : non, les grandes métamorphoses ont un caractère épique. Peu de gens sont capables de le comprendre, nous vivons en effet une époque qui a accueilli par des ovations cette philosophie pleurarde qu'est l'existentialisme.

Le vent souffle. Une fois encore le vent se lève. Demain nous attend un nouveau défilé. Nous ne pouvons pas être contents de tout. Ces dernières années, nous avons été l'objet d'attaques injustifiées. Parfois je pense que l'humanité n'est pas encore mûre pour les changements radicaux, qu'elle veut garder ses petits péchés, sa paresse. L'humanité aux doigts poisseux se glisse dans le garde-manger et s'empiffre des douceurs mises de côté pour plus tard, pour d'autres fêtes. Grosse, contente d'elle, l'humanité passe des heures devant la télévision et ronronne de plaisir. Nous imaginions l'homme autrement, nous avions pour lui d'autres objectifs. Au surplus, nos hommes aussi ont changé. Ils ont perdu de leur jeunesse ; ils ont commencé à remarquer le grand détachement de l'humanité d'infanterie restée en arrière. Je ne sais pas. Je ne comprends pas.

Si j'étais plus jeune, je recommencerais tout avec le même enthousiasme, avec le même désintéressement. Je ne comprends pas ce qui s'est passé. C'est la victoire de la platitude, de la médiocrité, du manque d'imagination, du sybaritisme, de la stupidité. Des petits boutiquiers bornés sont à la tête des nations historiques. Dans leurs programmes électoraux, il n'est question que de beurre, de beurre et de pain, de pain et de jambon, de jambon et de moutarde. D'Himalayas de beurre. La sensiblerie surprenante de ces gens. Ils comptent les pertes, ils feignent l'indignation quand il arrive que meure l'un de nos prisonniers. Mais enfin, cela ne les regarde absolument pas. Les pensées sont invisibles. Où est passée l'ancienne Europe, l'Europe des gens vaillants, durs, courageux, des gens pour qui la mort n'était pas synonyme d'une fin de pleutre, pleine de désespoir ? Où est passée l'Europe des chevaliers ?

C'est à nouveau le triomphe de l'humanité insondable, sombre, fourmilière polycéphale qui ne se soumet à aucune loi ni à aucun plan, animal plein de caprices, de fantaisies, inquiet, endormi, végétatif, à la recherche de mystères là où il n'y en a pas, dans les étoiles, dans les entrailles des oiseaux sacrés, dans le charabia des diseuses de bonne aventure, dans les cris amoureux, dans les gémissements de passion. L'humanité stupide, noire, jardin zoologique, ramassis d'imbéciles en quête d'assouvissement, de petits crétiens qui trouvent leur bonheur à faire vrombir leur scooter dans une petite ville de Sicile ou à marcher sur une plage de l'Atlantique avec un énorme transistor diffusant de la musique noire. Chevelures laineuses des imbéciles. Yeux écarquillés des idiots. Certains retournent à l'église. Ils embrasseront de nouveau les mains molles des chanoines. Il est possible que nous perdions, il est possible que nous ne réussissions pas à préserver l'héritage glorieux de nos ancêtres légendaires, mais un jour, l'humanité comprendra encore ce qu'elle a perdu, elle se rendra compte de la chance qu'elle a laissée échapper, elle s'apercevra qu'elle est restée seule, comme un enfant égaré dans la forêt, seule, sans guides, seule, cupide, grosse, paresseuse, pleine de soifs et de désirs confus inassouvissables, effrayée, noyée de larmes, désemparée. Alors nous reviendrons, mes amis. Nous n'avons pas le droit de nous sentir offensés.

Que regrettez-vous ? Votre enfance ? Les nuages qui semblaient plus grands que le château royal ? Les moineaux qui dansaient sur l'asphalte ? Le carnaval ? Les bouchers et leurs tabliers maculés ? Les chevaux qui glissaient sur le pavé boueux ? La vie ?

© Adam Zagajewski

PAYSAGE D'HIVER

a Pologne, durant l'hiver 1985-1986, a été le théâtre du conflit de deux forces, l'une de loyauté vis-à-vis du pouvoir et l'autre de fidélité aux valeurs incarnées par le syndicat dissous *Solidarité*. Ce conflit, vécu par des millions de Polonais, n'apparaît cependant pas sur les vues transmises par les satellites-espions. L'image ne montre que des gens qui font la queue devant des boucheries mal achalandées ou devant des boutiques d'alcool, très bien fournies, des gens qui assaillent les agences de voyage pour exporter vers la Roumanie ou la Bulgarie une boîte de « Nivea » ou quelques antibiotiques enfouis dans une poche, des gens qui vont en file indienne à la messe avant de se replonger le soir, dans le rêve du feuilleton anglais « *Moi, Claude, empereur* » que la télévision polonaise diffuse pour la troisième fois. On y voit aussi des trains chargés de charbon qui se dirigent vers la frontière orientale ou les ports de la Baltique, des villes aux pavés tout bossus de verglas, de brèves fêtes campagnardes lorsqu'on tue le cochon, une lépre de pavillons individuels dans les banlieues et, partout, des patrouilles renforcées.

Le conflit prend, quant à lui, des formes moins évidentes : il relève des sentiments, des opinions et des façons d'être. Il divise les écoliers en classe, les familles à table, les fidèles à l'église et les amis en société. De nouvelles lois, des décisions de justice, des mutations, des déclarations de l'opposition clandestine ou semi-officielle sont, de part et d'autre, les seules manifestations visibles d'une guerre civile où il ne peut y avoir ni vainqueur ni vaincu.

Le premier de ces deux courants d'opinion est le produit de la collaboration d'une partie de la population avec le pouvoir détenu depuis quarante ans par une minorité communiste ; le second fait référence à l'histoire de la Pologne, à sa place dans la culture européenne et à une tradition de lutte des peuples pour leur souveraineté que la Pologne a reconquise en 1918 et défendue sans économie ni calcul.

Les deux courants sont apparemment irréconciliables : les seize mois d'existence légale de *Solidarité* d'août 1980 à décembre 1981 ont dû leur importance au fait, non seulement qu'ils ont permis au peuple polonais de reprendre sa respiration avant d'être à nouveau submergé par les flots, mais aussi qu'ils ont mis à nu des divergences qui semblent irrémédiables. Les uns et les autres se sont persuadés que l'adversaire tournerait à son avantage le moindre pouce de terrain découvert, et nous savons maintenant que, si le pouvoir reculait, ce n'était que pour consolider sa position afin de « *changer le cours des événements* ». Lorsque, à l'automne de 1981, *Solidarité* a appelé les mineurs à travailler le samedi pendant huit semaines, l'appareil du Parti bouillonnait d'indignation : c'était contraire aux plans ! En sens inverse, les moins expérimentés des dirigeants du syndicat se privaient rarement d'humilier un pouvoir jusqu'alors arbitraire et tout-puissant. Ceux qui, comme le premier secrétaire de l'époque, Stanislaw Kania, admettaient la responsabilité du Parti dans la crise et envisageaient avec sérieux une solution amiable, ont été écartés du pouvoir. Le 13 décembre 1981 a mis fin à ces manœuvres. Les tanks se sont postés aux points stratégiques des villes, devant les grilles des mines et des usines et même devant le domicile de Jacek Kuron. La guerre civile commençait.

Quatre ans plus tard les canons à eau ont remplacé les chars, et les lois d'exception, les ordonnances rédigées en des termes qui rappellent celles des autorités d'occupation (un écart par rapport au plan de production agricole pouvait alors être puni de mort). Tous les ans on amnistie quelques prisonniers politiques et l'on est même allé jusqu'à supprimer le rationnement du beurre et du sucre. Mais l'objectif reste le même : il s'agit de faire reculer l'adversaire et

de le plier à sa volonté.

Le camp gouvernemental (police, Parti, administrations publiques et économiques, environ 30 % de la population) se consacre à consolider et à élargir les positions reconquises par les chars. On répartit les décorations, les places, les chaires et les avantages divers. La Diète ne cesse de voter des lois qui rendent illégale toute forme d'opposition et de contestation. On recherche et on écarte tous les gens qui présentent un danger même potentiel pour la normalisation. Les partisans du gouvernement agissent dans leur intérêt propre, mais savent celui-ci en partie conforme aux exigences de la superpuissance voisine. La maîtrise de la contrainte intérieure et un puissant allié extérieur ne donnent pas au pouvoir une assise facile, mais lui permettent de se maintenir en place dix ou quinze ans, ce qui revient à dire indéfiniment.

L'opposition, de force à peu près équivalente (27 %-32 % de la population), recrutée parmi ceux qui ne se retrouvent pas parmi les dotés des plénums du comité central et que l'expérience de l'avant-garde socialiste ne séduit plus. Ils ont perdu toute illusion, tiennent le système pour irrémédiable et n'attendent plus rien qui puisse contribuer à la satisfaction des besoins publics ou particuliers. Leur attitude les condamne à n'être plus que des citoyens de seconde zone, mais ils trouvent leur récompense dans le confort que donne l'indépendance d'esprit et la promesse d'une victoire à long terme.

Une partie seulement des opposants actuels étaient membres de *Solidarité*, les autres préféreraient s'en tenir à l'écart ; aujourd'hui l'essor de l'opposition s'explique par le fait que le syndicat libre disait ouvertement ce que tout le monde en Pologne pensait tout bas, et ce qui n'avait pu que très épisodiquement traverser le mur de silence érigé après la guerre. *Solidarité* parlait de la souveraineté nationale, des libertés civiles, d'un Etat contrôlé par le peuple, d'une justice indépendante et de salaires équitables. La plupart de ces thèmes étaient évoqués dans les accords signés à Gdansk le 31 août 1981 par le vice-premier ministre Jagielski et Lech Walesa. Durant les mois qui suivirent, ces revendications connurent une large publicité, et si l'opposition reste vivace en Pologne, c'est sans doute parce que de larges couches de la population n'y ont pas renoncé. La création même de *Solidarité* répondait au vœu populaire de disposer d'un organe représentatif capable de négocier avec le tout-puissant Etat-patron. Peu de gens ignoraient qu'au pays du socialisme réel un syndicat libre ne pouvait être qu'une concession éphémère, mais l'on s'inscrivait en masse pour

que tout le monde sache quel usage la Pologne faisait des libertés politiques dont elle avait été si longtemps privée. Quatre ans après que *Solidarité* ait été suspendu, puis dissous, ce choix reste toujours lisible.

Les contestataires d'aujourd'hui ont rejoint l'opposition à diverses époques et pour des mobiles divers. Certains, comme les catholiques de *Tygodnik Powszechny* en font partie depuis toujours ; d'autres ont quitté le camp gouvernemental. Les journalistes de la *Trybuna Ludu* (l'organe du Parti) qui couvraient les sanglantes émeutes ouvrières de Poznan en juin 1956 sont partis les premiers. Ce qu'ils écrivaient de Poznan n'avait, en effet, rien à voir avec les articles finalement publiés sous leur signature. Les crises de 1968, 1970 et 1976 ont encore gonflé les rangs de l'opposition de nombre de nouveaux membres. Le groupe le plus influent, le *KOR*, comptait ainsi lors de son activité la plus intense, trois mille militants ou sympathisants. Depuis 1980 et l'instauration de l'état de guerre, les déçus se font légion, les opposants même les plus modérés se radicalisent, et le très officiel sondage d'opinion réalisé avant les élections législatives de 1985 recense 6 % d'adversaires décidés du régime parmi les adultes. Ce chiffre qui n'est certainement pas exagéré, équivaut à 1,5 million de personnes.

Entre ces deux positions s'étend le « marais ». Plus vaste que chacun des extrêmes, il est le refuge de ceux que la politique laisse indifférents, de ceux qui s'enrichissent, comme les artisans, de beaucoup d'agriculteurs qui construisent eux-mêmes leur maison, de citoyens qui attendent du pouvoir un passeport, un allègement fiscal ou un appartement. Les habitants du marais pensent et réagissent comme une opposition mais se comportent conformément aux souhaits du pouvoir, et si le rapport de forces s'inversait, la plupart d'entre eux abandonneraient la neutralité pour rejoindre le camp des démocrates. C'est pourquoi les deux extrêmes tentent d'annexer le marais ou tout au moins d'empêcher l'adversaire d'y parvenir, car il représente pour eux l'unique possibilité d'expansion sans laquelle personne ne peut réunir une majorité. C'est ce qui explique que les deux camps interprètent comme un soutien les attitudes neutres du marais.

L'Eglise catholique plane au-dessus du marais comme la colombe du Saint Esprit sur les eaux ; l'une de ses ailes atteint les sphères dirigeantes, l'autre couvre l'opposition dans la mesure où le fragile équilibre du vol le permet. L'Eglise, qui participe depuis toujours aux destinées de la Pologne et qui a traversé des heures de gloire et de déchéance, représente un défi au système établi qui n'a pour assise sa légitimité qu'une longévité dérisoire. La hiérarchie ecclésiastique prend ses distances par rapport aux nombreuses initiatives de l'opposition mais adhère aux valeurs que celle-ci défend et aux objectifs qu'elle poursuit. Parallèlement elle rejette de nombreux objectifs du pouvoir, comme par exemple la laïcisation, mais soutient certaines actions sociales (lutte contre l'alcoolisme, assistance sociale) ou même économiques (actions pour l'agriculture).

Bien que cela puisse paraître paradoxal les trois principales forces politiques polonaises ont toutes à la fin de l'hiver 1986, des motifs de satisfaction.

Le groupe dirigeant s'est maintenu au pouvoir malgré l'aversion d'une majorité de la population et en dépit du reproche que lui font certains de ses alliés d'avoir placé l'armée au-dessus du Parti. Les forces de police, recrutées et équipées à la hâte, ont, durant les mois de mai et d'août, réussi à diminuer très sérieusement l'importance des manifestations de rue, qui, pendant les premières années de l'état de guerre, ridiculisaient le pouvoir lorsqu'il se vantait des progrès de la normalisation. Les chars ont permis d'imposer aux Polonais des hausses de prix supérieures à 100 %, ce qu'aucun gouvernement n'aurait osé rêver avant 1981. Au demeurant l'équipe Jaruzelski continue d'augmenter les prix, mais le fait avec une certaine adresse : elle annonce des hausses faramineuses, qu'elle fixe ensuite, « sous la pression des syndicats » (officiels), à 10 % ou 15 % de la hausse énoncée à l'origine. La loi, en vigueur depuis 1919,

(1) Revue d'actualité sociale et culturelle, fondée en 1944 (NdT.)

limitant la journée de travail à huit heures, a été abrogée, on a retiré aux travailleurs le droit au salaire en cas de chômage technique, et l'on est revenu sur tous les acquis de la révolution d'août 1980 à l'exception cependant des quarante samedis chômés, de la diffusion par la radio de la messe dominicale et du rationnement de la viande. La date du retour au pluralisme syndical, plusieurs fois reportée, a été tout simplement rayée de la nouvelle loi sur les syndicats.

L'indication par la presse d'une intervention, pourtant légale, de la censure, est maintenant considérée comme un acte hostile et n'est pratiquée que par les éditeurs catholiques. Trois bonnes récoltes consécutives ont permis d'approvisionner les étalages en produits de première nécessité. Il y a du pain, du beurre, deux sortes de fromages, et il est même possible, en faisant systématiquement les magasins, de trouver un poulet sans ticket ou de tomber sur une livraison de caleçons chinois ou de pamplemousses cubains. Récemment l'*International Herald Tribune* est venu s'ajouter aux deux journaux non communistes déjà disponibles dans les salles de lecture des grandes bibliothèques, *La Tribune de Genève* et la *Süddeutsche Zeitung*. C'est cela la normalisation. Les relations extérieures se sont, elles aussi, améliorées, et après des échanges de visite avec MM. Kadhafi et Heng Sam Rin ainsi qu'avec les dirigeants de la Mongolie, certains hommes politiques occidentaux (M.M. Papandreu, Howe, Andreotti et Gentscher) se sont rendus à Varsovie, et le président Mitterrand a reçu, sans plaisir, nous dit-on, le général Jaruzelski. Rien n'indique d'autre part que la méfiance du nouveau maître du Kremlin se soit accrue vis-à-vis de Varsovie, même s'il espérait de meilleurs résultats électoraux ; les militaires polonais n'ont en effet pas démerité, et ont même pu se permettre de faire appel au peuple. Si, à l'issue du Congrès du Parti annoncé pour juin, les partisans du général Jaruzelski réussissent à triompher de leurs adversaires, ils pourront continuer cinq années encore leur travail de normalisation, à moins que...

L'opposition l'admet, mais constate qu'aucun pouvoir, sinon celui des autorités d'occupation allemande, n'a eu à faire face au mécontentement de fractions si importantes et si influentes de la population. Selon *Solidarité*, le taux de participation aux dernières élections aurait été de 55 %, mais même les chiffres officiels qui l'estiment à un peu moins de 80 %, soit 5,5 millions d'abstentions, constitueraient une première dans les pays de démocratie populaire. Les plus forts taux d'abstention ont, de surcroît, été enregistrés dans les grandes agglomérations ouvrières et dans l'intelligentsia, qui formaient l'assise traditionnelle du régime. Lorsque l'on tente de répondre à l'opposition que ce refus d'un pouvoir imposé par la force avait été bien plus massif dans l'immédiat après-guerre (le référendum de 1946 n'avait alors été gagné qu'avec 14 % d'écart) celle-ci réplique que la situation était différente, et qu'il était alors possible de placer quelque espoir en une démocratie populaire dont on n'avait jamais fait l'expérience. Les Polonais avaient traversé l'enfer de la guerre et étaient prêts à croire aux lendemains modestes, mais sans injustice, qui leur étaient promis. Les générations d'aujourd'hui ne pourraient plus y croire, même si elles le désiraient. Il faudrait pour cela que le pouvoir leur offre mieux qu'un niveau de vie équivalent au minimum social garanti en Europe occidentale. Le pouvoir n'a pourtant, d'après l'opposition, que trois possibilités : trouver un compromis avec les organes authentiquement représentatifs de la population, poursuivre la normalisation et donc l'érosion économique, culturelle et morale de la Pologne ; promouvoir une révolution culturelle. Les trois issues peuvent toutes, selon l'opposition, se révéler positives à long terme. Il convient donc de préparer l'avenir par un effort de réflexion qui devrait permettre de dégager les solutions futures, notamment en ce qui concerne les relations extérieures. La thèse de Stefan Kisielewski⁽²⁾ appelle ainsi à garantir les intérêts soviétiques en Pologne mieux que ne pourrait le faire un parti communiste incapable et compromis.

Le bilan de quatre années d'action de l'opposition clandestine est, lui aussi, positif. Zbigniew Bujak, le

LA GUERRE DES NERFS

*La guerre des nerfs est un phénomène naturel
Le chien contre le chat, l'ours contre la guêpe
Le putois et le boa contre le lapin
La douce persuasion ne servira à rien
Ne rêvons pas à un congé de détente
Nul espoir de détente pour l'aigle des cimes
Mitraillé sans répit d'un hélicoptère
Pourtant le rossignol ne cesse de chanter
Le danger ne trouble pas le vol de l'aigle
C'est le moins énérvé qui gagne la guerre des nerfs
Il sait que le putois restera lui-même
Et qu'il faut préserver l'équilibre de l'âme.*

Artur MIEDZYRZECKI
1981

leader de *Solidarité* clandestine a révélé que le syndicat illégal comptait en décembre 1985 360 000 militants (dont 60 000 réguliers), et 1,1 ou 1,2 million de cotisants. Le général Kiszczak, ministre de l'Intérieur, estime, quant à lui, à 3 000 hommes les effectifs des conspirateurs. La propagande, qui s'est souvenue que tous les délégués au 1^{er} Congrès du Parti social-démocrate russe avaient pu tenir dans la minuscule chambre du cheminot Roumiantsev à Minsk, n'emploie en parlant de l'opposition clandestine que des euphémismes : "une poignée d'hommes", "un infime groupuscule", "une population marginale", "nos sélénites" etc. C'est en effet avec soulagement que *Solidarité* a, après un recul du pouvoir, levé le mot d'ordre de grève, qu'elle avait lancé à l'annonce d'une augmentation des prix, car, comme le dit Lech Walesa, "ce n'est pas en pantoufles qu'on lutte contre les chars", et l'on ne peut attendre d'hommes normaux qu'ils enfreignent avec insouciance les lois d'exception. L'opposition se résigne donc à adopter la stratégie de la longue marche, elle rassemble ses forces, défend les valeurs menacées et tente de gagner la population à sa cause. La presse clandestine constitue ainsi le fer de lance de l'opposition ; elle égale la presse officielle en nombre de titres sinon en tirage et régularité, et certaines revues comme *Krytyka*, *Arka*, *Baza*, *Polityka Polska* ou *ZI* (ce titre fait allusion aux vingt et un articles des accords de Gdansk) sont d'une qualité bien supérieure aux publications officielles. L'édition parallèle atteint en Pologne les proportions d'un phénomène unique au monde. Les titres publiés ainsi sont moins nombreux, mais le sont incomparablement plus vite que par les éditeurs officiels. Là où la pénurie de papier, d'encre ou de machines typographiques peut faire attendre cinq ans un écrivain pourtant bien vu du pouvoir, l'édition clandestine réussit, malgré la police, à éditer un livre en quelques mois ; cette rapidité constitue souvent une tentation très forte pour les écrivains

neutres ou même modérément progouvernementaux.

Les publications clandestines et les conférences publiques dans les paroisses catholiques font partie d'un programme de libéralisation de la culture et de l'enseignement conçu pour compléter et contrebalancer l'ordinaire officiel. On publie d'anciens ou de nouveaux textes littéraires qui déplaisent aux autorités, on aborde les thèmes tabous de l'histoire polonaise ou universelle. L'édition clandestine a permis au lecteur polonais d'accéder, avec 30 ou 40 ans de retard, à des œuvres aussi indispensables pour comprendre le monde contemporain que "1984", "La Pensée captive", "Archipel du goulag", "La Grande Purge" de Weisberg-Cybulski, "La Nomenklatura" de Wozlenski ou "Un monde à part" de Herling-Grudzinski. Actuellement le meilleur prosateur, Tadeusz Konwicki, et le meilleur poète polonais, Zbigniew Herbert, ne publient leurs œuvres que grâce à l'édition parallèle. Chaque exemplaire d'un livre édité clandestinement passe par des milliers de mains ; les entretiens de M^{me} Toranska avec les dirigeants polonais des années 1945-1956, qui tracent une sorte d'autoportrait du parti communiste polonais, ou les minutes des réunions de la commission Grabski, qui devaient déterminer les responsabilités des dirigeants de l'époque de Gierek dans la crise de l'été 1980, sont si recherchés qu'on ne se les prête que pour une nuit et que l'on a même organisé des bibliothèques de prêt clandestines.

Les artistes indépendants exposent dans des galeries privées ; l'audiovisuel parallèle, qui dispose, lui aussi, d'un réseau de diffusion, produit des cassettes de haute qualité avec des chansons satiriques, des émissions d'actualité et même de fiction adaptées de romans. Plus de 50 titres ont déjà paru dont 9 d'un « journal parlé » qui contient des analyses et des commentaires présentés et signés par Stefan Bratkowski, président de l'association dissoute des journalistes polonais. Ce circuit parallèle s'étend aux représentations théâtrales (le « Cénacle » d'Ernest Bryll a été mis en scène par Andrejz Wajda dans le cloître d'un couvent de Varsovie) et même aux tournages de films.

Ces initiatives éditoriales et artistiques ont permis la reconstitution de courants politiques traditionnels : démocratie chrétienne, nationalisme, libéralisme, populisme, conservatisme (ce courant est d'ailleurs particulièrement en vogue parmi les jeunes) ou même une gauche intellectuelle proche du socialisme qui rêve d'une renaissance des idéaux du siècle dernier que le pouvoir a si pitoyablement corrompus. Cette diversité enrichit le débat intellectuel et prépare les clivages politiques d'une Pologne à venir que cette société parallèle préfigure. Cette idée d'une société parallèle qui ignorerait le pouvoir communiste a été proposée par Wiktor Kulerski qui, par une série d'articles parus dans la revue *Tygodnik Mazowsze* au début de l'état de guerre, s'est opposé à la proposition de Z. Bujak de bâtir, comme au temps de l'occupation nazie, un *Etat parallèle*.

Quant à l'Eglise, seule l'humilité chrétienne la retient d'exprimer tout haut sa satisfaction ; après l'élection d'un pape polonais et ses deux voyages dans sa patrie, après les prières ferventes des grandes réunions de *Solidarité* et les rigueurs de l'état de guerre, 80 % au moins de la population reste d'une façon ou d'une autre attachée à l'Eglise, et l'on trouve en Pologne des catholiques pratiquants mais non croyants, catégorie qui semble inconnue ailleurs ; pour ces derniers la participation aux offices est devenue un moyen de manifester leur fidélité à l'identité nationale. Jamais au cours de son histoire, l'Eglise polonaise n'avait eu une si large assise dans les agglomérations ouvrières traditionnellement portées à l'incrédulité et au radicalisme, ni n'avait exercé une telle séduction sur les milieux artistiques et intellectuels.

Une définition très large de la culture chrétienne que l'Eglise fait sienne au grand mécontentement du pouvoir, permet à des artistes et des intellectuels indépendants de prononcer, dans les églises et dans les salles paroissiales, des conférences sur des sujets qui n'ont rien de religieux.

Immédiatement après l'instauration de l'état de guerre se sont constitués auprès des églises des bureaux destinés à collecter les informations concernant les détenus et à prodiguer une aide médicale ou

(2) Journaliste de *Tygodnik Powszechny*. (Ndt.)

juridique. C'est aussi vers l'Eglise que l'essentiel de l'aide internationale à la Pologne afflue.

On peut mesurer l'importance prise par l'Eglise (et ce critère est valable aux yeux des autorités) à l'essor, sans équivalent à l'Est, des constructions d'édifices religieux et des vocations. L'Eglise, qui est la seule force que le pouvoir ne peut se permettre d'ignorer, n'hésite pas, dans les communiqués de l'épiscopat et durant les réunions de la commission mixte⁽³⁾, à faire connaître les sentiments et les attentes des fidèles concernant les affaires du siècle. Les prêtres, conscients maintenant de la force de leur Eglise, abandonnent l'humilité missionnaire et font à nouveau dépendre le baptême des enfants du mariage religieux de leurs parents qui sont parfois membres du Parti.

Mais pendant que les protagonistes se réjouissent de leurs victoires respectives, la Pologne se meurt. Car c'est bien la Pologne qui meurt dans cet affrontement stérile, dans cette crise qui érode ses ressources, creuse les inégalités et sape la solidarité et l'unité nationale. C'est la Pologne qui souffre de l'effondrement de la qualité du travail, car travailler sans soin et intérêt pour le compte d'un Etat mal accepté, passe, comme sous l'occupation, pour une vertu. C'est la Pologne qui subit la destruction de l'environnement, la crise servant d'excuse à d'anciennes négligences et à de nouvelles pollutions. C'est la Pologne qui meurt aux yeux du monde qui ne peut comprendre ce que ces généraux veulent à leurs compatriotes, ni pourquoi ils s'acharnent sur Lech Walesa, un citoyen honorablement connu, alors que les malheurs de la Pologne ont toujours été causés par des étrangers. La Pologne meurt dans les statistiques économiques, car les rigueurs de l'état de guerre ont, en effet, provoqué une baisse de la qualité de la production et une diminution des exportations qui entame la capacité de l'économie à payer la dette extérieure.

Dans le discours annonçant l'instauration de la loi martiale, le général Jaruzelski reprochait aux Polonais d'avoir été indifférents à l'effondrement de leur pays : s'il avait recouru à des mesures brutales, ce n'était que pour écarter la Pologne du chemin de l'abîme. Durant les premiers mois de l'état de guerre les hommes du pouvoir laissaient entendre que, sans l'action préventive de l'armée polonaise, le pays se

serait trouvé à la merci de l'Armée rouge. A supposer qu'une telle menace ait effectivement existé (ce que nous ne saurons probablement jamais) l'état de guerre n'aurait été qu'un moindre mal, et l'histoire devrait alors accorder au général Jaruzelski des circonstances atténuantes. Toutefois le général a sauvé non la Pologne, mais une Pologne communiste qui est à tort ou à raison rejetée par la plupart des Polonais. Il a sauvé la Pologne des dirigeants et y a, par la force des choses, pris une place exposée. Il ne doit donc s'attendre à aucune reconnaissance du peuple qui aspire à une Pologne libre et prospère.

La Pologne sera socialiste ou ne sera pas, répliquent les dirigeants, ce qui signifie qu'elle ne peut exister que par la grâce d'un voisin puissant et qu'elle doit se résigner à n'être qu'un pays sous-développé, crapuleux, corrompu et endetté, un pays qui se laisse exploiter, qui exporte des biens à faible valeur ajoutée et qui n'importe que vieilleries techniques et camelote intellectuelle. C'est un modèle d'exploitation coloniale : la faiblesse et la misère se laissent exploiter sans broncher. Toutefois, alors même qu'on leur prend tout, on ne prend pas grand-chose, et il devient, tout compte fait, plus avantageux d'accorder aux colonies une indépendance politique qui, accompagnée d'aide économique, culturelle, médicale et militaire, pourrait permettre de tirer plus de profit d'un partenaire commercial plus solide.

L'avènement du néocolonialisme sonnera-t-il un jour pour l'Europe centrale ? Il est certes séduisant de pouvoir décider qui peut être ministre de la Culture à Varsovie, mais on ne peut exclure que la pensée impériale russe réalise, dans une illumination soudaine, que la Grèce, membre de l'OTAN et de la CEE, est en définitive plus favorable à l'URSS que la Tchécoslovaquie de Husak, et qu'une Finlande neutre apporte plus aux échanges commerciaux qu'une Bulgarie orthodoxe ou qu'une Pologne au garde-à-vous.

En tout état de cause, en conservant en Pologne un régime à parti unique avec sa formidable capacité d'erreur, sa police incontrôlée et ses syndicats postiches, le général Jaruzelski n'a sauvé que peu de chose.

Après quatre ans de "sauvetage" on ne voit pas le pays sortir de la crise. Tous les partis le regrettent mais personne n'a été à même d'y apporter une

solution.

Le gouvernement a passé quatre ans à l'abri des baionnettes et des canons à eau. Dix-huit fois par an (des dates à connotation politique ou révolutionnaire) les forces de l'ordre sont mises en alerte de façon plus ou moins discrète, et leurs exploits ont permis d'ajouter deux dates à la liste des anniversaires, celle de la mort de Grzegorz Przymyk (un lycéen, mort après avoir été passé à tabac par la police) et celle de l'assassinat par des fonctionnaires du ministère de l'Intérieur du père Popieluszko, un jeune aumônier des aciéries de Varsovie. L'alerte est parfois permanente à tel point que l'on a dû installer des postes de police spéciaux dans certains endroits "à risques", devant l'église Sainte Anne à Varsovie, pour empêcher les gens de déposer sur le parvis des fleurs dessinant une croix ou devant la plaque commémorant la mort de six ouvriers tués par la police anti-émeutes en 1981. La police veille ainsi jour et nuit devant le monument de Felix Dzierzynski à Varsovie ou devant la statue de Lénine à Nowa Huta (banlieue ouvrière de Cracovie). Les services spéciaux sont aussi chargés du dépistage des clandestins, du démantèlement des réseaux d'édition illégale et de la surveillance des anciens détenus. Il est de plus en plus fréquent que les prisonniers politiques fassent la grève de la faim, et il devient alors nécessaire de les alimenter de force. Le pouvoir est complètement dépendant de son appareil de répression et tremble à l'idée qu'il pourrait le mécontenter. S'il s'est risqué à traduire en justice les assassins du père Popieluszko, afin de ne pas abdiquer totalement son droit de contrôle sur la police secrète, il s'est bien gardé de la froisser, et montre beaucoup plus d'indulgence à l'égard de bavures moins publiques, ou de la lenteur qu'elle met à poursuivre des infractions de droit commun. On prétend à Varsovie que, pour intéresser la police au vol d'une voiture, il suffit d'affirmer qu'une polycopieuse est dissimulée dans la malle arrière. S'assurer la loyauté des services de sécurité est donc pour le pouvoir une nécessité primordiale.

Le second impératif qui s'impose au gouvernement est d'améliorer ses relations avec ses alliés et, en particulier, avec ses voisins. L'aventure de *Solidarité* a, en effet, rendu la Pologne suspecte aux yeux de

(3) Organe consultatif de représentants de l'épiscopat et du gouvernement. (NdT.)



IGNACY WITKIEWICZ

ses alliés, et l'équipe dirigeante est de surcroît coupable de bonapartisme puisqu'elle a pris le pouvoir au moyen d'un putsch militaire. C'est ce qui explique que les généraux soient prêts à tout faire et à tout abandonner pour démontrer que, mis à part ce péché originel, la Pologne est un chaînon normal loyal et infaillible de l'alliance. Ils s'acquittent donc les premiers des tâches qui leur incombent au sein du Pacte de Varsovie et du Comecon, et ne se permettent aucune liberté qui puisse donner une consistance aux accusations de faiblesse technique ou idéologique.

Les troubles polonais sont un danger pour le réseau de communication des alliés, une répression molle est une faiblesse indigne des disciples de Lénine, la réforme économique équivaut à reculer devant les ennemis du peuple, et la Fondation pour l'agriculture est un pacte avec la réaction ; les fondamentalistes du Parti ne font qu'attendre pour proférer ces accusations contre l'équipe au pouvoir et proposer aux Russes une Pologne assainie.

La troisième tâche du gouvernement est d'élargir son assise sociale. Il n'est pas assez riche pour s'acheter des partisans, ce qui serait autrement la solution la plus simple, et en est réduit à tenter de récupérer les valeurs qui font la force de l'opposition et de l'Eglise.

C'est ainsi que les écrits militaires du maréchal Pilsudski ont été, quoique annotés d'une façon douteuse, officiellement réédités, et qu'une étude de M. Korab-Zebryk concernant le sort des résistants (non communistes) de l'Armée de l'Intérieur dans la région de Vilna, qui a été depuis annexée par l'URSS, a pu paraître après avoir été retenue quinze ans par la censure. Le rapport confidentiel commandé par les autorités à M. Mariusz Gulczynski, un politologue du Parti, a réintroduit dans le vocabulaire officiel la souveraineté de l'Etat comme une valeur positive. On célèbre l'anniversaire des insurrections contre la Russie (1830, 1863), de la Constitution de 1792 (considérée, elle aussi, comme antirusse) et de la reconquête de l'indépendance (le 11 novembre 1918). Ces pratiques sont contraires à la nécessité de ne pas froisser les alliés, et leur sincérité paraît douteuse. Comment croire un pouvoir qui n'a fait pendant des années que vilipender le Maréchal Pilsudski, qui calomniait l'Armée de l'Intérieur, qui interdisait de représenter *Les Aïeux*, un drame antitsariste d'Adam Mickiewicz, et qui, pour plaire à Moscou, inscrivit l'alliance dans la Constitution, lorsque ce pouvoir se met tout à coup à révéler la tradition nationale !

Le gouvernement fait tout pour que se taisent les voix critiques. La jeunesse fait donc tout particulièrement l'objet de sa sollicitude, car elle ne se souvient pas des "renouvellements" précédents et peut être tentée, par simple opposition à l'intransigeance des adultes, de prêter au pouvoir de bonnes intentions. C'est ainsi que les récentes purges dans les universités étaient censées mettre les étudiants à l'abri d'influences néfastes. Il est toutefois à craindre que les étudiants d'aujourd'hui ne soient déjà perdus pour le pouvoir, car c'est la police anti-émeutes qui, lorsqu'ils n'étaient qu'écoliers, s'est chargée de leur éducation politique. L'on doit donc s'attendre à ce que les autorités, reportant leur intérêt sur les plus jeunes, procèdent à de nouvelles purges dans les lycées et les collèges et pour finir dans les écoles maternelles. Les nouvelles générations ne doivent pas nourrir les rangs de l'opposition, et c'est au pouvoir qu'il revient de tarir le flot des mécontents.

Mais les autorités manquent cruellement de moyens : la jeunesse serait plus facilement séduite si elle disposait de plus de logements nouveaux. L'impossibilité où se trouve la Pologne d'obtenir de nouveaux crédits impose au pouvoir son quatrième objectif : l'augmentation de la productivité du travail. Il faut, en effet, couvrir les dépenses du gouvernement et maintenir le niveau de vie au-dessus d'un seuil critique. Or, il est bien évident qu'il n'y a pas de place, dans le bilan des moyens et des objectifs du pouvoir, pour une réforme structurelle ou pour une relance de l'économie, toutes les énergies étant mobilisées pour des manœuvres de survie.

Critiquer l'action du gouvernement, proposer des solutions alternatives et informer l'opinion sont les principales raisons d'être de l'opposition. Elle doit, à

cet effet, disposer d'observateurs compétents et de moyens de communication tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. C'est, au demeurant, aux radios occidentales et non à l'éclosion de la presse clandestine que l'on doit la chute du monopole de l'information. L'opposition doit relever les abus de la propagande et réfuter les analyses erronées qui pourraient servir d'excuse à des mesures néfastes. La défense des droits de l'homme et le contrôle de la soumission de l'Etat et des administrations au droit est l'objectif principal de l'opposition non seulement parce que les opposants ont de bonnes chances d'acquiescer une solide expérience dans ce domaine, mais aussi parce que tout jeu politique suppose le respect des règles juridiques. Le retour au pluralisme syndical que réclame l'opposition s'inscrit de façon assez réaliste dans la ligne de l'expérience interrompue et reflète les divisions actuelles de la population.

La société parallèle n'est pas centralisée, chaque éditeur publie ce qui lui semble valoir les risques qu'il encourt, mais l'intérêt de l'opposition est de ne pas laisser tomber en désuétude les grands mythes nationaux qui déclenchent le refus et qui, par leur seule existence, font apparaître la pauvreté du programme officiel.

L'opposition doit sans cesse rappeler au monde son existence, car elle est plus visible dans une lumière réfléchie. Le refus de Willy Brandt de rencontrer Lech Walesa peut à cet égard être d'une certaine utilité, tant qu'il reste l'exception et ne traduit pas un changement d'attitude des politiciens occidentaux.

Les dirigeants de *Solidarité* clandestine prétendent avoir sauvé le programme et la continuité institutionnelle du syndicat. Leur premier souci est de ne pas être arrêtés : chaque arrestation rapproche du triomphe final de la normalisation, chaque communiqué signé de noms connus en infirme la proximité. Les dirigeants clandestins restent en contact avec les commissions qui agissent en secret dans les entreprises, mais ont renoncé à leur donner des directives. Ils rencontrent les représentants des deux autres syndicats dissous, donnent des conférences de presse, font connaître leur refus de la situation et envisagent la possibilité d'une grève générale, ultime moyen de faire plier les autorités, ou tout au moins de sortir honorablement de la clandestinité.

La partie qui se joue entre l'opposition et le pouvoir ressemble à un match de football avec un seul but, mais tant qu'il reste un opposant en liberté les autorités ne peuvent considérer qu'elles ont achevé l'opération déclenchée le 13 décembre 1981.

Les milieux ecclésiastiques sont conscients du fait que leur position exceptionnelle peut se révéler fragile. Horace affirme : "*Coelo tonantem credimus Iovem regnare*", et l'Eglise est, dans une certaine mesure, à la merci d'une amélioration du climat politique ou du niveau de vie, qui diminueraient l'intérêt que présentent son mécénat et son magistère. On peut, d'un autre côté, exclure totalement que l'Etat adopte une politique plus orthodoxe, et les évêques n'oublient pas les accords qu'ils avaient dû signer en 1950, lorsqu'il avait fallu s'engager à encourager l'édification du socialisme et à prendre des distances par rapport aux prêtres réfractaires. Les attaques menées contre l'Eglise par les journaux officiels, les interrogatoires et les poursuites contre les prêtres hostiles au régime sont, à cet égard, des avertissements sans ambiguïté.

L'Eglise souhaite donc que sa situation puisse se stabiliser. Les divisions du pays qui rendent nécessaires de déchirants choix politiques ne sont pas propices à la diffusion d'une morale chrétienne fondée sur l'amour du prochain et sur la non-violence. Toutefois, à force d'éviter les prises de positions tranchées, l'Eglise risque de mécontenter les deux camps. C'est ainsi que, lors des dernières élections, le pouvoir lui reprochait de n'avoir pas appelé au vote et l'opposition de n'avoir pas prôné l'abstention. L'Eglise profite de sa situation pour consolider ses acquis, elle ménage le gouvernement pour obtenir un statut juridique et exhorte les fidèles à accomplir leurs

devoirs religieux. Elle rattrape le retard pris dans la construction d'églises et forme des prêtres adaptés à la modernité. Cependant la prudence de l'Eglise et les maladrotes verbales du primat Glemp déçoivent ceux qui se font une autre idée du rôle du clergé, tels les opposants plus radicaux, parmi lesquels se trouvent beaucoup de jeunes et même certains prêtres que l'on recrute aujourd'hui dans le milieu ouvrier et non plus dans la paysannerie. Pour la première fois dans l'histoire on recense en Pologne, bien qu'en nombre infime, des bouddhistes et des adeptes des méditations orientales.

On voit bien que ce sont des préoccupations défensives et préventives qui dictent l'essentiel du comportement des trois principales forces politiques, qui penchent, de surcroît, pour les valeurs du passé. Nul en Pologne ne pose en même temps la question du pluralisme syndical et celle de la qualité du travail.

Un seul regard sur les objectifs que les trois forces poursuivent permet de comprendre que ceux-ci, loin d'être incompatibles, sont complémentaires, et que c'est parce que l'on a fait d'eux les enjeux d'une lutte politique qu'ils sont devenus conflictuels. Le souhait du pouvoir de disposer d'une police efficace dans un pays où règne la corruption, le vol et l'ivrognerie, n'est pas, en soi, contraire à la souveraineté nationale que l'opposition appelle de ses vœux. Il est vital qu'un pays entretienne des relations et des alliances avec ses voisins, même s'il ne doit pas le faire au prix du reniement de son identité, d'un prélèvement sur son revenu national et de la persécution des citoyens malpensants : on ne peut qu'approuver les efforts visant à améliorer la productivité, pourvu bien sûr que les revenus ainsi dégagés ne servent pas uniquement à financer l'appareil répressif et à acheter des partisans. Non seulement il n'y a pas de contradiction entre la plus grande productivité de travail dont rêve le pouvoir, les droits de l'homme au respect desquels appelle l'opposition, et la charité chrétienne chère à l'Eglise, mais c'est uniquement par la synthèse de ces diverses approches que peuvent augmenter les chances de succès. Ce n'est que par la garantie morale d'un juste salaire que l'intéressement des ouvriers au travail peut porter des fruits à l'échelle macroéconomique. Le crédit moral du pouvoir est inexistant, mais c'est le pouvoir qui seul dispose des moyens de production. L'opposition bénéficie de la confiance du peuple, mais elle n'a pas de projet économique précis. L'Eglise a des compétences incontestables en ce qui concerne le perfectionnement de l'homme, mais elle se désintéresse de la gestion du pays. Les propositions de l'opposition et de l'Eglise qui visent à améliorer et à compléter la situation actuelle dans les domaines de l'assistance sociale, de l'agriculture et de la protection de l'environnement, ne constituent en aucune façon une atteinte au monopole de l'Etat. Pourquoi faut-il donc que le moindre avis émis par l'opposition exaspère le pouvoir ? Et pourquoi faut-il que l'opposition crèdit toujours le pouvoir de mauvaises intentions ? Qui n'est pas avec nous est contre nous, affirme la vieille loi de la loyauté, d'après laquelle la valeur d'un homme se mesure à son appartenance et non à sa compétence.

Les autorités ont préféré licencier 1200 ouvriers expérimentés des chantiers navals de Gdansk plutôt que d'y tolérer "des sergents de Walesa". Elles bloquent depuis quatre ans la Fondation pour l'Agriculture, parce qu'elle est une initiative de l'Eglise et que le mérite de son succès éventuel ne leur serait pas attribué. Les critiques progouvernementales ne cessent d'injurier les artistes proches de l'opposition, comme A. Wajda, C. Milosz ou même certaines de

MESSE POUR LES EMPRISONNES

pour Adam Michnik

*S'il s'agit d'une offrande pour mes
emprisonnés
qu'elle soit célébrée
dans un lieu impropre*

*sans marbres ni musiques
ni ors ni encens*

*près d'une mare limoneuse
sous un saule rabougri
cinglé par la giboulée*

*dans une mine désaffectée
une scierie brûlée
ou dans les entrepôts de la faim
sur leurs parois rongées
au lieu d'anges Justiciers
seul le sel
seul le vinaigre
nous regardent*

*s'il s'agit d'une offrande
il faut nous réconcilier
avec nos frères qui sont
soumis à l'iniquité
et luttent aux confins.*

*je vois
leurs ombres claires
ils bougent lentement
comme sous l'océan*

*je vois
leurs mains oisives
leurs coudes leurs genoux déséparés
leurs joues en grisailles obscures
leurs bouches ouvertes la nuit
leurs dos désarmés*

*nous sommes seuls ici
- mon mystagogue -
pas d'autres orants
je te vois causer
avec le calice
tu noues et dénoues
le nœud
tu éparilles et ramasses
les miettes*

*je tends l'oreille
car au dessus de moi
volète et bruit
le gris noumène*

*et nous durons ainsi
conjurés*

*parmi les bruits oraculaires
et les bruits triviaux*

*solennel silence des cloches
obstinés abois des clefs.*

Zbigniew HERBERT
1985

leurs anciennes idoles comme E. Bryll ou Y. Montand, alors qu'ils encensent des artistes médiocres qui savent plaire au prince. L'important ministère de la Jeunesse a été confié à une femme dont la culture et le vocabulaire choqueraient moins chez une gâte-sauce d'une cantine du P.C.

Pour des raisons similaires la majorité de l'opposition était favorable aux sanctions économiques prises par l'Occident à l'encontre de la Pologne, car celles-ci manifestaient la désapprobation du coup de force. Les activistes indépendants ont refusé de se porter candidats aux élections pour éviter de donner à la Diète une crédibilité, et un producteur clandestin de cassettes envisageait même de distribuer de la musique classique pour retirer à l'Etat son monopole dans ce domaine.

Les deux partis remettent la réalisation des aspects positifs de leurs programmes au jour où l'adversaire aura été éliminé ou contraint à céder. Le gouvernement attend que l'opposition soit mise en déroute pour procéder à une ouverture politique, l'opposition n'a rien à espérer d'une hausse de la productivité, dont les autorités seules profiteraient.

Il faut cependant se garder de négliger une différence essentielle : Lech Walesa, qui parle au nom de *Solidarité*, a accepté l'idée d'un accord, alors que le pouvoir ne veut rien entendre et appelle à un compromis qui équivaut à une soumission.

La transformation de ce conflit en une émulation fondée sur les valeurs et l'intérêt commun pourrait permettre de briser l'engrenage polonais. Il n'y a pas d'avenir à s'entre-déchirer, cela ne fait qu'épuiser les forces vives de la Pologne et la provincialiser chaque jour davantage.

A défaut d'une victoire, chacun attribue une importance exagérée à des bagatelles. La presse officielle se réjouit lorsque le primat chante à Munich "Seigneur, bénissez notre patrie libre" au lieu de "Seigneur, rendez-nous notre liberté", comme partout en Pologne. La presse parallèle s'acharne à réfuter chacun des abus de langage du porte-parole du gouvernement, comme s'ils étaient des faux pas et non l'application méthodique d'une technique de propagande. Le coût et l'inutilité de ces affrontements sautent aux yeux. Un cri s'élève de toute part pour réclamer un programme que personne n'est capable, seul, de proposer. Le programme des autorités est inapplicable sans consensus, l'opposition, qui n'a jamais exercé le pouvoir, ne peut, sans bonne connaissance des réalités politiques et économiques, proposer que des chimères. Le renouveau moral que souhaite l'Eglise est certes nécessaire au progrès, mais n'en est pas une condition suffisante. La recherche d'un programme à appliquer se réduit donc à celle d'un leadership capable de n'agir qu'en fonction de l'intérêt national, et si l'on considère qu'il est de l'intérêt national d'encourager le civisme, le gouvernement actuel semble inapte à accomplir cette tâche.

Les nécessités des alliances doivent aussi l'empêcher de gouverner, car rendre le pays plus dépendant de l'économie et de la technologie soviétiques, n'a rien à voir avec la recherche de l'intérêt national. Le refus de l'industrie de satisfaire la demande en biens d'équipement de l'agriculture privée ou les attaques lancées contre les pays occidentaux, créanciers de la Pologne, témoignent d'un zèle contraire à l'intérêt national, intérêt qui d'ailleurs ne commande nullement de poursuivre des délits d'opinion. Les procès sommaires, à l'issue desquels des innocents comme Frasiński, Michnik, Lis ou Borusewicz sont emprisonnés, les interrogatoires épuisants subis par des cardiaques comme Bratkowski, Kuron ou Lipski, ou le procès en diffamation intenté à Lech Walesa ne font qu'attester la cruauté et l'hypocrisie du pouvoir. Il appelle à l'union, mais pose des conditions qui font de cette union une trahison. La représentativité de l'opposition est atteinte par l'outrance de ses revendications : la menace de grève qui fonde toute son action ne peut qu'aggraver la faiblesse d'une économie déjà exsangue. Bien que la modération de l'Eglise, qui en 1966 avait, en proposant et demandant le pardon, posé les premiers jalons d'une réconciliation avec l'Allemagne, ait souvent étonné les fidèles aussi bien que les incroyants, ses positions sur le contrôle des naissances, l'égalité des sexes et la non-violence, qui sont rejetées par beaucoup de Polonais, l'empêchent

de se poser en arbitre.

C'est ainsi qu'apparaît la nécessité d'une instance neutre qui définisse l'intérêt national. C'est pourquoi certains politiciens, qui ne croient pas que les Polonais puissent désamorcer eux-mêmes la crise, proposent de confier cette tâche à une commission d'arbitrage européenne ou même soviéto-américaine. Aucune des forces en présence ne semble, en effet, à même de résoudre la crise actuelle : chacune d'elles est trop faible pour imposer sa solution, trop forte pour rechercher une alliance qui nuirait à ses intérêts partisans.

Ainsi apparaît-il opportun d'envisager la création d'une autorité qui péserait les arguments des parties en présence, y compris les principes régissant la politique gouvernementale, quitte même à ne pas remettre en cause la légitimité de ce gouvernement. Car l'on ne viendra pas à bout de la crise actuelle si l'on ne concilie, contre toute attente, les espoirs des Polonais et les possibilités du gouvernement.

Il faudrait une voix que tous les Polonais entendent et à laquelle le gouvernement puisse ne pas rester sourd. Puisque le pouvoir en place n'admet des institutions qu'il crée⁽⁴⁾, d'autre attitude que la servilité, il faudrait que d'une initiative indépendante naisse, fût-ce à l'étranger, un « Congrès mondial polonais », dont la tâche serait de définir la politique polonaise pour le pays et pour « la diaspora ».

Mais une infinité de problèmes surgiraient alors : le gouvernement polonais refusant de reconnaître ce Congrès, où il aurait pourtant admis de siéger officieusement, ce Congrès lui-même ne parvenant pas à collecter les fonds nécessaires à son fonctionnement et à s'assurer l'autorité morale dont il tiendrait sa crédibilité.

La création d'un tel Congrès réaliserait, dans des conditions quelque peu différentes, le projet de coalition tripartite, qui fut proposé, peu avant l'état de guerre, par le président de l'association des catholiques progouvernementaux *Pax*, Ryszard

Reiff, lequel s'opposait alors au gouvernement. De plus, on pourrait voir dans la table ronde qui se réunit actuellement à l'initiative des journalistes indépendants au Musée du diocèse de Varsovie et qui confronte les arguments et les comportements des principaux protagonistes du drame polonais, la préfiguration expérimentale d'un forum neutre. Dans la même veine, enfin, un congrès officieux, patronné par *Solidarité*, et où se sont rencontrés des intellectuels d'obédiences diverses, a permis de mettre en relief l'unité culturelle de la Pologne.

Du pianiste Ignacy Paderewski, qui conciliait la vocation universelle d'un musicien de renommée internationale et l'intense dévouement patriotique, l'on a dit qu'il parvenait par son clavier à rassembler les Polonais et contribuait ainsi à rétablir la souveraineté de la Pologne. En effet, comme le rappelle le pape Jean-Paul II, la Pologne, privée de nouveau de sa souveraineté, mérite, par les souffrances qu'elle a subies pour défendre la dignité humaine, sa place dans le concert des nations. Reste à trouver ce qui permettra aux Polonais de reconquérir leur dû.

Le pouvoir est sorti vainqueur de l'hiver 1981-1982. Au cours de l'hiver 1985-1986 il n'y a eu ni vainqueur ni vaincu. Il en ira de même au printemps. Pour cet été, après le X^e Congrès du Parti communiste, les candidats au pouvoir ne manqueront pas. Le fait que les contrats de travail dans l'administration viennent à expiration en juin 1986 en témoigne : il sera facile de licencier après cette date. Dans la librairie soviétique de Varsovie quelqu'un a acheté tout un stock de portraits de Felix Dzierzynski recouverts d'une épaisse couche de poussière. Espérons que sa prévoyance ne sera pas récompensée.

JELENSKI,
Constantin
Anthologie de la
poésie polonaise
L'Age d'homme, 1981,
526 p.

(4) Parti communiste, *Solidarité*, Eglise. (NdT.)

PAR QUEL CHEMIN



BRUNO SCHULZ

KONWICKI, Tadeusz
Bétholantôme
Ruplure, 1978.
La Clef des songes
contemporains
Laffont, 320 p., 1983
La Petite Apocalypse
Laffont, 246 p., 1981
Fleuve souterrain,
oiseaux nocturnes
Laffont, à paraître en
octobre 1986.

avec

WŁODARCZYK, Héléne
Chronique des
incidents amoureux
Publications
orientalistes de France,
250 p., 1984.

Né en 1879 dans une famille de l'intelligentsia juive aisée et intégrée à la culture polonaise, Henryk Goldszmit (Janusz Korczak) fut un pédiatre et éducateur célèbre pour ses conceptions sur l'éducation. Il fut le fondateur d'une Maison de l'orphelin destinée à des enfants juifs des familles les plus pauvres où il inventa un système d'éducation révolutionnaire pour l'époque. Également écrivain et poète à succès, on lui doit plusieurs œuvres dont *Comment aimer un enfant*, sorte de traité poétique de l'enfance, et un conte philosophique, *Le Roi Mathias I^{er}*, les deux traduits en principales langues du monde. Lorsqu'en 1942, les Allemands viennent chercher les deux cents enfants de son orphelinat dans le ghetto de Varsovie, il refuse d'avoir la vie sauve et choisit de partir avec eux pour mourir à Treblinka.

Je n'entends dire de partout que Satan est de retour. Chassé par le rationalisme du XIX^e siècle, il revient fier et victorieux après de longues années d'absence. C'est ce que disent les robes pourpres de l'Église catholique, les dévotes incultes, les gravissimes ministres, les poètes un peu sots. Satan est rentré de l'exil, Satan vient reprendre parmi nous la place qui lui revient.

Je sais pourtant que son retour date d'une cinquantaine d'années déjà. Il est rentré en douce, irriconnaissable sous son déguisement. Sauf pour moi ou peut-être pour quelqu'un d'autre encore qui l'aurait vu alors ou, du moins, aurait pressenti sa présence. Je me souviens d'en avoir même parlé un jour, mais à l'époque personne n'y prêtait la moindre attention.

Au début des années quarante, Satan construisait des fours et commença à brûler les humains dans le feu de l'enfer.

Je pense souvent à l'homme. Il m'arrive de le relire ou de feuilleter parfois telle ou telle page de ses notes. Certains jours je tombe sur sa photo et m'attarde alors longtemps à regarder son visage barbu rendu flou par la mauvaise qualité de l'impression et par le temps. Cet homme m'intrigue. J'aimerais pouvoir le comprendre jusqu'au bout. J'aimerais connaître les mécanismes qui ont régi sa vie et sa mort.

Toutes ces années passées à tripatouiller professionnellement dans la tripe humaine m'ont rendu sceptique, méfiant, peut-être même cynique quelquefois. Les hommes m'irritent et je les irrite à mon tour. Il est difficile de s'émerveiller devant l'homme en cette fin du XX^e siècle, il est difficile de l'aimer en ces années où agonise le second millénaire de notre ère. L'homme, cela ne sonne plus fier.

Élève dans le primaire avant la Seconde Guerre mondiale, je lisais tout ce que lisaient les copains de mon âge. Obéissant à des canons de lecture bien et durablement établis, tous les garçons dans toute la Pologne dévoraient alors les mêmes livres. Parmi ces volumes salis et usés jusqu'à la corde, devaient figurer obligatoirement « La Chasse au gros gibier », les romans de Karl May propres à vous couper le souffle, ceux d'Edgar Wallace, les thrillers de l'époque, les nostalgiques récits de Curwood, mais aussi

les ouvrages de Janusz Korczak, si proches de nous, comme directement sortis de notre vie, épatants et dynamiques comme nous l'étions nous-mêmes, animés du souffle d'un modeste romantisme. Nous nous y reconnaissons et nous reconnaissons dans leur auteur un copain.

J'invente des digressions, je tourne autour du pot et retarde à dessein la dramaturgie de ce texte, parce que je ne sais toujours pas comment exprimer ce que j'ai à dire de Henryk Goldszmit, alias le Vieux Docteur, alias Janusz Korczak.

Car celui dont je dévorais les livres au bon vieux temps des prés de la colonie de Wilno, je l'ai revu ensuite de l'autre côté de la guerre. Il marchait à la tête d'un cortège d'enfants et un four allemand les attendait au bout. Et il est resté ainsi, figé à jamais dans cette marche, pour nous tous et pour moi qui suis sorti de cette guerre comme on sort d'un égout, à un endroit qui m'était inconnu, la tête asphyxiée et le cœur empoisonné.

Devait-il vivre et mourir de la sorte ? Le voulait-il ? Si sa vie, la fin y compris, résultait d'un choix, qu'est-ce qui a conditionné ce choix ? Une civilisation tombait en poussière, le monde entier était en flammes, Dieu disparaissait dans le ciel derrière un rideau de fumée noire, et le Vieux Docteur nourrissait, enseignait et soignait les enfants des autres, d'improbables futures savants ou criminels, poètes ou traîtres.

Pourquoi a-t-il tenu à les accompagner jusqu'au fond de la chambre à gaz alors qu'il avait la possibilité de rester parmi les vivants et de voir ce qui résulterait demain de tout cela. Voir ce que serait le monde à l'issue de cette guerre qui semblait annoncer la mort morale du genre humain.

Il aurait pu se réclamer de sa mission d'écrivain, et rester parmi nous. Il aurait pu se proposer comme témoin de ce cataclysme total, et rester parmi nous. Il aurait pu vivre jusqu'au bout le compte des printemps et des automnes que la nature lui réservait, et rester parmi nous sans que cela portât le moindre préjudice à qui que ce soit dans ce misérable et absurde monde qu'est le nôtre.

Il était juif et Polonais. Or, être à la fois juif et Polonais est bien plus difficile que d'être seulement

1. La Bible ne dit pas si la fille de Pharaon eut d'autres enfants en dehors de Moïse qu'elle avait pris pour fils. Elle ne nous permet pas non plus de savoir si elle avait des frères et sœurs ou des cousins vivant à la cour.

2. Il est sûr cependant qu'il y eut d'autres enfants au palais de Pharaon : ceux des chefs d'armée, des dignitaires du trésor, des responsables d'écuries ; ceux du panetier et de l'échanson comme ceux des artisans, des domestiques, des esclaves.

3. Grands et petits, filles et garçons, ils couraient, jouaient, chantaient et dansaient les uns avec les autres. Ils apprenaient auprès de leurs sages à devenir de bons citoyens capables de bien servir leur roi, Pharaon.

4. Comment avaient-ils reçu Moïse quand il se tint devant eux pour la première fois ? Le regardèrent-ils avec bienveillance, lui adressèrent-ils quelques mots ? Et lui ? Les comprenait-il seulement, lui l'étranger qui ne parlait pas leur langue.

5. Se trouva-t-il parmi ces enfants quelqu'un pour lui dire : viens, on va jouer ensemble. Ou quelqu'un d'autre pour lui signifier aussitôt : « tu resteras debout si je suis assis, et si je te frappe, tu ne le diras à personne parce que tu es nouveau parmi nous, les anciens ; parce que tu es seul et que nous sommes nombreux ; parce que tu n'es qu'un esclave chez nous, en Égypte. »

6. Se moquèrent-ils de lui l'affublant de quelques sobriquets blessants ? L'humilièrent-ils en criant : « Fiston tiré des eaux, bégue, imbécile de paysan ! »

7. Le rejetèrent-ils loin d'eux en disant : « Va donc jouer ailleurs, et gare aux coups, espèce d'Hébreu gardeur de bétail ! »

8. Rencontra-t-il seulement une fille ou un garçon capable de lui dire « assieds-toi près de moi ; n'aies crainte, je te défendrai si l'on t'attaque ou si l'on se moque de toi. Si tu veux, tu me parleras de ton père et de ta mère. Ça m'intéresse de savoir comment c'était chez toi. »

9. Voilà comment Moïse apprenait à vivre. Durement. Car l'apprentissage de la vie n'est jamais chose facile, mon petit. Autant bien nous souvenir de tout ce qui nous arrive pour nous en servir plus tard à bon escient.

10. Et si jamais il t'est donné de t'exprimer un jour dans un livre destiné à ton peuple, fais en sorte d'établir une même loi pour tout le monde, les tiens et les étrangers vivant parmi vous. Une seule loi immuable qui serait transmise de génération en génération, garantissant une même Bible et les mêmes droits à tous, car vous et vos hôtes êtes égaux devant Dieu. Et tu y inséreras ceci : Vous n'oppresserez pas l'étranger résidant chez vous, vous qui connaissez son âme pour avoir été étrangers vous-mêmes au pays d'Égypte.

Janusz KORCZAK

juif ou seulement Polonais. Les juifs polonais. Les juifs en Pologne. Peuple dans le peuple. Le grand poète de la langue yiddish, Scholem Asch, racontait un jour à Antoni Slonimski qu'ayant vécu jusqu'à l'âge de douze ans dans une bourgade peuplée de juifs, il croyait que les goys n'existaient pas en Pologne. Les juifs polonais. Une vaste société vivant des siècles durant comme une enclave autonome à l'intérieur de la République nobiliaire de Pologne. Avec son propre parlement, un système juridique et éducatif indépendants. Et un impôt forfaitaire pour l'unique lien avec l'État.

Imposant développement de sciences talmudiques, épanouissement de la philosophie juive, naissance du sionisme. Des savants émigrent en Occi-

dent, y fondent de nouvelles écoles religieuses et philosophiques cependant que les masses du prolétariat juif, chassées de tous les coins de l'empire russe, influent vers la Vistule : une vraie cascade de talents hors pair qui viendront insuffler une vie nouvelle à la musique et à la littérature mondiales, moderniser le journalisme, créer l'art nouveau des images mobiles sur drap blanc.

Les Polonais et les juifs. Deux peuples qui ne sont jamais arrivés à se connaître l'un l'autre. Ils ont vécu côte à côte en se touchant presque, ils ont respiré le même air, ils ont eu les mêmes maladies et ils mouraient d'une même mort sans rien savoir l'un de l'autre. Deux fleuves parallèles dont les eaux ne se sont jamais réunies en un seul et même cours.

Les juifs polonais ne s'assimilaient pas. Personne ne les y forçait. De grands Polonais, tel Adam Mickiewicz, leur déconseillaient même l'assimilation. A quoi bon un peuple élu irait se mêler de son propre gré à un peuple ordinaire, sans propriétés particulières.

Mais qui voulait finissait par s'assimiler un jour. Il choisissait la polonité comme d'autres dans le grand monde choisissent la judéité. Parce que la polonité et la judéité se ressemblent dans le fond. Les Polonais sont aussi un peuple élu. Elu négativement, si l'on veut.

Etre à la fois Polonais et juif. Quand cela était-il possible ? Il y a longtemps, il y a un demi-siècle de cela. Cela l'est encore peut-être, ici et là.

Lorsque, par un jour d'été, la mort tapie dans la petite ville juive de Treblinka, s'était montrée à l'horizon, Janusz Korczak avait choisi la judéité. S'il avait choisi la polonité, on lui aurait fait don de quelques jours, de quelques semaines, peut-être de quelques mois de vie en plus. Car les Polonais venaient tout de suite après les juifs dans la file

d'attente pour le gaz. Voilà pourquoi Janusz Korczak est entré dans la chambre à gaz en tant que juif à la tête d'un cortège d'enfants juifs, et quand il entrerait dans ce bunker où lentement le gaz se répandait, quelque part là-haut, dans le ciel des petites villes de l'Est, devait s'épanouir un magnifique arc-en-ciel du sacrifice universel.

« Un saint homme », disait-on autrefois de certains êtres qu'on ne rencontre pas souvent ici bas. Un saint homme, c'était avant tout un homme libéré de nos faiblesses, de nos fautes et péchés habituels, un homme qui faisait don de sa vie à une idée supérieure, à un impératif moral ou simplement à Dieu.

Quand je regarde loin en arrière, dans la nuit de l'Histoire, j'entrevois les silhouettes de vrais et de faux saints, de saints aimables ou antipathiques, de saints vénérés jusqu'à nos jours ou de saints oubliés. Ceux que je n'ai jamais reniés pour ma part, même si l'Eglise les a annulés entre-temps, ceux que je porte toujours en mon cœur, m'apparaissent comme les symboles de l'éthique humaine, de la beauté ou de la grandeur de l'homme à telle ou telle époque de l'Histoire, bref comme les symboles de l'effort moral que nous avons jusqu'ici fourni en commun.

La Seconde Guerre mondiale, celle qu'avait provoquée Satan à son retour de l'exil afin de punir l'homme devenu trop orgueilleux, cette guerre devrait avoir aussi son saint à elle, un saint qui, dans un fugurant raccourci, symboliserait toutes les trames de cette effroyable catastrophe survenue dans notre système solaire.

La Seconde Guerre mondiale c'est le déchainement du racisme et la naissance du sentiment de la communauté interhumaine. C'est la pérégrination de l'abjection et l'apogée de la noblesse. C'est une grande graphomanie collective et l'hymne de l'espoir.

Mon saint de cette époque des fous est le docteur

Goldszmit. Et s'il m'arrive encore de faire quelque chose de bien, comme faire preuve d'un peu de bienveillance à l'égard de mon prochain, ou écrire quelques mots ou phrases porteuses de beauté, j'ai le sentiment d'avoir adressé une prière au Vieux Docteur.

Je regarde la nuit derrière la fenêtre. Une dense pluie d'hiver mêlée au vent printanier survole la terre en pure gratuité. J'ignore si cette retentissante

* * *

Quelques dames prennent le thé.
On m'a arraché les ongles - dit la première.
Moi, on m'a placé sous un projecteur
L'eau ruisselait sur moi, goutte à goutte.
J'ai eu les reins cassés.
On a fusillé mon fils, brûlé mon père.
Cinq Varsoviennes, tout à fait banales.

Julia HARTWIG
1969

obscurité cache Satan revenu de son exil, j'ignore si au-dessus de ma ville plane en ce moment un objet non identifié avec, à son bord, des êtres doués de raison venus du noyau de l'univers. Mais je sais que lorsque la noire enveloppe des nuages finira par craquer, des milliards d'étoiles clignoteront vers nous du fond du cosmos et qu'il y aura parmi elles cette goutte de lumière que la vie du docteur Henryk Goldszmit avait répandue dans le ciel pour qu'elle y demeure à jamais.

© Tadeusz Konwicki

1. New Order or Renewal

Address _____
City _____ State _____ Zip _____
 1 yr \$30 2 yrs \$57 3 yrs \$84
New Order Renewal (Please attach mailing label)

2. Gift Order

Please send *The New York Review* to the person named here. My name and address are above

Name _____
Address _____
City _____ State _____ Zip _____



Most of our readers

are subscribers. They enjoy savings, service, and regular delivery to their homes.

If you want to subscribe, or if you are already a subscriber and want to renew, give a gift, or change your address, please use this form to instruct us.

SEND THIS ORDER TO
The New York Review of Books
Subscriber Service Department, Post Office Box 940, Farmingdale, New York 11737

3. Change of Address

Please enter your new address at left, and attach your current mailing label here. Please allow us four weeks to correct our records.

4. For Subscribers Outside the United States

Please add \$6 per year for postage to Canada, Mexico, and PAU countries. Add \$8 per year for all other foreign postage.

Airmail, suggested for Far East only, add \$32.

UK subscribers only: Send new orders and renewals to *The New York Review*, c/o Fitzgerald, PO Box 923, London W2 1XA. Prices in sterling including postage: 1 yr £27.00, 2 yrs £52.00, 3 yrs £77.00.

All New Subscriptions

50% OFF

London Review OF BOOKS

TWICE MONTHLY

"The London Review of Books is the boldest of the literary journals" Sunday Times (London)

The LRB is the most distinguished of Britain's international literary papers. In 1984 it reviewed more than 1,000 important books from British and American presses. It published 66 original stories and poems as well as feature articles on current political and social issues. The LRB is a young paper (only 5 years old), but it already has a large readership in 75 countries. It's time you found out why. At only £ 13,50 for one year (22 issues) you can afford to. Can you afford not to ?

"The London Review of Books is one of the few periodicals which are indispensable for those who want to be aware of the best thoughts and writings in the English speaking world" Svenska Dagbladet

Please enter the following subscription to the London Review of Books for 1 year (22 issues):

Name _____
Address _____
 I enclose £ 13,50 Postigno No. 501 6754
Return to: LRB Ltd, Tavistock House South, Tavistock Square, London WC1H 9JZ, England

SE SONT-ILS TROP TUS?

et *Robert* : Paysan-anne : homme, femme vivant à la campagne et s'occupant des travaux des champs. V. agriculteur, cultivateur, fermier ; et les pop. (péj), boueux, cambrousards, croquants, cul-terreux, pécore, péquenaud, plouc. Paysan, propriétaire, fermier, métayer, salarié (ouvrier agricole). « Le paysan travaille seul, au milieu des forces naturelles... Il se tait. » (Sartre)

Peut-être se sont-ils trop tus !

Un rapport pouvait établir à la veille de la Première Guerre mondiale que sur 100 Français au travail, 40 étaient dans les champs. En 1974, sur 100 Français au travail, il n'y en a guère plus de 10 qui cultivent la terre ou élèvent des animaux. Sur ces 10, 2 sont des ouvriers agricoles et parmi les 8 autres, 3 au moins, souvent vieux, savent que leur exploitation s'arrêtera avec eux-mêmes. Je présume que, aujourd'hui, en 1986, sur ces trois vieux exploitants de 1974, il n'en reste qu'un, tant la course du progrès et de la rentabilité a dans ses conséquences sur le dépeuplement des campagnes des effets logarithmiques.

Aujourd'hui, les chiffres laissent deviner ce qu'il en est ; nous sommes à la frontière d'un temps où les exclus du grand bond en avant productif de l'agriculture française sont en train de vivre leurs dernières années. Je parle de ces vieux paysans, ceux qui sont nés avant la Première Guerre mondiale, et dont beaucoup sont déjà morts, accompagnant en cela la longue phase de déclin des campagnes amorcée au XIX^e siècle. Ils ont aujourd'hui entre soixante-dix et quatre-vingt-dix ans, la plupart continuent de travailler activement, chaque jour à la limite de leurs forces, sur le même petit nombre d'hectares de terre qu'ils possédaient trente ans auparavant. Ils abandonnent chaque année qui passe une part plus ou moins grande de leur activité. D'abord celles qui nécessitaient une participation importante de leurs enfants, et puis des choses plus intimes, plus vitales, comme les animaux. L'étable se vide, quitte à reprendre pour trois ou quatre ans encore des génisses, uniquement en période d'hiver, et parce qu'il n'y a pas besoin de les traire. La fosse à fumier se remplit à nouveau, et il y a une raison pour se lever tôt le matin. Le petit-fils en visite, dont le premier souci est de se rendre à l'étable, ne s'y trompe pas, qui confie à son grand-père : « Maintenant, comme cela tu ne seras plus malheureux. »

Et c'est vrai qu'il leur faut de l'obstination pour lutter de la sorte contre l'Histoire et le temps. Les quelques-uns qui restent font mentir les rapports officiels qui prévoient leur disparition il y a déjà bien longtemps. Beaucoup de ces petites exploitations ont disparu devant une restructuration radicale et rapide du paysage rural en vue d'une plus grande rentabilité de chaque unité d'exploitation. Au plus fort moment de cette restructuration, entre les années soixante-dix et quatre-vingt, disparaissait en Savoie une ferme toutes les vingt minutes, laissant chaque fois le village un peu plus désert, détruisant progressivement le tissu social, contribuant à l'abandon des pratiques collectives d'entraide et d'entretien des biens communaux (forêts, alpages), au bouleversement du mode de vie de l'ensemble de la collectivité (disparition des petits artisans, des cafés, des commerces). Chaque ferme abandonnée laissait derrière elle une campagne de plus en plus désenchantée.

Peu de gens ont compris qu'au-delà de toutes les raisons de cet éclatement soudain de la société paysanne, il ne s'agissait ni plus ni moins que de la disparition de la culture protéiforme des paysans.

Peut-être l'avait-il déjà senti, lui, ce paysan qui débarquait un jour de 1945, après cinq années de captivité en Allemagne, sur le quai de la petite gare de son village. Ils étaient tous là pour l'accueillir, sa

mère, veuve de la guerre de 1914, qui avait supporté les deux guerres seule à la tête de l'exploitation, avec ses dix enfants à élever ; sa sœur aînée, qui ne s'était pas mariée pour pouvoir seconder la mère dans tous les travaux ; et puis tous les autres, les grands-parents, les oncles, les tantes, les voisins, les enfants, tous endimanchés, image calme et solidaire d'un groupe qui ne sait pas encore qu'il va être balayé. Il avait pressenti un court instant cet intense bouleversement, face à cette famille élargie, si émouvante et fragile, avant que le dur travail quotidien ne le reprenne, le renfermant en lui-même, dans une impossibilité de raconter les tragiques années qu'il venait de vivre au cours desquelles tant d'autres avaient péri : la vie, la famille et le travail qui, de nouveau, allaient l'absorber n'effaceraient pas pourtant... le bruit effrayant des stukas, l'abandon, les monstrueuses et modernes machines de guerre, les camps, cet immense tourbillon de destruction ; ni les actes de solidarité entre prisonniers, l'intense moment de la libération des camps et ce mot qui alors germa sur toutes les lèvres et fit rêver tous les esprits : reconstruction.

De cette reconstruction nécessaire naîtra une politique agricole qui fera fi de toutes les caractéristiques spécifiques du milieu agricole et de ses lieux de vie. On considérera très vite comme totalement irrationnelle la façon dont ces gens vivent et la manière dont ils produisent face à un complexe industriel qui a de plus en plus besoin que chacun soit convaincu de la nécessité du progrès et le serve selon des schémas précis. Après le plan Marshall, le capitalisme a besoin de transformer toute la petite agriculture en une agriculture moderne, dynamique et exportatrice ; il a également besoin de gagner un marché supplémentaire à ses biens de consommation. Il en découle logiquement un très grand exode rural, l'abandon de beaucoup de terres jugées non rentables à l'aune du seul profit, et la fabrication rapide d'un savoir agricole lié de plus en plus exclusivement aux grands fabricants de produits chimiques.

Il est de toute évidence que seuls quelques-uns parmi les paysans, de préférence les plus avantagés

déjà techniquement et en propriété, auront les soutiens financiers nécessaires à cette brusque industrialisation de la campagne ; les autres seront anéantis.

Si cette mutilation de la société paysanne a pu se faire sans que trop de voix s'élèvent pour en contester les objectifs, c'est qu'une trop grande ambiguïté a présidé aux rapports qu'ont pu entretenir les paysans avec le reste de la société. Il faut dire que les élites politiques n'ont rien fait pour éviter les généralisations et les erreurs d'appréciation les concernant. Entre Karl Marx qui comparait les paysans français à un sac de pommes de terre ayant chacune ses caractéristiques, mais toutes de la même variété, et d'autres, pour qui ils étaient les dépositaires de vertus immaculées, beaucoup considéraient le paysan comme réactionnaire, conservateur, sa conscience historique à l'image de celle d'un mille-pattes, marchant à reculons. Les paysans étaient des obstacles têtus et muets à la grande prégnance du progrès, conservateurs en morale, en idées, en religion et par-dessus tout propriétaires, attachés sentimentalement à de petits morceaux de terre, obstacle final à tout esprit moderne.

Pour les uns, c'était un monde à part, duquel il n'y avait rien à attendre, pour d'autres un poids électoral non négligeable, mais à qui on ne reconnaissait pas pour autant un quelconque pouvoir politique. En aucun cas, on ne leur reconnaissait une capacité de création, ni une capacité d'adaptation et de transformation face aux crises de l'Histoire.

La guerre de 1914-1918 est un exemple de cette hypocrisie politique. On continue de voir à la télévision à travers la vie du maréchal Pétain ou celle de Georges Clemenceau, par exemple, une image de cette guerre totalement dédoublée à la grandeur de la patrie et à la force morale de ses chefs. L'histoire officielle estompe le fait que cette guerre fut aussi et d'abord la décimation de la paysannerie française.

Seuls les monuments aux morts des villages humbles, guerriers ou revanchards en font vraiment foi. Bien sûr, les historiens modernes comme George Duby ont fait voler en éclats cette idée trop simpliste et fautive d'un monde paysan uniformément arc-bouté

sur un immobilisme constamment tourné vers le passé. Ils ont au contraire montré que leur monde était en constante évolution et que leurs modes d'interprétation, de relations et d'organisation étaient très différents selon les régions et leur plus ou moins grande assise financière.

Il ne faut pas oublier qu'il n'y a aucune comparaison entre le fermier de la Beauce qui possède 500 hectares et les petits exploitants pour qui chaque jour est un combat pour la survie. On aura compris que seuls ceux-ci m'importent quand je parle de la culture paysanne. On comprend peut-être mieux aujourd'hui, et ce n'est pas un reproche, la vie des aborigènes d'Australie, leurs croyances et leur mythologie, la force créatrice de leurs rites et leur relation à la nature que l'on ne comprend en quoi ces paysans-là peu-



L'AMOUR FOU

vent nous apporter quelque chose de différent et d'essentiel.

On voudrait niveler cette différence, oublier qu'elle existe, ou se la rappeler en terme d'archaïsme ou de naturopathie, tourner la page, étudier scientifiquement ses objets de travail, ses coutumes, sans interpréter ni comprendre les richesses d'un héritage lourd de tant d'expérience. Comprendre cet héritage, ce n'est pas faire un retour nostalgique vers le passé. D'ailleurs il n'y a rien de nostalgique chez un paysan.

L'homme se souvient simplement ; il s'agit d'une retraduction toujours renouvelée du passé, d'une remise à mémoire, importante pour lui-même et la conscience de son existence. Au travers des changements quotidiens imposés par la nature de son propre travail (il dépend du temps qu'il fera et du temps-durée) et les troubles de l'Histoire, il a su constamment interpréter, analyser et remettre en cause le savoir acquis. C'est au travers d'une mémoire presque exclusivement orale qu'il a également su transmettre ce savoir de résistance et de lutte.

Cette mémoire orale, encore vivante, ne sait plus à qui et comment se transmettre. Retranchée dans les pensées de chacun de ces hommes et de ces femmes, elle est aussi partie de l'Histoire universelle, de la culture, des histoires, des cultures, comptable de savoirs, d'années, de vies, du temps, du travail, de la terre et des liens qui tissent tout cela. Comme la grande émotion suscitée par la vision d'un tableau et dont on peut, grâce aux rayons X, comprendre comment la matière et le sujet du tableau ont été travaillés et retransformés jusqu'à devenir peinture, lumière et mouvement, il y a dans cette mémoire toute orale une superposition émouvante et minutieuse d'émotions, de sentiments.

Pour un paysan de cet âge, la terre est encore une saveur et une émotion ressenties dans ses bras et son corps, comme le dur travail qu'elle a exigé de lui. La terre est en apparence faite aujourd'hui des mêmes blés et bois, prairies et enclos qu'autrefois, et néanmoins cette matière n'a cessé d'évoluer et de se transformer grâce aux outils, aux animaux, à l'intelligence humaine à l'œuvre jour après jour. C'est pourquoi, au fond de lui-même, il ne peut prétendre à la propriété de la terre, c'est plutôt la terre qui s'est appropriée son travail, et celui de qui l'a précédé ; il faudrait plutôt parler de cette réciprocité de dons entre la terre et le paysan, travail et enfouissement, ensemencement, travail et germination, travail et récolte, travail et repos.

C'est pourquoi aussi le temps des morts est toujours celui des vivants ; ils sont morts, peut-être il y a très longtemps, mais ils ont nourri de leur travail, de leurs gestes et de leurs rires tous ces bouts de terre, tous ces lieux-dits aux noms évocateurs et bien plus chargés de sens pour chacun d'eux qu'une carte du cadastre. Reclais, Closet, Morinet, Chavord, La Folie... De sa maison, la montagne au flanc de laquelle il a planté sa vigne il y a bien longtemps, s'élève en un seul jet de pierre jusqu'à 1 000 mètres. A sa cime, comme sculpté directement dans la masse, un énorme rocher en tête de femme. De Chavord ou de Raclais avec la perspective plus lointaine, ce sera une tête de femme, mais plus belle encore ; de La Folie, elle sera devenue tête de cheval avec sa crinière prête à s'envoler dans les nuages. Selon les heures et les découpes d'ombre et de lumière, la confrontation est chaque jour différente : autant de signes qui sont là, traduits chaque jour, moins pour la vérité de ce qu'ils auraient à dire que pour se remémorer le monde tout autour de la ferme, essayer de comprendre demain et le futur proche, apprivoiser le quotidien, le paysage, les bruits, toute la nature dans laquelle le travail aura lieu. Ils sont là, ils se souviennent, avec obstination, mais sans effort, tant ils se sentent parcelles actives de l'univers, là où ils sont nés, centre de leur monde, héritiers riches d'un passé confondu avec le présent, avec leurs doutes immenses en 1986, la peur de n'avoir pas réussi à transmettre, à exprimer ce qu'ils sont, ce qu'ils ont pensé, comment ils ont combattu, comment ils ont aimé ce qu'ils ont fait.



BERGER, John
Réussite et échec de Picasso
Denoël, 1968, 256 p.
Art et Révolution
Denoël, 1970, 280 p.
Un Peintre de notre temps
La Découverte (Voix), 1978, 224 p.
G.
La Découverte (Voix), 1978
L'Art des choses
La Découverte (Voix), 1979, 192 p.
La Cocadrille. Une place de survivants
Mercure de France, 1981, 256 p.

BERGER, John
MOHR, Jean
Le Septième Homme
Livre d'images et de textes sur les travailleurs immigrés en Europe
La Découverte (Voix), 1976, 256 p.
Une autre façon de raconter
La Découverte (Voix), 1981, 304 p.

BERGER, John
BIELSKI, Nella
Question de géographie
Jeanne Lafitte (Approches - Répertoire - n° 20), 1984, 113 p.

REMBRANDT VAN RIJN

Son on pouvait définir d'un seul mot certains événements, il n'y aurait pas besoin d'écrire des histoires. Mais la vie dépasse toujours les limites de notre vocabulaire. Un mot nous manque, et c'est toute l'histoire qu'il faut raconter. Quel rapport y a-t-il, par exemple, entre Marius, le vieux berger, et le bébé qu'attendait Danielle quand elle quitta son village ? Pouvait-on dire qu'il était le parrain de l'enfant ? Presque. Mais encore ?

L'histoire commence et s'achève pendant l'été 1982, sur l'alpage de Peniel. Certains prétendent que ce nom de Peniel vient de la Bible (Genèse, chapitre 32). Mais ça ne vous expliquera certainement pas ce qui s'est passé là-haut entre Marius et Danielle.

Peniel est un plateau à 1 600 mètres d'altitude. Il surplombe d'un côté, par une immense falaise, le village qui se trouve au pied. De là-haut, quand un rayon de soleil traverse le ciel après l'orage, on voit le dessus de l'arc-en-ciel comme l'arche d'un pont tendu sur la vallée. La roche est en grande partie calcaire, mêlée de flysch par endroits. Les autres côtés du plateau se perdent dans la montagne qui l'enserme par derrière.

Ce plateau était boisé autrefois, et l'on trouve encore les restes de gigantesques troncs d'arbres ensevelis sous l'argile et l'humus que recouvrent les herbages.

L'argile et la forêt ancienne affleurent, le sol est gras et humide, et une mousse vert sombre tapisse les rochers. Ça fait comme de la fourrure quand on les caresse ou qu'on se couche dessus. C'est ainsi que les

pierres se transforment en animaux.

Il y a plusieurs années, à l'époque où le Russe Gagarine, le premier homme de l'espace, décrivait ses orbites autour de la Terre, chacun des vingt chalets dispersés sur le plateau de Peniel était occupé, chaque été, par bêtes et gens. Les troupeaux étaient si nombreux que l'herbe suffisait à peine. D'un commun accord, on limitait le temps de pâture. A trois heures du matin on se levait pour la traite et on sortait les bêtes dès le lever du jour. A dix heures, quand le soleil était déjà haut, on les ramenait à l'étable et on faisait le fromage. On leur donnait du foin qu'on fauchait à midi. Après le déjeuner, on faisait la sieste. A quatre heures, c'était la deuxième traite, après quoi on ressortait les vaches et on restait dehors avec elles jusqu'à ce qu'on ne puisse plus distinguer un arbre d'un autre dans la masse de la forêt. Alors on rentrait les vaches, et une fois qu'elles étaient installées sur leur litière, on retournait dehors et on scrutait le ciel, où la voie lactée s'étendait comme une mousseline, on cherchait des yeux le sputnik de Gagarine. Ça, c'était il y a vingt-cinq ans. Mais pendant l'été dont je parle - l'été 1982 -, sur les vingt chalets, deux seulement étaient habités, l'un par Marius, l'autre par Danielle, et l'herbe était amplement suffisante pour qu'ils laissent paître leurs bêtes jour et nuit.

Les deux chalets étaient séparés par un col entre deux pics, le Saint-Pair et la Tête de Duet. Il fallait une demi-heure à Danielle pour aller jusqu'au chalet de Marius.

- Pourquoi ça sent si fort, les boucs ? lui demanda Marius, la première fois que Danielle vint le voir. Même après tout un hiver, avec la neige et le gel, on rentre dans l'étable et on sait tout de suite qu'il y a eu

un bouc ici l'année d'avant ! Les béliers sentent pas comme ça, les taureaux non plus, ni les étalons. Pourquoi les boucs ? Je ne connais qu'une seule odeur qui ressemble à celle-là, poursuivit-il, c'est l'odeur de tannerie. Quand je suis revenu au village, il m'a bien fallu six mois pour me débarrasser de cette puanteur. Ça me collait à la peau. On aurait pu m'arracher un poil, n'importe où - et il fixait sur Danielle ses petits yeux malins, pleins de sous-entendus - n'importe où, il suffisait de le renifler pour dire tout de suite : ça, c'est un type qui a travaillé dans une tannerie.

- Qu'est-ce que vous voulez qu'on y fasse ? répondit Danielle. Un bouc, ça sent fort, c'est comme ça !

En plus de son odeur de tannerie, Marius était revenu au village avec une nouvelle façon de porter son chapeau. Rabattu négligemment sur l'œil, ça lui donnait l'air d'un caïd. Plutôt dans le genre gangster. Et il l'avait toujours sur la tête. Il dormait avec. S'il était allé chercher ses vaches sous l'orage - quand la pluie est trop violente, elles refusent de bouger, elles baissent la tête et arquent le dos pour que l'eau ruisselle de chaque côté comme sur un toit, et elles attendent - s'il était allé chercher ses vaches sous l'orage, et qu'une fois rentré chez lui il continue à pleuvoir autour de lui tant son chapeau était trempé, alors il l'enlevait et s'en remettait immédiatement un autre sur la tête.

Pour lui, mettre un chapeau était un acte d'autorité, et depuis l'âge de trente ans - il en avait soixante-dix aujourd'hui - l'autorité du reste n'avait pas varié. A présent il portait son chapeau comme s'il prétendait se faire obéir sans discussion par trente vaches et un chien.

« Celle-là, c'est Violette, marmonnait-il en montrant à Danielle du bout de son bâton une grosse vache brune aux cornes aussi noires que ses yeux. Toujours la dernière à venir quand on l'appelle, toujours en train de vadrouiller, c'est une têtue, la Violette. Je m'en débarrasserai à l'automne ! »

Il avait perdu son père à quatorze ans. Son père, qui s'était marié deux fois, était un joueur enragé. En hiver, tous les soirs après le dîner il disait régulièrement : Sauva, la graisse ! Essuie la graisse sur la table, on va jouer aux cartes. C'est comme ça qu'on l'a surnommé Emilien à Sauva, et son fils est devenu Marius à Sauva.

En mourant, Emilien n'avait pas laissé grand chose, à part des dettes. On avait dû vendre la maison de famille et Marius, qui était l'aîné des garçons, était parti chercher du travail à Paris. C'était la première fois de sa vie qu'il montait dans un train, et il jura de revenir avec assez d'argent pour rembourser toutes les dettes de la famille, et d'avoir un jour le plus gros troupeau du village.

« Alors, tu vas ramoner les cheminées des bourgeois ? lui dit le contrôleur.

- Je suis prêt à bouffer leur merde, si c'est mieux payé », répondit le gamin.

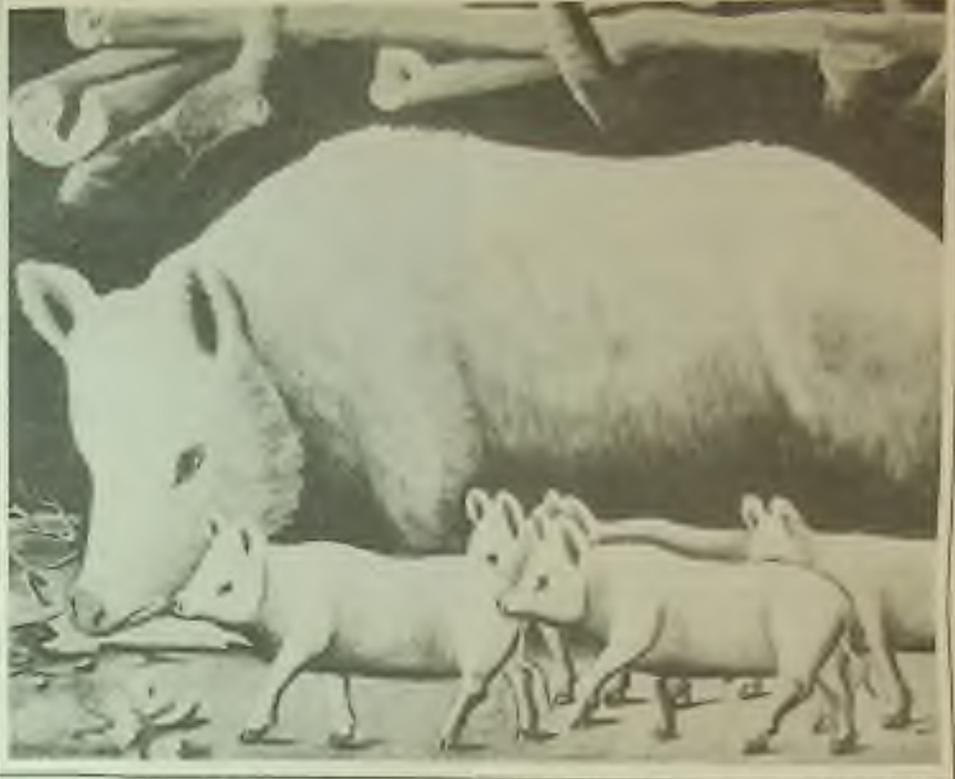
Ce qu'il avait juré de faire, il le fit. Il travailla dans une tannerie, à Aubervilliers, au nord de la capitale. A trente ans, il avait remboursé toutes les dettes de la famille. A cinquante, il possédait le plus gros troupeau du village.

« Elles sont sages aujourd'hui, poursuivit-il en parlant à Danielle, elles sont sages et tranquilles, et elles restent bien ensemble. Pas comme hier, hier elles sentaient l'orage et il y avait des fourmis volantes. Elles couraient la queue en l'air. Elles étaient mauvaises, hier. Mais aujourd'hui, douces comme du miel. Comme du miel, Danielle. »

C'était le début de l'été, les prairies étaient couvertes de fleurs, orchis vanillés, arnicas, compagnons rouges, boules d'or, et centaurées bleues qui sont, dit-on, les âmes des poètes.

Danielle avait vingt-trois ans. Sa mère était morte et elle vivait avec son vieux père qui possédait cinq vaches et quelques chèvres. Elle travaillait à l'entrepôt d'une usine de meubles. Mais au printemps 1982 l'usine fit faillite. Alors Danielle proposa à son père de conduire ses bêtes à l'alpage et de retourner au chalet où, étant enfant, elle avait passé de nombreux étés avec sa mère.

Les gens du village se demandaient comment elle avait le courage de rester là-haut toute seule. A dire vrai, elle n'avait pas besoin de courage pour ça. Elle



aimait le silence, le soleil, la lenteur de la routine quotidienne. Comme la plupart des gens qui ont beaucoup d'assurance, Danielle était un peu intimidante. Dans les bals de village, les garçons ne se bousculaient pas pour l'inviter, et pourtant elle dansait bien, elle avait les hanches généreuses et les pieds fins. Ils avaient tous un peu peur que leurs plaisanteries ne la fassent pas rire. Alors ils avaient décrété qu'elle n'était pas très dégourdie. En fait, elle avait une espèce de tranquillité naturelle qui lui donnait l'air nonchalant. Elle avait le visage large - un peu comme une Peau-Rouge -, les yeux noirs, une forte carrure, des poignets minces et des mains charnues et adroites. On l'imaginait facilement en mère de famille entourée d'enfants, à ceci près qu'elle n'avait pas l'air pressée de se trouver un mari.

« Dites donc, grand-père, dit-elle à Marius pour le taquiner lorsqu'elle retourna le voir quelques jours plus tard, vous les teignez, c'est pas possible ?

- Qu'est-ce que je teins ?

- Soixante-dix ans et pas un cheveu blanc !

- C'est de famille. »

Danielle détourna les yeux, comme si elle avait brusquement oublié sa plaisanterie. Les quelques petits nuages blancs qui flottaient au-dessus des pics étaient le seul signe que le monde continuait à tourner.

« Mon père avait les mêmes cheveux que moi, poursuivit Marius, noirs et épais comme la toison d'un agneau, le jour où on l'a cloué dans son cercueil. Johnny, va chercher Lorraine ! cria-t-il à son chien. Là-bas ! Ramène Lorraine ! »

Le chien bondit pour rattraper une vache qui était en train de s'écartier du côté de la pente ouest. D'année en année, les vaches de Peniel avaient fini par tracer avec leurs sabots d'étroits sentiers qui couraient en terrasses le long des pentes. On peut suivre ces sentiers un bon moment avant de s'apercevoir que le versant est de plus en plus raide.

« Va chercher Lorraine ! »

Marius avait une façon bien à lui d'appeler les bêtes. Ça résonnait à la fois comme un ordre et comme une prière. Chacun sait comment on peut faire porter la voix en montagne, et chacun sait que les bêtes sont sensibles aux sonorités musicales. Mais les cris de Marius n'avaient rien de musical, c'était plutôt une espèce d'aboiement convulsif, et tous ses ordres se terminaient par là-bas ! Johnny, va chercher là-bas ! Ramène là-bas ! Là-bas Johnny là-bas ! Un dormeur réveillé brusquement pourrait crier tout à fait comme ça.

- Lorraine là-bas !

- Dangereux par là, dit-il. Il y a deux ans, Lila a fait

une chute et elle s'est cassé une patte. Pour pas perdre la viande, j'ai dû la débiter sur place à la hache et rapporter les quartiers au chalet sur le traîneau. Tout seul. Personne pour m'aider, personne pour me voir. »

La fois suivante, quand Danielle vint le voir, c'était le soir. Il avait fait très chaud toute la journée et ses chèvres étaient comme elle, tout alanguies. Quand elle eut fini de les traire, elle monta jusqu'au col. De là-haut elle entendait à la fois les cloches du troupeau de Marius et, derrière elle, plus près, celles de ses cinq vaches. Elle avait emporté sa torche électrique, en cas de besoin pour le retour.

Marius était assis dans l'étable, sur un tabouret. Il n'y avait là qu'une seule vache. Il leva les yeux par-dessous le bord de son chapeau et fixa sur Danielle ses prunelles sombres.

« Je priais justement pour que tu viennes, grognait-il. Je pourrais bien avoir besoin de toi quand il faudra tirer. Je la connais, ma Comtesse. »

Comtesse dressait la queue, et des fils de mucus luisant pendaient de sa vulve dilatée. Danielle s'approcha d'elle et lui tâta la température des cornes.

« Un petit coup de rosée bien fraîche sur le museau, c'est ça qu'il lui faudrait ! »

Elle s'efforçait de plaisanter, parce qu'elle voyait que Marius avait les mains qui tremblaient. Combien de veaux avait-il pourtant aidé à naître, dans sa vie ? Et ce n'était pas son unique vache, il en avait trente aujourd'hui. De quoi avait-il peur ? Les derniers rayons du soleil se glissaient entre les planches de l'étable ; Comtesse remua la tête, et la cloche qui pendait à son cou tinta douloureusement comme une plainte ; il faisait une chaleur étouffante, comme si tout le bois des murs, du toit, du sol, brûlait de fièvre. Danielle devinait pourquoi Marius était si inquiet. Il n'y avait qu'un homme pour être inquiet comme ça, et un homme âgé : ce n'était pas le risque de perdre le veau, ou la vache, qui le tracassait, c'était une question d'amour-propre. Il se sentait mis à l'épreuve, il se sentait jugé. Jamais une femme, quel que soit son âge, ne se tourmenterait comme ça.

« Il a la tête tournée du mauvais côté, marmonna Marius en repoussant son chapeau en arrière, c'est pour ça qu'il vient pas, le couillon. »

Pour la troisième ou la quatrième fois, il remonta sa manche jusqu'à l'épaule et plongea le bras droit à l'intérieur de la vache. La Comtesse était si affaiblie qu'elle titubait comme si elle était saoula.

« Bon Dieu, mais tiens-la, empêche-la de tomber, tu veux me casser le bras ? cria-t-il. Tiens-la ! Nom de Dieu, mais c'est pas possible ! T'entends ce que je dis ? Tiens-la ! Je peux peut-être pas piffer ton père,

SEPARATION

mais toi tu vas me la tenir, cette vache, tu m'entends ? »

Tout en criant après Danielle, il explorait patiemment, systématiquement, ses doigts grand ouverts cherchaient à localiser les épaules puis l'arrière-train du veau et à les retourner d'une seule main dans le bon sens, pour que la bête s'engage comme il faut. Il ruisselait de sueur, Danielle et la Comtesse aussi. A l'odeur de vache qui imprégnait le bois depuis déjà siècles, à celle du mucus et de la sueur, se mêlait l'odeur âcre et iodée des naissances.

« Ça y est », grogna-t-il. Il retira son bras et presque aussitôt apparurent les deux pattes de devant, pendant lamentablement comme deux petits chats noyés. Danielle tenait la corde entre ses mains, prête à la passer autour des pattes pour tirer et mettre un terme à ce travail laborieux qui avait déjà trop duré, mais elle hésitait parce que Marius restait là, sans bouger, la tête à quelques centimètres du cul de la vache, les yeux fixes, comme s'il priait.

« Le voilà ! Le voilà ! - Le veau glissa tout entier, inerte, sans force, entre les bras de Marius. Marius versa de l'eau-de-vie sur ses doigts et les introduisit dans la gueule du veau pour les lui faire têter. L'animal avait l'air plus mort que vivif. Il le porta devant Comtesse qui lui lécha le museau en poussant un meuglement puissant et déchirant. Comme le cri d'un fou, pensa Danielle. Le veau remua. Elle alla chercher une brassée de paille.

Quand tout fut remis en ordre, Marius resta assis, là, sur son tabouret, la main droite ouverte devant lui, refaisant machinalement les gestes qu'il avait faits tout à l'heure dans le ventre de la vache. Mais cette fois la main ne tremblait pas.

« On peut dire que vous savez vous y prendre, vous, grand-père ! »

« Oh, pas toujours, pas toujours. »

Une petite bise entraînait par la porte grande ouverte. A l'intérieur de l'étable, le jour baissait.

« Sans toi j'y serais pas arrivé. »

« Mais j'ai rien fait ! »

Il se mit à rire et rabassa les manches de sa chemise. « Tu étais là ! s'écria-t-il. Tu étais là, tu l'as empêchée de tomber ! »

Elle était contente d'avoir pris sa torche, parce que le col étant orienté nord-sud et la lune encore très bas dans le ciel, à l'est, le chemin entre les pics était plongé dans l'obscurité. Elle s'arrêta pour regarder les étoiles. Vues de cet endroit-là, plus sombre qu'ailleurs, elles paraissaient dix fois plus brillantes.

■

Souvent je l'observais de là-haut. Vers midi je laissais mes chèvres et je grimpais jusqu'au col, où il y a toujours un peu d'air, et je m'installais là pour déjeuner. Pour tout avouer, je l'espionnais, en faisant bien attention de ne pas me faire voir.

Ses enfants, qui avaient quitté la maison, prétendaient que c'était un tyran. Mais ce qui les tyrannisait en fait, mis à part son caractère autoritaire, c'était sa nature infatigable.

« Va chercher là-bas ! Ramène là-bas ! »

Tous les après-midi il changeait son troupeau d'endroit. Il avait des idées très arrêtées sur ce que les bêtes devaient faire. Il ne les laissait jamais tranquilles.

Il y avait tout le temps des choucas au-dessus du col. Quand il faisait du soleil et qu'ils volaient tout contre la falaise du Saint-Pair, leur ombre se projetait sur le rocher et on aurait dit qu'ils étaient deux fois plus nombreux. Et quand soudain l'oiseau de tête virait de bord et mettait le cap sur le soleil, tous les autres suivaient, les ombres disparaissaient et on avait l'impression que la moitié des oiseaux avait fondu dans l'air. Quelquefois je restais là couchée dans l'herbe à regarder les oiseaux disparaître et réapparaître, jusqu'à en perdre la notion du temps. Je voyais Marius en bas avec son troupeau près du ruisseau, là où il mène boire ses vaches à midi, et l'instant d'après ils étaient à cinq kilomètres de là.

■

Une semaine plus tard, Danielle retourna voir Marius. Il était avec son troupeau près de la forêt où,

deux générations plus tôt, des bergers avaient creusé pour chercher de l'or et n'avaient rien trouvé.

Marius l'accueillit en disant : « Un jour tu seras une vieille femme toi aussi, Danielle ! Hier soir, j'ai fait une chute. »

« Ah ? »

« Tout le monde vieillit. »

« Comment vous avez fait pour tomber ? »

Pour toute réponse, il commença à défaire sa ceinture. Son pantalon, couvert d'une croûte de terre et de boue, mille fois trempé par la pluie et séché par le soleil, avait, comme toujours, la braguette ouverte. Les jambes faisaient maintenant un tas par terre autour de ses chevilles. Il se tourna pour qu'elle puisse voir l'arrière de sa cuisse. Juste au-dessous de la fesse, la chair était déchirée en dents de scie. Ses jambes étaient aussi blanches que quand il était encore au berceau ;

« C'est profond ? demanda-t-il. »

« Ça a besoin d'être nettoyé. »

« J'ai saigné comme un porc. »

« Qu'est-ce que vous avez mis dessus ? »

« De l'eau-de-vie et de l'arnica. »

« Il faut nettoyer et mettre un pansement, dit-elle. »

« A quoi ça ressemble ? »

« Ça fait bien dix centimètres et c'est rouge. Une bonne entaille, quoi. »

« C'est vilain ? C'est juste à un endroit que je peux pas voir. »

« Ça guérira vite si vous faites attention que ça reste propre. »

« Tout finit toujours par guérir, quand on n'en meurt pas ! »

Les mouches se posaient sur le bord de son chapeau.

« Venez au chalet », dit-elle.

Le bol dans lequel il avait bu son café et trempé son pain était resté sur la table de la cuisine.

« Quand on vit tout seul, on n'a pas besoin de changer d'assiette, dit-il. »

« Où vous êtes tombé ? »

« Là, près des tas de bois. Tous les soirs je prépare mon petit bois pour la cuisson du lendemain. J'ai trébuché, je sais pas comment. »

« Vous en faites trop, grand-père. »

« Si je le fais pas, qui est-ce qui le fera à ma place, hein ? Tu sais combien je fais de fromages par semaine ? »

Elle secoua la tête.

« Trente. »

« Vous avez un fils, en bas. »

« Tout ce qui l'intéresse, lui, c'est de devenir maire. »

« Il a jamais été élu. »

« Je vais te faire du café. Il brancha un moulin électrique. Je ne pourrais pas me débrouiller sans l'électricité, dit-il. L'électricité, ça remplace une femme ! » Il lança un clin d'œil volontairement appuyé et franchement rigolard.

Elle but son café à petites gorgées. Quelques gouttes de pluie commencèrent à tomber, et en moins d'une minute ça tambourinait sur le toit au milieu des coups de tonnerre.

« Tu n'as pas peur, Danielle ? »

Elle répéta ce qu'elle avait souvent entendu dire : qu'il y avait trois sortes d'orages, les orages de pluie, les orages de pierre et les orages de feu, et que de toute façon on ne pouvait rien faire contre eux.

« Sous une pluie pareille, les vaches bougeront pas », dit-il.

Quand le tonnerre se fut éloigné, elle dit : « Faudrait vous allonger pour que je vous nettoie votre jambe. »

Le chalet, outre le grenier à foin et l'étable, se composait de deux pièces, l'une sans fenêtre où on entreposait les fromages, l'autre avec fenêtre qui servait à tout faire. Le lit, qui se trouvait dans le coin en face du poêle près duquel était la prise électrique, était une couchette de planches fixée au mur. Il y grimpa, tendit à Danielle la bouteille d'eau-de-vie et se retourna pour baisser son pantalon. Au-dessus du lit, une photographie en couleurs, découpée dans un illustré représentant une grande manifestation politique à l'Arc de triomphe, était fixée aux planches du mur par des punaises. Danielle versa de l'eau-de-vie

Nous et nos langues d'errants, nous et nos accents incorrigibles, avec un autre mot pour le lait, nous qui arrivons par trains, nous et nos wagons, nous dont la voix en notre absence reste encadrée au-dessus du lit, nous qui partageons tout et rien - ce rien que nous brisons en deux et que nous faisons passer d'une gorgée de la bouteille unique, nous que le coucou a appris à compter, en quelle monnaie ont-ils changé notre chant ? Et dans nos lits à une place, que savons-nous de la poésie ?

Nous sommes experts en cadeaux, avec rubans et beaux papiers ou laissés de façon subreptice. Nos yeux, nos pieds, nos dos, nous les cachons avant le départ, et ce que nous emportons est pour le porte-bagages. Nous laissons derrière nous nos yeux sur les vitres et les glaces, derrière nous nos pieds sur la descente-de-lit, nos dos sur le mortier des murs et les portes sur leurs gonds. La porte s'est fermée derrière nous, et le fracas des roues du wagon.

Mais quand nous prenons aussi, nous sommes experts. Nous prenons avec nous les anniversaires la taille d'un ongle, le silence d'un enfant qui dort, le goût de ton céleri et le mot pour le lait. Et dans nos lits à une place, que savons-nous de la poésie ?

Voies uniques, embranchements et gares de triage nous parlent à voix haute. Aucun poème n'a de ligne plus longue que celle de nos routes. Comme des maquignons nous savons bien apprécier la distance à sa bouche et juger la douleur à ses dents.

À dos de mulet, à pieds, en avions, en poids lourds, nous transportons tout dans nos cœurs, les moissons, les malles, l'eau, l'huile, l'hydrogène, les routes, le lilas en fleurs et la terre jetée dans la fosse commune. Nous et nos mauvaises nouvelles de l'étranger, et un autre mot pour le lait, dans nos lits à une place, que savons-nous de la poésie ?

Nous savons aussi bien que les sages-femmes comme l'enfant se développe et naît, nous savons aussi bien que les savants ce qui fait trembler le langage.

Notre fret. Rassembler ce qu'on a divisé, cela fait trembler le langage. A travers les millénaires et les rues des villages, à travers les toundras et les forêts, par les adieux et les ponts, vers la ville de notre enfant, il faut tout transporter.

Nous contenons la poésie comme les camions à bétail transportent du bétail. Bientôt, sur une voie de garage, ils s'en délestent.

John BERGER

sur un linge et commença à nettoyer autour de la blessure.

• Il y en avait du monde, ce jour-là ! dit-elle en regardant la photo.

- Je l'ai découpée parce que moi, l'Arc de triomphe, j'ai connu ça. J'ai bien connu », dit-il.

En prenant sa jambe, blanche comme celle d'un nouveau-né, elle pensait qu'il avait dû être bien séduisant, cet homme, quand il était jeune, avec ses yeux noirs, ses sourcils épais et sa moustache de jais. A Paris, les femmes devaient toutes lui tomber dans les bras. Mais s'il voulait tenir sa parole, il ne pouvait pas se permettre - tout mais pas ça - d'épouser une couturière ou une fleuriste. Il lui fallait une femme qui sache traire les vaches qu'il achèterait en rentrant.

Il serra le poing.

• Je vous fais mal ?

- Mal ? Tu sais ce qu'on lui a fait à Jésus ? Cloué sur la croix, enfoncé des clous dans les mains et les pieds. Ça, ça devait faire mal. Et c'était pourtant pas un pécheur comme moi !

Il a attendu d'être revenu au village pour se marier. Hélène, sa femme, est morte encore jeune. Le lendemain de l'enterrement, il s'achetait une trayeuse électrique.

Danielle versa un peu d'eau-de-vie sur la plaie, puis, avec le morceau de toile à fromage tout neuf qu'il lui avait donné, elle entreprit de lui bander la cuisse. Elle était obligée de se pencher sur lui et chaque fois qu'elle passait sa main entre ses cuisses, tout près des bourses, elle fermait les yeux, par respect.

• J'aimerais bien aller à Paris, dit-elle tout en poursuivant l'opération. J'ai encore jamais eu l'occasion.

- Ça viendra, Danielle, tu es pas encore bien vieille, un jour tu iras à Paris, à Rome, à New York même. Aujourd'hui on va partout, avec les avions. Tu verras tout.

Il balançait ses jambes par-dessus le bord du lit et fit une légère grimace.

- J'ai trop serré ?

- C'est parfait.

Il remonta son pantalon qui lui tombait aux chevilles et boucla sa ceinture. Il n'avait pas quitté son chapeau tout le temps de l'opération, pas plus que ses gros souliers.

L'orage était fini, dehors tout était bien rincé, toute la poussière était tombée. L'air lui-même paraissait nettoyé. Les vallées, tout en bas, qui s'étendaient jusqu'aux montagnes coiffées de neige vers l'est, paraissaient peintes comme des miniatures. Vieilles, mais toutes fraîches et d'une netteté méticuleuse. Par contraste, les rochers couverts de mousse, les prairies et les pins de Peniel faisaient tout neufs, comme s'ils venaient de naître. L'humeur de Marius avait changé avec la pression atmosphérique et ses yeux riaient.

• Viens m'aider à rentrer les bêtes ! dit-il. Non, non, pas de protestation, tu n'auras qu'à nous laisser à Nîmes et prendre le raccourci qui passe près de l'arolle, pour rejoindre le col.

Ils marchèrent ensemble avec le chien en suivant la lisière de la forêt. A un moment, Danielle faussa compagnie à Marius pour faire un détour jusqu'à un creux où on trouvait toujours des vesces de loup. C'est un champignon qui n'est bon à manger que lorsqu'il est jeune. Après, ce n'est plus qu'un sac de poussière.

Quand elle reparut, Marius lui dit : • Tu es comme les fantômes, Danielle, tu n'as peur de rien.

- On dit que les fantômes, c'est des âmes qui ont pas trouvé le bonheur, répondit-elle.

- Le bonheur ! Il prononça ce mot-là comme si c'était le nom d'une de ses vaches les plus indociles, la Violette par exemple. Le bonheur !

- Va chercher là-bas ! Marquise là-bas !

- Ça n'existe pas, le bonheur, déclara-t-il. Il n'y a que des moments de bonheur. Comme maintenant, avec toi.

Ce soir-là, le troupeau se laissa facilement rassembler et ils n'avaient plus rien à faire, tous les deux, qu'à suivre les bêtes pressées de rentrer à l'étable et qu'à balançaient le cou de haut en bas comme un levier de pompe, en faisant sonner leur cloche comme des folles. Ces sonnaillles carillonnant toutes ensemble

devaient inspirer à Marius des idées grandioses. La gloire, ça passe ! s'écria-t-il. Et il riait en balançant son bâton au rythme de la musique. La gloire, la gloire, ça passe, tout passe ! cria-t-il.

En s'éloignant, Danielle se retourna. Marius avait mis son chapeau au bout de son bâton et faisait avec lui de grands moulinets au-dessus de sa tête. Elle lui répondit en agitant le bras et continua à lui faire signe tout en marchant jusqu'à ce qu'elle eût disparu derrière le dernier rocher.

L'après-midi, pendant que ses vaches rumaient, Marius s'allongea dans l'herbe, sortait un journal de sa poche, lisait pendant dix minutes et s'endormait. J'avait remarqué ça plusieurs fois, quand je l'observais depuis le col de Saint-Pair. Un jour je suis descendue pendant qu'il dormait. En m'approchant, je me suis parié que j'arriverai à lui prendre son journal sans qu'il se réveille. La difficulté, c'était le chien. Il faudrait que je me débrouille avec Johnny.

Ils étaient l'un à côté de l'autre, abrités du soleil par des grandes bruyères. Le chien remua la queue et je lui fis signe de venir vers moi. Le vieux continuait à dormir. Il était couché sur le côté, les genoux légèrement repliés, le chapeau sur l'oreille. Sa tête était posée sur une pierre moussue. Johnny poussait de petits grognements de plaisir. Je lui donnai ma manche à mordiller. Marius avait une main grande ouverte sur l'herbe - je remarquai la longueur de ses ongles. Son journal était posé sur son ventre, à l'endroit où la ceinture retenait son pantalon toujours béant.

Toutes les vaches étaient couchées. Elles étaient si tranquilles qu'il n'y avait pas de concert de sonnaillles. Une seule cloche tinta, lorsqu'une vache tourna lentement la tête, suivie, au bout d'un moment, par une autre. On aurait dit que toute la vie s'était ralentie, comme le poulx du vieux berger endormi. Je me suis penchée et j'ai retiré le journal. Ce n'était pas difficile. J'avais gagné mon pari. Mais je n'avais vraiment aucune raison de le réveiller. Alors j'ai posé le journal dans l'herbe et je lui ai tout doucement caressé la main, parce que je ne voulais pas partir comme ça. Je lui ai caressé la paume du bout des doigts, aussi doucement qu'avec une plume.

• Pourquoi tu ne te maries pas ? demanda Marius à Danielle, la fois suivante.

- Je ne suis pas pressée.

- Tu n'épouseras pas un garçon du village, toi.

- Pourquoi ça ?

- Tu es trop indépendante.

- C'est un défaut ?

- Non, à condition d'avoir de l'argent.

- C'est pas en gardant les chèvres de papa que je ferai fortune !

- C'est pas un travail pour toi, ça.

- Vous voulez dire que je suis trop paresseuse ?

- Oh non. J'ai énormément de respect pour toi, Danielle. Le vieux parlait cérémonieusement, comme s'il faisait un discours. Enormément de respect. Tu es intelligente, et tu es attentionnée. Tu n'embêtes pas les hommes quand ils dorment.

C'est alors qu'elle comprit qu'il avait fait semblant d'être endormi. Il avait donc senti la caresse sur sa main. Et maintenant il savait qu'elle le savait, mais aucun d'eux n'en parla jamais.

Ainsi les semaines passèrent et ils apprirent à se connaître.

Une nuit, vers la fin de juillet, un peu avant l'aube, alors qu'il faisait encore noir, une voiture arriva en roulant sur l'herbe, montant vers le pic de Saint-Pair, et s'arrêta à cent mètres du chalet de Danielle. C'était une Mercedes berlina 18 de 1960, visiblement repeinte en gris argent - au pinceau, pas au pistolet. Six hommes en sortirent, chacun avec un sac. Ils prirent soin de ne pas claquer les portières. Le plus âgé, coiffé d'un béret et portant un gilet de cuir, posa sa grosse main sur la nuque du plus jeune qui baillait.

• Tu as tout le meilleur de la vie devant toi, mon

garçon !

- Fous la paix !

- Tu vois ce pic ? Non, pas celui-là. Celui qui a de la neige au sommet. C'est là qu'on va abattre, aujourd'hui.

- Bon Dieu, Ça fait bien dix kilomètres.

Les cinq autres éclatèrent de rire. Le jeune s'était encore fait avoir. Il faisait froid à cette heure-là, et à force de rire, plusieurs se mirent à tousser.

C'est leur toux qui réveilla Danielle. Le temps qu'elle sorte du lit et enfle une jupe, tout ce qu'elle put voir depuis sa porte, dans le petit jour, fut un groupe d'hommes qui montaient en file indienne, un sac sur l'épaule, vers la forêt de Saint-Pair, et devant le chalet, à l'endroit où paissaient ses chèvres, la silhouette d'une voiture.

Plus tard, elle essaya en vain d'ouvrir les portières. Toutes les quatre étaient verrouillées. Par les vitres, qui avaient l'air d'être en verre blindé, elle admira les sièges de cuir et le tableau de bord en tek, avec ses cadrans qui ressemblaient à des appareils médicaux.

L'après-midi, elle sortait généralement les lapins de leur cage. Ce jour-là, après avoir brouté ils allèrent se mettre sous la Mercedes, tout contents d'y trouver de l'ombre. Quand elle clignait des yeux, Danielle voyait les ondes de chaleur former des halos bleutés au-dessus des crêtes, en face. Toute la journée elle entendit le bourdonnement des tronçonneuses.

Dans la soirée, elle observa par la petite fenêtre du chalet les six hommes qui redescendaient de Saint-Pair, leur sac sur l'épaule. Le jour commençait à baisser. Ils marchaient lentement, comme des aveugles obligés de tâter le sol devant eux à chaque pas. Il y avait un chien avec eux, mais ils étaient trop fatigués pour prêter attention à ses gambades. Ils approchaient lentement du chalet, chacun marchant à son propre rythme sans s'occuper des autres, tant ils étaient épuisés.

Lorsqu'ils la virent devant la porte, ils se redressèrent et marchèrent d'un pas plus alerte. La vue d'une femme, après ce travail qui vous brise les reins et qu'il faudra recommencer neuf heures plus tard, vous rappelle tout à coup l'autre visage du monde, la douceur.

• J'ai entendu vos tronçonneuses toute la journée.

- Quarante pièces, mademoiselle.

- Heureusement qu'il y en a un qui sait compter, dit l'un des hommes qui avait les épaules trapues et les cheveux couverts de sciure. Ils se mirent tous à rire, puis se turent, intimidés.

- Vous pensez qu'il va pleuvoir ? demanda l'un d'eux.

- Non, les oiseaux volent haut.

- Pas demain.

- Quarante !

- Quarante troncs, huiants comme des poissons !

- On les écorce à mesure qu'on les abat.

- C'est pentu, votre Pair.

- Pair ? C'est comme ça que ça s'appelle ? demanda le garçon trapu qui avait de la sciure dans les cheveux.

- Saint-Pair », dit-elle.

Leurs bras, leur figure, leur maillot de corps, leurs épaules, tout était recouvert d'une poussière grise collée par la sueur et la résine. Ça faisait une couche si épaisse que, dans le demi-jour, on aurait dit qu'ils avaient la figure couverte de poils.

• Pentu et chaud, dit le jeune.

- Il y a de l'eau courante à l'abreuvoir », dit-elle.

Les hommes se retournèrent dans la direction qu'elle leur indiquait. A courte distance du chalet se trouvait un tronc d'arbre massif, évidé, posé horizontalement sur des pierres. Quatre oies, au plumage phosphorescent dans le demi-jour, pataugeaient à côté. L'eau coulait d'un tuyau qui sortait directement de la pente derrière lui.

• C'est une source. Si vous voulez vous laver...

- On sera chez nous dans vingt minutes, dit celui qu'ils appelaient le Père, et qui portait un béret et un gilet de cuir.

- Où c'est, chez vous ?

Les oies s'avancèrent en file indienne vers le chalet, bombant la poitrine.

- On dort au Chalet Blanc, expliqua le Père.

- Il n'y a pas de source là-bas, dit-elle, juste une

citerne.
 - On a des jerricans.
 - Lavez-vous ici, c'est une source, elle ne s'arrête jamais. Vous avez du savon ?
 - Mais bien sûr, et aussi nos pyjamas ! fit le plus grand.
 - Bon, je vais vous en chercher.

Elle rentra, suivie par les oies. Quand elle revint, elle tendit un gros pain de savon au Père. Les hommes posèrent leurs sacs par terre et allèrent jusqu'à l'abreuvoir, qui était assez large pour qu'ils puissent s'y tenir tous de front.

La brise du soir qui se levait lui apportait leurs odeurs de savon, de chemises sales, d'essence, de fumée, de résine, de sueur. Elle les regardait, nus jusqu'à la ceinture. Les plus jeunes avaient le dos bronzé. Les plus



agés portaient toujours un maillot de corps, et leur dos paraissait tout blanc à côté des bras et des épaules. Le Père avait enlevé son béret. Ils se lançaient le savon en riant. Ils prirent les deux brosses qu'elle gardait là pour nettoyer la baratte. Une femme ne se lave pas du tout de la même façon qu'un homme, pensait-elle. Les hommes se lavent le corps comme ils laveraient une brouette. Ce n'est pas en se lavant qu'ils apprennent à caresser.

Quand ils eurent remis leur chemise, il faisait déjà nuit. Sous le regard du Père, ils vinrent l'un après l'autre, cérémonieusement, serrer la main de Danielle en la remerciant et en se présentant par leur nom. Le seul nom qu'elle retint fut celui du type trapu qui avait de la sciure de bois plein les cheveux. C'était lui qui était le plus sale en arrivant, et elle se disait que c'était quelqu'un qui ne devait pas épargner sa peine. Pasquale, il s'appelait.

Ils jetèrent leurs sacs dans le coffre de la Mercedes. Quatre montèrent à l'arrière. Le Père se mit devant et Pasquale s'installa au volant, les épaules ramassées, l'air appliqué, impossible à distraire.

Tous les soirs, avant de rentrer chez eux, les bûcherons s'arrêtaient à l'abreuvoir, près du chalet de Danielle, pour se laver. Elle leur faisait du café, qu'ils buvaient dehors, assis sur leurs sacs. Virginio, un grand à lunettes, avait apporté un rasoir qu'il laissait là en cas de besoin. Danielle dénicha un bout de miroir cassé qu'elle suspendit à un fil de fer au-dessus de l'auge. Elle apprit peu à peu que cinq d'entre eux venaient du même village, de l'autre côté des Alpes, près de Bergame. Alberto, lui, venait de Sicile. Ils retournaient tous chez eux en hiver. Elle apprit aussi qu'ils étaient payés au mètre cube de bois abattu. Plus ils travaillaient vite, plus ils gagnaient. C'était le Père qui faisait la cuisine. La Mercedes appartenait à Pasquale.

Quelquefois, en passant devant chez elle dans le petit matin, ils déposaient un cadeau à sa porte : une boîte de pêches au sirop, une bouteille de vermouth ; une fois elle trouva un foulard imprimé à motif de roses.

La première fois que j'ai vu Pasquale autrement qu'en vêtements de travail, c'est quand il est venu frapper à la porte pendant que je buvais mon café, un matin.

- Je ne travaille pas le dimanche, dit-il.
 - Vous méritez bien un jour de repos.
 - Pour faire quoi ?
 Il y eut un long silence.
 - Une fois on a travaillé un dimanche et j'ai eu un accident.

- Qu'est-ce qui s'est passé ? j'ai demandé.
 - Les arbres n'arrêtaient pas de tomber du mauvais côté. Le travail n'allait pas assez vite. Alors on a décidé de travailler le dimanche en plus.

- Voulez-vous un verre de cidre ? Il secoua la tête.
 - De l'eau-de-vie ?
 - J'ai pas soif.
 - Je vais vous fouetter un bol de crème.

Ses lèvres charnues dessinèrent un sourire et il ouvrit ses énormes mains en signe de soumission.
 - Racontez-moi ce qui s'est passé, pendant que je bats la crème.

Long silence.
 - Alors, ce dimanche-là ? dis-je pour l'encourager à parler.

- Le premier arbre que je devais écorcer était mal tombé. La pente était très raide, là où on travaillait, un peu comme ici. Des rochers partout. Des crevasse. Des ravins. Je m'étais dit que je commencerais par la tête, pour ne pas avoir ensuite à revenir sur mes pas. Ça vous glisse sous les mains comme des poissons, quand on les écorce. Quelquefois la résine vous gicle à la figure quand on entame l'écorce.

La crème s'épaississait et commençait à se détacher du bol. Je regardais attentivement Pasquale pendant qu'il parlait. Il y avait une sorte de tristesse sur son visage. Il avait déjà terminé son histoire. Il se taisait.

- Vous avez des frères et sœurs ? demandai-je.
 - Personne. Ma mère est morte quand je suis né.
 - Et votre père ?
 - Parti en Amérique, on n'a plus jamais entendu parler de lui. Il a disparu dans l'Amérique comme une larve dans un puits, comme dit ma tante.

Nouveau silence. Juste le bruit de ma fourchette contre le bol.

- Continuez, dis-je. Ensuite ?
 - J'ai commencé l'écorçage, et voilà que le pied s'est mis à rouler. Un arbre qui roule, c'est impossible à arrêter, à moins de rencontrer un rocher ou un autre arbre. J'ai hésité à sauter, à cause de la machine. Une machine toute neuve, qu'on venait d'acheter. Si on hésite, on est fichu. J'ai sauté trop tard, en levant la machine au-dessus de ma tête. J'ai commencé à glisser dans le ravin, la pente était raide comme le flanc d'une pyramide. J'ai dévalé jusqu'à un tas de rochers tout en bas, et je m'y suis cassé un bras et une jambe.

- Comment vous avez fait pour remonter ?
 - Mais la machine n'avait rien, elle !
 - Une jambe est plus précieuse qu'une machine.
 - Ça coûte un demi-million, une machine comme ça.
 Long silence.
 - Et vous ne pouviez plus remonter ?
 - Les autres m'ont ramené jusqu'à la cabane et m'ont

allongé sur le lit. Le Père a dit : Pasquale, es-tu capable d'attendre jusqu'à demain ? Je n'ai pas compris tout de suite ce qu'il voulait dire. Attendre quoi ? Qu'on t'emène à l'hôpital. Ça fait vingt-quatre heures, j'ai dit. Je resterai avec toi, il a répondu, c'est moins dur de souffrir quand on n'est pas seul. Non, je lui ai dit, retourne travailler. Le lendemain, le lundi, ils m'ont emmené à l'hôpital.

Je lui ai tendu le bol et il s'est mis à manger la crème. Ses grosses mains posées sur la table. Pour manger, il baissait la tête vers la cuillère. Quand il a eu fini, il m'a regardée en plissant les yeux et il a souri.
 - J'ai jamais mangé de la crème aussi bonne.
 - Pourquoi ils ne vous ont pas emmené tout de suite à l'hôpital ? j'ai demandé.

- Parce que c'était un dimanche.
 - Et alors ?
 - Le dimanche, on n'est pas assurés. Tout ce qu'on fait le dimanche, c'est à nos risques et périls. Il me regarda d'un air grave. Comme ce qu'on fait aujourd'hui, ajouta-t-il.

Il y a eu encore un long silence, et on est restés là sans bouger.
 - Si vous revenez dimanche prochain avec vos amis, j'ai dit, je vous ferai une tarte pour accompagner la crème.

Quelques jours plus tard, Danielle entreprit d'aller jusqu'au-dessus de Nîmes en passant par le chemin de l'arolle - c'est un bon coin à myrtilles - et de redescendre ensuite par la caillasse pour faire une surprise à Marius qu'elle avait négligé depuis une ou deux semaines. Elle remplit un plein seau de myrtilles, et ses doigts étaient tout tachés de bleu comme quand elle avait commencé à écrire à l'encre à l'école.

Elle s'approcha du bord pour regarder Peniel tout en bas. Le ciel était sans nuage. Il y avait un vent du nord assez fort, qui devait tomber normalement après le coucher du soleil. Le soleil était déjà bas et les vaches avaient de longues ombres comme des chameaux. Marius était là, son chien à côté de lui. Mais il y avait quelque chose d'anormal. Danielle le sentait sans pouvoir dire quoi. Le vieux criait quelque chose, les bras tendus en l'air vers la falaise. Le chien était curieusement immobile. Elle n'entendait pas ce qu'il criait, à cause du vent qui portait dans l'autre sens. Mais soudain le vent tomba.

En montagne, les bruits sont facilement trompeurs, comme les distances. Il arrive qu'on distingue parfaitement une voix sans comprendre une parole. Ou qu'on entende une vache gronder comme un chien, ou un troupeau de moutons chanter comme un chœur de femmes. Danielle crut entendre : Marius à Sauva ! Marius à Sauva !

Le soleil était si bas qu'il n'éclairait plus qu'une seule face des montagnes, une seule face des forêts, une seule face de toutes les petites bosses au milieu des prairies ; l'autre face était plongée dans l'obscurité, comme si la nuit était déjà là.

Il criait peut-être au chien de faire sauver une vache, finit-elle par se dire. Ça pouvait ressembler à ce qu'elle entendait : à Sauva. Mais alors, pourquoi le chien ne bougeait-il pas ?
 Marius à Sauva !

Le vent s'était remis à souffler, elle n'était plus sûre de rien. Elle descendit la pente caillouteuse en faisant attention où elle posait ses pieds. De temps en

NIKO PIROSMANI

Intervention

bulletin d'abonnement

LES ENJEUX DE MARS
Jacques Julliard ■ LA DROITE
EN PANNE D'IDÉES —
Françoise Baroche-Pierre Hassner
Laurent Joffrin ■ L'AVENIR
DE L'EXTRÊME DROITE —
Guy Birenbaum - Pascal Perrineau
■ LE POUVOIR FACE AUX
MÉDIAS — Jérôme Bourdon
Jean-Pierre Delivet — Daniel Prat
Hervé Rony

bulletin d'abonnement

N° 14 (WIOSNA 1986)

ZESZYTY LITERACKIE
Nr 14 (WIOSNA 1986)

W numerze 14 (WIOSNA 1986). PROZA I POEZJA: STANISLAW
BARAŃCZAK. Dwieście wierszy: ADAM ZAGAJEWSKI. Tajne prze-
mówienie przewodniczącego: EWA LIPIŃSKA. Do Karola Dedeciusa:
PIOTR MITZNER. List z podróży: SPOJRZENIA. ADAM MICHNIK.
Książki i zebrał: EUROPA ŚRODKA: J. Z. Listy troiste. MARYNA
CWIETAJEWA. BORYS PASTERNAK. RAINER MARIA RILKE. Listy
(1926) LISTY Z PARYŻA: WOJCIECH KARPINSKI. Nicola Chia
romante i jego „Notesy” PREZENTACJE: NICOLA CHIARO
MONTE. „Notesy”. JAMES MERRILL. Poranki w operze O KSIĄŻ-
KACII: RENATA GORCZYŃSKA. Szkic wieczności: JAN ZIELIN-
SKI Ogrodnik wśród barbarzyńców. NOTATKI. LISTY DO RE-
DAKCI NOWE PUBLIKACJE. NOTY O AUTORACH.

Numer 14 Zeszytów Literackich ukazał się w kwietniu 1986
Do nabycia w redakcji (CAHIERS LITTÉRAIRES, 44, rue Tiquetonne
75002 PARIS).

Cena pojedynczego egzemplarza wraz z przesyłką 50 FF
(6,50 SUSA); pocztą lotniczą 56 FF (7,5 SUSA)
Prenumerata roczna — 170 FF (22 SUSA); pocztą lotniczą 210 FF
(27,50 SUSA)

Vuelta 14

H. R. TREVOR-ROPER
La imaginación en la historia
Octavio Paz y J. F. Revel
Miradas sobre el mundo actual

Un teatro de
BIOY
CASARES

José de la Cueva
*Las celdas de
sor Frida*



El amor en tiempos del círculo • Declarar la moratoria?

temps elle faisait rouler un caillou qui dévalait avec fracas et en entraînait d'autres qui en entraînaient d'autres à leur tour. Cependant, malgré le bruit, Marius ne leva pas une fois les yeux de ce côté-là. On aurait dit que ce soir-là la montagne s'amusait à brouiller tous les sons.

Le chien courut à sa rencontre. Elle tendit la joue à Marius comme d'habitude. Il l'embrassa et se mit à parler comme s'ils reprenaient une conversation tout juste interrompue.

« Tu vois Guste là-bas — il désignait un Charolais trapu, au poil frisé comme de la laine —, une brave bête, j'ai jamais eu un taureau aussi doux, et pourtant le voilà déjà trop vieux. Je vais le vendre à l'automne, pour la boucherie. Il a deux ans et demi, et l'an prochain il donnerait des veaux trop petits.

— Vous avez dû croire que j'avais disparu, dit Danielle.

Il souleva son chapeau et le renfonça plus bas sur son front.

— Non, non, dit-il gentiment. J'entends leurs tronçonneuses toute la journée. Ils sont six, non ? Ramène la Comtesse là-bas ! Doucement nom de Dieu ! Là-bas !

Il s'arrêta et s'appuya contre le flanc d'un gros rocher couvert de mousse. Il caressa la mousse du dos de la main. — Et notre été à Peniel, dit-il, tu t'en souviendras, hein, Danielle ? »

Le dimanche suivant, les bûcherons arrivèrent après dîner pour manger la tarte aux myrtilles que Danielle avait préparée. Ils avaient apporté deux bouteilles de mousseux italien. Ils s'étaient habillés comme pour aller à la ville. Souliers fins à bout pointu, chemises blanches, ceintures fantaisie. Seules leurs mains étaient irrécupérables. Virginio était celui que le changement de vêtements transformait de la façon la plus spectaculaire : avec sa grande taille et ses lunettes, on l'aurait presque pris pour un instituteur. Le Père paraissait plus âgé, et Pasquale plus jeune.

Les jours diminuaient, l'été tirait à sa fin. Les prés n'étaient plus aussi verts, ils avaient l'air d'une crinière de lion. Les fleurs avaient disparu, les busards tournoyaient de plus en plus bas et le soir à huit heures, il faisait déjà presque nuit.

Les hommes étaient allongés dans l'herbe et regardaient le ciel où les premières étoiles apparaissaient. Ils sentaient la chaleur de la terre à travers leur chemise.

« Voulez-vous encore un morceau de tarte ?

— Il en reste ?

— J'en avais fait deux, répondit fièrement Danielle, et elle alla chercher la deuxième tarte dans le chalet.

— La semaine prochaine, l'hélicoptère va venir, dit Virginio.

— J'ai encore jamais vu un hélicoptère transporter le bois, dit le plus jeune.

— Il soulève les troncs comme des allumettes.

— Quand on voit ça d'en bas, on se sent tout petit comme une grenouille, dit Alberto le Sicilien.

— Vous savez combien ça leur coûte, pour louer un hélicoptère ?

— Aucune idée.

— Deux cent mille francs de l'heure. Et ça consomme deux cents litres d'essence à l'heure.

— Tenez, Pasquale, voilà votre morceau de tarte, dit Danielle. Elle distinguait à peine les autres, mais les reconnaissait à leur voix.

— Il y a un pilote d'hélicoptère qui s'est tué près de Béoge l'année dernière.

— Ils faisaient circuler la bouteille de vin.

— Il avait oublié ses câbles, il a pas regardé en-dessous.

— Ils ont pas le droit de voler plus de quatre heures par jour, dit le Père. En quatre heures, ils peuvent descendre quatre-vingt arbres de la montagne.

— Si un câble s'accroche, dit Alberto en mimant la scène avec ses mains, ça le décroche du ciel et plouf !

— Au siècle prochain, on fera tout ce qu'on voudra dans le ciel, dit le jeune.

— Personne ne travaillera plus comme nous.

— L'année prochaine, Pasquale va nous quitter, lui. Pas vrai, Pasquale ?

— C'est pas encore décidé, dit Pasquale.

— Ça marchera jamais. Tu peux pas tenir tout seul

contre les supermarchés, dit Virginio.

— Si on ne fait que les fruits et légumes, c'est possible, insista Pasquale.

— Non, dit le Père, on ne peut pas lutter contre leurs prix et leur publicité.

— Je ferai ma publicité moi aussi ! Les autres éclatèrent de rire. Un avion à réaction traversait le ciel, on voyait clignoter ses lumières.

— Je m'achèterai un oiseau, un mainate.

— Il perd la tête, notre Pasquale !

— On peut lui apprendre à parler, à un mainate.

— Et après ?

— Chaque fois qu'un client entrera dans la boutique, mon oiseau lui parlera. Et Pasquale se mit à débiter un boniment qui, là-haut, sous les étoiles, ressemblait plus à une prière :

Guardi quanto è bella 'sta mela

quanto è bellissima e cotta !

Il se tourna vers Danielle et traduisit pour elle : — Voyez comme elles sont belles mes pommes, c'est les plus belles et les meilleures !

Le plus jeune pouffa de rire. — C'est une bonne idée, dit le Père, mais il faut y ajouter un petit quelque chose, il faut que ça frappe et qu'on s'en souviene. Tiens, apprend-lui à insulter les clients, à ton oiseau. Stronzo ! pour les hommes. Fica ! pour les femmes. Ça, ça leur plaira, à Bergame. Ils adorent.

— Tu crois ?



NIKO PIROSMANI

— Je te le dresserai, ton oiseau, dit le Sicilien. »

La lune allait se lever, à droite de Saint-Pair. Ils regardaient la légère leur rose se transformer peu à peu en un brouillard blanc, et soudain apparut un fragment incandescent, d'une blancheur d'ivoire. Danielle vint s'asseoir dans l'herbe à côté de Pasquale.

« Et vous, le Père, quand est-ce que vous pliez bagage ?

— L'an prochain, je sais pas, un de ces jours, ou peut-être jamais... J'ai pas le choix, j'ai pas envie de crever. »

La tête ronde de la lune flottait maintenant librement dans le ciel, énorme et toute proche comme tout ce qui vient de naître.

« A propos de crever, vous ne savez pas qui est mort, mardi dernier ? demanda Virginio. Notre ami Bergamelli. La gorge tranchée, dans la prison.

— Qui lui a fait ça ?

— Les Brigades rouges.

— Les salauds !

— Bergamelli ? chuchota Danielle.

— Un gangster de Marseille... Virginio l'a connu en prison, dit Pasquale.

Dans le clair de lune qui devenait de plus en plus brillant à mesure que la lune elle-même devenait de plus en plus petite, Danielle voyait le visage de Virginio, la tête nichée au creux des bras, les yeux perdus dans le firmament.

« Il me faisait penser à mon père, Bergamelli, poursuivit Virginio. Insolent comme lui, le même regard mauvais quand il se fâchait, le même sourire quand il était content... Il s'est tué quand j'avais douze ans, mon père, en tombant d'un toit.

Virginio ôta ses lunettes et regarda fixement la lune.

— Il était maçon, votre père ?

— Il construisait des cheminées... Le jour où on l'a ramené à la maison, je me suis ouvert les veines. On m'a découvert trop tôt... On m'a embarqué à l'hôpital

pendant que lui, on l'emmenait au cimetière.

- Oh merde ! murmura Alberto.

- Ce jour-là j'ai appris une chose, dit Virginio : dans cette putain de vie, on se retrouve toujours tout seul un jour ou l'autre. Mon père, il faisait tout pour moi. Il m'apprenait à faire la cuisine, à pêcher les grenouilles, des centaines en une nuit, à crocheter les serrures, il m'apprenait la musique, il me parlait des femmes, quand il était saoul il me faisait monter sur la table, au café près de la grande fontaine, et je dansais pendant que lui il chantait... et voilà, un mercredi matin, il faisait sec, il avait pas bu de la semaine, une chemise toute propre, de bonnes chaussures... un sale mercredi matin. pfft ! tombé du toit, comme ça. Pendant longtemps j'allais souvent regarder la marque sur le trottoir, à l'endroit où il était tombé. *

De l'étable parvenait le tintement étouffé des cloches des chèvres. Quelquefois, dans la nuit, leurs cloches faisaient un bruit huilieux, un peu comme la lumière à la surface de l'eau dans un puits très profond.

- Je le vois là-haut. Lui, il ne peut pas nous voir. Même si on criait tous ensemble, il ne nous entendrait pas. Les morts sont sourds à toute la dynamique du monde. *

Un long silence s'installa, comme si chacun méditait sur la surdité des morts.

- C'est dur de perdre son père, dit le Sicilien.

- Plus dur que de perdre sa mère ?

- Quand on perd son père, on sait qu'il n'y aura plus jamais de miracles.

- Je n'ai jamais connu de miracles, moi, dit Pasquale, à côté de Danielle. Mon père a disparu comme un caillou dans un puits avant que j'aie eu le temps de le connaître... comme ça j'ai rien perdu. *

A Peniel on voyait parfaitement la galaxie, comme on ne la voit jamais dans la vallée. Le silence du ciel délie les langues encore mieux que l'alcool.

- Et votre père, il est encore en vie, vous, Danielle ? demanda le plus jeune.

- Qui... Mais je le connais pas aussi bien que Virginio connaissait son père. Il ne me parle jamais beaucoup. Tout ce qu'il sait me dire, c'est : "Tu ne feras jamais une bonne épouse comme ta mère, Danielle, tu n'es pas assez modeste pour rendre un homme heureux, ma fille".

- Votre père ne vous voit sûrement pas comme vous êtes, dit Pasquale, en prononçant chaque mot comme si c'était un bouton qu'il passait dans une boutonnière.

- Pasquale est bien placé pour le savoir, déclara Virginio, soudain tout réjoui. Il ne vous quitte pas des yeux, notre Pasquale !

Les autres, à l'exception de Pasquale, se mirent à rire et le plus jeune lança :

Guardi quanto è bella 'sta mela
quanto è bellissima e cotta ! *

Quelques jours plus tard je suis montée jusqu'au col dans l'idée d'aller voir Marius. Quand j'ai regardé en bas, j'ai vu son troupeau qui paissait près du ruisseau. Puis j'ai entendu sa voix.

Marius à Sauva !

Cette fois il n'y avait pas de doute possible. Chaque syllabe se détachait nettement, et on pouvait l'entendre une deuxième fois répétée par l'écho, répercutée contre la Tête de Duet. Je me suis aplatie par terre et je me suis caché la tête dans les bras comme quand il y a de l'orage. Faites qu'il s'arrête ! j'ai prié. Faites qu'il se taise.

Marius à Sauva !

Je me suis avancée en rampant à plat ventre. Il était debout près du premier rocher. Il écartait les bras tout grand.

- Pour tes flancs, j'ai des cuisses ! il criait.

Ça ressemblait à un ordre. Qu'est-ce qu'il voulait ? Est-ce qu'il s'attendait à voir la montagne bouger ?

- Mes vieilles cuisses pour tes flancs !

Il faisait allusion à son âge maintenant. Il criait qu'il était vieux.

- Pour tes pics, j'ai des yeux !

Il se cacha les yeux dans les mains comme s'il pleurait.

L'écho rendait encore plus terrible le silence qui suivait.

- Pour tes arbres, j'ai des bras !

Ç'aurait pu être une réponse à quelque chose, si quelque chose s'était manifesté. Mais tout demeurait immobile. Moi-même je retenais mon souffle.

Pour tes arbres, mes bras fidèles !

Johnny se tenait un peu à l'écart de Marius, la queue entre les jambes.

Pour porter ton fardeau, j'ai des reins !

Pas un nuage ne changea de forme. Le vieux berger, les genoux ployés, levait la tête vers la falaise.

Pour retenir ton traîneau, j'ai des talons !

Il frappait la terre du talon, s'arc-boutant en arrière comme s'il conduisait un traîneau chargé dans une descente.

- J'ai des talons et des reins pour conduire ton traîneau !

Derrière lui les vaches paissaient paisiblement.

Il escalada un rocher et se dressa debout, de toute sa hauteur, à deux mètres du sol. En voyant sa petite silhouette perchée sur ce rocher face aux immenses pentes de Peniel, j'ai compris quelque chose. Marius parlait de ce qu'il avait réussi dans la vie. Il n'attachait aucun prix à l'opinion des autres. Ce qu'il avait fait, c'était pour lui qu'il l'avait fait, pour sa propre satisfaction. Sa réussite, ce n'était pas seulement un troupeau de trente vaches. C'était aussi sa force de caractère. Et maintenant qu'il était vieux et seul, il se demandait tous les jours : à quoi bon continuer ? Et personne ne pouvait lui donner la réponse. Tout l'été, jour après jour, il avait trouvé lui-même la réponse. Et aujourd'hui, là, tout seul, il s'en glorifiait. C'était ce que je me disais.

Il plongeait ses mains dans son pantalon.

- Pour ta grotte, j'ai des couilles ! Mes couilles ! Pour ta grotte ! *

L'herbe était pleine de crocus, leurs pétales jaunes et violets s'ouvraient comme des becs d'oiseaux nouveau-nés. Je les ai écrasés avec mon poing. Je les ai tous écrasés, tous ceux que je pouvais voir.

Ce soir-là, quand les bûcherons sont arrivés pour se laver, Danielle prit Pasquale à part : « Il faut que je vous parle.

- Dimanche prochain, dit-il.

- Non ! insista-t-elle. Tout de suite ! Je ne tiendrai pas un jour de plus si je ne parle pas à quelqu'un. »

Pasquale alla jusqu'à l'abreuvoir et discuta avec le Père. Elle les entendit parler en italien. Au bout de cinq minutes, le Père harcelait tous les autres pour les presser à partir. Ils durent renoncer au coup de peigne rituel, l'un après l'autre, devant le bout de miroir. Ils ramassèrent leurs sacs, dirent au revoir et se dirigèrent vers la voiture de leur pas lent, alourdi de fatigue. Alberto, le Sicilien, s'assit à la place du conducteur.

Pasquale resta tout seul et commença à se raser devant le miroir.

- Vous n'y voyez rien, dit Danielle. A quoi ça rime de vous raser ?

- C'est la première fois que vous m'invitez à dîner.

- Dîner ! Il n'y a que de la soupe ! *

Elle se mit à sangloter en silence. Pasquale ne le remarqua pas tout de suite, trop occupé à essayer de se voir dans le miroir où il ne voyait effectivement plus grand chose. C'est l'immobilité de Danielle qui le poussa à se retourner. Il vit alors que ses épaules tremblaient.

- Chch... fit-il, chch... Il l'entraîna vers le chalet.

Une oie les suivit. La porte était ouverte. Il s'arrêta après quelques pas, il faisait si noir à l'intérieur qu'il ne distinguait rien. Elle le prit par la main et le conduisit vers la chaise près de la table, puis alla s'asseoir de l'autre côté en face de lui. Elle ne pensait pas plus à allumer la lampe qu'à faire chauffer la soupe.

- Il s'est passé quelque chose cet après-midi, dit-elle.

- Quoi ?

Dans le noir, les mains posées sur la table, lentement, calmement, elle lui raconta ce qui s'était passé.

Elle parla même des crocus. Quand elle eut fini, ils restèrent silencieux. Ils entendirent une vache pisser dans l'étable, qu'une simple cloison de planches séparait de la cuisine.

- Pourquoi parlait-il comme ça à la montagne ? murmura-t-elle.

- Danielle, dit Pasquale, lentement, en pesant tous ses mots, ce n'est pas à la montagne qu'il parlait, ton vieux berger, ce n'est pas à la montagne qu'il offrait son corps, morceau par morceau, c'est à toi, et tu le sais, ma petite Danielle, tu le sais. *

Ses sanglots reprirent, jusqu'à devenir de véritables hurlements. Elle se leva pour reprendre son souffle et pour crier plus fort. Pasquale fit le tour de la table en tâtonnant et la prit dans ses bras. Elle serra sa tête contre sa poitrine de toutes ses forces. Elle mordit sa chemise qui sentait la résine et la sueur. Elle y fit même un trou avec ses dents.

Pasquale avait au poignet une montre-réveil. La sonnerie le réveilla à quatre heures et demie. Il n'avait pas envie que les autres viennent le prendre au chalet, il avait peur que Danielle interprète mal leurs rires. Il l'embrassa plusieurs fois, ramassa ses affaires à tâtons et se gissa dehors. Il s'habilla dans l'herbe, à l'endroit où ils laissaient toujours la Mercedes.

Aujourd'hui, si vous traversez Bergame et que vous prenez la route du nord vers Zogno, vous verrez, à la sortie de la ville, là où s'arrêtent les trottoirs pavés et où commencent les poteaux télégraphiques, juste en face d'un garage AGIP et contre une cour où on répare les pneus, une boutique portant cette enseigne : Verdura e Alimentari. Si c'est l'hiver, vous trouverez Pasquale à l'intérieur en train de servir ses clients. Il pose ses légumes sur la balance avec la précision et la minutie scrupuleuse de saint Pierre en personne. Il a un air soucieux et fier à la fois.

Danielle a eu une petite fille qu'ils ont appelée Barbara. Pasquale a installé une balançoire dans un platane, sur le terrain vague derrière la boutique, et Barbara vient souvent jouer là avec ses camarades. Les hommes qui réparent des pneus dans la cour à côté l'appellent leur Uccellina, leur petit oiseau.

Si c'est l'été, vous ne verrez pas Pasquale, parce qu'il a dépensé toutes ses économies pour acheter cette boutique et qu'il est obligé de retourner faire le bûcheron dans les montagnes, de l'autre côté de la frontière. Quand il est là-bas, il écrit à Danielle presque tous les dimanches, il lui raconte combien d'arbres ils ont abattu, il lui parle du temps qu'il fait. Danielle parle italien avec les clients, avec un fort accent français. Elle s'habille de façon plus élégante que bien des femmes de là-bas et porte de grands anneaux dorés à ses oreilles. Elle attend un autre enfant.

Dans la boutique, tout près de la porte, est suspendue une cage à oiseau. A l'intérieur se trouve un oiseau noir, de la taille d'une grive, avec un bec jaune et des yeux comme des sequins. Chaque fois qu'entre un client, il lui lance une de ces insultes que le Sicilien lui a apprises. Comme il sait distinguer les hommes des femmes, les insultes tombent toujours à propos. S'il n'était plus là, les clients trouveraient qu'il manque quelque chose. De temps en temps quelqu'un lui répond, comme à un vieux compagnon d'infortune, et lui fait partager ses griefs contre les hommes, les femmes, le gouvernement, les curés, les avocats, le percepteur, le temps, les enfants, la terre entière. Et quelquefois, quand personne ne s'occupe de lui ou ne lui donne une poignée de graines, il fait cligner ses grands yeux d'or et lentement répète quelques mots qui n'ont plus le même accent ni le même rythme que les autres, comme si ce n'était pas la même voix qui les lui avait appris : Marius à Sauva ! Marius à Sauva...

Entre les murs de la petite épicerie, on ne peut pas dire qu'on a mal entendu.

VU DE

Madrid

José Angel Valente

VALENTE, J.-A.
L'Innocent Maspéro, La Découverte, 1978.
Trois Leçons de Ténèbres
UNES, 1985.
Hibakusha
Nulle Part n° 6
Cahiers des Brisants, 1986

F. TICHY



L'Espagne et l'Europe

Il semble qu'elle soit très éloignée du commerce des autres nations et au bout du monde.

Baltasar Gracián,
El Criticón, 2^e partie, chap. III

Le rapport ambigu de l'Espagne avec l'Europe est, pour une grande part, son rapport ambigu avec sa propre modernité. Par un processus de cristallisation idéologique, dont les causes ont été, avec des bonheurs divers, plus d'une fois étudiées et analysées, l'Espagne ne cesse de se donner, de s'imposer même, depuis le milieu du XVI^e siècle au moins, une identité particulière. Même si les Espagnols n'allaient pas tous pouvoir s'y reconnaître au cours de leur histoire ultérieure, elle se définissait sous des formes très radicales de défense vis-à-vis des éléments de modernité dont elle-même était ou avait pu être porteuse - sinon même de rejet de ces éléments. Ces formes agressives et non pas conciliatrices fondent la constante - essentiellement négative - du traditionalisme espagnol.

La singularité de l'Espagne par rapport à l'Europe ne se définit pas, dans cette perspective, en termes positifs, c'est-à-dire d'intégration, mais en termes négatifs de refus, c'est-à-dire d'auto-exclusion. Une attitude traditionaliste dominante fige la singularité, l'identité de l'Espagne en un bloc têtue, immobile, d'orthodoxie, fermé à l'infection par l'Europe de toutes les hétérodoxies possibles ou probables. Mais l'on sait qu'il n'est rien comme le traditionalisme pour masquer et enterrer la tradition elle-même en tant que source afin de l'immobiliser et de la verrouiller en tant que dogme. Et l'on sait aussi que tradition et modernité s'appellent mutuellement, que toutes deux n'existent que dans un échange réciproque. C'est cet échange lui-même que paralyse, que fige le traditionalisme, interdisant à la fois, en un double mouvement négatif, l'accès à la tradition, qu'il monopolise, et l'accès à la modernité, qu'il refuse.

Il s'ensuit que l'existence profonde d'un dialogue communautaire doit pour un Espagnol d'aujourd'hui commencer par la négation de cette double négation, afin de faire revivre les rythmes entravés de la

modernité nationale, tout à la fois, de se réapproprier la richesse confisquée de sa propre tradition.

Cette réappropriation est d'une importance décisive dans les domaines aux frontières aussi larges qu'imprécises que l'on assigne d'ordinaire à la création, à l'esprit et à la culture. Quelqu'un signalait très justement, à propos de l'entrée de l'Espagne dans la Communauté européenne : « Nul n'ignore aujourd'hui le cauchemar possible d'un futur où les manifestations d'une technologie civile et militaire avancée pourraient pactiser avec les valeurs archaïques qui ont toujours empoisonné la vie espagnole. »⁽¹⁾

Les « valeurs archaïques » évoquées par cet auteur seraient, à mon sens, celles qu'on associe obstinément à une typologie, une idolâtrie de l'espagnolité ou de l'Espagnol.

Les syndromes de cet Espagnol si difficile à vivre et qui pratique l'autoségrégation furent très tôt identifiés par Baltasar Gracián, le plus grand - peut-être le seul - représentant d'une pensée critique dans notre XVII^e siècle et l'une des plus grandes figures de la prémodernité européenne. « L'infrastructure - écrit Gracián - en tant que premier de tous les maux, prit les devants, rencontra l'Espagne, première province de l'Europe. Celle-ci lui parut tellement à son goût qu'elle y fit souche ; c'est là qu'elle vit et règne avec tous ses sujets ; l'amour-propre, le mépris pour autrui, le désir de tout régenter et de ne servir personne, la certitude d'être le plus beau, de sortir de la cuisse de Jupiter, l'ostentation, le paraître, l'autoéloge, le verbe abondant haut et creux, la solennité, la pompe, le brio, et la présomption sous toutes ses formes ; cela du plus noble au plus vulgaire. »

Le texte de Gracián pourrait s'intituler : *Statue d'Espagnol à détruire*. Destruction d'autant plus urgente que certaines formes de la symptomatologie décrite par Gracián se sont profondément ancrées dans des manifestations non négligeables de notre pensée ou de notre culture. On pourrait en trouver des exemples depuis certaines formes particulièrement exaspérées de la pensée politique de Quevedo au XVII^e siècle jusqu'au fameux « Laissons-les inventer » lancé par Miguel de Unamuno à notre époque.

Œuvre de démolition en même temps que de clarification, d'ouverture à des perspectives et à des horizons de notre propre histoire récemment encore interdits, l'acte d'intégration communautaire doit nous faire prendre collectivement conscience de l'importance décisive du fait espagnol à l'orée de la modernité européenne, à laquelle contribue l'Espagne et à partir de laquelle se produit son recul.

Profondément marquée par des signes aussi contraires, l'histoire de notre difficile, de notre précaire modernité est une suite laborieuse de périodes de paralysie et de périodes de convulsion. C'est pourquoi elle a aussi été, pour une bonne part, une histoire d'expulsions et d'exils. Je ne fais pas seulement allusion aux expulsions massives des personnes, comme celles des juifs espagnols, ou à l'exil individuel de ceux qui, comme Luis Vives⁽²⁾ et Juan de Valdés⁽³⁾ au XVI^e siècle ou comme Miguel de Molinos⁽⁴⁾ au XVII^e siècle, ont profondément marqué la pensée et la spiritualité européennes de leur époque.

Je fais allusion également à la singulière aventure d'œuvres aussi capitales que le Cantique spirituel de Jean de la Croix, texte qui a, lui aussi, connu l'exil et qui dut passer les Pyrénées aux mains d'Anne de Jésus pour être publié en français avant de l'être en castillan. Ou à l'émigration d'expressions culturelles entières, comme le roman moderne, totalement engendré par Cervantés, et qui donne ses fruits les plus importants ailleurs, avec le roman anglais des XVII^e et XVIII^e siècles et le roman français du XIX^e siècle. Quant au sort de la pensée critique de Gracián, il ne fut pas différent : sans véritable descendance parmi nous, elle marque d'abord les moralistes français du XVII^e siècle, avant d'aboutir à Nietzsche par l'intermédiaire de Schopenhauer.

Dans cette perspective, que nous pourrions appeler perspective de nos divers exils européens, être en Europe signifierait pour nous, en réalité, être de nouveau en compagnie de nous-mêmes. Rapport en définitive spéculaire que celui de l'Espagne et de l'Europe. Quand l'Europe regardera vers l'Espagne,

elle s'y verra reflétée, sans préjudice de sa diversité. Quand l'Espagne regardera vers l'Europe, elle s'y verra, à son tour, reflétée sans préjudice de sa singularité, alors positivement définie.

© José Angel Valente

Londres

Timothy Garlon Ash



La Hongrie et Mme Thatcher

Mme Thatcher, il est vrai, perd de sa popularité outre-Manche. Mais en Hongrie, tel n'est pas le cas. Sa récente visite dans ce pays a nourri le folklore local. Un universitaire m'a décrit - à l'aide de détails qui semblaient pris sur le vif - la façon dont Mme Thatcher avait préparé, à l'intention d'une famille hongroise ordinaire, tout un repas anglais. Tissée autour d'une once de vérité, cette histoire en dit long sur le succès du Premier ministre britannique en Hongrie. Un autre universitaire m'a expliqué qu'aujourd'hui le fin du fin, dans la capitale magyare, consistait à emporter son argent de poche dans une enveloppe en papier de couleur bistre style HMSO⁽¹⁾. Savez-vous pourquoi ? C'est ce que faisait Mme Thatcher lorsqu'elle allait faire des achats au marché de Budapest.

Si Mme Thatcher jouit d'une extraordinaire réputation en Hongrie, la Hongrie jouit d'une extraordinaire réputation dans la Grande-Bretagne de Mme Thatcher. Plus enthousiastes que les socialistes eux-mêmes, les conservateurs - surtout depuis la visite de la Dame de fer en Hongrie - n'ont pas trouvé de formules trop belles pour louer ceux que Norman St John-Stevas a qualifié de peuple "thatcherien" du monde communiste. Si les Britanniques se firent une réflexion en lisant dans la presse, en octobre 1985, que le secrétaire général du parti communiste hongrois, Janos Kadar, rendait sa visite à Mme Thatcher, cette réflexion, à n'en pas douter, fut celle-ci : « La Hongrie ? Ah oui, c'est un pays socialiste à part. Oui, oui. Tourné vers l'Ouest ; qui a compris quel était l'enjeu de la bataille économique. Libérale - brave petite Hongrie. En somme, elle nous ressemble un peu. »

Contre ce leurre séduisant d'une Hongrie « à la Thatcher », une poignée d'observateurs isolés, mieux informés que les autres et désireux que soient réintroduits - dans les articles britanniques consacrés à la Hongrie - des propos d'un scepticisme éloquent tels que j'en ai moi-même si souvent entendus à Budapest (de source officielle ou officieuse), ont entrepris une campagne ardue. Bon nombre de ces propos donnent à réfléchir. Qu'on se rappelle où commença la répression sanglante dirigée contre la Révolution de 1956 (« Janos Kadar a joué un rôle de premier plan dans la faillite de la contre-révolution de 1956 », nous expliquait, à l'occasion de sa visite, un communiqué), contre-révolution qui, néanmoins, a appris aux leaders communistes de la génération de M. Kadar à traiter leur propre peuple avec un peu plus d'égards. Qu'on se rappelle que les structures essentielles de l'Etat restent celles d'une dictature léniniste exercée par le Politburo, que le Parlement

(1) E. Subirats : La Illustración insuficiente, El País, 14-5-1985

(2) Humaniste espagnol (1492-1540), précepteur de la fille d'Henri VIII d'Angleterre et professeur à Oxford.

(3) Ecrivain de tendance érasimienne (1501-1541), camériste de Clément VII et propagateur d'une nouvelle spiritualité en Italie.

(4) Hétérodoxe espagnol (1628-1696) dont la doctrine servit de base au quétisme.

hongrois est un parlement à la façon dont Arthur Scargill est un démocrate, etc.

Un regard jeté sur l'économie, domaine dans lequel la Hongrie a réellement quelque chose d'unique à montrer, est cependant plus révélateur, plus propre à éveiller le scepticisme que ces données élémentaires. Les différentes réformes de l'économie hongroise auraient sans nul doute valeur d'exemple aux yeux d'observateurs occidentaux qui occuperaient les fonctions de M. Gorbatchev. (Mais le point de vue de celui-ci, dirait-on, est autre). Assurément, Budapest semble, de beaucoup, la plus prospère des capitales de l'Europe de l'Est. L'étranger de passage trouve matière à s'étonner devant les somptueux hôtels modernes donnant sur le Danube (Hilton, Hyatt, Forum, Intercontinental), les boutiques de mode de la rue Vaci et la surabondance de boissons et de nourriture. Mais les petites villes représentent l'envers du décor. Même les sociologues du Parti concèdent que les richesses du pays sont fort inégalement réparties. En haut de l'échelle de la population gagnent 80 fois plus environ que les 5 p. 100 les plus défavorisés. Quelque 20 p. 100 à 30 p. 100 de la population vivent en deçà du seuil de pauvreté.

La presse occidentale a largement souligné les aspects les plus spectaculaires des autres réformes engagées par la Hongrie depuis 1978. Nous avons tous lu des articles concernant la privatisation d'une partie du secteur secondaire : des restaurants sont donnés à bail à des particuliers, l'hôtel Viktoria est un hôtel privé, on a réintroduit le système des obligations. Mais on ne s'est guère pressé d'évaluer les conséquences de ces initiatives sur l'ensemble du système économique. "Bien maigre est la flamme qui vivote sous l'épaisse fumée de la rhétorique", déclare sans détour un diplomate occidental. Un communiste hongrois distingué partage cette opinion. A ses yeux, la prodigieuse rhétorique qui, en 1982-1983, vantait les mérites de la réforme, visait au premier chef à persuader les banques occidentales d'aider la Hongrie à triompher de la crise aiguë que lui valait son manque de devises. Ayant consenti, en 1984, un prêt d'un milliard de dollars, les banques occidentales firent de la Hongrie le plus gros débiteur de devises fortes per capita de l'Europe de l'Est. Si la rhétorique hongroise louait la réforme, c'était aussi pour doré la pilule à l'opinion publique du pays et lui faire admettre l'austérité. En réalité, l'Etat ne réduisit que fort peu son contrôle centralisateur sur l'économie ; dans sa hâte, il multipliait même ses interventions dans de nombreux secteurs avec le souci d'améliorer la balance commerciale.

En 1985, cependant, le marasme économique était plus inquiétant que jamais. « La lumière que nous pensions distinguer au bout du tunnel était – nous l'avons constaté depuis lors – celle d'un train lancé vers nous », aurait confié Ferenc Havasi, membre du Politburo chargé de l'assainissement de l'économie. Les Hongrois sont handicapés par des contrats commerciaux défavorables avec les pays occidentaux. A l'Est – autre handicap – le nouveau maître de la Russie exige que lui soient livrés des articles de meilleure qualité et que son pétrole lui soit payé plus cher.

Pourtant, les contraintes les plus dures, qui résultent, pour la plupart, des réformes elles-mêmes, sont nationales. Lors du Congrès du parti communiste hongrois de mars 1985, Ferenc Havasi avouait qu'au cours des années 1980 à 1984, les salaires réels avaient diminué de 6 ou 7 p. 100. Des économistes d'une autre école estiment que, depuis 1978, les salaires réels ont diminué de 10 p. 100 et qu'une baisse ultérieure de 5 p. 100 pourrait s'avérer nécessaire si l'on voulait obtenir un certain équilibre entre l'offre et la demande. Qui plus est, l'effondrement du niveau de vie n'est pas ressenti par tous d'égale manière. Retraités et manœuvres sont généralement les plus touchés. La plupart des ouvriers qualifiés peuvent modérer la baisse de leur pouvoir d'achat en assurant quelques travaux dans le secteur secondaire.

Mais ce qui, plus que tout, retient l'attention des pauvres et provoque leur indignation, c'est le petit nombre de nouveaux riches qui ont profité de façon ostentatoire de l'introduction légale d'un secteur privé

ou semi-privé au sein de l'économie : propriétaires de boutiques de mode et négociants tournés vers l'export-import qui se font construire de luxueuses villas sur les collines de Buda tout en parodiant au volant de leur BMW couleur or, hommes au visage avenant qui ont su tirer de la réforme le meilleur parti. Aussi, la poursuite de celle-ci éveille-t-elle, chez le peuple, une indéniable hostilité, qui, lors des élections législatives, s'est « audacieusement » exprimée : avec ses pitoyables 98,6 p. 100, le syndicaliste Sandor Gaspar est, de tous les candidats nationaux, celui qui a totalisé le plus petit nombre de voix. Voilà qui a réveillé les syndicats officiels, enclins, désormais, à s'opposer à la poursuite de la réforme.

La morale de l'histoire est celle-ci : tout comme les connaissances, le capitalisme représente un danger si la dose en est faible. Cependant, de même que les lacunes d'un maigre savoir se combleront par un supplément de connaissances – et non par l'ignorance – c'est par un surcroît de capitalisme que pourront être résolus, dans un pays socialiste, les problèmes que pose un capitalisme timoré. Telle est aujourd'hui la conclusion des meilleurs économistes hongrois. Certes, ils ne prononcent pas le mot « capitalisme » ; un peu de décence ! Mais ils expliquent qu'une société commerciale excédentaire doit être créditée de ses bénéfices afin de pouvoir les réinvestir ou en distribuer une part substantielle à ses directeurs comme primes d'encouragement et comme dividendes à ses actionnaires. (Actuellement, de tels bénéfices peuvent, à tout moment, être prélevés par le gouvernement pour rééquilibrer le budget de l'Etat.)

Ces mêmes économistes précisent que si une société commerciale est en déficit, la faillite doit être déclarée, le personnel, licencié, du moins temporairement. Le statut des coopératives agricoles, qui a permis d'obtenir de bons résultats, pourrait être étendu à d'autres domaines. Ou bien, l'on pourrait multiplier ce que les Hongrois appellent les "unités d'entreprise". Tels sont les impératifs à respecter, au dire des meilleurs économistes, si le pays entend rester concurrentiel sur les marchés mondiaux. Et de conclure par cette métaphore, qui semble être en vogue à Budapest : « L'on ne peut faire l'amour et rester vierge. »

Peut-on mettre en pratique les conseils des économistes ? La résistance politique est immense. Le chômage reste un sujet tabou. Les syndicats s'activent pour faire échec aux visées des économistes, tandis que sont légion les Hongrois faisant partie de l'appareil d'Etat et les directeurs de sociétés commerciales qui craignent de voir se réduire leur privilèges si les réformes sont menées plus avant. Bien que le cas soit théoriquement prévu par la loi, les firmes hongroises n'ont connu jusqu'à présent qu'une ou deux faillites. Les Hongrois ne semblent pas croire qu'il sera procédé à une radicalisation des réformes tant que seront au pouvoir l'ancien hôte de Mme Thatcher et les autres dirigeants de sa génération. Mais de quoi sera fait l'"après-Kadar" ?

Un des plus brillants économistes indépendants du gouvernement avance quatre hypothèses.

1) Les successeurs de Kadar radicaliseront les réformes. (Mais cet économiste n'y croit guère.)

2) On assistera à une explosion de mécontentement populaire, hypothèse tout aussi fragile. Néanmoins, ceux qui ont vécu le soulèvement de 1956 se rappellent qu'en 1955, aucun signe avant-coureur ne l'avait annoncé. Or, le terrain est à nouveau miné. Il l'est par la détérioration du niveau de vie, mais aussi par la croissante répression qui s'exerce, dans la Roumanie limitrophe, sur la minorité hongroise forte de 2 millions d'individus, ce qui, en Hongrie, exacerbe l'opinion publique.

3) Les nouveaux maîtres du pays se contenteront de mener à leur tour la politique bancaire de leurs prédécesseurs.

4) Enfin, hypothèse la plus crédible, les successeurs de Kadar, confrontés à des problèmes d'ordre économique et social de plus en plus inextricables – dus, précisément, à la tiédeur même des réformes – s'efforceront, en confisquant le peu de liberté de l'ère kadarienne, d'annihiler une opposition croissante et de désamorcer toute manifestation de mécontentement. Le système n'ayant pas été ébranlé jusque

dans ses fondements, les nouveaux maîtres de la Hongrie disposeront, pour remplir de tels desseins, de tous les leviers nécessaires.

Il s'agit – bien entendu – d'hypothèses. Mais actuellement, la Hongrie ne semble pas réunir les avantages des pays capitalistes et socialistes. Elle figurerait plutôt une déchirure aux confins de deux systèmes.

© Timothy Garon Ash

(1) HMSO. Her Majesty's Stationary Office. "Papeterie de Sa Majesté". (NDT).

Copenhague

Suzanne Brogger



La chaussure qui fait mal

On oublie en général que la non-liberté coûte aussi cher que la liberté : Soren Kierkegaard nous donne l'exemple d'un enfant qui peut choisir des livres ou des jouets de prix égaux, mais une fois l'objet choisi et lorsque l'enfant, pris de regrets, veut le changer – alors là, le jouet n'a plus la même valeur. De même, il y eut un temps où l'homme pouvait acheter au même prix la liberté et la servitude ; ce prix était le libre choix de l'âme maîtresse d'elle-même. Il choisit alors la servitude. Mais s'il était venu ensuite demander à Dieu s'il ne lui était pas possible de la troquer, il se serait entendu à coup sûr répondre : sans aucun doute, il y eut un temps où tu aurais pu acheter ce que tu voulais ; mais c'est une chose singulière que la servitude, une fois achetée, n'a plus aucune valeur, bien qu'on l'ait payée tout aussi cher.

Tous mes livres se passent dans « la sphère du possible » et je suppose que c'est la raison pour laquelle ils ont provoqué autant d'indignation. Indignation est simplement un autre mot pour impuissance face à la catégorie du possible qui est la plus pesante de toutes. Beaucoup de gens sentent qu'ils ont une autre personne à l'intérieur d'eux-mêmes, une personne plus vraie, plus authentique, mais qui ne s'exprime pas. Beaucoup se sentent coupables de vivre en-dessous de leur potentiel ou à côté de leur existence. Ils accusent l'environnement, la société, le mariage, leur travail. Et pour se justifier et calmer leur douleur, ils disent : Nous aurions bien voulu, mais n'avons pas pu, car nous étions brimés, nous n'avions pas le droit, nous n'étions pas libres. Mais bien sûr qu'ils étaient libres ! Et ils le savaient... C'est quand nous réalisons que rien, absolument rien, ne nous empêche d'être nous-mêmes, que nous

BROGGER, Suzanne
Et délivrez-vous
de l'amour
Belfond, 320 p., 1978.
Crème fraîche
Belfond, 320 p., 1979.
Qui
Lattès, 358 p., 1985.

KIERKEGAARD, Soren
Traité du désespoir
Gallimard, (Idées),
256 p., 1949
Le Journal du séducteur
Gallimard, 1965
Le Concept de l'angoisse
Gallimard, (Idées),
1969
Discours édifiants
Desclée Brouwer,
140 p., 1962
Riens philosophiques
Gallimard, 1970
Les Miettes
philosophiques
Seuil, 1972
Etapas sur le chemin
de la vie
Gallimard, 424 p., 1979
Œuvres complètes
Orante, 1973-1982.
L'Existence
PUF, 224 p., 1982
Grande et tremblement
Aubier-Montaigne,
256 p., 1984
Ou bien... ou bien
Gallimard, 1984.

MOGENS ZIELER

* Kierkegaard en danois signifie « Cimetière ».

sommes pris de cette panique, febrilité ou de cet ennui très bien analysé par Søren Kierkegaard comme de l'angoisse (Angst).

La liberté se retrouve dans les liens avec le rituel de tous les jours. Kierkegaard remarque que l'habitude surgit dès que l'éternel sort de la répétition. Cela ne dépend pas de nous, bien qu'il soit possible de s'entraîner à augmenter notre attention. Il faut du courage pour vouloir la répétition, écrit-il. Peut-être ne l'a-t-il vécu lui-même que tout à la fin de sa vie à l'hôpital Frederik, où il était couché paraît-il, avec une expression d'intense éclat, les yeux brillant comme des étoiles.

Je ne veux plus parler de l'influence de Kierkegaard sur mes livres. La littérature comparée n'est pas mon métier, et de plus, je ne suis pas du tout certaine que les catégories, les fantaisies de Søren et ses idées fixes tiennent encore.

Mais, avant de faire table rase, je dois tirer mon chapeau à mon maître quand il s'agit de ridiculiser le sexe opposé. Je n'arrive évidemment pas à la cheville de cet homme qui voulait que toutes les femmes aient la tête peinte de couleur verte pour qu'à distance on n'ait aucun mal à les distinguer de la race humaine. Aucun poète ou philosophe à ma connaissance ne s'est penché de façon aussi extensive, intense et passionnée sur l'amour, la séduction, le mariage, les routes et dérives du désir, les oppositions entre l'homme et la femme – et avec autant de sérieux – que M. Cimetièrre*. Alors qu'il se prépare à devenir époux, avant la rupture avec Régine, il rencontre deux vaches attachées l'une à l'autre par la queue. Une des vaches exécute des mouvements extraordinaires avec cette partie du corps tandis que l'autre est tout à fait désespérée d'être obligée de participer à ces mêmes mouvements. N'est-ce pas ce que sont la plupart des mariages, telle est la question douloureuse et pas très philosophique de Kierkegaard avant une union jamais accomplie.

Dans un sens, toute son œuvre est une monumentale campagne de résistance envers les institutions église et mariage, teintée d'un sentiment de nostalgie pour ces prisons-là. Et cette résistance, il l'exerçait en sachant très bien que le fait d'être marié ou non est un faux problème par rapport à l'individuation. Saint Paul était donc le moins sot quand il mettait en garde contre la tentation de considérer l'état du mariage soit comme un obstacle soit comme une délivrance. Et Søren Kierkegaard ajoute dans le même esprit son fameux : Marie-toi et tu le regretteras, ne te marie pas et tu le regretteras, marie-toi ou ne te marie pas, de toute façon tu regretteras.

Pour mon propre compte je tiens à formuler le postulat que, sur le plan psychologique, tous les adultes sont mariés – qu'ils le sachent ou non ! C'est évidemment plus grave pour ceux qui ne savent pas avec qui ils sont mariés, car ce n'est pas forcément avec une personne vivante – il y en a qui sont mariés avec l'alcool – et tous ne sont pas mariés avec la personne indiquée par le contrat de mariage ni avec celle avec laquelle ils vivent tous les jours. Le mariage reste néanmoins une réalité psychologique pour tous les adultes et en un sens Søren Kierkegaard a été traité d'« expérimentateur » et, encore pire, il s'est rendu coupable d'amour littéraire – mais peu d'hommes ont exigé autant d'eux-mêmes dans la création d'un couple que Søren Kierkegaard.

Je viens de fêter mes 40 ans, Kierkegaard est mort à 43 ans et je ne connais aucune autre œuvre littéraire à ce point liée à des phases biologiques de la vie, au changement psychique, de façon théorique bien entendu. Toute mon entreprise d'écrivain est – comme je l'ai souvent dit – en même temps ma propre évolution. Nous ne connaissons, et pour cause, aucune évolution chez Søren Kierkegaard après 43 ans. Donc, si je dois suivre Kierkegaard de façon conséquente – n'est-ce pas justement la conséquence qui est l'axe central de son œuvre ? – je dois soit m'enterrer avec lui soit le quitter.

Que faire d'un philosophe avec lequel on ne peut pas danser ? Il le dit lui-même à Frederika Bremer : Non merci, je ne danse pas. Il a vécu comme son malheur personnel le sentiment qu'à son côté se trouvait toujours l'ange exterminateur. Venir danser – qu'est-ce que cela veut dire ? La danse est – par-des-

sus tout – un mouvement rythmique au-delà de toute réflexion et de toute parole, une existence dans la plénitude du moment. Et il le sait très bien, cet homme auquel on ne peut rien reprocher car il a tout analysé, pensé et écrit avec cette grande tête, trop grande pour le corps, et qui a tout simplement vécu chaque situation possible et imaginable de la vie – en théorie. Un matin il remarque un étrange cortège sur le chemin de l'amour – quelques jeunes filles qui dansaient entre elles le long du chemin. D'abord je pensais : quelles coquettes ! Mais, en m'approchant, je voyais derrière elles deux jeunes joueurs de flûte qui les faisaient danser – et j'ai presque failli me mettre à danser aussi. Oui, mais Søren, presque, tu étais le premier à le savoir, cela ne va pas.

L'œuvre de Søren Kierkegaard est en quelque sorte un long et épais mouvement vers la vie, une seule et longue préface. C'est pour cela que ceux qui l'aiment le plus sont les gens à l'âge de la puberté, l'âge le plus intense qui soit. Ceux qui pensent que la vie est devant eux, ou après eux ou qui ont prévu d'être libres vendredi prochain. Voilà comment je le ressentais quand j'avais 15 ans et quand je me disais : - Quand la vie va-t-elle enfin commencer ? Il doit y avoir une autre vie que d'éternuer quand le nez vous chatouille ». C'est également quand on a 15 ans qu'on crie au directeur : « J'ai une observation à faire : s'il faut accepter la vie telle qu'elle est, ne vaudrait-il pas beaucoup mieux savoir comment elle est ? » Non, on n'a pas demandé à être là et si cela n'a pas de sens, alors bonsoir la vie !

J'avais 15 ans quand j'ai emprunté Either/Or à la bibliothèque de Nelson Bayes de Suriwong Road à Bangkok. Et je l'avais enfin trouvée – la vraie vie. Si cela était sa méthode indirecte – alors l'effet en était vraiment direct. Si Søren Kierkegaard était sage-femme, alors j'étais un nouveau-né. Souvent il dit : Je pourrais en faire une nouvelle langue d'une aune. – Je n'en ai pas envie. J'aime la salade, mais je ne mange jamais que le cœur ; les feuilles sont, à mon avis, bonnes pour les porcs. C'était le cœur que j'avais trouvé chez lui. Et en moi-même. Car je voulais être comme cela, moi aussi. Comme lui. Il n'était pas seulement danois, cela aussi je voulais l'être, je ne voulais être ni française ni américaine, mais il était aussi martyr, et cela, je l'étais déjà, car qui ne l'est pas à cet âge ? Personne ne m'a compris à part quelqu'un qui m'a mal compris. Les gens me comprennent si peu qu'ils ne comprennent même pas qu'ils ne me comprennent pas.

M. Cimetièrre m'est tombé entre les mains au moment où j'étais tellement amoureuse – comme Johannes Climacus – amoureuse de la pensée, du fait de penser. En voyant un homme portant une haute pile d'objets fragiles, l'on ne s'étonne guère de son pas chancelant à la recherche constante d'un équilibre ; mais celui qui ne voit pas le fardeau sourit, comme beaucoup sourient en voyant Johannes Climacus sans soupçonner que son âme, inquiète de perdre un seul terme qui eût fait écrouler le tout, portait une charge bien plus élevée que celles dont on s'étonne d'habitude. Tel un étranger dans le monde, moi aussi je marchais d'un pas incertain de peur d'être dérangée dans mes pensées, cette angoisse fondamentale qui fait qu'on a peur que ne s'écroule tout ce qu'on a bâti dans l'imagination. Jusqu'à son dernier soupir, Søren Kierkegaard a dû attendre cet instant aussi angoissant que merveilleux. J'avais alors 15 ans et si quelqu'un venait me dire qu'il fallait changer un bébé ou laver dans un garage, je pouvais répondre : Il s'agit toujours de ne pas se laisser déranger par les choses extérieures.

Il faut des dons particuliers pour vivre une vie de famille ordinaire, laquelle n'est d'ailleurs plus tellement ordinaire. A peine a-t-on fini la vaisselle qu'il faut préparer le prochain repas. La vie de famille pourrait en fait ressembler à une sorte de culte spécialisé de la région autour du gros intestin. C'était ça la vraie vie ? Si la famille veut aller en forêt, il faut plusieurs jours de préparation et de discussion pour savoir ce qu'il faut emmener, et qui, des larmes et des cris parce qu'un tel fait faux bond, un autre vient aussi, un troisième doit se laisser convaincre, et quand, finalement, le train va partir, le quatrième va faire pipi. C'était ça la vraie vie ? Cette éternelle

attente que la vie commence, cette remise de ses propres envies, car si l'on avait faim et voulait se beurrer une tartine, on laissait tout de suite tomber à l'idée qu'à la seconde même ils allaient tous avoir envie d'une tartine et qu'on allait être obligée de faire des tartines pour huit personnes. C'était peut-être la vraie vie – je crois que oui ! Mais cela ne me disait rien. Au lieu de cela, je m'installais avec Søren Kierkegaard sur le grand cheval de la réflexion afin de percer à jour les autres, c'est-à-dire que je m'asseyais et j'écrivais... La voilà, la vraie vie était là, là où il n'y avait rien d'autre qu'une feuille de papier entre moi et la pensée. Et j'écrivais que les autres craignent d'être eux-mêmes – moi qui étais Søren Kierkegaard ! Je donnerais tout, ma vie aussi, pour trouver ce qui est plus salutaire pour la pensée que l'amant pour la bien-aimée : l'expression (le mot vraiment juste) pour alors mourir avec cette expression sur mes lèvres.

Si je ne puis plus être lui, ce n'est ni la force de la pensée ni une force de volonté qui m'a poussée, c'est la vie elle-même qui a fait qu'il est impossible de maintenir un tas d'oppositions, ce dualisme solidement ancré dans lequel, il me semble, Søren Kierkegaard est resté. Je ne peux plus mettre le signe d'égalité entre exister et réfléchir.

Nietzsche mis à part, Søren Kierkegaard est à ma connaissance un des rares philosophes de l'Occident qui a poursuivi sans relâche la tâche de devenir un individu, d'arriver à l'existence – et qui plus est : de se révéler : Tout homme a le devoir de se manifester au grand jour, de se révéler. La vie et la réalité tirent leur valeur de ce que l'homme se révèle. S'il ne le fait pas, sa révélation apparaîtra comme un châtiment.

Dans notre cercle culturel il existe toujours un doute et une résistance contre l'idée d'une hiérarchie à vocation spirituelle, des formes de conscience hiérarchiques. La hiérarchie est, en revanche, tout à fait acceptée quand il s'agit des sciences naturelles, les études du cerveau par exemple où un niveau d'organisation supérieur du cerveau introduit de nouvelles complexités qui ne sont en opposition que sur un niveau inférieur. Notre problème n'est donc pas qu'il existe des données contradictoires – car c'est nous qui avons décidé qu'elles le sont – le problème est la conscience en contradiction avec elle-même. Avec son fameux saut dans l'esprit Søren Kierkegaard a voulu suggérer qu'on peut arriver à un niveau où les contradictions prétendues traditionnelles cessent de l'être. Cela vaut par exemple pour l'essentiel par rapport au superficiel – mouvement / position (comme dans la physique nucléaire), corps / âme, perdition / élévation, privé / public, individuel / collectif – l'opposition chérie de notre temps.

Mais le mot individu veut dire non divisé et il y a donc très peu d'individus dans le monde, la plupart des gens sont divisés, c'est-à-dire partagés et déchirés par rapport à eux-mêmes et à l'environnement. Il en résulte cette absurdité : l'individu serait en contradiction avec l'espèce humaine ! Il me semble que Søren Kierkegaard s'est bloqué sur cette contradiction, peut-être parce qu'il n'avait ni le cœur ni le courage d'aller au-delà. Sauf en fournissant une nouvelle prestation de force intellectuelle : la passion de la pensée, la foi. Mais le moteur de la passion est justement opposition. Sans opposition pas de passion. Le sens secret de chaque passion est de vouloir sa perte. Écrivait Søren Kierkegaard, cette âme ardente qui craignait les flammes du feu plus qu'autre chose, qui fuyait le soleil et qui toute sa vie s'est amusé à voir fondre du sucre. On disait de lui que si Søren devait être transpercé par la lumière du jour, il ne resterait plus rien de lui. Et cela s'est passé ainsi.

Bien qu'en apparence il n'ait pas eu l'audace du choix de se lancer lui-même plus haut dans la spirale – parce que c'est en réalité une chute vers une concentricité supérieure spontanée, comme il disait, il est caractéristique que ce qu'il a écrit à cette occasion a été juste noté sur un bout de papier qui ne faisait pas partie du journal et qui s'est perdu. Il était arrivé à une crise à peu près cinq ans avant sa mort : Il vient dans la vie de l'homme un moment où l'immédiateté, étant pour ainsi dire à maturité, réclame une forme de vie supérieure et veut se saisir comme esprit. (...) A combien est-il donné de connaître cette

maturité, de découvrir qu'il y a un point critique où ça change et à partir duquel il s'agit de plus en plus, dans une compréhension grandissante, de comprendre qu'il y a quelque chose que l'on ne peut pas comprendre. (...) La plupart des gens ne deviennent pas esprit.

En réalité, il ne pouvait pas supporter ou se consoler de ne pas être mort à 33 ans - l'âge correct de mourir pour le fils bien élevé. Une crise vitale peut avoir beaucoup de symptômes, mais tous ont une chose en commun : la faillite intellectuelle ; il devient subitement impossible de faire un pas de plus vers l'être, on ne peut plus, psychiquement parlant, tirer sur le même compte qu'avant, on ne peut plus seulement faire ce qu'on a envie de faire étant donné que le désir peut être un piège, une contrainte intérieure et une non-liberté. Voici un symptôme : la sensualité ne découvre pas plaisir et joie, mais une profonde mélancolie. Il arrive alors que l'impulsivité et la spontanéité se séparent et deviennent deux impulsions différentes entraînant la peur. Car l'impulsivité dépend de la contrainte. Et on doit dire que Søren Kierkegaard n'écrivait pas spontanément, il écrivait impulsivement pour ne pas dire compulsivement. Son œuvre ne fait pas partie des expressions souveraines spontanées et cela explique peut-être en partie pourquoi il se desséchait.

Kierkegaard écrit : Depuis ma plus tendre enfance, le dard du chagrin est dans mon cœur. Tant qu'il est là, je reste ironique - s'il est retiré, je meurs. Nous ne sommes malades que dans la mesure où nous nous accrochons à ce dard dans le cœur au lieu de regarder la blessure qui apparaît en le retirant. Aussi longtemps que la vie tiens en mains (c'est-à-dire : que je poursuis la preuve) l'être de fait ne surgit pas, pour cette raison du moins que je suis en train de le prouver ; mais dès que je lâche la preuve, l'être de fait est là. Mais, de son père, il avait appris la force de la volonté, et il lui était insupportable de savoir que l'on ne pouvait pas tout obtenir par la volonté et le pire est que la volonté puisse être l'empêchement même ! Encore et encore il se reproche de ne pas sortir de la réflexion : je me perds, je ne passerai jamais, écrivait-il en sachant très bien qu'en lâchant il gagnerait sur lui-même et encore plus. Au lieu de cela il se complait dans l'hydropisie de la réflexion. Il reconnaît et aime cette mélancolie à laquelle il s'agrippe et qu'il nomme l'hydropisie de l'esprit et doit petit à petit vivre dans cet embrouillement ou, comme il le dit lui-même, cette privation de lumière qui résulte d'un désespoir. Cela mène à la maladie, à la mort : l'être humain veut se débarrasser de soi-même au lieu de son désespoir. Une maladie qui ne présente pas beaucoup d'intérêt... pour utiliser ses propres paroles.

Suis-je coupable ou non de truquage de citations et de gâchis ? Ai-je abusé de M. Cimetière à mes propres fins ? Sûrement. Les réflexions ici exposées ne constituent pas un système mais une arche de Noé où les animaux purs et impurs sont côte à côte. Je dois par exemple avouer ne pas avoir respecté le vœu de Søren Kierkegaard de ne jamais être cité pour des pensées écrites par Victor Eremita, Johannes de Silentio, Constantin Constantius, Johannes Climacus, Virgilius Haufniensis, Hilarius le Relieur, William Ashan et Frater Taciturnus. Mais cela vaut pour les pseudonymes comme pour le jus qui finit toujours dans la garde-manger : ils se retrouvent tous dans la propre tête de Søren d'où ils sont venus. Et comme tout au long de sa vie il a tout fait pour préserver son secret, il devient après sa mort responsable de tout. Non pas comme le témoin de vérité qu'il était mais comme le témoin de vérité qu'il est devenu. Je respecte l'utilisation des masques - bien que j'attache moins d'importance au fait qu'au fond de lui-même il ne pouvait se tutoyer et qu'entre lui et la mélancolie était tout un monde imaginaire qu'il exprimait dans les pseudonymes qu'à cet autre fait que les pseudonymes sont un moyen de renoncer à l'autorité. Car renoncer à l'autorité est justement ce qu'il faut s'efforcer de faire, livre après livre. Je puis donc souscrire et à l'utilisation des masques et à la méthode indirecte de sage-femme selon laquelle le lecteur se délivre lui-même. On doit, comme il écrit, assumer de devenir dépendant, ...très indigne aux

yeux des hommes et dire la vérité mettant ainsi les lecteurs dans une contradiction dont ils ne pourront sortir qu'en trouvant la vérité eux-mêmes.

J'aurais pu apprendre plus de Søren Kierkegaard que ce que j'ai appris. Ou plus exactement : J'aurais pu apprendre autre chose que ce que j'ai appris.

J'ai appris qu'un écrivain doit toujours donner le plus possible de sa personnalité, comme le Christ nous nourrit de son corps et de son sang. Cela nous met en dehors de la parade intellectuelle, car nous sommes là où nous nous trouvons comme des cannibales l'un par rapport à l'autre. En même temps j'ai appris à parler, à écrire et à exister en tant qu'être humain en mon propre nom. Il était impossible de ne pas relever le défi : Je ne connais aucun être humain dont on peut réellement dire que sa vie est arrivée à la réalité. Cela semble décevant mais en regardant de près on aperçoit des centaines de phantasmes qui font qu'il n'existe pas de façon tout à fait personnelle, que la réalité ne peut l'attraper en tant que personne. Nul ne dit : Je. L'un parle au nom du siècle, l'autre au nom du public, l'un au nom de la science, l'autre en vertu de sa charge et partout leur vie est garantie par la tradition que « d'autres », « les autres » en font autant.

J'ai appris à écrire je à une époque où l'existence personnelle disparaissait et l'individu était démodé et vieux jeu en tant qu'exigence et idée, tandis que l'anonymat, que Søren Kierkegaard considère comme la plus merveilleuse et la plus recommandable des vertus.

J'ai appris à refuser l'appât des organisations, le chant des sirènes des ismes, les tentations des mouvements, la folie des conjonctures exactement comme Søren Kierkegaard devait répondre par la négative quand le Roi lui demandait s'il voulait avoir l'obligance de servir le gouvernement. Il expliquait, comme on le sait, que la finalité de ses efforts était justement qu'il était et devait rester privé.

J'ai appris à écrire je - bien qu'on ne puisse tomber plus bas dans la profession que d'écrire sur soi-même. Il est plus chic d'écrire sur Søren Kierkegaard, plus chic d'écrire sur Mickey, plus chic d'écrire sur une fourchette que sur soi-même. Mais je n'ai pas fait ce qui était chic car je voulais risquer ce qui était vrai. Ce qui à la longue se révèle impossible. Après de nombreuses années de réflexion, je dois m'incliner devant M. Cimetière.

Et voici ce que j'aurais pu apprendre : le mieux est de trouver ses manuscrits dans des étangs et des lacs et des cachettes secrètes de vieux secrétaires, l'auteur doit toujours être inconnu. Le sujet est le véritable point de l'évolution, d'accord, mais il n'y a pas de point final dans la vie tant qu'on vit. On peut se rendre disponible et crever chaque illusion, mais on retombe toujours dans une nouvelle illusion. A la longue on ne peut pas raconter en partant d'un Je vrai et subjectif sans que ce Je devienne officiel et donc une fiction. Et l'auteur se voit ainsi supprimer l'exigence d'être la mouche qui excite la passion de chacun - dans le sens socratique. Il est tout au plus question d'exciter une passion de voyeur et alors l'idée de base n'existe plus et l'œuvre est ratée.

Petit à petit le Je littéraire est devenu un pseudonyme. Mais je ne peux pas être un pseudonyme sans en même temps envoyer une invitation beaucoup trop généreuse à la démenche pure. Søren Kierkegaard écrit : Dans quelle mesure une existence de poète devrait être elle-même une poésie et quelle devrait être l'importance de sa vie par rapport à sa poésie, à cela je n'ose répondre. Mais moi je réponds - j'ose. Et je dis qu'il n'y a pas de superposition possible entre la vie et la fiction. Le Je se détruit livre après livre, car tout ce qu'on écrit meurt - comme meurt une partie de soi-même, plus ou moins. Chaque fois qu'un livre est écrit se pose la question pour le Je vivant : où aller ? Car il ne peut plus rester là où est le Je écrit - le Je mort - sans mourir aussi.

J'ai appris indirectement pourquoi un être vivant ne peut témoigner de la vérité. Je ne parle pas des morts, je parle entre autres de l'engagement de Søren Kierkegaard. Comme le Je vivant ne peut apparemment pas se situer là où le Je mort se trouve dans le livre, de la même manière la vie a une certaine

tendance à ne pas vouloir se trouver là où se situe la vérité !

Le monde veut être trompé - nous le savons. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Premièrement, je crois que dans le monde qui nous entoure la capacité d'absorption de vérité est limitée. Mais la quantité de vérité qu'un être vivant peut dire est également limitée. Car le flot de la vie s'obstine à rendre les dires relatifs. Cela semble être l'expression la plus tangible de la censure cosmique qui depuis toujours plaît tant à l'être humain. Car cette censure est notre force de vie et notre moteur. Il y a quelque chose qu'on ne peut pas dire. Et cela inclut aussi que, dès que quelqu'un arrive pour dire que le Royaume de Dieu est ici et maintenant, on cherche à tout prix à s'en débarrasser. Dans le cas de Søren Kierkegaard, on le nommant un génie - pour ainsi se débarrasser de l'exigence qu'il incarnait. C'est pour la même raison que le paradis a toujours été reporté à une date non encore fixée ! Et celui qui vient nous dire que c'est maintenant - doit crever. Et nous voilà à nouveau au commencement : les gens ne veulent être libres que vendredi prochain.

D'après les dossiers de l'hôpital, il ne souffrait de rien en particulier en y arrivant la dernière fois. A part une faiblesse générale et la disproportion entre corps et esprit qui l'avait figé dans le dualisme et qui se traduisait par une paralysie croissante de la partie inférieure du corps, aucune maladie connue ne pouvait être diagnostiquée. C'est Søren Kierkegaard lui-même qui disait que sa maladie était mortelle. La conséquence est salut. Pour moi il n'y a aucun doute qu'il soit mort de vérité - si on peut imaginer cela ! Le monde ne peut accepter la coexistence avec la grandeur, avait-il écrit, tandis que toute sa vie il avait lutté pour coexister avec la vérité.

Mais celui qui veut vraiment la vérité, qui brûle pour elle, il l'aura. Il se consumera en elle. Maintenant il approche enfin de la plénitude des temps. Couché, il se met à déplacer quelques pierres tombales... toujours la vieille habitude d'échanger les catégories... maintenant c'est le cerveau de la famille qu'il faut régler, de façon dialectique. Cet homme qui était venu pour rendre tout plus difficile et qui, comme un autre Atlas, avait porté tout l'univers par sa volonté et la force de son esprit, cet Aladin qui, longtemps, longtemps, toute sa vie, avait frotté la lampe avec une objection linguistique, il est là maintenant, s'approchant et s'éloignant de sa réserve. Tantôt il y a une pierre sans cadavre, tantôt un cadavre sans pierre. Peu importe vers où il se tourne, il manquera toujours quelque chose, soit une pierre, soit un cadavre. Comme le bout de papier volant qui appartenait à nulle part. Et comme la fenêtre laissée inachevée par Aladin. Il est à l'hôpital Frederik, pas Aladin, mais Søren Kierkegaard, dans le jardin zen où de tous les angles on peut voir toutes les pierres - sauf une.

H. C. Andersen parlait des galoches du bonheur. Søren Kierkegaard aurait pu parler de la chaussure qui fait mal. Mais justement parce qu'il ne voulait pas en parler, mais la dissimuler derrière un silence profond, il racontait beaucoup d'autres choses.

Maintenant il approche de ce qu'il voulait dire, mais qui ne peut être dit, il commence à lâcher parce qu'il ne peut pas faire autrement et lui qui, toute sa vie, s'est cramonné à l'idée qu'il y avait quelqu'un à proximité quand il devait uriner, maintenant tout s'écoule de lui, au-delà de son contrôle, tandis que, sans cesse, il parle à son Christ - dans un flot doré et totalement involontaire. C'est le paradoxe.

© Suzanne Brogger



Jerusalem

Amos Elon



L'après-Liban

Dans un appartement de trois pièces de la banlieue ouest de Jérusalem, qui surplombe les collines, un vieillard solitaire est assis dans la pénombre d'une pièce aux volets fermés. Il dévore la presse et écoute la radio, il ne parle à personne ou presque, sinon par téléphone. Cet homme c'est Menahem Begin, l'ex-Premier ministre d'Israël. On ne le voit que très rarement sur sa terrasse qui, par une coïncidence étrange, domine le village arabe de Deir Yassin : on se souvient que, dans les guerres de 1948, ce fut le lieu d'un massacre dont Begin, alors chef du groupe terroriste israélien Irgoun Zvai Leumi, avait été rendu responsable, accusation que ses adversaires politiques n'ont jamais laissé oublier.

Avant même sa brutale démission en cours de mandat, en septembre 1983, Begin avait déjà déserté la scène politique. Il y a maintenant déjà trois ans qu'il s'impose de vivre confiné à son domicile, en ermite satisfait de sa cellule. On ne l'a vu sortir de chez lui qu'à deux reprises : une fois pour se rendre à un office à la mémoire de sa défunte épouse, une autre fois pour subir l'opération de la prostate dans un hôpital voisin. Il ne s'est pas donné la peine de voter aux dernières élections et n'a pas même soutenu publiquement son propre parti, le Likoud. Il n'a jamais donné de motif à sa démission, sinon ces quelques mots mystérieux : « Eyni yachol », « je ne peux pas ». Pourquoi ? Il ne l'a jamais expliqué.

Les photos de lui qui sont sorties dans les journaux ont choqué ceux qui l'avaient connu à la fleur de l'âge. Le visage est maintenant décharné, squelettique, le regard hagard. Sa voix, hier si affirmée et sauvage, est, paraît-il, lourde et hésitante. Beaucoup d'Israéliens vivent l'effondrement de Menahem Begin comme l'épilogue d'une tragédie grecque, d'autres, comme le fruit d'une répugnante putrescence du type de celle qu'évoquent certains contes de Gabriel Garcia Marquez. On spéculé toujours sur les causes du drame. Certains l'attribuent à la disparition de sa femme Aliza en novembre 1982, d'autres affirment qu'il est déchiré de remords dus à la catastrophe de la guerre du Liban ; l'enfer, disent-ils, c'est la vérité comprise trop tard : Begin se sentirait coupable de plus de 650 Israéliens morts et de plus de 3 800 blessés dans l'aventure libanaise, bon nombre de ces blessés étant invalides pour la vie.

D'autres observateurs font état d'une rumeur qui traîne depuis des années selon laquelle il souffre des effets des médicaments qui lui ont été prescrits après son attaque et ses crises cardiaques, entraînant des crises de dépression suivies d'états euphoriques d'exaltation, puis de passivité.

Quoi qu'il en soit, la crise et l'effondrement de Begin sont symptomatiques de l'échec politique et moral, du marasme économique et de la crise militaire qui ont marqué le terme des six années de pouvoir du Likoud : une nation plus démoralisée et divisée que jamais, une guerre au Liban coûteuse et toujours inachevée, une paix chancelante en Egypte, une monnaie sans valeur, une inflation à trois chiffres, une économie que le ministre des Finances lui-même considère comme au bord de la faillite, avec une dette étrangère de vingt-deux milliards de dollars et demi,

la plus élevée du monde, deux fois plus importante qu'elle ne l'était quand Begin accéda au gouvernement.

Shimon Peres, le leader du parti travailliste qui a ramassé les pots cassés, est un technocrate de soixante-trois ans, ancien ministre de la Défense. Dans sa jeunesse, il était l'enfant prodige de la bureaucratie israélienne, et à trente ans, il devient le bras droit de David Ben Gourion, l'architecte de l'industrie militaire israélienne et le père de la bombe atomique qu'Israël est aujourd'hui au moins capable de produire. Devenu Premier ministre après des élections qui traduisirent la confusion interne de l'opinion par un match nul entre les deux principaux blocs politiques (le Likoud nationaliste conduit par Yitzhak Shamir et « l'alliance » des partis du centre gauche et du centre), Shimon Peres dirige un gouvernement d'unité nationale. En revanche, il doit céder la place à Shamir cette année même pour deux ans, jusqu'aux législatives de 1988.

L'objectif de Peres était et reste de « légitimer » à nouveau le parti travailliste, face à un électoral de plus en plus nationaliste et de plus en plus à droite, et de restaurer sa propre image de rassembleur. Depuis sa montée au pouvoir, il attend la grande nouvelle, l'événement, qui permettrait une percée comme celle qu'avait permis la visite de Sadate à Jérusalem pendant la première année du mandat de Begin. Il ne l'a pas encore trouvée. Il a confié une fois à un journaliste que le style pour lui ne se résuait pas à une technique, mais qu'il englobait un certain don de vision. A un autre journaliste il a dit qu'il aimerait accéder à une prière que lui avait faite Sadate à l'occasion d'une de leurs rencontres : soyez toujours conciliant dans vos déclarations publiques. Et il est vrai que, depuis qu'il est Premier ministre, le ton utilisé vis-à-vis de la communauté internationale, des pays arabes en particulier, est devenu beaucoup plus modéré.

Pourtant, jusqu'à présent, les efforts de Peres pour améliorer les rapports avec l'Égypte ont échoué, empoisonnés qu'ils étaient par l'invasion du Liban, et aussi par de multiples litiges comme celui concernant un hôtel et un club nautique à Taba, près d'Eilat, à l'extrémité du Golfe d'Akaba : le sort de Taba n'avait pas été réglé lors du traité de paix de 1979 ; les conseillers du Premier ministre lui montraient que la position d'Israël, du point de vue de la loi internationale, était sur ce point précaire, et il penchait lui-même vers l'idée de soumettre le litige à l'arbitrage international, au cas où la négociation bilatérale se révélerait stérile. Shamir s'est cependant opposé à cette attitude qu'il juge « défaitiste ». Peres aurait rétorqué à Shamir : « Nous ne sommes pas des gangsters. Nous n'allons pas nous emparer de Taba la nuit. Taba n'est pas si important, il ne s'agit tout de même pas de Jérusalem. » Shamir pourtant n'a pas lâché prise. Vraisemblable est l'hypothèse avancée par un éditorialiste du *Jerusalem Post*, selon laquelle, après mûre réflexion, le leader du Likoud serait persuadé que « toute solution définitive du litige de Taba est à rejeter pour les raisons mêmes avancées par Peres, à savoir qu'elle pourrait marquer un pas vers la normalisation, donc dans la direction d'une solution du conflit israélo-arabe ».

De même, Shamir s'est opposé au projet de longue date de Peres qui voulait offrir au roi Hussein de Jordanie la possibilité d'un compromis avantageux pour partager les pouvoirs dans les territoires occupés de Cisjordanie. On rapporte qu'avant les élections, en privé, Peres se serait montré favorable à une dévolution de « l'ensemble des territoires occupés » à la Jordanie. Lorsqu'on l'interrogea sur le sort des Israéliens implantés dans ces régions par les gouvernements précédents, il répondit qu'ils devraient admettre de vivre sous le pouvoir jordanien. En 1982, Peres approuva publiquement l'initiative de paix du président Reagan (autogouvernement pour les Palestiniens en conjonction avec la Jordanie, position que le gouvernement Begin avait rejetée sans réserve).

Peres n'a pas renouvelé de tels propos, par crainte de voir sa coalition compromise. Cependant, certains de ses collaborateurs ont avancé l'idée que, dans l'éventualité d'une démarche pour des négociations

de la part du roi Hussein et des éléments palestiniens les plus modérés, la situation politique pourrait radicalement changer. Certains députés du Likoud accuseraient le gouvernement de « trahison », d'autres le soutiendraient peut-être. Des négociations avec la Jordanie pourraient s'amorcer. On aurait peut-être recours à de nouvelles élections et Peres aurait peut-être la possibilité de les remporter autour d'une nouvelle plate-forme : « Parlons de la paix ». « Je ne m'en fais pas », aurait dit un jour, peut-être avec un peu trop d'aplomb Moshe Katzav, ministre des Affaires sociales et pilier du Likoud, « je fais pleinement confiance au petit roi. Il n'est pas prêt pour la paix. Il nous permettra de maintenir la coalition au moins jusqu'à ce que Shamir devienne Premier ministre ».

Beaucoup de gens ici, à l'exception peut-être des zélotes de l'extrême droite, semblent fatigués. Cette fatigue résulte peut-être d'une vie trop longue – pour certains une vie entière – passée dans ce qui est vécu comme un interminable état d'urgence. Peut-être est-elle d'ordre émotionnel et physique. Il y eut une époque où l'on disait d'Israël que son histoire était trop vaste et son territoire trop étroit. Depuis 1967, c'est le contraire qui est vrai. L'usure résulte aussi de rêves et d'attentes disproportionnés. Le sionisme classique poursuivait un rêve de rédemption. Comme tous les « ismes », il souleva des espoirs fous, suivis de cynisme et de désespoir. Les pionniers du sionisme ne se contentaient pas de fonder un Etat-patrie comme tous les autres. Ils attendaient un Eden juif, libre de toute menace, et aussi un nouveau paradis, un royaume peuplé de saints, un monde nouveau purgé de la souffrance et du péché. C'est seulement plus tard qu'ils se souvinrent qu'Eden ne fut jamais – dans la tradition juive – un havre de paix, mais plutôt une cage céleste vite hantée par la crainte, la discorde, l'arrogance et le mensonge. Peut-être est-ce seulement maintenant que les Israéliens commencent à ouvrir les yeux sur ce qu'on a appelé si longtemps le rêve sioniste. Lorsque les pionniers prirent la décision de se politiser, ils n'envisagèrent pas l'éventualité qu'à la difficulté ancestrale d'être juif viendrait se greffer la difficulté plus grande encore de survivre en mini-Etat dans une région du monde fort perturbée.

En conséquence, une sorte de détérioration qui ronge le corps politique se fait sentir. Elle appelle un traitement tantôt rationnel, tantôt irrationnel. Le soutien populaire dont continue à bénéficier Sharon participe de l'irrationnel. Il en est de même pour l'apparition d'un terrorisme juif clandestin et de la montée de nouveaux partis d'extrême droite : la Tehiya du général Raphaël Eitan et le Kach de Meir Kahane. Tous ont tant puisé dans les craintes actuelles, les haines et les préjugés, qu'il sera bien difficile à l'avenir de les contrôler, à moins que les loups et les agneaux du Moyen-Orient cohabitent soudain et que les lions mangent de la paille comme des bœufs. Tehiya, qui gagna cinq sièges aux élections, a presque doublé sa représentation à la Knesset et est en importance le troisième parti du pays. L'extrême-droite a gagné le soutien, tacite ou déclaré, d'une fraction importante du rabinat orthodoxe. Au tribunal de district de Jérusalem, lors du procès d'un groupe qui s'était lui-même déclaré « terroriste juif », on a rapporté que les chefs vénérés de deux *yeshivot* orthodoxes (écoles rabbiniques) subventionnées par l'Etat ainsi que l'ex-grand rabbin d'Israël avaient secrètement apporté leur soutien moral aux terroristes coupables d'assassinats collectifs. L'un d'eux les aurait célébrés comme des saints œuvrant pour Dieu, alors qu'ils se préparaient à faire sauter le dôme de la roche à Jérusalem. Un autre manifesta le désir de participer à une attaque terroriste contre les voyageurs innocents d'un autobus arabe... Plus grave encore : M. Shamir, Premier ministre en rotation, conduisit une délégation d'importants membres du Likoud et des groupes religieux, qui réclamaient du président de la République l'amnistie pour les terroristes (plasticage des voitures de trois maîtres arabes en Cisjordanie, dont un perdit les deux jambes et un autre fut amputé d'un pied) ; ils soutenaient que les motifs de ces crimes relevaient, pour utiliser leurs expressions, du patriotisme et de l'amour pour la terre d'Israël. Meir

CSONTVARY

ELON, Amos
The Israelis
Pelican Books, 360 p.,
1984.

Journey Through a
Haunted Land : The
New Germany
Pelican Books

avec

HASSAN, Sana
Between Enemies
Pelican Books
Herzl, A Biography
Pelican Books

avec

SCHARY, Dore
Herzl, A Play
Pelican Books
Timetable : A Novel
Pelican Books
Flight into Egypt
Pelican Books

Kahane a fait ouvertement appel au pays pour qu'on déclare les terroristes héros nationaux.

Il est possible, comme on l'affirme parfois, que Meir Kahane représente un des aspects les plus sous-développés du Moyen-Orient, comme autrefois de Brooklyn, mais le fait est que sa popularité a sérieusement monté dans les sondages depuis qu'il a conquis par surprise un siège à la Knesset. Si les élections avaient lieu actuellement, ce rabbin d'origine américaine, fondateur de Brooklyn de la Ligue pour la défense des juifs, rassemblerait deux fois plus de voix qu'en juillet 1984. Son programme est ouvertement raciste : les Arabes, affirme-t-il, se reproduisent « comme des chiens » ; ils doivent être expulsés avant d'empoisonner l'identité juive d'Israël ; les Arabes surpris avec des femmes juives devraient être castrés ; les mosquées de Jérusalem devraient être démantelées puisqu'on ne trouve pas de synagogue à La Mecque. Meir Kahane s'était servi des médias pour créer son mouvement à New York dans les années soixante et sa capacité d'exploiter la presse n'a d'égale que le mépris qu'il lui porte : « Je saurai m'occuper, lorsque je serai au pouvoir, de ces chiens arabes ainsi que de ces traîtres de la presse juive. Je ne suis pas démocrate, je suis Juif », « je vais rendre ce pays fou et la presse me suivra pas à pas. » Lorsqu'un terroriste juif ouvrit le feu sur un autobus arabe, au cœur de Jérusalem, à l'heure d'affluence, Kahane lui rendit hommage, alors qu'il était appréhendé par la police : « *Bénies soient les mains qui ont perpétré cet acte.* »

Plus grave encore est le glissement régulier de l'électorat vers l'extrême droite. Si le pays, dans son ensemble, avait suivi le vote des militaires lors des dernières élections, le Likoud aurait pu remporter une majorité solide, aidé par le parti Tehiya et ses alliés au sein des partis ultra-orthodoxes fondamentalistes. Selon un sondage réalisé pour la fondation Van Leer à Jérusalem (institut de recherche à financement privé), jusqu'à quarante pour cent des élèves des écoles secondaires prétendent appuyer les opinions du rabbin Kahane (le pourcentage dans les écoles religieuses orthodoxes étant plus important encore). Un autre sondage, conduit par la même



CSONTVARY
fondation, fait ressortir qu'un tiers seulement des jeunes de quinze à dix-huit ans « font preuve de constance démocratique » (c'est-à-dire souscrivent au système démocratique actuel). Les autres affichent des attitudes plus ou moins totalitaires, particulièrement envers leurs concitoyens arabes. Quarante pour cent environ sont favorables à une législation interdisant toute critique de la politique militaire et étrangère du gouvernement ; quarante-deux pour cent se déclarent en faveur d'une restriction des droits des citoyens non juifs ; trente-sept pour cent sont pour une restriction des droits des chrétiens ; quarante-sept pour cent pensent que les Arabes ne doivent pas accéder à des postes élevés dans l'administration ; soixante pour cent qu'ils ne doivent pas jouir des pleins droits de citoyenneté. Non seulement trente-huit pour cent déclarent qu'ils apportent leur soutien aux groupes terroristes juifs clandestins, mais neuf pour cent s'avouent disposés à faire partie de telles organisations...

Le compte rendu de ces sondages provoqua des remous. Le ministère de l'Éducation créa dans toutes les écoles des cours spéciaux ayant pour mission de

« renforcer la conscience démocratique » des écoliers. Shlomo Hillel, le président de l'Assemblée, convia une trentaine d'universitaires, de professeurs et d'écrivains à former un nouveau « Conseil public pour la démocratie ». Lors de la première et jusqu'à présent unique réunion de ce conseil, le professeur Yonatan Shapiro, sociologue à l'université de Tel-Aviv avança l'idée qu'on était ici confronté à un problème de structure et non pas d'âge, comme on l'imagine d'ordinaire. Il existait pour lui une corrélation évidente entre les attitudes antidémocratiques en Israël et celles envers les territoires occupés et leur population, ainsi qu'entre ces attitudes et l'orthodoxie religieuse. Car on note toujours un antidémocratisme plus virulent dans les groupes religieux qui exercent une pression pour un État théocratique ou dans ceux qui favorisent l'annexion des territoires occupés.

Feu Moshe Dayan, dans la foulée d'un voyage au Viêt-nam en 1966, mettait en garde les généraux israéliens contre les dangers des guerres qu'on ne sait pas finir. « *Ce sont les pires, pires que celles que l'on perd.* » Maintenant, après coup, nombreux sont ceux qui, ayant acquis de l'expérience, ont reporté le blâme de la campagne restée inachevée au Liban sur la supposée naïveté de Begin et sur la brutalité belligérante et irréaliste dont fit preuve Ariel Sharon. Il n'en reste pas moins qu'à ses débuts, la guerre fut une entreprise bipartite. Les travaillistes, dans leur majorité, étaient en faveur de l'invasion. Quelques députés travaillistes s'abstinrent et un seul, Yossi Sarid, s'opposa ouvertement à la guerre. Ils furent critiqués dans leur propre parti pour avoir manqué à un minimum de solidarité nationale. Un député travailliste engagé depuis vingt-cinq ans dans la politique dit aujourd'hui avec amertume que la leçon la plus importante qu'il a tirée fut d'apprendre que, lorsqu'un pays dans son ensemble se trouve uni derrière une décision, comme ce fut le cas ici, celle-ci est presque à coup sûr néfaste. Le général Moshe Levy, chef de l'état major actuel de l'armée israélienne déclara à la télévision qu'il comprenait maintenant « *le Liban beaucoup mieux que trois ans auparavant* », déclaration courageuse bien que fort déconcertante, comme le soulignait le lendemain Ha'aretz. Le général Levy n'était-il pas chef d'état-major adjoint au moment de la déclaration de guerre ?

Les Israéliens adorent philosopher sur l'idée de puissance, qui dans une certaine mesure fit toujours partie du sionisme. Celui-ci devait doter le pauvre et vulnérable juif du ghetto, soumis jusque-là aux fluctuations de la tolérance de dirigeants non juifs, d'un pouvoir qui lui permettrait de déterminer sa propre destinée. Pour ce qui est de ce « pouvoir », on en arrive maintenant à un immense paradoxe dans le contexte de la guerre du Liban. Comme le disait récemment Abba-Eban : « *La puissance militaire est chose bizarre. Lorsqu'elle sort de son rôle défensif (dans un pays tel qu'Israël), elle fait preuve d'une curieuse impuissance.* »

Parmi la génération qui a suivi le génocide, le comportement des Israéliens face à la notion de pouvoir n'a cessé d'être ambiguë et quelque peu complexe. Un écrivain israélien a comparé la guerre du Liban à une partie d'échecs dans laquelle toutes les pièces seraient arrivées au bord de l'échiquier, puis en seraient tombées.

En juin 1985, on déclara officiellement que l'évacuation des troupes israéliennes au Liban était terminée. Dans la pratique, une présence israélienne officieuse persiste, formant une zone tampon de cinq à quinze kilomètres de large et s'étendant du mont Hermon jusqu'à la Méditerranée au nord-est et à l'ouest de Metulla, ville qui constitue la pointe extrême septentrionale d'Israël. Metulla est située sur la frontière libanaise. Ses rues sont plantées de grands eucalyptus. Une boutique de souvenirs qui, l'année dernière encore, faisait des bonnes affaires en vendant des T-shirts imprimés de drapeaux israéliens et libanais et des petits thermomètres ornés des traditionnels crucifix ou *magen David* gravés dans l'olivier, est maintenant murée.

On a agrandi le poste frontière. Un vaste panneau tourné vers le Liban annonce : « *Soldats ! Vous touchez la terre d'Israël. Déchargez vos armes !* - Le

poste a été repeint en blanc et a l'air bien propre. Lorsqu'un chargement de soldats s'approche dans le calme plat, et retransverse la frontière vers Israël, un bruit assourdissant soudain rompt le silence. Les soldats errent en chœur, tapent des pieds et frappent leurs sièges de leurs ganelles, tandis que le chauffeur klaxonne. La police militaire en faction au poste frontière se contente d'un signe de main de les inviter à passer. On dit que de telles scènes sont habituelles. Comme j'ai pu le remarquer récemment, dans la dernière phase du retrait, l'hystérie latente des soldats évoque un psychodrame. Ils se comportent comme s'ils avaient échappé à une catastrophe naturelle. Ils hurlent : « On est passé ! Je n'y retournerai jamais ! » Un officier se tenait là tout près. Il fit remarquer qu'on n'avait jamais assisté à chose semblable au sein de l'armée israélienne, si renommée et si fière de son moral inébranlable. C'est la première guerre que tant de soldats, même haut placés, ont jugée vaine et néfaste. D'autre part, la perte en vies humaines ne se limite pas à ceux qui sont tombés sous le feu ennemi. Comme le ministre de la Défense Yitzhak Rabin l'a annoncé à la Knesset, vingt soldats se sont suicidés en servant au Liban ; cent quarante-trois soldats de carrière et réservistes ont été jetés en prison pour avoir refusé de servir au Liban. Ruth Linn, chargée de recherches en sciences sociales à l'université de Haifa, note que la plupart d'entre eux appartenaient à des unités de combat et étaient diplômés de l'enseignement supérieur, avec un âge moyen d'environ trente et un ans.

A en croire le Dr Linn, leur nombre est bien supérieur, beaucoup avaient été relâchés ou envoyés hors du Liban par des supérieurs sympathisants ; un cinquième d'entre eux sont des officiers. Le langage qu'emploient les soldats est lui aussi nouveau. « *Ce cynisme, ce sentiment d'amertume et de futilité face au gaspillage total des vies humaines, était-ce aussi ce qu'exprimaient les soldats américains au Viêt-nam ?* ». Un poète de renom, Yitzhak Laor, auteur de « *La Ballade d'un soldat stupide* », qui représentait une étape jusqu'ici jamais franchie dans la poésie hébraïque, a collaboré à un recueil intitulé « *Combat et Mort à l'infini* ». Presque tous les poètes israéliens de renom sont présents dans cet ouvrage publié en 1983 par la célèbre maison d'édition Ha Kibboutz Ha'Meuchad. Laor écrit dans un de ses poèmes, au nom d'une minorité d'entre eux, faible, mais révélatrice, que cette fois-ci, « *le vrai courage consiste à contempler la guerre à distance, peut-être sur un écran de télévision* ».

Un officier de rang de l'armée israélienne que je rencontrai dans son quartier général au Liban, m'a expliqué que plus les troupes israéliennes s'attardaient au Liban, même comme simples conseillères de l'armée du Sud-Liban, au sein de la zone tampon, plus intransigeante serait la position des chiïtes, et plus grande serait la menace que des escadrons de la mort chiïtes et palestiniens passent du Sud-Liban en Israël après le retrait des forces. « *Mais les politiciens ne veulent rien entendre* », continua-t-il. « *Ils leur faut bien se justifier pour l'erreur commise au départ et qui est la cause de tout ce désastre.* »

Alors que les nouvelles sont ainsi, presque sans exception, toujours de mauvais augure, l'afflux de juifs d'Éthiopie est intervenu au bon moment pour remonter le moral et rappeler que, dans certains domaines, ce pays ne ressemble pas encore tout à fait aux autres. Peu d'entre eux se seraient donné autant de peine, dans le pays comme à l'étranger, pour importer quatorze mille Africains déshérités, pour la plupart illettrés, alors que sévit la crise économique. L'annonce que des milliers de juifs étaient sauvés des atrocités de la famine et des rudesses du régime de Mengistu en Éthiopie souleva un enthousiasme rare tant il fut unanime. La mission de sauvetage, bien vite appelée opération Moïse, engendra à l'étranger les premières réactions positives dans la presse de ces dernières années. Pour bien des Israéliens, l'opération Moïse recréa l'atmosphère enivrante d'Entebbé. Pour certains aussi, elle dut faire revivre un peu de l'innocence et de l'aventure des premiers temps du sionisme. Il ne faut pas oublier que, pour ses fondateurs, Israël devait être un paradis pour les juifs persécutés, et non pas le gendarme du Liban en

guerre avec les fondamentalistes musulmans, ou celui des manifestants étudiants palestiniens.

Pour beaucoup, la foi simple des Ethiopiens alla droit au cœur. « On ne peut s'empêcher de les aimer », aurait dit le médecin d'un des hôpitaux. Peut-être voulait-il dire qu'ils ne ressemblaient pas à la majorité des Israéliens ? A leur descente d'avion, encore vêtus des haillons dans lesquels ils avaient parcouru des centaines de kilomètres à pied depuis Gonder, au nord de l'Ethiopie jusqu'à Gedaref au Soudan, squelettiques et affamés, les nouveaux arrivants rappelaient les survivants des camps de concentration nazis après la Seconde Guerre mondiale.

Les juifs noirs d'Ethiopie furent accueillis avec une chaleur exceptionnelle. Ils ont été reçus comme juifs appartenant au peuple juif plutôt qu'à la religion juive. Seuls les rabbins orthodoxes ont formulé une objection sérieuse à leur immigration, en insistant sur le fait que leur judaïsme n'était pas « complet » puisqu'il reposait uniquement sur les enseignements

de l'Ancien Testament et non pas sur la loi talmudique postérieure. Les nouveaux arrivants d'Ethiopie ont refusé jusqu'à présent les demandes du Grand Rabbinat, qu'ils considèrent comme « injustes et dégradantes », de se soumettre à des rites de conversion qui comprennent des circoncisions symboliques consistant à prendre une goutte de sang à l'extrémité du pénis de chaque homme. Dans sa majorité, l'opinion publique a été du côté des Ethiopiens, mais la controverse continue.

La leçon n'est pas passée inaperçue. « Les nouveaux venus nous ont fait voir une fois de plus le côté inhumain, le plus sinistre, des traditions du rabbinat orthodoxe », fit remarquer Gideon Samet, éditorialiste communiste de renom. L'immigration vers Israël était descendue à dix-huit mille sept cent soixante-six personnes selon les chiffres officiels : l'arrivée des juifs d'Ethiopie aura empêché qu'elle descende à son niveau le plus bas de tous les temps. Les nouveaux immigrants, ajoutait Samet, « nous ont enseigné quelque chose sur nous-mêmes, plus

précisément peut-être, une fois encore ils ont permis à nos illusions de durer ».

L'euphorie due au sauvetage des juifs d'Ethiopie n'a pas dépassé l'été 1985. Le gouvernement se débattait pour remettre de l'ordre dans l'économie. Yoel Marcus de Ha'aretz a bien rendu l'ambiance d'amertume et de sarcasme quand il écrivait : « La volonté de ce peuple est vraiment extraordinaire. Personne ne croyait à l'Etat d'Israël, et pourtant nous l'avons créé. Tout le monde était d'accord pour dire que nous ne pourrions pas contenir l'assaut de sept pays arabes, et pourtant nous l'avons fait (et avons survécu...) Tout le monde affirmait que si le Likoud était au pouvoir, il ferait la guerre. En dépit de cet avertissement, nous avons donné le pouvoir au Likoud et ils ont fait la guerre. Maintenant tout le monde dit que les Israéliens ont décidé de se suicider. Vous feriez mieux d'avoir confiance dans leur volonté : aucune force au monde ne les arrêtera. »

© Amos Elon

COMMENTAIRES ET LETTRES

LA REVISION NECESSAIRE

Les socialistes français sont d'accord au moins sur un point : après avoir franchi la barre des trente pour cent, il s'agit maintenant pour eux d'approcher, puis de dépasser celle des quarante.

Ce chiffre est naturellement symbolique. Car, selon le système électoral et le jeu des alliances, on peut disposer d'une majorité parlementaire avec moins de quarante pour cent des suffrages et la manquer avec plus de quarante. Mais le problème posé n'en reste pas moins très clair : s'étant assuré de la prédominance au sein de la gauche, les socialistes souhaitent pouvoir devenir l'élément essentiel sinon unique d'une future alternance.

Bon nombre abordent le problème sous le seul angle de l'élargissement du parti. Qui celui-ci doit-il chercher à regrouper ? Sous quelle forme y parviendra-t-il ? Comment gagner à la fois sur sa gauche et sur sa droite ? Je ne nie pas l'intérêt de ces préoccupations. Mais elles me paraissent négliger un préalable : le parti socialiste peut-il étendre son influence sans opérer une mise à jour ou pour être plus net, une révision de ses anciennes positions, de son programme et de son « projet » ?

Il ne faut jamais oublier ce que la montée du parti socialiste dans les années soixante-dix doit à l'effervescence intellectuelle des années soixante. Sur le plan de la doctrine comme sur celui du programme, le parti n'a fait qu'enregistrer le résultat des recherches, des initiatives et des expériences qui ont vu le jour entre la fin de la guerre d'Algérie et mai 1968. Je ne dis pas que tout était excellent dans ce méli-mélo de réformisme révolutionnaire et de technocratie libérale. Je constate simplement que c'est à partir de là que le socialisme a pu présenter une nouvelle image au pays.

Une telle mutation n'aurait pu intervenir si le débat initial avait été circonscrit dans le cadre d'un parti, s'il avait été soumis aux inévitables impératifs tactiques, si un certain nombre de participants à ce débat n'avaient pu parler sans précautions. C'est pourquoi je pense que le nouvel *aggiornamento* qui s'impose aujourd'hui doit intervenir à la fois dans et hors du parti socialiste, en son sein et sur ses marges. Cela est d'autant plus nécessaire que le parti est un peu trop agité par la perspective présidentielle. On a tendance à baptiser club et centre de réflexions ce qui n'est que la couverture d'un réseau agissant activement en vue de faire triompher telle ou telle candidature.

Je ne nie pas l'énorme importance de l'échéance présidentielle. Le précédent de 1981 ne doit cependant pas nous aveugler. François Mitterrand a gagné dans une période de déclin de la droite et de montée de la gauche. Or depuis 1982 nous assistons à un mouvement inverse. Les 32 % obtenus par le parti socialiste ne peuvent masquer le fait que la gauche dans son ensemble est passée en quatre ans de cinquante-trois à quarante-quatre pour cent. Il faudrait donc, en attendant l'usure de la droite au pouvoir, des circonstances exceptionnelles – elles peuvent se produire – pour que soit gagnée l'élection présidentielle et cette victoire, si elle intervenait, ne serait pas nécessairement suivie, comme en 1981, d'une lame de fond aux élections législatives.

En vérité, la reconquête d'une majorité suppose une reconquête de l'hégémonie culturelle que s'était assurée la gauche au cours des années soixante-dix et qu'elle a aujourd'hui perdue. Cela ne se fera pas en quelques mois. Entre

1983 et 1986 les socialistes ont beaucoup changé, sous l'effet de la nécessité. Ils se sont adaptés – souvent avec courage – à des situations qu'ils n'avaient pas exactement prévues. On ne peut pas dire qu'ils ont intellectuellement maîtrisé cette évolution. Le pragmatisme a pris la place des anciennes certitudes sans donner naissance à une vision élaborée du devenir social et politique. Les mots de modernisation, de rassemblement et de république ne donnent qu'une image très insatisfaisante du « socialisme du possible ».

C'est pourquoi il faut commencer par revenir au point de départ, aux objectifs ambitieux d'avant 1981 et voir ce qu'il en reste au terme de quatre ans et demi d'une expérience gouvernementale si pleine d'enseignements.

Les objectifs ambitieux

Rappelons ces objectifs. Il s'agissait d'engager une transition vers le socialisme, transition qui devait, certes, revêtir un caractère gradualiste, mais qui impliquait cependant, dès la première phase de l'expérience, une « rupture » avec la logique capitaliste et le franchissement d'un seuil d'irréversibilité. François Mitterrand écrivait dans sa présentation du programme socialiste de 1972 : « Le premier seuil qu'il faudra dépasser sera celui à partir duquel l'expérience deviendra irréversible. »

A la veille de la victoire de 1981, le projet socialiste était caractérisé par trois grands thèmes :

- la logique du Plan doit l'emporter sur celle du marché ;
- pour que la planification devienne une réalité, le secteur public doit être considérablement élargi, car c'est ce secteur qui va entraîner dans son développement l'ensemble de l'économie ;
- pour que ce mouvement ne se traduise pas par une étatisation accrue, il faut démocratiser la gestion des entreprises publiques, développer le secteur de l'économie sociale, mettre l'élaboration de la planification au centre du débat politique, mais aussi décentraliser les pouvoirs et créer de nouveaux espaces de liberté, tout cela constituant l'amorce du processus autogestionnaire.

Si l'on compare ces perspectives, qui formaient, à nos yeux, un ensemble cohérent, et ce qui s'est réellement passé, nous pouvons constater que des nationalisations importantes ont été opérées, que de nouveaux pouvoirs ont été donnés aux travailleurs (les lois Auroux), que des espaces de liberté ont été effectivement créés, que la première phase de la décentralisation départementale et régionale a été accomplie. Mais il faut admettre, d'autre part, que la planification a été réduite à sa plus simple expression, que les entreprises nationalisées ont de plus en plus tenu compte de la logique du marché, qu'elles ont faiblement joué le rôle d'une force d'entraînement à l'égard du secteur privé, qui demeure le secteur le plus vaste, enfin que le processus autogestionnaire n'a nullement été entamé. Il n'y a pas eu de « rupture avec le capitalisme ».

Pour rendre compte de ce phénomène, on peut et on doit recourir à des explications conjoncturelles. Mais on peut aussi et on doit dégager des explications de fond, c'est-à-dire mettre en lumière les erreurs d'appréciation qui ont été commises. C'est cette double analyse, conjoncturelle et théorique, qu'il nous faut mener de front.

L'autogestion

Commençons par l'autogestion. Elle constituait la partie la plus originale sinon la plus neuve de notre programme et de nos thèmes émotionnels (voir les paroles de l'hymne du parti

socialiste).

Nous reprenions sans doute là de vieilles idées du mouvement ouvrier (l'usine aux travailleurs), mais en leur donnant une forme moderne. Mai 68 était passé par là. Il nous paraissait qu'une forte aspiration à l'autonomie se manifestait dans de nombreuses couches de la société en réaction contre la centralisation et la bureaucratisation des pouvoirs, mais aussi contre la dépersonnalisation et l'anonymat qui caractérisaient le nouveau monde de la production et de la consommation. Je ne crois pas que cette perception était fautive. C'est l'interprétation que nous lui donnions qui est sujette à caution.

En fait, tout en considérant qu'une partie de l'héritage marxiste était périmé, nous continuions à raisonner en fonction de grilles marxistes. Les aspirations à l'autonomie étaient considérées comme une expression primaire de l'aspiration à la gestion collective des entreprises. Le socialisme n'était-il pas traditionnellement défini comme la substitution de la propriété collective à la propriété privée, du travail associé au travail salarié ?

Quand des travailleurs demandaient à être informés sur la marche de leur entreprise, à intervenir dans l'organisation de leur travail, à faire preuve de la créativité dont ils sont porteurs, on en déduisait qu'il s'agissait d'une première prise de conscience conduisant à la revendication de la gestion collective. Pour certains, ce passage au niveau supérieur était déjà apparu en mai 1968. Une victoire électorale de la gauche servirait de détonateur à une nouvelle poussée autogestionnaire. Le problème pour les socialistes serait alors d'éviter que se produise une fracture entre le « mouvement d'en haut » – les réformes accomplies par le futur gouvernement – et le « mouvement d'en bas » – les prises du pouvoir par les travailleurs ».

Grave problème, mais qui, en vérité, ne s'est pas posé : il n'y a pas eu, en 1981, de « mouvement d'en bas ». On peut en donner une raison conjoncturelle : en période de crise économique, les salariés songent davantage à sauver leur emploi et à maintenir leur pouvoir d'achat qu'à prendre la responsabilité des reconversions et des modernisations inévitables. Mais il existe aussi des raisons de fond que nous avons d'ailleurs déjà révélées toutes les tentatives faites pour instaurer une gestion collective des entreprises et substituer travail associé au travail salarié : révolution russe, à ses débuts, autogestion yougoslave, communes populaires chinoises, kibboutzim israéliens et, dans notre propre pays, expériences des communautés de travail et des coopératives ouvrières.

Dans les sociétés industrielles, qu'elles se réclament du capitalisme ou du socialisme, le travail associé ne peut être que temporairement ou marginalement substitué au travail salarié. Il existe sans doute de nombreuses formes de salariat : salariat protégé ou non protégé, avec ou sans droit de grève, etc. Mais il s'agit toujours de salariat (voir l'étude de Pierre Naville sur « Le Salaire socialiste »).

Non seulement le mode de rémunération salariale est destiné à se perpétuer, du moins à long terme de vue historique, mais son extension à toute la population (ce qui est le cas dans les pays où a été éliminée la propriété privée des moyens de production) ne supprime nullement le rapport dirigeants-dirigés et les contradictions que ce rapport entraîne.

Nous abordons ici une question que nous avons toujours eu tendance à laisser de côté : la part irréductible de monarchie qui se manifeste lors des prises de décision dans toute entreprise, qu'elle soit économique ou politique, qu'il s'agisse d'une industrie, d'une municipalité, d'un parti, voire d'un

MARTINET, Gilles

Le Marxisme de notre temps
Juliard, 1962.
La Conquête des pouvoirs
Seuil, 1968.
Les Cinq communistes
Seuil, 1971.
Le Système Pompidou
Seuil, 1973.
L'Avenir depuis vingt ans
Stock, 1975.
Cassandre et les tueurs
Cinquante ans d'une histoire française.
Grasset, 266 p., 1986.

avec

BOFFA, G.

Dialogue sur le stalinisme
Stock, 1977.
Sept syndicalismes
Seuil, 1979.

courant dans le parti. Face à cette part de monarchie, doivent s'affirmer la volonté d'autonomie et les contre-pouvoirs que cette volonté peut susciter. C'est ici que se situent les luttes sociales modernes, le dialogue social moderne. Le phénomène est d'ailleurs si puissant que les libéraux cherchent à l'utiliser à leur profit, en le détournant des objectifs de solidarité et en ne voulant y voir que des manifestations d'individualisme.

La planification

Venons-en maintenant à cet autre point capital du projet socialiste qui est la planification démocratique. Cette notion vient de loin. On la trouve dans le programme de la CGT de l'avant-guerre. Mais elle se manifeste surtout à partir des années 60 avec les colloques organisés à l'initiative de la CFTC, avec les thèses du PSU, avec le livre de Mendès France sur la « République moderne ».

L'économie ne doit pas être laissée au jeu anarchique du marché, de la recherche du profit immédiat. Il faut donner la priorité à la définition des besoins fondamentaux de la société, puis orienter les investissements de manière à les satisfaire. Pour cela il est nécessaire de mettre le Plan au cœur du débat démocratique et d'en décentraliser l'élaboration, mais aussi de se doter des moyens nécessaires à son application. Les entreprises et les banques nationalisées seront tenues de développer leurs activités en fonction de la réalisation du Plan et de fortes incitations conduiront les entreprises privées à tenir compte des orientations définies. Telle était la doctrine.

Or la planification française, qui était depuis longtemps en déclin, n'a pas été ranimée par la venue de la gauche au pouvoir. Certes les interventions de l'Etat ont été nombreuses, mais il n'y a pas eu véritablement de plan, et les sociétés nationalisées ont cherché avant tout à réduire les déficits, à sortir du « rouge ». Comment expliquer ce phénomène ?

Ici aussi jouent des raisons conjoncturelles (la crise économique) et structurelles (l'insertion de l'économie française dans le marché mondial). Dans une période de forte croissance on peut fixer des priorités sans sacrifier les secteurs non prioritaires et envisager des transferts de main d'œuvre d'un secteur à l'autre. Rien de tel en période de crise et de grandes mutations technologiques. L'industrie peut produire davantage tout en perdant sans cesse des emplois. Il est d'autre part bien difficile d'établir des prévisions à long terme quand 25 % de la production nationale sont exportés sur des marchés extérieurs tantôt déprimés et tantôt en reprise, et dans le cadre d'une grande fluctuation des prix des matières premières.

À côté de ces raisons que nous pouvons parfaitement comprendre, d'autres remettent en cause notre ancienne vision de la planification. Lorsqu'il y a quelques années, parlant au forum de l'Expansion, Michel Rocard déclarait qu'il fallait un plan, mais que la régulation globale demeurerait celle du marché, il a provoqué un tollé dans les rangs du parti socialiste. Or il avait raison. Je ne crois d'ailleurs pas que Laurent Fabius, l'un de ses plus sévères critiques de l'époque, puisse aujourd'hui le nier.

Dans les réactions contre « la petite phrase » de Rocard, il ne faut pas seulement voir un effet des luttes de tendances au sein du parti socialiste. C'est tout le mouvement socialiste qui demeure en fait, imprégné par une certaine problématique marxiste.

Je ne suis pas de ceux qui veulent effacer le marxisme de notre horizon culturel. L'œuvre de Marx a marqué un tournant décisif dans l'histoire des sciences sociales. Je crois notamment qu'y ont été fortement analysés les deux phénomènes qui ont donné naissance au capitalisme : le développement des rapports marchands et l'apparition du salariat. Mais je pense que Marx a eu tort d'affirmer, par une sorte de priori philosophique, que le socialisme représenterait l'inverse de ce mode de production, autrement dit qu'il abolirait le salariat et effacerait les rapports marchands.

Le salariat n'a été nulle part aboli, et les rapports marchands existent partout, sous des formes évidemment très différentes. Y compris en Union soviétique, y compris en Chine.

Mais qu'est ce que la planification dans une économie de marché de type occidental ? Lorsque, à mon retour de ma mission romaine, j'ai posé la question à Rocard, à Bérégovoy, à Chevènement, à Delebarre, ils ont tous évoqué le MITI japonais, ce ministère qui organise la concertation entre l'Etat, les industriels et les banques et oriente l'action économique vers quelques grands choix prioritaires acceptés par tous. Delebarre - mais il n'est pas le seul à penser ainsi - a insisté sur le volet social que devrait avoir en France cette concertation. Les mutations technologiques entraînant des conséquences lourdes pour l'emploi, il est indispensable que soit développée sur le moyen terme une politique qui permette de maîtriser les évolutions, qui établisse des passerelles entre les différents secteurs et qui, à défaut de retrouver rapidement une société de plein emploi, organise une société pleinement active.

C'est sans doute ici que l'opposition entre socialistes et

libéraux est la plus nette. Les socialistes n'acceptent pas de se plier au seul jeu du marché qui aggrave les traumatismes du chômage, favorise le travail noir, accepte l'extension des zones de pauvreté.

Bien entendu, une planification conçue sous l'angle social et non pas seulement économique suppose un dialogue, une concertation, et des codécisions avec les syndicats. Ceux-ci sont-ils prêts à s'engager dans cette voie ? Ils sont actuellement pour le moins partagés. Je pense pourtant que le déclin dont ils sont menacés et aussi l'expérience qu'ils vont faire maintenant avec la droite au pouvoir les conduiront à réfléchir à la nécessité d'aborder avec un esprit neuf les problèmes de ce que j'appellerais le nouveau contrat social.

Ni intégrisme ni abandon

Je pourrais évoquer bien d'autres sujets encore : fonctionnement des institutions, système d'éducation, lutte contre les inégalités, construction de l'Europe, politique de défense. Mais les deux exemples que j'ai pris suffisent à situer la nature de la remise à jour que les socialistes français doivent effectuer s'ils ne veulent pas être coincés entre le « vieux langage » et le discours purement pragmatique, entre l'intégrisme socialiste et l'abandon du socialisme.

Je ne crois pas que nous puissions y parvenir en parlant de nouveau d'un bouleversement du « mode de production ». Mais je ne pense pas davantage que nous réussissions en nous contentant de faire appel aux vertus républicaines et de célébrer l'économie de marché.

Nous ne sommes pas seulement porteurs d'un programme. Nous sommes fondamentalement les acteurs d'une évolution qui conduit à une société différente. Je dis bien d'une société et non d'un mode de production. Car, à partir du même mode de production, il peut y avoir des sociétés aussi éloignées que les Etats-Unis et l'Union soviétique.

Les changements de société peuvent être le résultat de mutations brutales. Mais ces mutations sont généralement incompatibles avec l'épanouissement et même le simple maintien de la démocratie. Les dictatures dites socialistes ont ruiné ce pour quoi elles avaient été établies, c'est-à-dire l'espoir de donner le pouvoir au peuple.

Aussi ne devons-nous envisager que des évolutions. Certaines se sont produites sous nos yeux sans que nous nous rendions bien compte de leur importance. C'est ainsi qu'après la dernière guerre on a vu s'affirmer progressivement en Europe des choix sociaux, une façon de vivre, un mode de civilisation très différents de ce qui existe aux Etats-Unis et au Japon. Je veux dire des systèmes qui n'attachent pas la même importance aux mêmes valeurs et notamment aux garanties de sécurité sur le plan de la santé comme sur celui des retraites, à l'accroissement du temps libre, à l'amélioration de la qualité de la vie et à l'exigence d'une démocratisation de la vie sociale. C'est ce mode de civilisation que nous devons, non seulement défendre, mais conforter et développer.

Il nous faut, d'autre part, attacher une importance extrême à tout ce qui dans le monde industriel implique la fin du taylorisme et l'apparition de nouveaux rapports de travail.

Dans un moment où les marges étroites dont dispose le pays nous obligent à concevoir des stratégies longues pour résoudre des problèmes dont nul ne peut nier l'urgence : l'emploi, la construction de l'Europe, les rapports Nord-Sud, la référence aux fleurs est un facteur essentiel : celles héritées de la tradition républicaine, mais aussi celles léguées par le mouvement ouvrier. Je parle ici des valeurs authentiques de ce mouvement et non de celles que le jacobinisme lui a si puissamment greffées. Ces valeurs de solidarité et de dignité qui font que nul ne se sent désarmé ou humilié face à celui qui l'emploie ou le commande. Ce sont ces valeurs que l'on tente aujourd'hui de remettre en cause en fonction des principes libéraux importés d'Amérique. On exalte les gagnants et on méprise les perdants. La société, nous dit-on, ne peut se développer qu'au prix d'une lutte sans merci et de tensions extrêmes. Tout autre est la philosophie socialiste qu'a si bien exprimée Olof Palme lorsqu'il a dit : « La société doit être douce pour les faibles, exigeante pour les forts. »

Ces valeurs du socialisme, nous ne devons pas seulement les proclamer. Nous devons chercher à les vivre. Il ne faut pas hésiter à parler d'une morale socialiste, morale qui refuse de placer l'argent au centre des préoccupations humaines, qui privilégie l'effort de solidarité par rapport aux réflexes individuels, qui encourage l'émulation et la compétition, mais qui n'accepte pas la loi de la jungle, qui exige la plus grande conformité des actes avec les paroles.

Il en est de cette morale comme de toutes les autres. Sa mise en œuvre n'est jamais à la hauteur de ses ambitions. Mais il faut sans cesse y revenir parce qu'elle est notre raison d'être et parce que, après avoir subi une défaite, brillante certes, mais une défaite quand même, les socialistes français doivent susciter de nouveaux enthousiasmes et reprendre un élan qui, pour la deuxième fois, les conduira à la victoire.

Gilles MARTINET

A PROPOS DE VIENNE

J'ai beaucoup apprécié, dans votre dernier numéro, l'érudition et la subtilité des « Esquisses viennoises » de Guy Scarpetta, où il a d'ailleurs bien fait d'insister sur l'importance et la spécificité de l'apport de la bourgeoisie juive de Vienne ou de Prague, si souvent d'origine hongroise ou galicienne, à cette véritable renaissance des arts autrichiens que l'on célèbre avec tant d'éclat au Centre Pompidou.

Ces arts avaient déjà connu au XVIII^e siècle une première floraison, mais sous une forte influence vénitienne, avec la musique de Mozart, la peinture de Maulpersch et de Kremser Schmidt et, un peu plus tard, les comédies, parfois si proches de celles de Goldoni, de Nestroy. Le poète italien Metastasio avait alors été poète lauréat de la cour des Habsbourg et Lorenzo da Ponte, juif vénitien et librettiste de Mozart, l'avait suivi dans ses fonctions, pour se faire d'ailleurs remplacer par son ami Casanova lorsqu'il dut s'absenter de Vienne pour apporter au livret de *Don Giovanni*, au moment de la première de cet opéra, les dernières retouches.

Le romantisme du XIX^e siècle avait ensuite vu les arts autrichiens se replier un peu trop sur leur propre territoire germanique, avec la « Verniedlichung des Elends » de certaines toiles du peintre Waldmüller, comme celle où il dépeint une distribution de soupe à des indigents dans un hospice, et avec le régionalisme des contes, pourtant admirables, d'Adalbert Stifter. Enfin, vers la fin du siècle, l'impact du mécénat de la haute banque juive s'est fait ressentir dans la peinture, souvent digne de figurer au château de Ferrières des Rothschild français, de Mackart et dans certains portraits de Romatko.

L'exposition du Centre Pompidou néglige pourtant de souligner l'importance d'un écrivain de la fin du XIX^e siècle d'origine en partie juive et qui a exercé pendant très longtemps une influence des plus importantes sur la civilisation autrichienne : Sacher-Masoch, auteur de *La Vénus en fourrures* et de tant de nouvelles dont les héroïnes impérieuses ont inspiré les fantasmes qui hantaient l'imagination du peintre Klimt et de tant de malades que soignait Freud, puis, bien plus tard, la prose et les dessins d'un Polonais, Bruno Schulz, natif de la ville de Drohobycz, dans l'ancienne province autrichienne de la Galicie, décor des *Nouvelles galiciennes* de Sacher-Masoch, qui y avait vécu pendant sa jeunesse. L'exposition du Centre Pompidou a de même négligé de nous rappeler que l'artiste juif E.M. Libien, natif également de Drohobycz, avait été en quelque sorte l'Aubrey Beardsley de l'édition de langue allemande, en somme le chef de file de toute une nouvelle génération d'illustrateurs de livres de luxe et un des cofondateurs, avec le juif roumain Boris Schatz, de l'école Bezalel de Jérusalem, devenue l'Institut officiel des Beaux-Arts de l'Etat d'Israël.

Guy Scarpetta a eu enfin bien raison, vers la fin de son article, de souligner l'antisémitisme si paradoxal qui caractérise encore aujourd'hui la vie et la politique autrichiennes. J'ai moi-même été quelque peu choqué, à l'exposition du Centre Pompidou, de constater que les autorités autrichiennes, qui ont organisé cette manifestation, se glorifient à juste titre de Schönberg, Freud, Hermann Broch, Wittgenstein, Fritz Lang, Josef Roth et tant d'autres qui sont décédés avant l'Anschluss ou ont réussi à émigrer à temps pour mourir ensuite paisiblement en exil, mais ne mentionnent nullement ceux, tels le grand historien de la culture Egon Friedell, qui se sont suicidés à Vienne au moment de l'Anschluss, ou que les Autrichiens ont laissé déporter de Vienne vers un camp de la mort, comme la poétesse Alma Johanna Koenig, à qui l'on avait pourtant jadis décerné le prestigieux Prix littéraire de la ville de Vienne, ou qui sont décédés à Buchenwald, comme le poète Jura Soyfer, de même que les poètes Bruder Sonka (Josef Sonnenschein), déporté de Tchécoslovaquie à Auschwitz, et Alfred Grunewald, déporté de France vers un camp de la mort.

Un article paru dernièrement dans la *Jewish Quarterly* de Londres décrivait brièvement une paisible réunion des « Justes » de Varsovie qui avaient risqué leur propre vie en sauvant celle d'un juif. Ces « Justes » appartenaient un peu à tous les milieux et ne se distinguaient guère de la masse des autres Polonais de leur génération, mais il semblerait qu'ils sont aujourd'hui plus nombreux qu'à Vienne, où les risques que comportait un tel acte de charité chrétienne ou tout bonnement humanitaire étaient pourtant bien moins grands. Le fait est que la population juive de Vienne avait, avant le nazisme, été à peu près aussi importante que celle de Berlin, mais que le nombre de juifs qui, en 1945, avaient réussi à survivre dans la clandestinité à Vienne était moins grand que celui des rares survivants juifs de Berlin.

Edouard RODITI
Paris

Je suis évidemment heureux de l'appréciation que M. Roditi porte sur mes « esquisses », et lui sais gré des précisions qu'il apporte.

Que cela me soit l'occasion d'ajouter quelques remarques, à propos de l'exposition du Centre Pompidou, qui n'était pas encore ouverte lorsque j'ai écrit mon article :

- Je passerai rapidement sur les « erreurs » ponctuelles dont l'exposition et le catalogue sont parsemées (la plus « énorme », malgré tout : l'attribution, page 319 du catalogue, de *Tristan et Isolde* à... Gustav Mahler !). Plus grave, en fait, me semble être le principe général qui présida à cette manifestation : celui de la confusion, du nivellement des œuvres présentées. La Vienne du kitsch, du décor vide de sens, de la tentation nihiliste (celle que Broch, pour la critiquer, désignait comme la Vienne de l'apocalypse joyeuse, capitale du « vide des valeurs ») y est finalement impossible à distinguer de la Vienne où tout un pan de la modernité (de Musil à Broch, de Freud aux trois musiciens de l'École de Vienne) s'est inventé, précisément dans la résistance à cette mythologie apocalyptique. Le résultat sensible : insistance sur le « décor » (Berg, Webern, Musil et Broch réunis occupent au total moins de place que... les verres à pied !), confusion totale des valeurs (des écrivains mineurs comme Peter Altenberg ou Joseph Roth tiennent la vedette, - alors que le catalogue « oublie » purement et simplement de signaler, dans ses biographies, que Broch est l'auteur d'un roman comme *Les Irresponsables*, - que l'on peut tenir pour l'un des sommets de l'art romanesque de ce siècle) - etc., etc.

- La « mise en scène », du coup (car c'est bien de cela qu'il s'agit) présente un caractère plutôt douteux. Rien de plus significatif, à cet égard, que la dernière salle de l'exposition, qui rassemble un diaporama des grands Viennois exilés, une série de masques mortuaires, une photographie d'un café viennois maculé d'inscriptions antisémites, et... *quelques aquarelles de Hitler*, - le tout sur fond sonore, « joyeux » comme il se doit, de « Beau Danube Bleu ». Il est inutile d'insister, je pense, sur le fond de fascination envers le fascisme qu'un tel montage révèle (et qui rejoint, en somme, les « oublis » que vous me signalez, et qui relèvent du même symptôme). Je ne puis, quant à moi, m'empêcher de trouver très étrange que pratiquement personne n'ait perçu cela, ne l'ait analysé et contesté. L'exposition « Paris-Moscou », en son temps, qui reposait sur une falsification historique évidente, avait suscité toute une série de protestations et de contre-manifestations ; ici, aujourd'hui, rien de tel. Il n'est pas vain de se demander pourquoi.

- En somme, « Vienne » est ici réduite à une sorte de mythologie de « fin d'époque », de fascination trouble pour les mondes qui s'engloutissent (et dont l'hystérie, en bonne logique lacanienne, appelle un Maître : celui de Vienne est facile à identifier). Un texte du catalogue (et non des moindres, puisqu'il s'agit de celui de Jean Clair, pseudonyme bien connu du principal responsable de l'exposition) nous en donne peut-être la véritable dimension inconsciente, en se livrant à une bien curieuse « interprétation » de l'œuvre de Freud : s'autorisant à faire une apologie de la régression (alors que Freud n'y voyait qu'un symptôme névrotique) ; à soutenir que, dans les derniers écrits de Freud, la « pulsion de mort » avait remplacé l'Eros (alors que Freud n'a cessé d'affirmer le contraire, et de se défier de tous ses « disciples », de Adler à Jung, qui étaient enclins à « lâcher » la base sexuelle de sa découverte) ; à reprendre l'image du « fort-da » (la célèbre bobine dont l'aller et le retour scandent, pour enfant frustré de la présence maternelle, la compensation symbolique de ce manque), pour privilégier le « da » (symbole du retour attendu de la mère) sur le « fort » (symbole de son départ). Faut-il ramener toute cette « mythologie » viennoise à l'appel d'un bébé en détresse réclamant sa maman ? Ce serait évidemment réducteur.

Mais il me semble certain qu'il y a dans tout cela quelque chose comme une fascination pour la régression qui reste à interroger. D'ailleurs, la « clé » pourrait bien résider dans ce roman de Broch, *Les Irresponsables*, que je citais à l'instant, - et où Broch analyse, avec une profondeur saisissante, le fond subjectif et sexuel qui fit le lit du fascisme. Je rappellerai l'étonnante « conclusion » de l'un des personnages, pour caractériser cette époque des années 30 : « Paralysés par des devoirs trop grands, nous ne voulons plus assumer celui de la paternité. Incapables de dispenser la loi, nous ne tolérons plus celui qui l'impose, le père. Nous sommes devenus des fils à maman dépourvus de lois, et nous appelons la bête pour qu'elle nous commande. »

Difficile de mieux dire. Je suggère qu'on distribue cette citation, sans commentaire, à tous les visiteurs de l'exposition du Centre Pompidou.

Guy SCARPETTA
Paris

A PROPOS DE BERLIN

Ce texte de Maurice Blanchot parut en traduction italienne dans *Il Menabo*, n° 1, Turin, 1964. Cette version fut à son tour traduite en anglais dans « *Semio-texte* », vol. IV, n° 2, New York, 1982. - *The German Issue*. Lorsque Peter Gente demanda à Maurice Blanchot, pour Merve Verlag, l'autorisation de publier l'original français, celui-ci ne put être retrouvé.

Ce destin singulier, pour un texte consacré, sous le nom de Berlin, à la division et à l'absence de rapport - à l'intérieur d'un même langage - et d'une - même culture -, nous a suggéré la tentative de reconstituer un texte français à partir des versions étrangères, en essayant de jouer l'intervalle entre - faire du Blanchot - et faire un autre texte. Maurice Blanchot a bien voulu accepter cette proposition et signer ce texte, (comme) son texte. Ce fut, selon ses termes, - une manière de travail en commun partagé selon l'indécision des pertes qui n'appartiennent à personne. -

Les romans de Uwe Johnson auxquels le texte fait allusion sont : *La Frontière* - et très vraisemblablement (bien que Maurice Blanchot ne soit plus absolument certain du second titre), *Le Troisième Livre sur Achim*.

H.J. et J.-L. N.
Berlin-Strasbourg

Pour tous, Berlin est le problème de la division. D'un certain point de vue, c'est un problème strictement politique, pour lequel, nous ne devons pas l'oublier, il existe des solutions strictement politiques. D'un autre point de vue, c'est un problème social et économique (et donc politique, mais dans un sens plus large) : dans Berlin, deux systèmes, deux structures socio-économiques sont confrontés l'un à l'autre. D'un autre point de vue, c'est un problème métaphysique : Berlin n'est pas seulement Berlin, mais aussi le symbole de la division du monde et plus encore : un « point universel », le lieu où la réflexion sur l'unité simultanément nécessaire et impossible s'accomplit en chacun de ceux qui y résident, et qui, y résidant, font non seulement l'expérience d'un lieu d'habitation mais aussi celle de l'absence de lieu d'habitation. Ce n'est pas tout. Berlin n'est pas un symbole mais une ville réelle où se jouent des drames humains que d'autres grandes villes ne connaissent pas : la division, ici, a nom déchirure. Ce n'est pas tout. Berlin pose en termes inhabituels le problème de l'opposition de deux cultures à l'intérieur d'un même contexte culturel, de deux langages sans aucun rapport à l'intérieur d'un même langage, et remet ainsi en question la sécurité intellectuelle et la possibilité de communication qu'on s'imagine accordées à des hommes vivant ensemble du fait qu'ils partagent la même langue et le même passé historique. Ce n'est pas tout.

Traiter ou interroger le problème de Berlin comme problème de la division ne peut pas consister dans l'énumération aussi complète que possible des diverses formes sous lesquelles il nous est donné de le saisir. En tant que problème de la division, nous devons dire que Berlin est un problème indivisible. A tel point que lorsque nous isolons provisoirement - ne serait-ce que pour la clarté de l'exposition - telle ou telle donnée particulière de la situation « Berlin », nous courons le risque de fausser non seulement la question dans son ensemble mais aussi cette donnée particulière qu'il n'est pourtant pas possible de saisir sans la considérer pour elle-même.

Le problème de la division - de la fracture - tel que le pose Berlin, non seulement aux Berlinoises ni même aux seuls Allemands, mais, je crois, à tout être pensant - et de manière impérieuse, je veux dire douloureuse - est un problème que nous ne pouvons pas formuler de manière adéquate dans sa réalité COMPLETE si nous ne décidons pas de le formuler FRAGMENTAIREMENT (ce qui ne signifie pas pour autant de manière partielle). Autrement dit, chaque fois qu'il nous arrive d'être confrontés à un problème de cette nature (après tout, il y en a d'autres) nous devons nous souvenir qu'en parler de manière juste veut dire en parler de façon à laisser parler aussi la brèche profonde qu'il y a dans nos mots et dans notre pensée, de façon par conséquent à laisser parler l'impossibilité où nous sommes de parler en des termes qui se voudraient définitifs. Cela signifie :

1) que l'omniscience, si elle était possible, ne serait d'aucune utilité dans ce cas : l'essence d'une telle situation échapperait même à un Dieu supposé tout savoir ; 2) qu'il n'est pas possible, en général, de dominer, de survoler ou d'embraser dans un seul regard le problème de la division et que, dans ce cas comme dans d'autres, la vision panoramique n'est pas une vision juste ; 3) que le choix délibéré du fragment n'est pas le retrait sceptique, le renoncement par lassitude à une synthèse complète (il pourrait en être ainsi) mais une méthode de recherche patiente-impatiente, mobile-immobile, et l'affirmation - en outre - que le sens, l'intégrité du sens ne peut se trouver immédiatement en nous et dans ce que nous écrivons, mais qu'elle est encore à venir et qu'en interrogeant le sens, nous le prenons comme un pur devenir et un pur avenir d'interrogation ; 4) cela signifie, pour finir, qu'il faut se répéter. Toute parole en fragments, toute

réflexion fragmentaire exigent une répétition et une variation infinies.

J'ajouterais deux observations (fragmentaires). L'abstraction politique insensée que représente Berlin a trouvé son expression la plus aigüe le jour où fut construit le mur, qui est pourtant quelque chose de dramatique concret. Jusqu'au 13 août 1961, l'absence d'un signe visible de séparation - bien qu'avant ce jour une série de contrôles réguliers et irréguliers aient déjà fait pressentir l'approche énigmatique d'une ligne de démarcation - donnait à la partition un caractère et une signification ambigus : qu'était-ce ? Une frontière ? Certainement : mais aussi quelque chose d'autre ; quelque chose de moins qu'une frontière, puisque des gens purent la passer en masse chaque jour en échappant aux contrôles ; mais aussi quelque chose de plus, car le fait de la franchir ne signifiait pas le passage d'un pays à un autre, d'une langue à une autre mais le passage à l'intérieur du même pays et de la même langue, de la « vérité » à l'« erreur », du « mal » au « bien », de la « vie » à la « mort » et impliquait d'être soumis, presque sans le savoir, à une métamorphose radicale (mais pour décider où se situaient proprement ce « bien » et ce « mal » ainsi brutalement opposés, on ne pouvait se fonder sur autre chose que sur une réflexion partielle). La construction presque instantanée du mur substitua à l'ambiguïté encore indéfinie la violence de séparation décidée. Hors de l'Allemagne, on se rendit compte d'une manière plus ou moins intense, plus ou moins superficielle, des changements dramatiques que cet événement annonçait, non seulement dans les rapports humains mais aussi dans les domaines économique et politique. Mais une chose, je crois, passa inaperçue (et peut-être même aux yeux de beaucoup d'Allemands) : le fait que la réalité de ce mur était destinée à précipiter dans l'ABSTRACTION l'unité d'une grande ville pleine de vie, une ville qui n'était pas et n'est pas, en réalité - c'est même en cela que consiste sa réalité profonde - ni une seule ville, ni deux villes, ni la capitale d'un pays, ni n'importe quelle ville importante, ni le centre, ni rien d'autre que ce centre absent. Ainsi le mur réussit à CONCRETISER ABSTRAITEMENT la division, à la rendre visible et tangible, et donc à nous contraindre à penser désormais Berlin, dans l'unité même de son nom, non plus sous le signe de l'unité perdue mais comme cette réalité sociologique constituée par deux villes absolument différentes*. Le « scandale » et l'importance du mur, c'est qu'il soit lui-même, dans l'oppression concrète qu'il représente, essentiellement abstrait et qu'il rappelle ainsi ce que nous oublions continuellement : à savoir que l'abstraction n'est pas simplement une manière de penser inexacte ou une forme de langage manifestement appauvrie, mais que l'abstraction est notre monde, le monde où, jour après jour, nous vivons et pensons.

Nous disposons désormais d'une quantité considérable d'écrits sur la situation de Berlin. Je suis frappé de constater que parmi tous ces textes, ce sont deux romans qui offrent, du moins pour les non-Allemands, la meilleure approche de la situation, deux romans qui ne sont ni politiques, ni réalistes. Je n'en attribuerai pas le mérite au seul talent de Uwe Johnson mais à la vérité de la littérature. La difficulté même et pour mieux dire l'impossibilité pour l'auteur d'écrire de tels livres où la division est mise en jeu - et ainsi la nécessité pour lui de ressaisir cette IMPOSSIBILITE en l'écrivant et dans l'écriture, voilà ce qui accorde l'opération littéraire avec la singularité de « Berlin », justement par ce hiatus qu'elle a dû laisser ouvert avec une rigueur obscure et jamais relâchée, entre la réalité et la saisie littéraire de sons sens. Le lecteur ou le critique impatient dirait peut-être que dans des œuvres de ce genre, le rapport au monde et à la responsabilité d'une décision politique à son égard reste lointain et indirect. Indirect, oui. Mais on doit précisément se demander si, pour accéder au « monde » par la parole et surtout par l'écriture, une voie indirecte ne serait pas la voie juste, et aussi la plus courte.

Maurice BLANCHOT

EN SIBERIE !

Dans votre dernier numéro, à la fin du troisième paragraphe de mon texte (*Qui ne travaille pas mangera quand même*) ont disparu deux lignes sans lesquelles les quatre paragraphes suivants perdent tout leur sens. Ces deux lignes disaient, à propos de la robotisation des usines Triumph-Adler : « Pour une production augmentée de 20 %, les effectifs ont diminué de 36 %. Le coût salarial n'est plus que de 5 % ».

Au hasard des pages tournées, je relève encore, p. 9 col. 2 « cet accord n'abolit pas le fort intérieur » et p. 23 « potentiel de subvention idéologique » (pour : subversion). Comme disait Marcuse, « send the man to Siberia ».

André GORZ

A plus forte raison, puisque l'écrivain populiste hongrois Istvan Csaruka (p. 75) a été prénommé par nos soins Sandor !

ABONNEZ-VOUS

Une revue qui ne ressemble à aucune autre. Les textes publiés sont de premier ordre.

LE MONDE

Une intéressante revue et de grande qualité.

Bernard PIVOT
LIRE

La revue de l'après-socialisme. Un ton neuf à suivre.

L'EXPRESS
Paris

Un défi international... Ne s'adresse pas à la vieille élite intellectuelle, mais à tous ceux qui sont ouverts, qui s'intéressent au monde d'aujourd'hui.

INFORMATION
Copenhague

Une revue originale, riche de lecture, de polémiques, d'informations, de documents, de beaux textes et de poèmes. Elle nous est devenue à tel point indispensable que nous croyons la fréquenter depuis longtemps.

LE MONDE

La somptueuse Lettre Internationale.

Jean DANIEL
LE NOUVEL OBSERVATEUR

Absolument splendide ! Le meilleur magazine en Europe. Le seul de cette envergure.

John BERGER

Une nécessité absolue : vous abonner à cette revue de haute tenue, où l'écriture rime encore avec courage.

LIEGE UNIVERSITE

Revue passionnante qui ouvre les fenêtres sur l'Europe toute entière.

LE MONDE

Bravo. Un projet important non seulement sur le plan culturel, mais aussi - surtout même - sur le plan d'une politique européenne cohérente. Cohérente, bien entendu, quant aux valeurs démocratiques, aux analyses démystifiantes.

Jorge SEMPRUN

Jusqu'ici la tentative la plus courageuse et la plus prometteuse d'un dialogue intellectuel en Europe.

AL HAMISHMAR
Tel-Aviv

Enfin un journal qui ne répète à l'homme sempiternellement les mêmes échos.

LA CROIX

Unique par sa qualité, son caractère international.

René TAVERNIER
Président du PEN Club français

La première revue intellectuelle européenne.

KNJIZEVNE NOVINE
Belgrade

Une médiation culturelle vivante, un défi spirituel d'une valeur incalculable.

NEUE ZÜRCHER ZEITUNG

Remarquable de bout en bout.

LE MATIN

FAITES ABONNER VOS AMIS

La revue des échanges culturels européens, une nouvelle tribune de la pensée contemporaine. Accueillie avec un enthousiasme unanime.

EL PAIS
Madrid

La seule revue digne d'être lue et lisible.

Paul VEYNE

D'une grande largeur humaniste, d'un ton sérieux et tolérant, d'une curiosité sans bornes.

DE GROENE AMSTERDAMMER

C'est une grande chose. Quel exemple ! Là est l'avenir.

Regis DEBRAY

Le véritable « événement » de l'année.

DIE ZEIT
Hambourg

Une revue excellente. Depuis des années il manquait une publication de ce genre en France et même en Europe occidentale : une publication vraiment internationale, littéraire (dans le sens réel du mot) et vivante. L'Occident n'est pas démoralisé ni dégénéré - comme dit Soljénitsyne ; il est engourdi et repu. C'est pire.

Octavio PAZ

La lisant, on pense à ce que pourrait être l'Europe...

CORRIERE DELLA SERA

C'est nouveau, ça ne ressemble à rien d'autre, c'est ambitieux. Une publication européenne qui mérite qu'on lui souhaite bonne chance.

LE CANARD ENCHAINE

Une autre revue pour une autre Europe. Un fascinant dialogue inter et intra-européen. Une très excitante confrontation.

LE SOIR

Parie sur la curiosité du public hexagonal, s'entête et gagne.

L'EXPRESS

L'initiative journalistique la plus intéressante de cet été européen.

FRANKFURTER ALLGEMEINE
ZEITUNG

Le nouveau journal intellectuel international qui fait croquer les frontières en Europe.

KRISTELIGT DAGBLAD
Copenhague

Un concentré de l'Europe, une confrontation régulière par dessus les frontières.

SUDEUTSCHE ZEITUNG
Munich

Ses articles ne vous laisseront jamais indifférents.

Bernard FRANK
LE MONDE

REABONNEZ - VOUS

ADRESSE

ABONNEMENT ANNUEL, FRANCE : 100 F — ETRANGER : 140 F

CHEQUE A L'ORDRE DE « AUJOURD'HUI INTERNATIONAL » 14-16, rue des Petits-Hôtels, 75010 PARIS.
CCP PARIS 5 984 35 — TARIFS PAR AVION SUR DEMANDE

En Belgique les abonnements à LETTRE INTERNATIONALE peuvent être souscrits auprès de :
Agence et Messageries de la Presse Service Abonnements 1, rue de la Petite Ile 1070 BRUXELLES

offrez à vos amis un abonnement à Lettre Internationale

Je vous prie d'adresser de ma part
la LETTRE INTERNATIONALE pendant un an à M.
à partir du N°

Ci-joint un chèque de 100 F (ou 140 F) à l'ordre de « Aujourd'hui International »
14-16, rue des Petits-Hôtels, 75010 Paris.

EN PRIME LES NUMEROS PRECEDENTS (SAUF LE N° 2) VOUS SONT OFFERTS POUR 70 FRANCS.

LETTRE INTERNATIONALE

LETTRE

le nouvel Observateur

Claire Bretécher, André Burguière, Michel Cournot,
Jean Daniel, Catherine David, Guy Dumur,
Jean-Paul Enthoven, Jean-Louis Ezine,
Dominique Fernandez, François Furet,
Françoise Giroud, France Huser, Jean-François Josselin,
Jacques Julliard, Mona Ozouf, Claude Roy,
Alain Schifres, etc.

Créé sous le parrainage de Pierre Mendes France
et Jean-Paul Sartre en novembre 1964

*"Le seul hebdo intellectuel et politique français
que ses adversaires trouvent indispensable de lire
c'est le Nouvel Observateur"*
Joseph Kraft (Washington Post)

